



UNE GUERRE
DE TROP

PAUL BAYLEVILLE

LIBER HIRAM

Une guerre de trop

Chapitre I

Nous avons déjeuné au restaurant Kerempuh, au-dessus de la place du marché de Zagreb, le long de la rue Dolac, elle est surélevée, elle court le long de la colline de Kaptol, où se trouvent la cathédrale et la résidence de l'évêque. *Kerempuh* est un gueux poétique, un poète réinventé par l'écrivain croate Miroslav Krleža, sa langue est « d'une vulgarité aristocratique où la douleur fait surgir d'étonnantes trouvailles ». J'emprunte la citation à Camus parlant en 1932 de Jehan Rictus « Le poète de la misère », cela me permet de bâtir un pont entre deux sensibilités européennes : Jehan Rictus dit la révolte d'un individu face à une société qui le rejette, mais dont il épouse les rêves comme Charlot dans « La ruée vers l'or » rêve de la femme qui ne viendra pas. Krleža donne la parole à un individu dont la révolte est collective, elle violente l'histoire qui répète et multiplie les oppressions jusqu'au point d'annihilation du rêve. *Kerempuh* est une sorte d'archétype du Croate, naïf et rusé, révolté et tendre, une sorte d'âme poétique malmenée par l'histoire, et incomprise par l'Europe à laquelle il chante la chanson de Gainsbourg : « Je t'aime, je t'aime... Moi non plus. » Il a sa statue en bronze sur la place qui porte son nom : Place *Petrice Kerempuha*, un hommage des Croates d'aujourd'hui à leur modèle imaginaire. La cathédrale romano-gothique a été détruite en 1880 par un tremblement de terre, il en reste trois tours romanes et la sacristie gothique. Elle a été reconstruite un peu plus tard, (en France, c'était le temps de Violet Leduc), dans un style néogothique dont les flamboiements manquent du charme de l'authenticité, elle a pour nom : « cathédrale de l'Assomption », mais rares sont ceux qui l'appellent par son nom à Zagreb. On dit

simplement « la cathédrale », elle domine la ville et le quartier de Kaptol comme le catholicisme domine l'identité croate. J'aime le marché de Zagreb, parfois, je me dis que c'est un marché comme on n'en fait plus en Europe. Ce n'est pas vrai. Des comme ça, il y en a encore beaucoup. Mais je sais pourquoi ce marché me donne cette impression de plus jamais. La première fois que je suis venu sur le marché de Zagreb, et sous la halle qui se trouve en dessous de la place du marché, c'était en novembre 1991. C'était la guerre, une nouvelle guerre des Balkans.

C'était le matin, vers sept heures. Quelques jours plus tôt, je venais d'ouvrir le bureau d'une organisation humanitaire des Nations Unies, pour porter secours aux populations déplacées par la guerre. Je voulais voir le marché avant d'aller au bureau, pour faire comme Zola, comprendre mon époque en voyant le ventre de Zagreb, comme Zola avait vu la France du Second Empire en écrivant « Le ventre de Paris », une France qui s'engraissait, une France où les *gros* bouffaient les *maigres*. J'ai toujours mêlé la littérature à ma vie : un de mes beaux souvenirs est celui de ma relecture de *La Chartreuse de Parme* dans le désert du Soudan. Entre Port Soudan et Kassala, je relisais tous les soirs le début de l'histoire, le passage des Alpes par les armées de Bonaparte : le vent des glaciers rafraîchissait mon corps desséché par les vents de sable. Je pensais aussi aux hommes du général Legentilhomme, qui avaient combattu les troupes italiennes dans cette région en 1941 ; parfois, lorsque ma route longeait la frontière avec l'Éthiopie, je voyais un fortin italien oublié dans le sable. Maintenant, je ne mêle plus ma vie à la littérature, c'est la littérature qui se mêle de ma vie.

Ce qui m'a frappé sur le marché de Zagreb, c'est la présence des paysans et la maigreur des clients, les *gros* étaient rares. C'était des paysans qui vendaient leurs produits : des patates, des choux et des oignons. Il y avait aussi de la cochonnaille empilée sur des étals en bois brut, viandes fraîches, salées ou fumées dont les

couleurs étaient violentes : des rouges presque noirs, et non rose bonbon au nitrate, et sous plastique translucide et hypocrite pour voiler la violence faite à la bête égorgée. Je l'avoue, j'aimais cette franchise de l'abattoir, même si j'avais pitié des bêtes dont je consommait les chairs. Pourtant, la guerre introduisait entre elles et nous une sorte de fausse égalité : on m'avait recommandé de ne pas consommer du porc frais dont la viande, par périodes, inondait le marché. La guerre chassait les paysans de leurs terres. La guerre était à la fois simple et compliquée : il y avait dans le pays des Slovènes, des Croates, des Monténégrins, des Serbes, des Macédoniens et des Musulmans. Les Musulmans étaient, en principe, de religion musulmane, mais dans ce pays, on était Musulman comme en France on est Français. Musulman était une nationalité, une jeune nationalité depuis 1968, mais pas un pays : il n'y avait pas de Musulmanie, non, les Musulmans vivaient en Bosnie, en Herzégovine, et un peu partout en Yougoslavie. Par contre, les Serbes venaient de Serbie, les Monténégrins du Monténégro, les Croates de Croatie, les Slovènes de Slovénie. Il y avait aussi les Macédoniens, un cas intéressant : les Macédoniens pouvaient être Serbes, Croates (peu), Albanais, Musulmans. Et ça se compliquait encore plus, car les Albanais pouvaient être orthodoxes comme les Serbes, catholiques comme les Croates, ou musulmans comme les Musulmans. D'où le terme culinaire de macédoine de légumes, un plat inventé, dit-on, lors de l'expédition militaire française de secours aux Serbes en 1915. Pourtant, selon le Robert, le terme se rencontre une première fois en 1742. L'Académie ne reçoit le mot que dans son édition de 1835, et Littré lui donne un peu plus tard pour origine possible une allusion à l'Empire éphémère d'Alexandre le Grand, un Macédonien, qui avait amalgamé de nombreux peuples de l'Occident et de l'Orient : « un empire formé de morceaux », cela nous ramène aux Balkans, et à l'ex-République Socialiste Fédérative de Yougoslavie qui est aujourd'hui en morceaux.

Pour que les légumes de la macédoine tiennent ensemble, il faut une béchamel, ou mieux : une bonne mayonnaise. Pendant un temps, jusqu'à la première moitié du XIXe, une commune lutte contre l'expansionnisme turc et musulman avait servi de mayonnaise ; puis, le danger turc écarté on avait utilisé une commune opposition à l'empire austro-hongrois qui avait produit un nationalisme des Slaves du sud ; puis, le communisme était venu, et disparu. On était au temps où la mayonnaise tournait mal : l'œuf pourrissait, l'huile rancissait, le vinaigre devenait acide pur. Alors les légumes se regroupaient, chacun avec les siens : les patates entre elles, les carottes itou et les petits pois idem. On faisait de la cuisine mono ethnique. Le problème, c'était que le légumier, le territoire, n'avait pas changé, l'histoire avait mélangé les gens sur un territoire où ceux qui étaient majoritaires dans un coin étaient minoritaires dans un autre ; ailleurs, comme à Sarajevo, on était plus ou moins à égalité : trente pour cent chacun, plus des Juifs survivants de la Deuxième Guerre Mondiale, c'est-à-dire peu. On menait un jeu cruel : celui du territoire à prendre sans ses habitants. Pour qu'il n'y ait pas d'habitants, il fallait terroriser ceux qui vivaient là, et qui n'étaient pas Serbes sur les territoires que voulaient les Serbes, Croates où il fallait l'être, et Musulmans là où, depuis l'invasion turque, la terre était musulmane. Lors de cette guerre-ci, les Musulmans ont été les derniers à se lancer dans ce jeu, mais lorsqu'ils s'y sont mis, contraints et forcés, ils ont fait comme les autres : les Musulmans devenaient de plus en plus des musulmans, et nul ne sait, aujourd'hui, où cette nouvelle identité s'arrêtera. Comme c'était une guerre pour la terre, c'était à certains égards une guerre de paysans : des gens durs à la tâche, quelle qu'elle soit : tuer le cochon, égorger la brebis... Des gens pacifiques, habitués à souffrir, à subir, et qui, lorsqu'ils se révoltent, ne font pas dans la dentelle. C'est vrai, ces paysans étaient pacifiques, ils étaient lents à entrer dans la guerre. C'est pourquoi la pègre, les derniers des hommes, unie aux intellectuels, a joué un si grand rôle dans le déclenchement de cette guerre, simple dans sa genèse, complexe dans ses effets sur les gens, les

territoires, les pays, l'Europe, et le monde. Les paysans étaient parmi les premières victimes de la cruauté des gens de la pègre ; puis, révoltés par la cruauté, ils s'engageaient à leur tour dans la guerre pour faire de nouvelles victimes de leur cruauté. Il y a là une sorte de mouvement perpétuel de l'histoire des êtres humains, qui nous déshonore. Victimes, puis bourreaux, les paysans abandonnaient leurs terres ; s'ils étaient Serbes ou Croates ils abandonnaient les porcs, qui se répandaient sur les terres abandonnées, gagnaient les lignes de front, et dans leurs errances rencontraient des cadavres, dont ils se nourrissaient. Ceux qui trouvaient les porcs les massacraient comme ils avaient tué les gens, puis ils vendaient la viande qui, pour un temps, inondait le marché et faisait chuter les cours. Une amie croate m'avait dit qu'elle et sa famille étaient devenues des végétariens depuis qu'ils avaient trouvé une alliance en or, sur un doigt intact, trouvé dans l'estomac d'un cochon, qui errait seul dans la campagne. Pauvre bête.

J'étais sensible à cette ambiance paysanne, elle évoquait les peintures de « l'école de Hlébine », les naïfs yougoslaves qu'avec la guerre on appelait les naïfs croates, car Hlébine est un village de Croatie. Il était encore loin de la guerre, mais certains jours, je me demandais si la guerre ne finirait pas par aller jusque-là. Josip Generalić m'assurait que cela n'advierait pas, car il y avait peu de Serbes dans les villages de la région de Podravina, au nord, près de la frontière hongroise. Josip était le fils du grand peintre naïf croate Ivan Generalić (Hlebine 1914 - Koprivnica 1992) ; comme son père, il était peintre, et j'admirais sa peinture. J'allais souvent le voir chez lui, dans sa maison-atelier de la rue Balthazar Dvorničić. Je ne parlais pas le croate, il ne parlait pas de langue étrangère, cependant, au cours de ses voyages et de ses expositions, il avait acquis un vocabulaire international où se mêlaient des mots empruntés à plusieurs langues européennes unies dans un liant serbo-croate. J'étais bien avec lui, nous parlions de tout et de rien, surtout au début de la conversation, lorsque notre mélange

linguistique n'était pas encore au point. Puis, son fils Goran nous apportait une carafe d'eau-de-vie de framboises, et des verres. Carafe et verres étaient assortis, en cristal de Rogaska, en Slovénie, un pays qui venait de devenir étranger et bâtissait des postes-frontière un peu partout sur les routes où, quelques jours auparavant, on conduisait librement. Et nous commençons à boire, tout en conversant sobrement : notre lexique verbal était limité. Lui, il continuait à peindre pendant un moment : un coup de pinceau, trois mots dans des langues différentes, un coup de framboise. Je forçais un peu sur la framboise car, moi, je n'avais pas de coups de pinceau à donner. Petit à petit notre volapük prenait consistance, comme une mayonnaise, et nous nous comprenions de mieux en mieux. Il peignait un paysage de neige sur une « toile » de verre. J'avais remarqué qu'il avait posé à côté de sa table de travail, sur un chevalet, une photo de pleine page de magazine qui montrait Carole Bouquet dans toute sa splendide beauté. Au début, j'ai cru qu'il peignait un portrait de Carole Bouquet. Les portraits de stars avaient été une de ses périodes. Il m'avait montré dans l'atelier un portrait de Sophia Loren, vêtue d'une robe de mariée en dentelle de fantaisie (on y voit les armoiries camouflées de la Croatie), la robe est d'un blanc bleui, plus froid encore que la neige de fin d'hiver sur le paysage de Podravina, qui sert d'arrière-plan au tableau. Sophia Loren est sur le point d'esquisser un sourire, pas un sourire de star, un sourire « à la Mona Lisa », à la fois mystérieux et rigolo. Elle porte sous son bras gauche un gros matou (impossible de le prendre pour une chatte), au pelage tigré plutôt moche, dont la grosse tête quasi humaine sourit au spectateur qu'il regarde droit dans les yeux. La queue du chat est courte et mal foutue, mais son érection est lourde d'un sous-entendu lubrique, comme le chat noir des nus de Manet. Josip était amoureux en permanence, c'est ce qui le sortait du désespoir. Il s'était planté devant le tableau et m'avait dit : « Pa ! Qué vidiš ? What seht du ? ». Moi, je voyais que le gros matou avait la tête de Carlo Ponti, le vieux mentor et amant que Sophia Loren avait épousé des années plus tôt, après de longues

fiançailles. Ma réponse lui avait fait plaisir, il avait soufflé en agitant les deux mains ; puis, en désignant la queue de l'animal, il avait fait un bras d'honneur, en disant : « Lui happy, très bonheur ». J'avais pensé qu'on le serait à moins. Pourtant, ma réponse n'avait pas épuisé sa question, il était revenu à la charge : « Još, qué vidiš ? ». Là, même si j'aurais préféré la donner à Sophia, j'avais dû donner ma langue au chat. « Vidiš gli œil, œil » et il me montrait ses yeux, en mettant en fourche l'index et le majeur de sa main droite qu'il pointait vers ses yeux avec des mouvements répétés. Sophia avait des yeux un peu bizarres, mais j'avais du mal à comprendre où il voulait en venir. Nous allâmes à la framboise. Puis nous revînmes aux yeux de Sophia Loren. Il m'interrogeait : « Qué vidis : œil, œil ? ». J'étais confus : « Niente, nada ! ». Alors il inversa le mouvement de sa main droite qui m'avait montré ses yeux, il posa ses deux mains de part et d'autre de ses tempes, fit surgir ses index comme des cornes d'escargot, et en avançant ses mains des deux côtés de ses tempes, de façon répétitive il amena ses index à se croiser en avant de ses deux yeux, ce faisant, de façon naturelle, il loucha : elle louchait !

À la fin des années soixante, Tito, qui aimait les belles femmes, avait commencé à inviter les stars du cinéma mondial à passer des vacances dans une de ses résidences, la Villa Blanche, sur l'archipel de Brijuni. Une série d'îles splendides dont l'aristocratie viennoise avait fait un lieu de villégiature estivale où le gotha des années vingt faisait des fêtes somptueuses : golf, polo, yacht et charleston. Josip Broz Tito était un communiste bon teint qui avait lancé la collectivisation de son agriculture avant tout le monde en Europe de l'Est. Il avait tellement réprimé son opposition après la guerre, (entre autres : les oustachis nazis, 30 à 40.000 liquidés d'un coup) que lors d'une réunion du comité central du parti communiste, il avait reproché à ses camarades d'avoir exagéré, car, disait-il, depuis ces massacres plus personne dans le pays n'avait peur de la peine de mort. Tito était un tyran bâti sur le même modèle que Staline qui n'aimait pas les hommes indépendants de

son pouvoir : la brouille avec Staline était inévitable. Exclu du mouvement communiste international, objet de tentatives d'assassinats commanditées par Staline ; en 1952 Tito se rapprocha de l'Occident capitaliste, tout en restant le dictateur d'un pays socialiste, membre fondateur du mouvement des « non-alignés », etc. Il en est résulté une situation particulière où l'agriculture, finalement, ne fut pas collectivisée ; où les entreprises industrielles n'étaient pas dirigées par une administration centrale ; où les citoyens pouvaient assez librement voyager en Occident ; un système où existait une certaine liberté sous le contrôle rigoureux de l'UDBa, l'équivalent du KGB russe, dont l'omniprésence et l'efficacité étaient légendaires (ils avaient même placé des micros dans la Villa Blanche de Tito sur l'île de Brijuni).

Il n'est pas faux de dire qu'après qu'il eut bien assuré son pouvoir sur le pays, Tito, un Croate, était devenu un tyran débonnaire, mais prudent, une sorte de Habsbourg prolétaire régnant sur une fédération de nationalités comme l'avaient fait pendant plus de six siècles les Habsbourg autrichiens. Mais le monde avait changé, et l'aventure de Tito, le dernier des Habsbourg, ne pouvait pas durer six siècles. Toutefois, la chose politique n'est jamais aussi simple qu'elle paraît après coup, lorsque toutes les options se sont réduites à une seule : celle qui est advenue. Tito était aussi un maître en matière de dissimulation. En 1992, lorsque les forces des Nations Unies sont venues « maintenir la paix » dans les zones occupées par les Serbes, les troupes françaises cantonnées à Zagreb dans une ex-caserne de l'Armée Yougoslave ont découvert dans un entrepôt des cartes et des plans d'invasion du sud de l'Europe qui montraient que l'Armée Yougoslave était très liée à celle de l'URSS. Si l'on est cynique, on dira que c'était une raison de plus pour que Tito soignât son image vis-à-vis de l'Occident en recevant la crème du show-business, qui, après un séjour à Brijuni, ne tarissait pas d'éloge sur les libéralités du tyran. Castro avait fait la même chose avec quelques petites actrices françaises passées par son lit, le résultat n'avait pas été

concluant ; Kadhafi avait fait la même chose, mais ça n'avait pas réussi : les dames n'appréciaient pas ses manières. Idi Amin Dada, le bourreau de l'Ouganda, avait aussi tenté le coup, l'échec avait été retentissant, sauf avec Myriam Makeba, une chanteuse progressiste qui avait du talent, mais était peu regardante sur la qualité de ses amants : à partir du moment où ils étaient contre l'Afrique du Sud et *l'apartheid*, ils avaient quartier libre pour martyriser leurs populations. Mais Tito, c'était vraiment autre chose. Son passé avait plus d'allure que celui des petits tyrans locaux du Tiers Monde. Il avait du style, il avait l'art et la manière, il était Européen, alors les stars venaient conforter l'étoile rouge du dictateur, qui avait reçu Elizabeth Taylor avec Richard Burton (il devait d'ailleurs jouer le rôle de Tito dans *Sutjeska*, un film de guerre à la gloire des partisans), Gina Lollobrigida ...et Miss et cetera.

Lors d'un de ses séjours, Sophia Loren, elle était avec Carlo Ponti, avait voulu que Josip Generalić fît son portrait. Elle était venue le voir à plusieurs reprises dans son atelier à Zagreb, Josip l'avait trouvée non seulement très belle, mais sympathique, quoiqu'un peu froide. Alors, il l'avait peinte comme il la voyait, et comme elle regardait le monde : avec sympathie en louchant froidement. Quand il lui avait montré le chef-d'oeuvre, elle n'avait pas aimé du tout, mais vraiment pas du tout. Josip avait aggravé son cas en faisant un cours de philosophie *Zemlja* à Sophia : « Le peintre doit peindre ce qu'il voit, il doit être fidèle à lui-même et à la réalité de la planète Terre ». Telles étaient les paroles de Krsto Hegedušić, un jeune peintre marxisant qui en 1929 était de retour d'un long séjour à Paris, où le quartier Montparnasse était encore le centre du monde artistique. Avec d'autres jeunes artistes, il avait fondé à Zagreb le groupe *Zemlja* (la Terre) qui luttait contre l'académisme et voulait que l'expression artistique soit aussi celle des réalités terrestres : Auguste Courbet, Édouard Manet... avec quelques années de retard. La famille de Krsto Hegedušić était originaire de Hlébine, c'est au cours de ses vacances, alors qu'il

peignait en plein air qu'il avait rencontré deux jeunes peintres paysans qui étaient venus lui demander conseils, il s'agissait d'Ivan Generalić et de Franjo Mraz ; puis, très vite, Mirko Virius s'était joint à eux. Alors que Josip expliquait à Sophia Loren sa philosophie des réalités terrestres, le strabisme convergent de l'actrice s'était accentué et, comble de maladresse, Josip lui avait apporté un miroir pour lui montrer la vérité du réel et du tableau. La brouille était devenue irréparable. Sophia avait laissé Josip à sa *Sophia* sans Loren qui était repartie en Italie, laissant au peintre son portrait, dont il ne voulait plus se séparer. Après m'avoir conté son histoire, le peintre s'était assis face au tableau, et liant d'un geste désordonné l'histoire qu'il venait de raconter et sa « Mona Lisa louchant » qui nous faisait face, il s'était écrié dans notre langage inconnu : « Toute l'ambiguïté du monde est là : puisque seul le réel est le vrai, qu'est-ce que le réel ? ». Nombreux sont ceux qui croient savoir ; en vérité, personne ne connaît la réponse, mais on cherche. Heureusement, nous avons la saveur puissante et franche de la framboise, qui, sans aucune ambiguïté, nous disait sa vérité.

Alors j'ai demandé à Josip comment il s'apprêtait à peindre Carole Bouquet. J'ai dû répéter ma question à plusieurs reprises et lui montrer le portrait de l'actrice française qu'il avait accroché sur un chevalet à côté de sa table de travail (la peinture sur verre se pratique à plat, sur une table, et à l'envers, le support de verre est posé sur un oreiller ou sur une couverture). Il m'avait remercié de lui avoir appris le nom de cette femme, et le reste, c'est-à-dire le peu que je savais de sa vie et de sa carrière, car il ignorait tout d'elle. Il n'avait pas l'intention de la peindre, sa beauté lui tenait compagnie : « Elle me regarde, je la regarde, je suis heureux. Elle, elle aime ma peinture et moi, j'aime la regarder ». En somme, Carole Bouquet le consolait de la perte de Sophia Loren.

Il peignait alors un paysage classique de l'Hlébine : au premier plan, trois arbres, des osiers ; un mince ruisseau les sépare d'un

village sous la neige, un village avec une petite église surmontée d'une croix ; le ciel était sombre et dramatique, rouge sang dans le lointain horizon. Il peinait à l'ouvrage, mais quelle que fût sa peine, de temps en temps, son regard s'élevait vers Carole Bouquet, et il lui souriait, ou elle lui souriait... je ne sais plus très bien qui avait commencé ce jeu de séduction dont le plaisir était le jeu lui-même. Moi, je percevais le monde à travers la saveur puissante des framboises, et j'avais une vue d'ensemble de Josip peignant, de Carole Bouquet dans sa splendeur, et d'une magnifique Sophia Loren louchant dans la neige. J'eus la sottise idée de me demander : « Quelle est la plus belle ? » C'est cette question, et sa réponse, qui, posée dans l'Olympe, provoqua un conflit mémorable tant parmi les dieux de la Grèce antique que sur la terre des hommes. Mais, là, en Croatie, la guerre était déjà déclenchée, et la beauté des femmes n'y était pour rien. Je pouvais sans risque rendre mon jugement, on mourait déjà pour autre chose. La balance finit par pencher du côté de Carole Bouquet, son allure distinguée lui donnait un air de dame de cours, celui des portraits de femmes de l'École de Fontainebleau. Gabrielle d'Estrées au bain, avec une de ses sœurs qui cueille son tétin comme un bouton de rose ; alors que Gabrielle, du même geste précieux, cueille une bague sertie d'un rubis, comme une framboise, gage d'amour du roi Henri IV. Un sérieux malicieux anime les deux visages, cet humour sensuel date de 1595, environ. Il ne me semble exister qu'en France. Il ressurgit parfois de notre histoire pour éclairer un visage, ici celui de Carole Bouquet, et nous rappeler qui nous sommes. Pourtant, Sophia Loren ne se laissait pas distancer facilement, celle qui donna âme et corps à *La Ciociara* méritait toute la considération que Josip lui avait accordée. Au bout du compte, j'étais perplexe. J'avais dû forcer un peu sur la framboise, Josip m'avait laissé m'endormir sur le sofa de son atelier. J'ai imaginé le son d'un luth, et me suis endormi en fredonnant le premier couplet d'une adorable chanson de Pierre Guédron, le musicien de la chambre du roi Henri IV :

« Cessés mortels de souspirer
 « Cette beauté n'est pas mortelle :
 « Il est permis de l'adorer
 « Mais non pas d'estre amoureux d'elle,
 « Les dieux tant seulement
 « Peuvent aimer si hautement.

Et j'ai cueilli une framboise au bout du sein de Sophia Bouquet.

Josip avait peint le portrait de Sophia Loren en 1973, deux ans après la répression du Printemps croate, d'où l'espièglerie des armoiries de la Croatie sur la robe de dentelle de Sophia Loren : c'est en voyant ce symbole caché que j'ai compris la profondeur de la blessure de l'identité croate. Le « Printemps croate » est un mouvement politique parti de Zagreb qui, de 1967 à 1971, avait mis en avant des revendications linguistiques (que la langue croate ne soit pas traitée comme un dialecte par rapport à la langue parlée en Serbie), économiques (que les devises gagnées par les industries et les services en Croatie ne soient pas systématiquement ponctionnées au profit du budget fédéral), et politiques (que les Croates soient aussi bien représentés que les Serbes dans l'armée, dans la police, dans les instances du parti communiste, dans la haute administration). On peut regarder ce mouvement selon, au moins, deux points de vue : le réveil du nationalisme croate appelé à triompher en 1996 ; ou la dernière tentative de gens honnêtes pour sauver le socialisme et la Yougoslavie. Aujourd'hui, alors que le passage du temps et des événements a transformé le passé en marche prophétique, il est facile de prendre le premier élément de l'alternative pour une évidence. Ce n'était pas le cas en 1969, où la dissidence croate était portée en avant par de brillants jeunes gens qui ne remettaient en question ni le communisme ni la Yougoslavie, mais voulaient plus de libertés en général, et une libre expression aux composantes complexes de l'identité croate. De semblables mouvements qui cherchaient à conjuguer socialisme et liberté avaient vu le jour un peu partout en Europe centrale.

Aucun peuple n'est doté d'une identité simple, sauf lorsqu'il est pris dans les rets d'une idéologie totalitaire qui lui impose une simplification meurtrière de son histoire : les Allemands de 1933 à 1945 ; les Algériens depuis 1962 ; les Pakistanais depuis 1947, etc. De plus, l'identité d'un peuple est toujours mystérieuse, elle est à la fois puissante, et fragile. Ce n'est pas sa puissance qui la rend dangereuse, mais sa fragilité. Puissance et fragilité des identités n'existent qu'en situation, jamais de façon abstraite. C'est ainsi que la puissante identité serbe porte en son sein une fragilité, celle de la conquête de la région par les Turcs, source de cinq siècles de souffrances et d'humiliations, qui marquent encore les peuples du centre de l'Europe. La quête des identités a commencé au XIXe siècle en Europe, pour gagner le monde entier. Avant, les populations avaient des identités locales et religieuses : soit que les jeunes de Clochemerle le haut fissent la guerre à ceux de Clochemerle le bas, soit que l'on s'entrégorgeât entre catholiques et protestants. Avec l'époque romantique les identités se sont tribalisées et mythifiées : le sang allemand a ouvert les vannes aux *racés* nationales, ce qui a engendré les massacres que l'on sait.

Si j'étais sensible au charme du marché, je l'étais également à sa pauvreté : pommes de terre, oignons, choux, quelques poireaux parfois cachés sous les choux. La guerre était présente sur le marché.

C'est peut-être pour cela que je suis revenu à Zagreb, la guerre m'avait marqué.

Chapitre II

La femme que j'aime m'avait dit qu'avec son amie Dragica nous irions à Hlébine, au pays des peintres naïfs croates. Dragica connaissait tout le monde en Croatie. Elle avait été l'assistante personnelle de tous les présidents de la Croatie indépendante : deux jusqu'à présent. Dragica m'intéressait parce qu'elle connaissait un des grands survivants de la peinture croate : Ivan Večenaj. Josip était mort en 2004, je l'avais appris par Internet, en pianotant son nom alors que je venais d'être une fois de plus nommé en Croatie pour y faire le diplomate. Une pluie persistante de tristesse m'était tombée dessus. Chez moi, j'étais allé voir le tableau qu'il m'avait vendu en 1992, ce paysage de neige avec ses trois saules vitellins taillés en têtards : ils étaient nombreux autrefois dans nos campagnes, le long des ruisseaux. La taille en têtard favorisait les repousses de rameaux droits et flexibles que les paysans coupaient et liaient en bottes pour les faire tremper dans le bassin d'une fontaine : cela rendait le bois plus souple et l'immersion favorisait la repousse de racines pour faire des boutures. Les tiges assouplies étaient utilisées pour tresser des paniers, et faire des liens pour attacher à leurs supports les pieds des vignes, ou lier de jeunes arbres fruitiers à un tuteur. Ils en faisaient aussi des verges pour cingler les jambes des enfants qui allaient voler des cerises dans les cerisiers. Séparé des trois saules par une mince rivière, un quatrième arbre étêté est planté devant un village dans la neige, il y a aussi un puits et, de-ci de-là, ces petites fleurs naïves et franches que Josip plantait dans tous ses tableaux. Il n'y a ni hommes ni bêtes, le paysage est un désert sous ce ciel lourd et tragique qui porte, en permanence, un deuil inconnu, une menace innommée. Ces ciels tourmentés sont une constante de la

peinture des naïfs croates. D'ailleurs, dans un des poèmes des « Ballades de Petritsa Kerempuh » de Miroslav Krleža, on lit :

« Au-dessus de la Medvednitsa un petit nuage noir comme de l'encre,

« Le roi des sorciers a jeté un sort sur notre pays »

La Medvednitsa est la montagne qui s'élève au nord de Zagreb, on l'appelle aussi Sljeme. J'ai fini par voir dans ces ciels jamais sereins une représentation de la carte du ciel de ce pays mal fleuri par l'histoire, où, comme les vaches d'Apollinaire, « les gens y vivant lentement s'empoisonnent ». Les Croates ont longtemps vécu en régime de tyrannie, ou, au mieux, sous sa menace lorsque pendant cinq siècles l'empire turc étreignit l'Europe.

Une des caractéristiques des systèmes totalitaires est de banaliser la mort : dans son roman « La niche de la honte » l'écrivain albanais Ismaïl Kadaré a montré la forme et la force de cette banalisation sous l'empire turc ; thèmes mortifères aujourd'hui abondamment illustrés dans la réalité par les terroristes musulmans et dans l'imaginaire par les films d'Hollywood. Staline, un des grands praticiens du totalitarisme, a exprimé cette fascination systémique du macabre lorsqu'il a dit au général de Gaulle : « À la fin, il n'y a que la mort qui gagne ! » Si l'on ne cherche pas à savoir ce qu'ici « gagner » veut dire, on peut admettre que Staline a raison. Cette hantise de la mort, les peintres de l'École de Hlébine la projettent dans leurs ciels tragiques. Heureusement, ils n'en restent pas là. Tout comme le courage est une sorte de vocation à aller au-delà de soi, la vocation artistique est une disposition à franchir les murs de la banalité, une autre forme de dépassement de soi en somme ; une forme de courage aussi. La mort ne donne aucun sens à la vie, elle ne fait que l'interrompre. C'est, je le pense, le message des naïfs croates. Ce message commence à être formulé en 1938, puis, il s'élabore, répété par tous les peintres de l'École de Hlébine, chacun dans le

style qui lui est propre, pendant, environ, trois générations de peintres, je dirais, un peu arbitrairement, de 1938 à 1982. 1938 est l'année où Ivan Generalić peint « Les vaches dans la forêt », huile sur verre, où la stylisation des végétaux, des animaux et la menace du ciel apparaissent conjointement dans cette figuration qui est emblématique de l'École de Hlébine, où une sorte d'hyperréalisme crée, par l'effet d'un style unique, un pur produit d'imagination poétique. Je dis 1982, car c'est l'année où la jeune Dragica Lončarić peint ses premières huiles sur verre où les tourments du ciel se répandent sur la terre, pour occuper l'espace des hommes, comme la guerre devait bientôt le faire. Une autre peintresse de la même école, et de la même génération, Nada Švegović Budaj peint à la même époque la tragédie des ciels croates précipités sur la terre. Elle montre aussi Icare foudroyé sur le sol sombre de la Podravina.

Cette vertu prophétique me touche chez les peintres-paysans de l'École de Hlébine. Elle me rappelle à mes souvenirs de la forêt de Guinée, où des villageois que j'avais rencontrés chez mes « professeurs de rêves » venaient parfois me voir pour me raconter un songe qu'ils croyaient prophétique : « J'ai rêvé que ton président Chirac, il va boire le bouillon, il ne sera pas réélu, un de ses jeunes gars va faire un coup contre lui ! » Je me souviens de celui-là, car, en effet, il fut prophétique ; mais il y en avait beaucoup d'autres, pas prophétiques pour un sou, farfelus à souhait, mais qui donnaient à ces gens simples, des naïfs, un accès, fût-il fantasmagorique, à la marche du monde en les transportant dans le lointain ailleurs du voyage immobile qu'est le rêve. Je ne m'intéresse pas beaucoup aux prophéties, mais je suis émerveillé par la volonté des êtres humains de sortir, de temps en temps, de leurs prisons communautaires pour humer le parfum du souffle universel.

Lorsque Josip peignait le tableau qu'il avait fini par me vendre, vers la fin de l'hiver 1992, je lui avais demandé ce qu'il voulait

dire en peignant ce village de Podravina sous la neige avec son saule séparé des trois autres par une mince rivière. Tout en peignant, il m'avait répondu qu'il ne me le dirait pas ; que je devais regarder le tableau le plus souvent possible, et qu'un jour, je comprendrais, si je savais ouvrir « l'occio del srce », « l'œil du cœur ». Je lui ai demandé s'il accepterait de me vendre ce tableau. Josip était un peintre coté, ses tableaux étaient chers. Il me fit un prix, et j'emportais le tableau. Je l'ai regardé souvent et longtemps, butant sur l'énigme de son langage.

Un jour, j'ai compris. Le saule près du village, dont l'église et son clocher signent la catholicité, c'est la Croatie. Les trois autres saules, que la rivière sépare du premier, ce sont la Slovénie, la Serbie, la Bosnie-Herzégovine dont le tronc écimé pousse en deux têtes ; à moins que Josip n'ait voulu par ce tronc bicéphale figurer la Serbie qui, à l'époque, était encore unie au Monténégro. Le ciel lourd et triste, rouge dans le lointain, c'est la guerre par laquelle les séparations sont en train d'être consommées. Il y a dans ce tableau toute l'ambiguïté d'un adieu à la Yougoslavie. Un pays dont la diversité des peuples faisait, à l'évidence, la faiblesse, mais aussi la fierté. La fierté d'être soi tout en étant avec les autres, et d'être stimulé par leurs différences, tout en étant, au fond, de même essence. Josip a compris que ce peuple un et multiple était mort, c'est pourquoi son tableau est vide de toute présence humaine, ou animale. Cette complexité du multiple de la Yougoslavie était à l'image de la vie même. Pour l'instant, la simplicité de l'unicité de la mort donne l'impression d'être en train de gagner, comme sur le tableau que peignait Josip au début de l'année 1992. Sauf si l'on considère que la création de l'Europe, cette surprenante unité dans ses diversités, est une reprise du mouvement de la vie...

Il ne fait pourtant aucun doute que l'indépendance de la Croatie fut une victoire des Croates. La victoire d'une guerre d'indépendance. On dit que la victoire est amère... cela dépend pour qui. Les vaincus ont toute raison de s'en plaindre, encore que,

s'ils avaient gagné, ils auraient à goûter l'amertume de la victoire. Elle est préférable au dégoût de la défaite. J'ai toujours été frappé par l'ambiguïté de nos succès. L'amertume des vainqueurs née de leur illusion de toute-puissance, ils se pensent libres de créer enfin le rêve qui guidait leur courage. Lorsque les puissantes lois souterraines qui gouvernent le monde reprennent leur marche, les vainqueurs se retrouvent comme dépossédés de leur victoire, plus grand était le rêve et plus grand fut le sacrifice, plus amer est le temps qui suit le succès. Il faut donc se réjouir du succès, sans se faire d'illusions sur la suite de l'histoire. J'ai vu cela un peu partout dans le monde... En Asie avec Monsieur Kong Sam Ol. Il était ministre de l'agriculture et de la reconstruction du gouvernement de Hun Sen, à Pnom Penh, au Cambodge, après que l'armée vietnamienne eut chassé les Khmers rouges de la direction du pays, en 1982. Nous nous rencontrions souvent, entre 1986 et 1987. Il s'agissait alors de faire un travail aussi vieux que le monde : panser les plaies infligées par les hommes aux hommes. Petit à petit, nous en étions venus à parler à cœur ouvert, c'était d'autant plus facile que nous parlions en Français, langue qui, pour lui, et pour toute une génération de survivants âgés, était la langue d'une enfance heureuse. J'avais eu la même surprise avec l'ambassadeur du Vietnam. Tout jeune diplomate, il avait vu le négociateur français Pierre Mendès France à Genève, lors des accords qui avaient mis fin à la première guerre d'Indochine. Il me citait Blaise Pascal à propos du régime des Khmers rouges : « Arrivé à son faîte, il n'aspire plus qu'à descendre », soulignant ainsi le caractère éphémère de tout succès. Il m'expliquait qu'il fallait transformer l'économie vietnamienne bâtie sur des principes faux. Lui et ses collègues l'avaient compris en voyant les Jeux olympiques de Séoul à la télévision. « Vous savez, autrefois, et même du temps de la France, les Coréens étaient des pauvres gens, ils venaient travailler chez nous, gagner un peu d'argent comme saisonniers dans nos rizières. Et maintenant, on les a vus, riches, capables de construire des voitures et toutes sortes de machines, avec des bâtiments comme à Paris et à New York, et maintenant, les pauvres, c'est

nous ! » Avec l'ambassadeur vietnamien, si je parlais à cœur ouvert, je le devais à la langue française, mais je le devais aussi au secret que j'avais découvert.

Mes interlocuteurs en Asie étaient toujours très formels, et leur visage, le plus souvent, était marqué d'un sourire qu'une sottise imaginaire dit « énigmatique ». Comme en regardant le tableau de Josip, et peut-être grâce à lui, j'avais fini par comprendre ce sourire. Il faisait partie de ce que j'appelais « la carapace de la langouste ». L'image vaut ce qu'elle vaut, elle éclaire la pensée, pas très loin, mais assez pour une pratique diplomatique qui veut faire un premier pas vers la découverte du mystère de l'être. Les Occidentaux sont culturellement ouverts à l'extérieur mais fermés à l'intérieur, ils peuvent montrer leurs sentiments au dehors, mais ils les contrôlent de l'intérieur, au point où certains tuent l'expression de leurs sentiments. Je crois que cette structure de notre sensibilité explique notre fascination pour cette expression artistique unique de l'Occident qu'est l'opéra : une succession de délires passionnés où simultanément plusieurs personnages chantent leurs sentiments qu'ils soient complémentaires, opposés, amoureux ou hostiles. Le miracle est que de cette cacophonie sentimentale naisse une harmonie. Ils chantent : les mots expriment la raison, même déraisonnant ; la musique est le dévoilement du mystère de l'être. Les Asiatiques sont, eux, culturellement fermés à l'extérieur, mais ouverts à l'intérieur, ils ne montrent pas leurs sentiments au dehors, ils les contrôlent de l'extérieur par un rituel qui fige le visage et les gestes. La même retenue s'observe dans les formes asiatiques de l'opéra, où la ritualisation va jusqu'au port de masques, mais où le rituel, précisément, permet au spectateur de percevoir et de vivre les sentiments.

On peut dire que les Occidentaux sont sentimentaux et durs, alors que les Asiatiques sont durs par excès de sentimentalité. Il y a ainsi des peuples poissons, les arêtes sont à l'intérieur ; et des peuples crustacés, le dur est au-dehors, le doux est au-dedans.

Grâce à cette découverte, je me laissais guider vers la sensibilité de mes interlocuteurs Khmers ou Vietnamiens, je les écoutais avec toutes les formes de politesse requises, puis, soudain, je sentais le domaine où leurs sentiments prenaient le dessus. Alors, par des questions polies, je revenais sur ce point, avec délicatesse. Ce retour, et cette délicatesse, étaient appréciés, je sentais parfois une légère et agréable surprise : comment ce « long-nez, grand-pied », c'est ainsi que nous nomment les Asiatiques, peut-il comprendre ? Mais, à l'évidence, je comprenais, j'étais entré sur le terrain émotionnel de mon vis-à-vis. Il se produisait alors une sorte de « cristallisation » des consciences, une sensation de confiance où nos différences n'étaient plus source de méfiance et de gêne, mais source d'une exaltation tranquille. J'avais alors une intuition aigüe de toutes les complexités du monde, et celle de me frayer un passage vers une action simple en harmonie avec ces complexités qui me dépassaient. Ces instants sont parmi mes plus beaux souvenirs, ils me permettaient de grandir. C'est pendant un de ces instants, alors que nous parlions des digues que les Khmers rouges avaient forcé les citadins à creuser jusqu'à la mort, que Monsieur Kong Sam Ol m'avait parlé à cœur ouvert : « Je sais que ces digues, en général, ne servent à rien ; et même, les plus grandes d'entre elles sont nuisibles : elles assèchent nos bonnes rizières et inondent des terres stériles. Je le sais ! » et le ton de sa voix soulignait l'autorité de son savoir « mais j'y ai travaillé de mes mains, ma femme et mes enfants sont morts pour construire ces digues comme des centaines de milliers d'entre nous ! » La voix se faisait de plus en plus tranchante comme pour couper court à la douleur qui comblait l'espace qui ne nous séparait plus « Alors vous comprenez, je n'arrive pas à me convaincre que ces travaux ont été totalement inutiles. Tu comprends ? » Pour conclure il retrouvait sa voix de ministre raisonnable « Et pourtant, je suis un agronome formé en France. Je sais que nos sacrifices ont été inutiles et nuisibles. » C'est cela l'ambiguïté de la victoire. Nous pensons spontanément que la grandeur du sacrifice est le garant de l'excellence du résultat. S'il en était ainsi l'histoire ne serait pas

une tragédie ; et j'ai bien peur que sur sa croix, le Christ ne me contredise pas ! Nous ne savons pas penser simultanément plusieurs dimensions de la vie. Nos logiques élémentaires jugent ces dimensions trop souvent contradictoires, alors, pour nous simplifier la vie, nous conservons les dimensions univoques et rejetons les autres, comme si elles n'existaient pas. Nous voulons qu'un récit suive un plan préétabli, qu'il parte d'ici pour arriver là avec la logique balistique d'une flèche qui vole vers son but. Comme si la vie n'était pas un lumineux chaos. Pourtant, ce qui existe existe, et notre volontarisme univoque n'y peut rien : la réalité est non seulement complexe, mais elle semble plus complexe encore que notre capacité à imaginer la complexité. Mais ce n'est pas grave, en faisant des efforts on arrive toujours à découvrir quelque chose, ce qui importe c'est de ne jamais croire que l'on a **tout** découvert. L'Europe, l'Asie, l'Orient compliqué et le tableau de Josip m'ont enseigné cela.

C'était, je crois, au mois de mars 1992, la Croatie était reconnue internationalement par un nombre croissant d'états, et Josip venait de recevoir le poinçon avec lequel il voulait marquer l'authenticité de ses estampes. L'appareil était impressionnant, le poinçon était actionné par un bras de levier qu'il fallait abaisser avec force pour que la tête du poinçon grave dans le papier le blason choisi par le peintre : les armoiries de la Croatie, le damier rouge et blanc, le symbole qu'en 1973 Josip avait peint, et caché, dans le motif de dentelle de la robe blanche de Sophia Loren. C'était l'écu des premiers rois croates, au début du Moyen Age, il symbolise, selon toute vraisemblance, l'union de deux tribus slaves et de deux territoires : la Croatie rouge et la Croatie blanche ; ce fut aussi le symbole de l'état nazi de Pavelić, en 1941. Un symbole identitaire dont l'origine est aussi lointaine qu'honorable mais que l'histoire a chargé d'ambiguïté, source de malentendus et d'amalgames douloureux pour les Croates, ce peuple qui a du mal à digérer son passé, qui s'en nourrit, qui l'empoisonne, car ce qui est signe de leur identité est, pour d'autres, rappel de massacres.

Pourtant, ce qu'en 1973 Josip avait dû cacher dans la dentelle d'une robe de mariée; 19 ans plus tard, il pouvait en faire un manifeste qui signait ses œuvres. Dans l'atelier, j'étais heureux de sa joie, son fils Goran nous avait rejoints, et ensemble, nous nous étions mis à poinçonner un peu tout : des estampes, des enveloppes, des feuilles de papier. Je dois dire que pour moi, dans mon heureuse ignorance d'alors, l'écusson de la Croatie n'était pas chargé, il était désarmé, je trouvais son esthétique intéressante, il me rappelait celui de la famille Rainier de Monaco. Dans sa joie, Josip m'avait fait cadeau de toute une série de lithographies, j'avais d'abord refusé, puis il m'avait demandé de l'aider à estampiller les gravures, j'en avais acheté quelques-unes, il m'avait donné les autres. Pour les Croates, ce jour était heureux, ils pouvaient être eux-mêmes sans encombre, comme les autres peuples indépendants de la planète. Pourtant, Josip était un vrai artiste, il connaissait déjà l'amertume de la victoire, et la perte cachée dans ce qu'il avait gagné. Il en a fait un tableau où quatre saules esseulés attendent le retour des bêtes et des hommes.

Sur la route de Hlébine je voyais qu'aujourd'hui la vie est revenue : il y avait des voitures sur les routes, des gens un peu partout, des vaches dans les prés, des champs de blé et de maïs. Le tableau de Josip n'était plus vide.

C'était le début de l'été, et les arbres n'avaient pas cette apparence de corail noir et fin, ou de blondes anémones des mers que les peintres de l'École donnent à leurs arbres. Peintres-paysans, à l'origine ils ne peignent que l'hiver, à la morte-saison. Le printemps, l'été et les débuts de l'automne sont occupés aux durs travaux des champs, c'est pourquoi, au début de leur carrière de peintre, ils peignent des arbres qui n'ont jamais de feuilles. De cette contrainte d'une activité artistique qui ne pouvait être que saisonnière, ils ont fait un style. Ils ont modifié ma façon de regarder les arbres en hiver. Un peu de la façon dont l'Asie,

l’Afrique et l’Orient ont changé ma façon de regarder les victoires des guerres d’indépendance.

J’ai découvert la peinture des « naïfs croates » pour la première fois pendant la guerre, en janvier 1992, à l’hôtel Dubrovnik. Cette découverte avait produit un choc esthétique qui m’avait incité à rencontrer Josip Generalić chez lui à Zagreb. En janvier 1992, les peintres de l’école de Hlébine avaient organisé une exposition-vente, les fonds obtenus devaient aller à la Croix Rouge croate. Souvent, le soir, en rentrant à l’hôtel, je passais un moment dans la salle de l’exposition, et je regardais ces œuvres qui, à leur façon, me sortaient de la guerre. Encore que, certains peintres faisaient de cette guerre des illustrations tragiques. Mais justement, même lorsqu’ils faisaient dans le patriotique, ces gens me semblaient éviter le ridicule. Cela me surprenait, surtout après avoir été abreuvé pendant des mois par le pathos sanguinolent des Palestiniens qui exposaient des toiles et du sang à la une, et faisaient exploser Beyrouth, lors d’une mission précédente. Cette dignité dans le drame m’en imposait. Elle ressemblait à celle des Juifs, telle que je l’avais perçue à travers la littérature et les films ; mais aussi à l’époque des « Falacha », lors d’une autre mission. Il y avait dans la peinture des peintres de l’Hlébine quelque chose de reposant, ils avaient le don de peindre le silence heureux de la nature dans une vie paysanne rêvée : ce que leur vie aurait été, si... Les si étaient nombreux : les invasions barbares ; le saccage des villes de l’Adriatique par les Vénitiens, la noblesse croate que les Turcs anéantiront en 1493 ; les percepteurs d’impôts des nobles magyars ; les Turcs jusqu’en 1860 ; les noblesses européennes venues en 1573 aider les Habsbourg à écraser la révolte paysanne de Matija Gubec ; les Turcs à nouveau dont l’invasion justifiait la présence des nobles défenseurs qui pillent, tuent et violent, comme les Turcs. Dans son poème « Des bruits apportés par le vent », il fait partie des « Ballades de Petritsa Kerempuh », Miroslav Krleža décrit en dialecte kavkavien tous ces « si » destructeurs :

« En Touropolyé l'incendie fait rage,
C'est ce fils de pute Mehemet Zoglou,
Sur son drapeau trois têtes croates coupées.

...

Sabres tranchants, fins, effilés,
Fusils de gendarmes ou d'Italiens,
Cimeterres, massues,
Morts sont nos nobles,
Nos capitaines, nos chapelains,
Le Turc parti on verra venir endimanchés
Les ouistitis de Wallonie, bâtards, musiciens, luthériens,
Et comme drapeau de la bande de bandits du ban,
Loewenclau von Bonaventure,
Qui à Sisak faisait déjà dans sa culotte

....

Le 10 juillet 2010, dans les arènes romaines de Pula, en Istrie, Zlatko Vitez, le créateur du théâtre *Histrion* à Zagreb, de sa voix puissante a donné une extraordinaire version *rap* du poème de Krlž. J'ai compris ce que le poète voulait exprimer lorsqu'il disait que le kavkavien est à la fois capable d'imiter le murmure des eaux calmes et l'effondrement des rocs.

Alors que nous roulions sur la route paisible, entre Zagreb et Hlébine, je voyais tous ces « si » qui dans le ciel tourmenté s'assemblaient. Passé, présent, futur tout était mêlé dans le mystère du temps, que Saint Augustin a exprimé en disant : « Si on ne me le demande pas, je crois savoir ce qu'est le temps ; si on me le demande, je ne le sais plus ». Tous les idiots égocentriques croient que le temps commence avec eux, et qu'avec eux il finira. Ils ne savent pas que le temps est le fil qui tisse la splendeur du monde. Son horreur aussi, et les peuples qui souffrent tissent un infini linceul. Agent insaisissable, car son abondance et sa diversité passent nos imaginations, le temps, parfois, ouvre une lucarne sur ses mystères. Il m'est arrivé de plonger dans le passé.

Un soir, pendant la guerre. J'avais travaillé plus de quatorze heures peut-être, j'étais épuisé. J'étais allé voir un ami croate dans son ministère qui jouxtait mes services. Nous ne nous connaissions pas depuis longtemps, mais, dans ces situations extrêmes, les amitiés se nouent vite, et peuvent être profondes. Nous parlions de notre travail, de la guerre, de notre travail dans la guerre. J'étais trop épuisé pour avoir envie de boire autre chose que de l'eau. Il m'avait servi un verre d'eau. Assis dans un profond fauteuil, je laissais mes pensées dériver au fil de l'eau tout en l'écoutant me parler de ses problèmes du jour. Petit à petit, sa voix m'a guidé vers son passé, et j'ai vu un petit garçon, lui, qui gardait des moutons dans un paysage aride et montagneux. Et j'ai commencé à lui décrire ce que je voyais, car en décrivant ma vision je lui permettais d'être, et de se poursuivre. Il a cessé de me parler de ses problèmes du jour. Je suis entré dans son passé, sans même l'avoir voulu. Le petit garçon était très habile à lancer des pierres, des petits cailloux qu'il lançait à droite, à gauche, devant et derrière les bêtes qui s'éloignaient du troupeau. Ses jets de pierre guidaient les bêtes. Quand cela ne suffisait pas, ou si la brebis était trop loin, il avait près de lui un chien qui, en symbiose avec le petit garçon, et avec autant d'habileté que ses cailloux ramenait la bête au troupeau. Si l'homme que j'étais alors était épuisé, celui qui était entré dans le passé ignorait la fatigue, là, dans ma vision, alerte je baignais dans le temps comme dans une source de jouvence. Je sentais la même sérénité dans toute la scène : le petit garçon, la montagne, le pré aride et pentu, le chien et les moutons, tout était à sa place dans la sérénité de l'instant, comme dans un tableau de Jusuf Jusa Nikšić. Puis, le petit garçon trouva une grosse pierre posée sur la pente. Il eut l'idée de la lancer, pas sur les moutons, elle pouvait en tuer un... la lancer dans la pente, pour voir. Tout en bas du pré pentu, où les brebis paissaient comme sur des marches creusées dans le pâturage par le passage régulier des bêtes, il y avait une petite maison. Je n'ai pas vu si elle était habitée. Le petit garçon a lancé la lourde pierre, elle n'est pas allée bien loin, il

manquait de force. Mais la pente s'est emparée du roc qui s'est mis à dévaler de plus en plus vite en faisant des bonds prodigieux qui entraînaient de nouveaux blocs. Ce fut bientôt une avalanche de rochers qui grondait en roulant vers la petite maison. Le petit garçon était terrorisé par les conséquences d'un geste, qui, au départ, avait semblé sans conséquence. J'ai eu le temps, car la terreur du petit garçon me submergeait et me forçait à quitter la vision, de voir que les rocs s'étaient arrêtés à quelques pas seulement du mur de la maison. J'ai eu le temps de sentir la puissance du soulagement du petit garçon. D'un presque rien avait surgi une catastrophe. C'est un peu ce qui arrivait à la Yougoslavie.

J'étais à nouveau face à mon ami, épuisé comme avant, et un peu étonné de ce qui venait d'arriver. C'était la première fois que la vision et les sensations étaient aussi fortes. Lui, il me regardait d'une façon à la fois amicale et étonnée : « Comment sais-tu une chose que je n'ai jamais racontée à personne ? T'es sorcier ou quoi ? » Je ne sais plus quelle fut ma réponse. Elle fut prudente assurément, car ces histoires me fascinaient et m'irritaient tout à la fois. J'avais lu quelques livres sur l'ésotérisme, ils m'avaient semblé farfelus. J'avais parlé avec des gens qui s'intéressaient à ce genre de choses, et j'en avais déduit qu'ésotérisme et hystérie vivaient sur le même pallier, se fréquentaient assidûment, bref, ils couchaient ensemble. Je ne voulais pas me retrouver en mauvaise compagnie. Pourtant, ces aventures me fascinaient car comme les tableaux des peintres elles me montraient que, par delà mes perceptions banales du monde, je vivais, en fait, dans un univers sublime. C'est ce savoir, fragile, épisodique et ténu, qui me permettait de supporter les horreurs commises par mes contemporains.

Chapitre III

La femme que j'aime a souffert de la guerre. Pas dans son corps, comme tous ces morts et ces blessés, environ deux cent mille ; pas comme toutes ces femmes, et quelques hommes, violés, on n'en connaît pas le nombre, ces victimes-là ne sont pas entrées dans les statistiques, des centaines sûrement, des milliers peut-être. Sans compter les victimes violées avant, pendant ou après leur mort, comme le raconte le général anglais Mike Jackson dans son autobiographie (General, Sir, Mike Jackson, « *Soldier, The autobiography* » Corgi books, 2008, p.260). Je ne mets pas en doute la parole de Mike Jackson, un soldat expérimenté, commandant de la FORPRONU (Force de Protection des Nations Unies) puis de l'IFOR (Force de mise en œuvre) en Bosnie. Toutefois, il ne nous dit pas s'il est venu en personne constater les faits ou s'il a envoyé un médecin pour le faire. De plus, il impute spontanément les crimes aux combattants croates. « Selon toutes probabilités » les circonstances de l'action s'y prêtent, et je comprends sa quasi-certitude. Mais par expérience je sais que dans le domaine de l'horreur, il est facile d'en faire trop... ou pas assez. D'un côté, quelque chose en nous ne veut pas y croire, et ce doute est honorable. Pourtant, dans certaines circonstances : stress de l'action, fatigue ou sympathie pour un camp... le barrage au doute cède, et la révolte contre l'inhumain, voire un calcul intéressé, ou un mélange des deux qui met le calcul au service de la vertu, nous précipite dans une inflation horrifique. On en rajoute... souvent en toute innocence. Le cinéaste américain porteur de la philosophie la plus profonde de sa génération, Clint Eastwood, en a fait un film puissant « *Unforgiven* ». Il y montre la subtilité de ce phénomène, et ses terribles conséquences.

Pendant tout le temps où j'étais sur le terrain, et même après, lors de conversations avec des collègues qui en revenaient, il m'était évident que dans cette guerre les Croates jouaient le rôle des « méchants ». Or cette supposée méchanceté ne correspondait pas à ce que je vivais chaque jour auprès de ce peuple. Chaque jour, et j'ajouterais la nuit. À l'hôtel où je logeais, les murs qui séparaient ma chambre des chambres voisines n'étaient pas insonorisés ; souvent, la nuit j'avais pour voisins des militaires croates qui recevaient leur petite amie où leur épouse. À l'évidence, ils faisaient l'amour aussi bien que la guerre, mais avec plus d'enthousiasme, c'était comme dans la vieille chanson « Sur le pont d'Avignon », les dames faisaient « *još, još...* » et les messieurs disaient « *da, da...* » (« encore, encore... oui, oui... »). Il faut être sérieux, des gens qui font l'amour, surtout pendant une guerre, avec un tel enthousiasme ne peuvent pas être totalement mauvais. Il y avait aussi les amoureux sur les bancs publics qui faisaient comme dans la chanson de Georges Brassens. Ils étaient adorables. Aujourd'hui encore, chaque fois que je les vois le soir sur un banc du parc Marulic, à l'heure où les chouettes de Mestrovic prennent leur envol des sommets du bâtiment des Archives Nationales, je suis ému de voir ces enfants quitter l'enfance en s'enseignant l'un l'autre le plus vieux et le plus doux jeu du monde. On peut aussi les voir le jour, sur les bancs des squares Zrinskog, évêque Strossmayer ou dans l'ombre du parc Ribnjak, derrière le quartier très catholique de Kaptol pratiquant dévotement le « Cantique des cantiques ». A chaque fois, je suis envahi par une tendresse poignante pour ce peuple insouciant, et meurtri par l'histoire.

Pourtant, les témoignages de cruauté des Croates se rencontrent dans les ouvrages les plus inattendus. En 1863, le créateur de la Croix Rouge, Henri Dunant, un franc-maçon genevois, a rendu public son témoignage sur la bataille de Solferino à laquelle il avait assisté pendant l'été 1859 « par hasard et en touriste » comme il le dit lui-même. Dans « Un souvenir de Solferino » publié à Genève,

imprimerie Jules-Gne.Fick (1863), il décrit la férocité des combats, l'horreur du carnage, mais les seules mentions d'actes de cruautés barbares dont il parle sont attribués à deux types de combattants seulement : les Croates des armées austro-hongroises et les tirailleurs algériens de l'armée française. Ainsi pages 20 et 21 : « Les Croates égorgent tout ce qu'ils rencontrent ; ils achèvent les blessés de l'armée alliée et les font mourir à coup de crosse, tandis que les tirailleurs algériens, dont les chefs ne peuvent calmer la férocité, frappent de même les malheureux mourants, officiers ou soldats autrichiens, et se ruent dans la mêlée avec des rugissements sauvages ». Autre témoignage, page 62 : « Des soldats français voulaient à leur tour faire un mauvais parti à quelques prisonniers qu'ils prenaient pour des Croates, ajoutant avec exaspération que ces « pantalons collants » comme ils les désignaient achevaient toujours les blessés ; cependant c'étaient des Hongrois qui, sous un uniforme ressemblant à celui des Croates, ne sont point aussi cruels ; je parvins assez promptement, en expliquant cette différence aux soldats français, à retirer de leurs mains ces Hongrois tout tremblants. Chez les Français il n'y a pourtant envers les prisonniers, à peu d'exceptions près, que des sentiments de bienveillance... »

Afin de trouver une explication à cette cruauté des Croates qui ne correspondait pas à l'esprit européen de l'époque, et qui tant choqua le Suisse romand qu'était Henri Dunant, j'ai cherché à savoir quels étaient ces régiments croates engagés à Solferino. Les quelques éléments que j'ai pu trouver semblent indiquer que ces troupes venaient de la *Krajina*. Habités à combattre les Turcs, ces soldats des frontières reculées de l'empire (*granič* en croate) en avaient adopté les mœurs et pratiques militaires, comme les Algériens.

Un préjugé négatif colle aux Croates, il fait partie des injustices de l'histoire de l'Europe. Traumatisés par des siècles d'occupation turque dans une zone frontalière en conflit permanent, certains

Croates et Serbes (qu'ils soient occupés par les Turcs ou défenseurs de ces zones) ont développé une culture brutale en marge de l'expérience plus douce et créative qui, **comparativement**, était celle du reste de l'Europe. Quant aux Croates vivants en dehors de ces zones de conflit, ils étaient des Européens comme les autres. D'où les contradictions qui traversent l'histoire tragique de ce pays, et cette guerre qui leur fut imposée en 1991, et qui devint leur guerre de libération. Elle commença par une agression ignoble dont ils furent les premières victimes, alors que toute l'Europe, sauf les Allemands et les Autrichiens, hélas, leur cherchait des poux nazis dans la tête. Alors, comme les Croates étaient seuls au monde les poux ont fini par venir. Il leur a fallu du temps pour s'en débarrasser... aujourd'hui c'est **presque** fait.

C'est la raison pour laquelle il faut traquer la vérité sans relâche, elle seule peut nous délivrer de la longue chaîne du malheur. C'est la traque qui importe, car si la vérité ne peut pas être capturée sa traque nous délivre du mensonge. Pour les faits que raconte le général Mike Jackson, je ne les mets pas en doute, à travers ses jumelles il a vu ce qu'il a vu, et il n'est pas n'importe qui. Mais en raison de ce que j'ai vu dans cette région, et ailleurs dans le monde, j'ai un doute quant à son interprétation de ce qu'il a vu : trois hommes pantalons baissés, tués et violés avant, pendant ou après leur mort. J'ai un doute, mais aucune interprétation concurrente : je n'étais pas là. Si j'avais été là, je ne sais pas si j'aurais eu le courage d'aller chercher la vérité... de peur de voir l'horreur en face, sans même l'ombre d'un doute, comme cela m'était arrivé dans la forêt de Guinée, lorsque je recueillais les témoignages de tous ces gens mutilés, dont les plaies à vif exprimaient l'indubitable horreur.

Il m'avait pourtant fallu interviewer en Croatie certaines femmes violées. Aujourd'hui, l'idéologie droidelhomiste bien pensante, renforcée par les *Gender studies* des lesbiennes

américaines, dit qu'un homme ne doit pas interviewer une femme violée. C'est peut-être vrai dans certaines situations, mais pas dans d'autres : ce n'est pas le sexe de l'intervieweur qui compte, mais la volonté de la victime, et la connaissance de la personne qui conduit l'interview et sa façon de communiquer son respect pour la personne violée. Je me souviens d'une femme dont le courage, la lucidité et la dignité m'avaient à la fois bouleversé et réconforté. Elle m'avait raconté ce qui lui était arrivé, nous avons parlé longuement. Ce fut un de ces moments où deux êtres se parlent dans la vérité de l'être : alors qu'elle parlait, elle n'était plus une femme, je n'étais plus un homme ; ensemble, nous étions montés plus haut. À la fin, elle avait demandé ce qu'elle pouvait faire pour elle-même et pour aider les autres, en fait, aider les autres était une façon de s'aider elle-même. Je lui avais raconté ce que nous avons fait en Thaïlande où les pirates rançonnaient, tuaient, violaient les *boat people*, vendaient les Vietnamiennes les plus jolies dans les bordels thaïs. Tout le monde avait l'air de s'en foutre, surtout la marine thaïlandaise qui parfois nous semblait de mèche avec les pirates. Nous avons pendant plus de cinq ans documenté chaque attaque connue, nous avons fait la tournée des bordels de Thaïlande pour y retrouver des filles qui pouvaient témoigner, ces témoignages avaient été envoyés dans les ambassades des grands pays, ils s'étaient empilés dans les archives des agences humanitaires onusiennes... et puis, un jour, les grands pays avaient été d'accord pour envoyer des patrouilleurs en mer de Chine. La piraterie avait diminué. Je lui avais donné des adresses où envoyer ses rapports, expliquant les règles de base de la composition d'un rapport bureaucratique de ce genre : « quand-où-quoi-qui ».

On parlait déjà de la création possible d'un tribunal pénal international, pour y juger les criminels de cette guerre-ci. Connaissant le système et ses lenteurs, connaissant les milieux droitdelhomistes qui commençaient à agiter l'épouvantail « du tribunal des vainqueurs », comme ils l'avaient fait pour celui de Nuremberg (vous imaginez, vous, les nazis non vaincus créant un

tribunal pour juger leurs crimes ?) Je croyais que ces affaires allaient prendre des années, je me trompais, et c'était heureux. Avant de partir, elle m'avait dit, parlant à la fois des Croates et des femmes : « Dans cette guerre, il n'y a que deux catégories de gens, ceux qui prennent et ceux qui donnent : nous ont donne ! » C'était vrai, c'était le début de la guerre, et les Croates donnaient : leur vie, leurs villages, maisons et territoire, et leurs femmes dont le viol accélérât la fuite hors des territoires convoités. Car le viol n'était pas un de ces à-côtés de la guerre, il en faisait partie. Comme la cruauté de certains meurtres, la terreur permettait d'économiser des balles. D'ailleurs, depuis ces événements, le droit international définit le viol comme un crime de guerre, ce n'était pas le cas jusqu'alors.

En me plongeant dans les livres d'histoire, je retrouvais la logique des guerres des Balkans (« ceux qui prennent, ceux qui donnent »), la guerre au temps des Turcs, aux quinzième, seizième, dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles. Pendant cette longue et sanglante période, les Turcs n'exterminaient les populations chrétiennes que si elles résistaient à l'invasion, ou si elles se révoltaient contre leur présence : dans ces cas, la cruauté se doublait d'une humiliation qui avaient pour but de briser l'esprit même de résistance : les derniers grands massacres de Serbes, au début du dix-neuvième furent particulièrement horribles, Chateaubriand décrit dans ses Mémoires une construction faite de plusieurs milliers de têtes tranchées, près de Niš. Elle est connue aujourd'hui sous le nom de « la tour des crânes ».

Toutefois, quand les populations serbes et croates acceptaient la domination, les Turcs leur imposaient des vexations modérées, elles garantissaient la division des infidèles en *raïas* de religions différentes, qui, bien que soumises à la même domination, se jalouaient les maigres avantages que le pouvoir turc accordait avec une parcimonie discriminatoire aux juifs, aux catholiques et aux orthodoxes, qui, tous, payaient l'impôt des infidèles, il était

généralement plus lourd pour les juifs ; et dont les enfants mâles au nom de « l'impôt du sang » pouvaient être enlevés, envoyés dans une grande ville de l'Empire, pour y être convertis à l'islam et devenir des soldats, voire des beys et des pachas, qui seraient des serviteurs fanatiques de la Sublime Porte. Il y avait aussi les Tziganes, mais eux, ils menaient des vies marginales, certains servaient d'espions ou de bourreaux, ce qui les isolait de tous les autres. A priori, en raison de cette politique turque du « diviser pour régner » on serait tenté de dire qu'il n'est pas étonnant que ces *raïas*, après le départ des Turcs, aient eu des difficultés à se comprendre. Mais ce n'est là qu'une illusion explicative.

Imaginons qu'après le départ des Anglais, les diverses communautés de ce qui allait devenir les États-Unis d'Amérique: les Allemands, les Scandinaves, les Anglais, ils étaient protestants ; les Irlandais, Écossais, Gallois, Français, catholiques souvent, se soient mises à s'étriper joyeusement au son des cantiques, comme leurs ancêtres l'avaient fait en Europe : je n'aurais pas manqué de dire que c'était normal, puisque la politique anglaise de « diviser pour régner » avait rendu ces communautés incompatibles. Mais ça ne s'est pas passé du tout comme ça : aux États-Unis d'Amérique, les communautés d'origines européennes ont réussi à créer un pays qui, en moins de deux siècles, est devenu la plus grande puissance mondiale, c'est la plus franche victoire de la civilisation des Lumières hors d'Europe. Alors, pourquoi dans un cas les communautés parviennent-elles à créer une dynamique de la liberté et de la prospérité ; et dans l'autre, un nœud de vipères ? Je n'ai pas de réponse simple à cette question. J'ai seulement la conviction que l'alliance du despotisme turc et de l'islam comme religion totalitaire a joué un rôle important dans l'impasse identitaire où se sont retrouvés les peuples et les communautés des Balkans. J'admets pourtant que mon propos ne puisse n'être qu'une illusion explicative de plus.

Les Turcs avaient une perception idéologique du monde, elle était issue du Coran. D'abord il y avait le *dar al islam*, le territoire de l'empire musulman, paisible en principe, puis, le *dar al harb* que l'on peut traduire tout autant par « terre étrangère » ou « terre de guerre ». En période de trêve avec les infidèles, on traduisait par terre étrangère, en temps normal : terre de guerre s'imposait. Les trêves étaient toujours limitées dans le temps, jamais plus de dix ans, afin de suivre l'injonction coranique :

Sourate IX, 3, 4, et 5 : « Fais gracieuse annonce d'un tourment cruel, à ceux qui sont infidèles !

Exception pour ceux des Infidèles avec qui vous avez conclu un pacte, [qui] ensuite ne vous ont point fait dommage...Respectez alors pleinement votre pacte avec eux jusqu'au terme qui les lie ! Allah aime les Pieux.

Quand les mois sacrés seront expiés, tuez les Infidèles quelque part que vous les trouviez ! Prenez-les ! Assiégez-les ! Dressez pour eux des embuscades ! S'ils reviennent [de leur erreur], s'ils font la Prière et donnent l'Aumône (*zakât*), laissez-leur le champ libre ! Allah est absoluteur et miséricordieux. »

Et pour rendre la politique des Turcs musulmans en Europe chrétienne encore plus claire : Sourate XLVII :

36/34 : « Ceux qui auront été infidèles, [qui] auront détourné du Chemin d'Allah* et [qui] seront morts infidèles, Allah ne leur pardonnera pas. »

(« *le Chemin d'Allah » désigne aussi la guerre sainte)

37/35 : « Ne faiblissez donc pas ! N'appellez point à la paix alors que vous avez la supériorité ! Allah est avec vous et Il n'abolira pas vos [louables] actions. »

La partie de l'Europe qui ne fut pas occupée par les musulmans turcs a du mal à comprendre les peuples du centre européen et des Balkans qui ont souffert de cette conquête coloniale, suivie de cinq siècles d'occupation : c'est plus longtemps qu'aucune colonisation européenne ne dura dans ce que l'on appela le Tiers Monde. Le

malentendu entre l'Europe qui ne connaissait pas l'occupation turque et celle qui souffrait de leurs brutalités a commencé très tôt.

En 1501, celui que la Croatie considère, historiquement, comme son premier écrivain, Marco Marulić, écrivit un long poème épique, « Judith », qui était une reprise d'un épisode biblique tiré du livre de Judith dans la Bible de Jérusalem : Béthulie (petite ville qui contrôle la route de Jérusalem) Béthulie donc assiégée par l'armée de Nabuchodonosor commandée par Holopherne est sauvée par la belle et chaste Judith qui séduit Holopherne, l'enivre d'amour et de vin, le décapite et rapporte sa tête à Béthulie/Jérusalem, où, exposée sur les remparts de la ville, elle terrorise l'armée d'invasion qui se retire. L'épisode biblique est un bref roman en seize chapitres, chacun exprimant en quelques phrases un moment de l'action. On comprend que le théologien protestant genevois Louis Segond n'aient pas inclus ce récit dans sa traduction : il est d'une extraordinaire perversité, d'où l'ambiguïté des représentations baroques d'Holopherne montré simultanément comme un tyran et un amoureux transi qui, littéralement, « perd la tête ». Marulić, lui, en fait un récit qui ressemble aux « romans antiques » du Moyen Age en France. À l'évidence, dans ce récit, Béthulie/Jérusalem, c'est à la fois l'Europe et la Croatie, et notamment la ville de Split où vécut Marulić ; l'armée d'Holopherne, ce sont les Turcs qui vont s'emparer de la Slavonie et d'une partie de la Dalmatie : la ville de Split était alors très menacée. Dans le poème, Judith représente la Croatie qui résiste à l'invasion, et par sa confiance en Dieu et par son héroïsme va sauver l'Europe. L'intérêt de cette épopée est de nous donner une idée des images qui hantaient l'esprit des populations au temps des conquêtes turques, ainsi que le rôle joué par les musulmans dans la traite des esclaves européens pendant plusieurs siècles. Marulić écrit la prière et la lamentation que le peuple adresse à Dieu afin d'être protégé du Turc :

« Que la mère ne soit pas privée de ses chers enfants

« Qu'elle ne soit pas écrasée de douleur, à ne pouvoir regarder
 « Quand ils sont tous cruellement enchaînés !
 « Et conduits au loin, sous les coups, en esclavage.
 « Il est si cruel, que lorsqu'il s'empare d'une ville,
 « Tous sont avilis, il n'épargne pas les femmes,
 « Il les humilie par des actes répugnants, pour les rendre
 méprisables
 « Aux yeux du public, et sous le regard de leurs maris,
 « Refrène la puissance de ceux dont la cruauté
 « Passe celle des lions, au sommet de leur force
 « Et si ce n'est pas toi qui les refrènes par ta puissance,
 « Qui alors, tout seul, pourra se protéger ?

Cette épopée de Marulić va faire du thème de la Judith biblique une mode littéraire et artistique qui, longtemps, produira des œuvres religieuses, macabres, héroïques, et érotiques en Europe : au moins soixante-dix oratorios et opéras, le plus célèbre est celui du Vénitien Vivaldi, « Judith triomphante », en 1716, œuvre de circonstance qui glorifie la victoire d'Eugène de Savoie contre les Turcs à Petrovaradin, en Serbie le 4 août de la même année, ainsi que celle remportée par les Vénitiens le 22 août à Corfou. Sans grand soucis de cohérence, les nazis donneront le nom d'Eugène de Savoie à la division SS *Prinz Eugen* qu'ils formeront dans la région et qui combatta en Bosnie aux côtés de trois divisions de SS musulmans créées par Himmler (les rares divisions SS dotées d'aumôniers : des imams formés à Berlin). D'innombrables tableaux ont célébré la victoire de Judith sur Holopherne, les premiers sont, peut-être, ceux du Florentin Botticelli qui, jusqu'à sa mort, en 1510, a peint plusieurs scènes montrant Judith et sa servante emportant la tête d'Holopherne. Il y a aussi Cranach, le Caravage, Artemisia Gentileschi, violée en 1611 par Agostino Tassi, un peintre de l'atelier du père de la jeune fille, elle avait dix-sept ans à l'époque. Elle a peint Judith à plusieurs reprises, avec passion, avec effroi. Elle fut la première à représenter non seulement la tête coupée d'Holopherne, mais, dans deux tableaux,

l'un vers 1612, l'autre en 1620-1621, l'acte même de décapitation ... La dernière œuvre célèbre où ce thème est repris, la plus érotique, est la toile de Gustave Klimt peinte en 1901. Par le biais de l'érotisme, et du renouveau du monde, et d'une interpénétration avec un autre thème biblique, celui de Salomé, l'imaginaire artistique a glissé du crime patriotique et héroïque d'une veuve dévote que décrit le récit biblique, repris par Marulić, Botticelli, Vivaldi... à une femme fatale qui prend son pied et supprime son amant ; en littérature, c'est ce que dit la Judith que Giraudoux présenta en 1931, elle tue Holopherne pour que sa nuit d'amour avec lui n'ait pas de fin. Freud dirait qu'elle le castre et garde son pénis, à jamais : c'est ce que fait la « Judith I » de Klimt.

En dépit d'un contexte historique tragique ; en artiste, Marulić avait, en son temps, dit la saveur sublime et fatale de l'amour dans ce qui pourrait être (si l'on excepte le cas compliqué de Pétrarque avec Laure) une des premières descriptions du « coup de foudre » de la littérature européenne :

« Lorsqu'il la vit, dès son premier regard
 « Il ressentit la blessure mortelle de l'aiguillon de l'amour ;
 « Il demeura ferme comme un roc, ne fit pas un mouvement
 « Il ne cilla pas les yeux, mais fixa son regard sur elle

Ce qui dans l'oratorio du Vénitien Vivaldi donne :

« Que vois-je ?
 « Que voyez-vous mes yeux incrédules ?
 « La splendeur du soleil et des cieux
 « Ah, fils de la lumière ses yeux éblouissent les rayons du soleil

J'imagine que ces vers sont adressés à une femme qui ressemble à un modèle de Botticelli. Le type physique des femmes de Botticelli m'a toujours étonné, au sens où ces femmes ne ressemblent pas à la belle Italienne type, mais à certaines jeunes

femmes de type slave, telles qu'aujourd'hui encore elles se rencontrent, parfois, en Dalmatie : mon amour de Split ressemblait à la Flore du Florentin Botticelli. Florence est très proche de Venise, et Venise appelait les populations de la Dalmatie qu'elle avait placées sous son contrôle les *Esclavons*, les Slaves. Existe à Venise un « quai des Esclavons » Canaletto en a fait un tableau et Casanova s'y rend parfois pour quelque rendez-vous galant. Il semble qu'aux origines, sous l'empire romain, le terme *Sclavini* à l'origine d'*Esclavons* ait désigné les habitants de la Slavonie qui étaient razzés par les Romains, puis plus tard le furent par les Turcs. Le Gaffiot de mon adolescence qui peina sur le latin donne pour *Sclavini* « peuple voisin des Bulgards [les Slovènes] », ce qui est surprenant si l'on considère qu'aujourd'hui entre les Slovènes et les Bulgares, il y a beaucoup de monde... mais enfin, avec un peu d'imagination ceci pourrait expliquer le faible lien linguistique qui existerait entre le mot *Esclavon* et « esclave » qui se dit *schiaivo* en Italien, et *servus* en Latin. Bien avant que la traite n'affecte l'Afrique, elle avait affecté et affecta longtemps les populations de l'Europe centrale exposée aux pillages des Romains puis des musulmans.

En tout cas, de la Dalmacie provenaient le bois qui permettait de construire les navires de la flotte vénitienne, les pierres dont la ville est bâtie, la forêt de pieux de chêne sur laquelle elle repose, les rameurs qui mouvaient les navires de guerre, des artistes venus de Split, de Zadar ou d'ailleurs dont les noms sont à demi oubliés, et, selon moi : les modèles de Botticelli, et de certains peintres vénitiens. D'ailleurs, c'est à Venise que paraît en 1595 le *Dictionarium quinque nobilissimarum Europae linguarum*, le « Dictionnaire des cinq langues les plus connues d'Europe » : latin, italien, allemand, hongrois ; et croate. Langue dans laquelle Marulić a publié sa Judith, dont il y aura assez rapidement deux versions en hongrois, puis une en allemand, ces versions accentuent la symbolique antiturque des éléments du récit : la Hongrie et certaines régions de langue allemande sont déjà

occupées par les armées turques. Il y aura trois Judith en France, où les guerres sont alors civiles et religieuses, et les Turcs très loin, sauf lorsqu'en de rares épisodes les pirates venus d'Algérie pillent les côtes de Provence pour y capturer des esclaves. Alors les Turcs disparaissent du récit des Judith françaises, et la symbolique devient celle de la résistance des protestants à l'oppression catholique dans la version protestante de Sallustre du Bartas, en 1575 ; et symbole de la résistance catholique à l'oppression protestante dans la Judith catholique d'Anne d'Urfé, en 1588. Des Turcs, la France fera des alliés politiques contre les Habsbourg : il y a là une source de malentendu entre la mémoire française et celle des peuples du centre de l'Europe.

Elle n'était pas Judith et je n'avais pas l'intention de jouer Holopherne. Même si « Dès mon premier regard, je ressentis la blessure mortelle de l'aiguillon de l'amour » mon coup de foudre n'avait pas mis fin à tout son malheur. Elle me racontait comment, à la chaîne de télévision de Belgrade, où elle présentait une émission d'information, le nouveau chef des programmes, nommé par Milosevic, l'avait dénoncée comme « espionne croate de Tudjman et de son parti » : on l'avait mise sur une liste noire, elle avait perdu son poste. Elle me racontait comment elle avait dû organiser son départ, et celui de ses parents, échanger leur appartement de Belgrade contre un appartement à Zagreb, avec des Serbes qui fuyaient la capitale croate pour se réfugier dans la capitale serbe, tout comme elle, son père et sa mère devaient faire le voyage en sens inverse. Malheureusement, elle n'aimait pas Tudjman, et son « martyre » pour une cause qui n'était pas sienne ne lui avait servi à rien : elle n'avait pas voulu se présenter à la télévision croate, au service de Tudjman. Elle me parlait parfois de ses malheurs, le soir, avant l'amour, elle aimait faire l'amour. S'il lui arrivait de me parler de la seconde guerre mondiale, (il y avait des Juifs dans sa famille, et son père avait été un partisan, avec Tito), elle ne me parlait jamais du passé lointain : des Serbes au Kosovo, du royaume croate de Zvonimir, des Turcs, de l'empire

austro-hongrois, et même du nazi Pavelić : de tout ce fatras que lui avait imposé l'histoire, elle s'en foutait. Je l'aimais, pour toutes sortes de raisons, mais aussi pour son indifférence à l'histoire lointaine. Elle, ce qui lui importait, sa blessure, c'était d'avoir perdu le pays qu'elle aimait : la Yougoslavie, et tous ces Yougoslaves qui étaient ses amis, et qui, du jour au lendemain, étaient devenus des étrangers : Bosniaques, Serbes, Slovènes, Musulmans, Albanais... Beaucoup n'avaient pas supporté leur perte d'identité, ils avaient émigré pour devenir Suisses, Suédois, Hollandais, Américains, Canadiens... Elle avait failli devenir Anglaise, grâce à un réseau juif qui l'avait faite Juive, en raison de son ascendance et de la persécution dont elle était victime à Belgrade ; à Londres, elle aurait peut-être pu retrouver un poste de journaliste. Mais, finalement, ça ne s'était pas fait, il y avait eu cette possibilité d'échange d'appartement à Zagreb. Pour ses parents, c'était la meilleure solution : ils étaient des Croates de Zagreb et de Zagorje, pas très purs puisqu'il y avait des Juifs, des Hongrois, un Français, une Allemande, un Catalan, et même un Russe dans la famille, mais enfin, personne ne pouvait leur contester leur nationalité, c'était un gage de tranquillité, relative. J'aimais son indifférence à l'histoire lointaine de son pays, car elle me sortait de la guerre, de toutes les guerres.

Tôt dans ma vie j'ai commencé à explorer le monde pour essayer de comprendre les guerres. Pendant l'été de l'année 1976 j'avais décidé de visiter l'Irlande, en vélo. En ce temps-là, les Irlandais ressemblaient aux gens des pays d'Afrique sous-développés, ceux d'Afrique du Nord en particulier, ils étaient obsédés par les richesses réelles et supposées de leur sous-sol, ce qui se traduisait par le propos suivant : « Notre pays est riche, mais nous, nous sommes pauvres », et par le ressassement d'un passé de batailles et de défaites : à croire que le puritain Cromwell (1599-1658) et ses « têtes rondes » antipapistes menaient toujours le siège de Drogheda, et massacraient les catholiques irlandais et les royalistes. Lorsque j'avais visité le port de Drogheda, j'avais

remarqué qu'au-dessus de l'écusson de la ville (trois lions en destre, un demi-navire en senestre, au centre : un pont fortifié) il y avait un croissant et une étoile : symboles turcs, par excellence. J'ai demandé ce que les Turcs étaient venus faire à Drogheda, on m'a dit qu'il n'y avait pas de Turcs à Drogheda... et puis, une gentille fille, Patricia, m'a dit qu'en 1849, le Sultan de Turquie, ému par la grande famine d'Irlande, et pour emmerder les Anglais, avait envoyé une grosse somme d'argent et trois navires chargés de vivres aux Irlandais, ça n'avait pas plu à la reine Victoria ! Le port de Drogheda qui avait reçu les navires avait décidé d'ajouter l'étoile et le croissant du Turc à son écusson. Le plus étonnant, c'est que Patricia était heureuse, aujourd'hui (enfin, en 1976), que le sultan turc ait joué un tour à Victoria, la reine anglaise qui n'avait rien fait, ou presque, pour secourir l'Irlande. Il est vrai que la famine de 1846 en Irlande fait partie des grandes catastrophes européennes. Les encyclopédies disent trois millions de morts, plus d'un million d'émigrés, surtout au Canada et aux États-Unis. Un territoire qui avait 8 millions d'habitants en 1845 n'en avait plus que 5 en 1850. Tout cela parce que l'idéologie anglaise du libre-échange s'opposait aux distributions de blé aux populations affamées. Selon le théoricien Adam Smith, « la main invisible du marché » allait tout remettre en ordre ; en effet, armée d'une faux elle moissonnait les hommes. Le blé produit en Irlande était stocké, et exporté, alors qu'une épidémie de mildiou avait détruit la nourriture de base des Irlandais : la pomme de terre. À cette explication d'économiste libéral, les Irlandais de l'Eire catholique ajoutaient la peur des Anglais de voir la population irlandaise catholique dépasser, en nombre, celle de l'Angleterre réformée. Vrai ou faux, je ne sais, mais je sais que les peuples du ressentiment sont prompts à accuser les autres de génocide, ou à en commettre.

Pendant l'été 1976, après mon passage à Drogheda je ne suis pas resté longtemps à Belfast, en Irlande de Nord. Dans l'Ulster protestant et « anglais » il y avait une atmosphère de guerre, et je

me sentais très vulnérable lorsque je doublais une automitrailleuse de l'armée anglaise qui patrouillait au pas : tu restes derrière, tu as l'air de le suivre et de préparer un mauvais coup ; tu doubles : va savoir si les types ne vont pas croire que tu les attaques. C'est toujours comme ça dans ces guerres entre voisins : quoi que tu fasses ou ne fasses pas, un homme apeuré peut en venir au crime ou un fanatique peut voir en toi le reflet de sa haine. Enfin, il faut croire qu'un cycliste catholique, et français, attaquant une automitrailleuse anglaise, ça ne faisait pas sérieux, je n'ai pas eu de problème, j'ai doublé le véhicule blindé. N'empêche, je ne suis pas resté longtemps...assez, pourtant, pour entendre dans un pub des propos qui étaient en quelque sorte les mêmes, en totalement opposés, à ceux que m'avait tenus Patricia. Les Orangistes, eux aussi, vivaient dans le passé, ils jouaient aux Cromwell III, IV, V, VI... comme dans les films de Rambo : le Retour du Retour. Tous les peuples du ressentiment sont aux prises avec un passé qui s'est mal passé, et génère un couple infernal toujours prêt à la violence qui réactualisera le passé. Les auteurs de troubles le savent bien : quelques provocations, et ça repart, « comme en quatorze ! ».

Quand elle me parlait de ses malheurs, et comme en 1992, pendant la guerre, lorsque je parcourais les régions de l'ex-Yougoslavie, je pensais à l'Irlande. À l'époque, en 1992, je pensais à la culture du ressentiment qui toujours met en scène un couple infernal d'ennemis complémentaires. Les chansons irlandaises que l'on chantait dans les pubs en étaient pleines, comme les verres étaient pleins de Guinness, avec toujours un couplet contre les traîtres, pour expliquer les échecs. Il y a comme cela des peuples qui vivent dans une culture du ressentiment : les Indiens vis-à-vis des Pakistanais ; les Pakistanais vis-à-vis des Indiens ; les Algériens vis-à-vis des Français (globalement, il n'y a pas réciprocité, les Français sont indifférents vis-à-vis des Algériens, ils voudraient les oublier, mais ça ne marche pas, les Algériens ont fait de leur ressentiment une question d'identité) ; les Azéries vis-à-vis des Arméniens, et réciproquement, ce qui englobe la culture

du ressentiment des Turcs vis-à-vis des peuples qu'ils avaient conquis et qui, avec l'aide des Européens, se sont libérés, ainsi que le ressentiment de ces peuples vis-à-vis des Turcs : couple infernal qui s'est reformé à Chypre. Lors de la dernière guerre dans les Balkans, j'avais vu le couple des ennemis complémentaires se déchirer : en Bosnie, où les Serbes me disaient qu'ils ne faisaient pas la guerre à leurs voisins : ils faisaient la guerre aux Turcs. Je ne sais pas si les artifices du langage permettaient de tuer sans remords. Les lieux de grands massacres du moment correspondaient souvent à des sites de batailles qui avaient eu lieu trois ou quatre siècles plus tôt. Et puis il y avait la Deuxième Guerre Mondiale. Alors les Serbes appelaient les Croates et les Musulmans des Oustachis ; de leur côté, les Croates et les Musulmans appelaient les Serbes des Tchetniks. Le pire, c'est que des deux côtés, il y avait des gens qui faisaient des efforts pour reproduire à l'identique les horreurs perpétrées dans le passé par ces deux groupes ; plus les Musulmans qui se sentaient comme des envies de guerre sainte.

Je n'aime pas les guillemets, je les utilise le moins possible, mais ici, je devrais en mettre chaque fois, ou presque, que j'utilise « Oustachi », « Tchetnik », et « Turc ». Prenons le cas des « Turcs », ils étaient aussi surréalistes que les Oustachis et les Tchetniks : des anachronismes que des fous faisaient entrer de force dans le présent. De force, vraiment, car les gens du présent, les Musulmans, les Croates et les Serbes, en tant qu'individus n'avaient pas envie, même comme figurants, de jouer dans ce film rétro. Malheureusement, bien que nombreuses, les résistances étaient individuelles, alors que la folie avait pris un tour collectif. Comme en quatorze : la guerre qu'il ne fallait pas faire, et dans laquelle les Européens sont entrés dans l'allégresse. Comme en trente-neuf, la guerre qu'il aurait fallu faire le plus vite possible, et gagner ; et dans laquelle la France est entrée comme un membre de la Société pour la Protection des Animaux entrerait dans une

chasse à courre, sans cheval. Il est difficile de ne pas se tromper de guerre.

Chapitre IV

Ivan Večenaj était bel homme. À plus de quatre-vingts ans, il n'avait pas vraiment l'air vieux... ni jeune, évidemment. C'était plus mystérieux, comme si une sorte de flamme intérieure avait donné à son corps quelque chose d'intemporel. J'imagine que Léonard de Vinci a porté une lumière semblable jusqu'aux derniers jours de sa vie. Je dis cela parce qu'il me semble que les créateurs émerveillés sont un type d'hommes, et de femmes, particuliers, et leur corps le dit comme le reste de leurs œuvres. La résurrection des corps est un dogme de l'Église catholique auquel on ne pense pas assez. Je trouve ce dogme intéressant. Il va à l'encontre d'une spiritualité simplette, fondée sur l'exaltation du spirituel, bâtie sur un mépris de la chair, mépris qui semble être le fonds de commerce de plusieurs églises. Je crois que, pour une part, c'est grâce à ces contradictions fécondes que nous avons en Europe fini par nous libérer des visions dogmatiques du monde. Car si, selon les canons de la foi, les corps sont supposés ressurgir de la destruction transformation de la matière qui opère par les processus chimiques et biologiques de la mort, c'est donc qu'il y a une noblesse que Dieu a donnée à la matière : elle n'est pas méprisable ! On sait que le Christ a lavé les pieds de ses disciples, alors les crétins qui ne lavent pas les leurs et vont clamant que « tout est vanité », et qui méprisent « la vie immédiate » pour exalter « la vie future », n'ont qu'à aller se rhabiller, après s'être lavé *hic et nunc* les fesses, et les pieds, dans un bidet.

Il y avait un bidet dans les wc de la maison d'Ivan Večenaj, il avait été bâti lorsque son fils avait agrandi la maison familiale, et

transformé l'étable en musée des œuvres de son père. C'était des toilettes modernes, avec tous les accessoires. Seule la lunette des wc était surprenante, elle était trop grande, c'était une planche épaisse, taillée dans un grand saule de la région, un bois madré, de couleur claire, brillant, jaune paille, mais tacheté comme le cou d'une girafe au poil luisant ; un bois girafe, chaud au toucher. Plus tard, dans la conversation, Mladen, le fils d'Ivan, nous a expliqué qu'il avait fait construire ces toilettes pour sa mère, Katica, qui ne les utilisait jamais, elle allait toujours dans les toilettes du potager, derrière la maison. Mladen était vexé de voir que sa mère boudait les beaux wc modernes qu'il avait fait construire pour elle, pour éviter qu'elle ne prenne froid en traversant le jardin quand elle quittait la maison. Et puis, un peintre célèbre comme Večenaj ne pouvait pas laisser sa famille faire ses besoins comme des paysans du siècle précédent. Mais Katica y tenait, elle allait là-bas, et pas ailleurs. C'est environ un an avant sa mort qu'elle a dit à son fils qu'elle n'aimait pas ses toilettes modernes à cause de la froideur du siège : il lui glaçait les fesses ! Alors que sa planche dans le jardin, elle en avait l'habitude, elle était toujours à la bonne température, douce, tiède été comme hiver. Mladen est allé étudier la planche du jardin, épaisse, usée, polie et chauffée par des générations de derrières de Večenaj qui s'y étaient posés. C'était du bois de saule, brillant, vieux et sec. Il a commandé le même bois madré, aussi vieux, aussi sec et brillant, pour remplacer le siège ordinaire en plastique blanc, cela a donné un montage particulier, et un truc au design étonnant, des chiottes « à la Dali », comme ses « montres molles ».

Katica avait raison, le siège est doux, d'une température agréable... l'art de vivre se cache un peu partout. Katica et Ivan étaient un couple heureux, ils s'aimaient, elle aimait sa peinture, et même au temps où il ne vendait presque rien, et négligeait le travail de la ferme pour sa peinture, elle croyait en lui, elle l'encourageait, elle s'occupait des bêtes et des champs. Katica n'a pas eu le temps de s'habituer à ses nouveaux wc, elle est morte

avant ; et depuis, Ivan Večenaj ne peint plus. Sa dernière œuvre est une aquarelle, comme lors de ses tout débuts. Il a peint un coq, l'animal emblématique des peintres de l'école de Hlébine, le symbole de la région de Podravina, l'emblème de la grande usine agro-alimentaire du coin : saucisses, potages en sachets (poulet vermicelle, etc.). Aujourd'hui encore, l'usine PODRAVKA exporte dans toute l'Europe centrale. Malheureusement elle est au centre d'un scandale financier. C'est le problème des élites de ce pays dont la noblesse a été décimée, la bourgeoisie faible et souvent étrangère au monde des paysans : aucune classe dirigeante n'a eu le temps d'y créer une éthique du pouvoir. Alors les élites ne se sentent pas assez légitimes pour être honnêtes, d'où les tragédies de ce peuple qui, périodiquement, se sent trahi.

Dans une œuvre d'art, rien n'est plus mystérieux que l'évidence. Voilà un coq peint par Ivan Večenaj ; comme dans le tableau de Magritte « Ceci n'est pas une pipe », ce coq n'en est pas un. Car la peinture d'un coq n'est pas un coq, le poulet est devenu un archétype, un messenger du mystère de l'être, si vous le voulez. Ivan Večenaj a peint des dizaines, peut-être une centaine de coqs dans sa vie de peintre. Les coqs de Večenaj sont l'expression du mystère de l'être et la façon dont le peintre y participe. Celui-ci, le dernier, est un vieux coq qui lance son dernier cri. Il n'est plus le coq enthousiaste qui proclame sa foi catholique dans « Le coq sur la table » de 1970, ou celui qui chante sa joie d'avoir réussi lorsqu'il peint en 1972 « Le coq se met à table », l'équivalent, toutes proportions gardées, de Johnny Hallyday quand il chante « Pour moi la vie va commencer... », ou encore le coq prophétique qui annonce la fin du communisme, en 1976, dans « Le coq gris sur le drapeau rouge ». Non, c'est un coq qui tourne le dos aux nourritures terrestres, il proclame encore la joie du peintre, car il est tout en couleurs nuancées et tendres ; mais une scène sur la droite du tableau dit l'immense tristesse du cœur : assis près de ses deux vaches couchées (dans les champs, les vaches ne se couchent qu'avant l'orage), le paysan pleure, on dirait qu'il dort, non, il

pleure, il pleure, car sa femme qui puise l'eau au puit va bientôt mourir, il le sait, elle ne le sait pas encore. C'est ainsi, les tableaux des naïfs croates racontent toujours une histoire, à l'exception de ceux de Rabuzin. Une histoire qui parfois peut se traduire en mots et parfois ne le peut pas. Comme « les métaphores poétiques » de Marc Chagall. Comme Ivan Generalić lorsqu'en 1972 il fait paître ses vaches sous la tour Eiffel, transposée dans un paysage de Vitebsk, lapsus, je veux dire de la Podravina : ses collines, ses arbres, un bras de la Drava coule entre les arches. Il y a un pêcheur qui pêche et une vache qui s'abreuve au bord de la Seine devenu un bras de l'inondation de la Drava, et, bien sur, au départ du second étage de la tour, un coq lance son cri : les peintres de l'école de Hlébine sont au sommet du monde pictural ! Ils sont à Paris, Kikiriki ! Ivan Večenaj m'a expliqué que, si, à partir de son deuxième étage, la tour Eiffel penche vers la gauche, c'est tout simplement parce que Generalić s'est aperçu que son cadre de verre était trop petit pour contenir la tour droite, alors il l'a courbée, ce qui accentue la touche d'humour qui éclaire le tableau, un tableau qui puise dans l'âme du monde pour exprimer un instant de bonheur absolu, Ivan Večenaj a vécu un instant identique lorsqu'il a peint : « Le coq se met à table » .

Peindre, c'est jouer avec la lumière et avec les formes, et la lumière est la forme visible du mystère de l'être... ce livre aurait pu prendre pour titre celui de « Lumière ! ». C'est par le sens du jeu avec la lumière que les grands peintres restent des enfants. Toutes les activités de découvertes puisent leurs forces dans la joie de jouer. J'essaye de faire de même avec mots et idées, c'est difficile, car il est grand le nombre des règles à maîtriser pour bien jouer, c'est comme la vie. Je fais des efforts, l'art, comme la danse, consiste à ne pas le montrer : la facilité est divine, l'effort est diabolique. Le problème, c'est que nous ne parvenons à la facilité qu'après beaucoup d'efforts. Comme les peintres paysans de la Podravina, en Croatie.

Au début, cela ressemble à un passe-temps hivernal d'une *ruralité rafraîchissante* diraient des urbains blasés, c'est ainsi qu'on l'eut dit à Paris. Mais on n'était pas à Paris, on était dans une région d'Europe centrale, aux limites de la Croatie et de la Hongrie, dans une vaste plaine irriguée et souvent inondée par la rivière Drava, une plaine si peu accidentée qu'elle a servi de champ de bataille à tous les envahisseurs de l'histoire de l'Europe, qu'ils soient venus à pied, à cheval, ou dans des engins mécaniques. Un monde de paysans qui sortait du servage où l'avait maintenu la noblesse hongroise, un monde d'une pauvreté dont, aujourd'hui, on ne trouve guère d'exemple hors du continent africain.

Dans ce gâchis humain qu'est le dénuement, certains êtres faisaient de la résistance, il y avait des bandits, peu, et par définition ils ne vivaient pas très longtemps, leur résistance n'était pas très efficace : une révolte de la dignité qui s'achevait dans l'indignité d'actes qui faisaient violence aux pauvres. Les pauvres volaient les pauvres, faute de riches, et quand il y avait des riches, ils étaient bien armés, on était dans l'impasse. Sauf pour ceux qui, pour échapper à la misère, voire devenir riche, parvenaient à prendre part au capitalisme dont le triomphe s'affirmait dans cette région comme dans le reste de l'empire des Habsbourg. C'était souvent des juifs, éduqués grâce à la tradition biblique, et citoyens en raison de leur traditionnelle exclusion du droit de propriété des terres agricoles. Cet avantage paradoxal des juifs pour accéder au capitalisme urbain nourrira une forme nouvelle d'antisémitisme chez les paysans et les aristocrates : victimes naturelles du développement du capitalisme. L'esprit de l'Europe est peut être mort de la folie antisémite.

Il y avait ceux et celles qui entraient en religion, pourquoi pas ? Ils ont donné quelques dignitaires à l'institution ecclésiastique, et de nombreux intellectuels : écrivains, grammairiens, scientifiques, professeurs. De plus, la foi religieuse, si elle évite le fanatisme et

l'hypocrisie, ce qui est difficile, peut ouvrir une porte sur le mystère de l'être. Le fanatisme fracasse la porte, et se noie dans un fleuve de cruauté. L'hypocrisie est un mensonge, comme tout mensonge, elle ferme les portes.

Il y avait ceux qui entraient dans l'armée, s'ils survivaient, s'ils avaient quelques capacités, ils pouvaient devenir sous-officier, voire officier ; plus rarement, l'empereur pouvait en ennoblir quelques-uns, cela leur ouvrait-il une porte sur le mystère de l'être ? Je n'en sais rien, mais ils échappaient au dénuement qui déshumanise, ils avaient une chance d'ouvrir une porte, ce qu'ils en faisaient appartient aux mondes de leurs possibles et au royaume de leur liberté.

Ce que je présente comme des façons diverses d'échapper au malheur, l'écrivain croate Miroslav Krleža, très impressionné, comme nombre d'intellectuels de son temps par l'idéologie généreuse et meurtrière que fut le marxisme, en avait une perception simple et brutale. Il l'a exprimée dans son recueil de nouvelles « Mars, dieu croate » : « Nous étions nés à une drôle d'époque, une époque absurde obéissant à trois maîtres, la caserne, la bible et la vérole capitaliste. »

Le charme prolétarien de l'expression ne doit pas faire oublier les miraculés. Les deux premières générations de peintres de l'école de Hlébine sont des miraculés. Je dis miraculés, car il a fallu tant de conjonctions de circonstances hasardeuses pour rendre leur message possible que cela tient au miracle. Il n'y a pas seulement miracle dans le fait qu'il y ait « quelque chose et non rien », pour citer Leibniz ; le miracle est aussi dans le fait que ce qui est soit ainsi, et non autrement : le miracle des formes et des formes en mouvement. C'est là que l'œil du peintre voit le mystère de l'être, et lui donne forme.

Oui, au début, il ne s'agit que de quelques paysans autodidactes qui sur verre peignent en hiver, pas très bien en dépit des conseils intermittents que leur donne Krsto Hegedušić. Ils peignent comme on le fait dans la région depuis que l'on peut acheter des vitres pour les fenêtres des maisons à un prix relativement bas, et depuis que les magasins vendent des peintures industrielles. Grâce au capitalisme, cela veut dire la fin du dix-neuvième siècle, avant, seuls les riches pouvaient avoir des vitres à leurs fenêtres ; pour les peintures, il fallait être un professionnel, et broyer dans un mortier les pigments que l'on ne pouvait acheter qu'en ville, puis y ajouter de l'huile de lin, ou du jaune d'œuf : dans la plaine de la Podravina, les peintres paysans potentiels n'avaient à leur disposition que le jaune d'œuf. La peinture a été un des premiers domaines artistiques à recevoir une impulsion positive du développement des industries chimiques dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. On a mis ces peintures chimiques dans des tubes faits d'un alliage de zinc et de plomb, la peinture est devenue transportable, les peintres sont sortis de leurs ateliers et des académies : après le précurseur que fut l'Anglais Joseph Mallord William Turner (1775-1851), les impressionnistes français sont devenus possibles. Ivan Večenaj m'a raconté son émotion, et son erreur, lors de l'achat de ses premiers pots de peinture à Koprivnica où il n'y avait pas encore des tubes, un ou deux ans après la fin de la Deuxième Guerre Mondiale. Pour aller à Koprivnica, à trente kilomètres de son village de Gola, il devait faire douze kilomètres à pied pour prendre le train à Botovo. Il n'avait pas osé dire au marchand qu'il n'était pas peintre en bâtiment, il avait acheté des pots de cinq cents grammes, à porter au retour sur plus de douze kilomètres ; à son arrivée à Gola où l'attendait Katica, il avait des ampoules plein les mains. Il avait acheté la mauvaise peinture, ou il ne savait pas encore la diluer : en séchant sur la vitre, elle se craquelait, et partait comme une pelure d'oignon. Il apprenait le métier.

Et puis, il y eut **l'événement**, celui à partir duquel tout s'enchaîne. Avant cet événement, Ivan Večenaj aurait pu continuer à peindre des tableaux dont on aurait dit : « Il y a quelque chose... » sans plus ; et puis un jour, comme Andrea Večenaj, son père, il aurait cessé de dessiner : les enfants, le travail de la ferme, la pauvreté, le temps qui passe et les mains lasses.

Nous sommes en 1953, Ivan Večenaj a trente-trois ans, le régime de Tito a fait construire un pont sur la Drava, la rupture avec Staline est consommée depuis juillet 1948. Alors, il faut protéger les frontières contre les pays qui ont signé le Pacte de Varsovie. La Hongrie est toute proche ; en 1955, Večenaj fera de cette frontière un tableau néo-réaliste en noir et blanc : dans la neige, un jour sombre, un chien, des miradors, deux gardes yougoslaves, l'un observe à la jumelle deux gardes hongrois qui patrouillent, en face, le long d'une ligne de barbelés. Le pont sur la Drava va jouer un rôle important dans l'histoire de la peinture de l'école de Hlébine. À l'époque où le père de Večenaj a cessé de dessiner, au début des années trente, Ivan Généralić, Franjo Mraz et Mirko Virius avaient commencé leurs carrières, et sans être très connue, grâce à la Galerie d'art naïf de Zagreb, leur peinture avait commencé à attirer l'attention des cercles intellectuels de la capitale croate. À l'époque, et ce fut vrai jusqu'aux années qui précédèrent la Deuxième Guerre Mondiale, le parti politique le plus important de Croatie était le Parti Croate Paysan. Il y avait un climat idéologique favorable au développement de l'école de Hlébine. Les communistes ayant pris le pouvoir après la guerre n'iront pas à l'encontre de ce courant idéologique, au contraire, et « L'Association des Paysans » aura son siège dans le palais de feu l'ancien mécène Franjo Gaži, où se trouvait aussi la Galerie d'art naïf. Après avoir rompu avec Staline, Tito était prêt à user de tous les moyens pour se démarquer de l'URSS et de sa féroce politique anti-koulak : *koulak*, en Russie, désignait un paysan riche, concept aussi flou que meurtrier (dans une région d'élevage bovin, un paysan qui a dix vaches est pauvre, dans une région où la terre

donne peu, celui qui a cinq vaches est riche). On l'a dit, il n'y eut pas de collectivisation forcée des terres en Yougoslavie, les peintres paysans étaient donc idéologiquement bienvenus. D'ailleurs, un des membres fondateurs de l'École des Naïfs Croates, Rabuzin, était membre du parti communiste, à ma connaissance il fut le seul, avec Mirko Virius. Ce climat idéologique particulier a joué un rôle aussi important que celui du pont. Le pont a permis de relier Gola à Hlébine, et à Koprivnica, le chef-lieu de région. Avant, Gola était véritablement le bout du monde de la Croatie. La Drava, ses débordements, ses marécages, isolaient la zone du reste du pays, cet isolement empêcha le père d'Ivan Večenaj, Andrea, de se joindre au groupe des trois fondateurs de l'école de Hlébine. Ivan m'a dit que lorsqu'il peignait sa main dansait sur le trait, mais que la sûreté et la vélocité de sa main, à lui, n'étaient rien à côté de celles de son père quand, pour le plaisir des enfants, il dessinait.

Ivan a rendu hommage à son père en le faisant figurer sur de nombreux tableaux. Ses tableaux, avec le temps passé au travail, ont pris un tour de plus en plus puissant, dans le trait, dans la couleur, dans l'expression ; dans la captation de la lumière que sa maîtrise dans l'utilisation de la vibration des couleurs sur le verre a rendue de plus en plus forte et mystérieuse. La peinture sur verre ne dispose pas de la facilité que donne le jeu de contraste ombre/lumière sur les toiles classiques. Il n'y a pas d'ombre dans la peinture sur verre, il ne peut y avoir qu'un jeu subtil avec la lumière pure et ses pigments magiques. C'est en raison de cette maîtrise des jeux de la lumière sur le verre que l'on peut, à propos des plus talentueux des peintres de l'École de Hlébine, parler d'un art nouveau, qui est peut-être encore en devenir.

L'événement à partir duquel ce qui cherchait à surgir a réussi à se libérer de l'incertitude fut la visite de l'inspecteur des impôts. En 1953, Večenaj devait des arriérés que, faute de liquidités, il ne pouvait pas payer, sinon en vendant sa seule vache. Dans la Russie

de Staline, à la même époque ou un peu plus tôt, Večenaj aurait été exécuté comme koulak contre-révolutionnaire ; mais s'il avait été chanceux, seule la vache y serait passée pour nourrir le prolétariat en marche, et Večenaj aurait été envoyé en camp. Fini la peinture. C'est dans un camp qu'est mort un des pionniers de l'école de Hlébine, Mirko Virius, le plus âgé des premiers peintres de l'École, il était né en 1889, Ivan Generalić en 1914. Arrêté par les oustachis pronazis d'Ante Pavelic en 1941, parce que communiste, Mirko Virius est allé de camp en camp pour mourir dans celui de Zemun, en Serbie, en 1943. Ironie tragique de l'histoire, son premier camp fut probablement celui de Koprivnica, près de Hlébine, le premier camp prison créé par les Oustachis, le 24 avril 1941, et qui ne fonctionna que quelques mois car il fut vite remplacé par un véritable camp de la mort, créé en mai 1941 sur le modèle allemand, à Jadovno. On ne connaît ni les circonstances exactes de la mort de Mirko Virius, ni le lieu où il fut enterré. En 1959, Generalić a exprimé sa douleur d'avoir perdu son ami dans un tableau « *Smrt Viriusa* » (La mort de Virius) que je ne regarde jamais longtemps sans avoir les larmes aux yeux. Je ne veux pas décrire un tableau qui dans sa simplicité, dans son refus du pathos, parvient à l'essence même de la douleur par une sublime symbolique du concret. En dire plus reviendrait à traduire en mots un langage pictural dont la simplicité parvient à capter une des faces du mystère de l'être. Le coq étonné qui regarde le cadavre de Virius me plonge dans la mort de Socrate dont Platon rapporte les derniers mots : « Criton, nous devons un coq à Esculape. Payez cette dette, ne soyez pas négligents. » Les peintres croates ont reçu et transmis le coq de Socrate. Cette simplicité sophistiquée est la touche inimitable des peintres paysans de l'école de Hlébine, c'est chez Ivan Generalić qu'en premier elle a atteint sa maturité stylistique. Lumières !

Ivan Večenaj le reconnaît, il m'a dit que la première fois qu'il avait vu des tableaux de Generalić, il avait été heureux de voir que l'on pouvait peindre comme il le faisait, ça l'avait encouragé de

voir qu'un paysan comme lui était capable de faire des tableaux qui, en quelque sorte, lui montraient le chemin. Il s'était senti moins seul. La solitude était son grand problème. En dépit du pont sur la Drava, Gola restait isolé, Hlébine était loin, plus de trente kilomètres, et le chef-lieu, Koprivnica, était à vingt-cinq kilomètres. Aujourd'hui, ce sont des distances qui semblent ridicules, mais à pied ou en carriole, cela représentait six à huit heures de route. Et puis, on avait l'habitude de vivre replié sur son village, la grand-mère d'Ivan Večenaj n'était jamais allée à Koprivnica. C'est en 1954 que la solitude du peintre a été rompue, lorsqu'il vit les oeuvres de Generalić et qu'il exposa six de ses propres tableaux à la huitième exposition des peintres paysans organisée par le musée civique de Koprivnica : première exposition des peintres paysans dans l'après-guerre. Si Večenaj exposa ses six toiles ce fut grâce à l'inspecteur des impôts qui, un an plus tôt, lui avait réclamé le paiement de ses arriérés, avait hypothéqué sa vache, et lui avait demandé qui peignait les tableaux qui étaient chez lui. Comme il avait déclaré qu'il en était l'auteur, l'inspecteur lui avait conseillé d'en faire deux ou trois autres et de les présenter à la mairie de Koprivnica, qui pourrait les lui acheter, « s'ils étaient un peu plus grands et mieux faits ». Le maire de Koprivnica acheta « La récolte du maïs » et « L'égrainage du maïs » pour 30.000 dinars, moins de cent euros, une somme considérable pour l'époque, et plus considérable encore pour un paysan qui vivait en quasi-autarcie sur sa ferme et dans son village, et donc presque en dehors de l'économie monétaire. C'est ainsi qu'Ivan Večenaj devint un peintre de l'École de Hlébine.

Le « Parti Croate Paysan », qui avait dominé la vie politique en Croatie de 1850 à la fin des années trente ; le « Parti Communiste de Yougoslavie » qui l'avait remplacé ; le mouvement intellectuel *Zemlja* des années trente ; la Galerie d'art naïf de Zagreb et son directeur Mićo Bašičević ; le pont sur la rivière Drava ; la première vague des peintres-paysans : Generalić, Mraz et Virius ; une épouse qui ne traitait pas son peintre paysan de paresseux ... tout

cela a rendu une œuvre possible, sans oublier l'inspecteur des impôts de Koprivnica qui fut l'étincelle d'où jaillit la lumière. L'art n'est jamais spontané, comme la science, il s'inscrit toujours en Europe dans une longue suite d'événements ; d'idéologies, contradictoires, complémentaires, dont les existences successives et simultanées sont une des conditions de nos libertés ... puis, soudain, au-dessus de tout cela, comme chez Marc Chagall, l'esprit prend son vol et ne s'arrête plus tant qu'il y a des hommes, tant qu'il y a des femmes, pour recueillir le souffle de liberté.

Dans ce petit coin d'Europe qu'est la Croatie, nos libertés européennes sont-elles encore mal acclimatées ? La question m'était venue alors que nous avons quitté Večenaj et que nous revenions à Zagreb en passant par Daruvar et Pakrac. Pendant la guerre, j'étais souvent venu à Pakrac. Il y avait une ligne de front qui passait par la ville, elle était plus ou moins stable. Une fois, les soldats croates m'avaient fait visiter une position récemment reprise aux forces serbes, un coin de rue où il fallait marcher sur un étroit chemin marqué par des planches posées au sol ; hors du chemin, il y avait ce que le Capitaine Goderville, c'est-à-dire l'écrivain Jean Prévost, combattant FFI du Vercors, appelait « des pièges à cons » : grenades ou mines que le marcheur fait exploser. Alors que je suivais mon guide en treillis, je n'étais pas fier de moi. Je me sentais niais et ordinaire avec mon excitation de petit garçon qui voit La Guerre de près, c'était ce mélange imbécile qui rend la guerre si excitante aux hommes quand ils y entrent en débutant : l'inconnu ; le danger avec, pourtant, une sensation irrationnelle d'immortalité qui en a tué beaucoup ; une étrange liberté vis-à-vis de toutes les obligations du temps d'avant la guerre ; un magma où le pire et le meilleur de soi affûtent des lames... pour trancher la vie des autres. C'était un jour calme, il n'y avait rien à voir, seules mettaient la guerre en évidence les maisons en ruine murs griffés par les impacts de balles et les éclats d'engins explosifs ; le chemin dessiné parmi la maçonnerie effondrée et les gravats ; les armes ; et les treillis neufs. Lors de mon premier passage, les quelques

hommes en uniformes étaient des policiers en bleu nuit, les autres combattants étaient en civil, cela m'avait fait penser aux anciennes photos de mon père avec ses copains, en mai-juin 1944, dans le Vercors. Mais ce jour-là, il n'y avait plus rien de rétro dans la guerre, elle était moderne, la preuve, les femmes la faisaient aussi, et pas comme secrétaire ou agent de liaison. Au retour, ils m'ont invité à la popote de la compagnie, histoire de manger un morceau. Pas de chance, c'était de la *sarma*, une épaisse soupe de choux au paprika avec un hachis de porc. J'ai tiqué sur le cochon, et j'ai essayé de concentrer mon appétit sur le chou. Puis on a parlé de l'écurie des lipizzans, qu'avant de partir les Serbes avaient bombardée et brûlée, plusieurs chevaux étaient morts, mais d'autres avaient été emportés en Serbie. Le maire de Pakrac était là, il était à la pointe de tous les combats pour défendre sa ville, il se battait comme un lion me disaient les soldats, mais à présent, il pleurait sur ses chevaux. Il me soutenait que Pakrac était le centre de création et de diffusion de la race des lipizzans par les Habsbourg, et que le haras de Lipica en Slovénie, près de Trieste, n'avait été créé que plus tard. Moi, je n'étais pas un spécialiste du cheval, et encore moins du lipizzan. Alors... qu'à l'origine du magnifique cheval de l'École de Vienne, il y eût l'Italie, la Slovénie ou la Croatie, cela m'était égal. Toutefois, j'avais fait un peu d'équitation, et j'avais lu que les lipizzans venaient du village de Lipica en Slovénie, qui, autrefois, comme la Croatie, et une partie de l'Italie, faisait partie de l'empire des Habsbourg. De plus, la race avait été créée vers 1580, en mélangeant des chevaux locaux à des Andalous, à une époque où Pakrac était, sinon ravagée, en tout cas sérieusement menacée par les Turcs, qui, à partir de leurs forteresses de Banja Luka et de Sisak essayaient de conquérir toute la Slavonie. Ce n'était pas le moment de créer un haras à Pakrac qui une fois encore était sur la ligne de front, si l'on peut dire. Mais lui, alors que nous mangions notre *sarma* sur la ligne de front, calme ce soir-là, il n'en démordait pas, il avait accordé une pure nationalité croate à toute une lignée de chevaux hispano italo arabo slovéno bohème danois ! Car il en va des

chevaux comme des hommes : sitôt que l'on se lance dans la recherche d'une race pure, on tombe sur des mélanges, et l'on s'y perd, d'autant qu'à Đakovo, à cent trente kilomètres à l'est de Pakrac, il y a, en effet, un des plus vieux haras d'Europe.

La conversation sur les chevaux a fini par mourir, comme les beaux lipizzans de Pakrac, où aujourd'hui encore le maire cherche à recréer la lignée de Tulipan, un célèbre lipizzan de Croatie. Mangeant avec nous, et s'amusant de la conversation, il y avait une jeune femme au regard triste et perçant. Elle était le tireur d'élite, en treillis avec foulard assorti, le treillis était un peu trop grand, il n'était pas bien coupé, elle ne le savait pas mais, en mieux coupé, son treillis ferait bientôt partie des collections de prêt-à-porter de quelques grands couturiers ayant capté l'air du temps. Toutefois, elle portait son fusil à lunette avec l'attention qu'elle eût donnée à un nourrisson. Le fusil à lunette ne fait pas encore partie des accessoires distingués des collections du prêt-à-porter que l'air du temps aurait transformé en prêt-à-tuer. Sans son treillis, et sans son fusil, elle eût ressemblé à n'importe quelle fille de son temps, ni moche ni jolie. Dans la rue d'une ville elle se serait fondue dans la masse. Elle aurait fatalement attiré l'attention d'un amant qui lui aurait trouvé « quelque chose », et pas nécessairement cette chose obscure qui avait fait d'elle une tireuse d'élite, mais peut-être ces qualités de précision, de patience et de sang froid qui, précisément, avaient aussi abouti à son état présent. On parlait déjà de *Sniper Alley* à Sarajevo, la grande avenue qui passe devant l'hôtel *Holiday Inn*, où les tireurs d'élite serbes faisaient des cartons sur les citoyens désarmés.

Il y a dans les guerres modernes un mimétisme qui fait qu'au bout du compte les adversaires finissent toujours par se ressembler, c'est comme une course à l'abîme de la monstruosité. Celui qui gagne est celui qui va le moins vite vers l'ignoble, et rien n'est plus difficile. Juger une guerre est difficile : ceux qui la font sur le terrain n'en voient que les épisodes qui les marquent, ils étendent à

l'ensemble le jugement qu'ils ont porté sur les épisodes qu'ils ont vécus et ils oublient que d'autres ont, avec la même intensité, vécu autre chose ; les stratèges et les organisateurs sont dans l'abstraction des buts et des moyens, ils n'ont ni le courage ni le temps, ni la curiosité de juger des effets collatéraux de leurs décisions ; les observateurs neutres sont aveuglés par leur application systématique des règles de la morale commune à une situation qui ne l'est pas. Au fond, c'est parce que j'ai vu les Croates lutter contre la pente naturelle de leur monstruosité dans la guerre que je me suis attaché à eux. Pour avoir vécu parmi de nombreux peuples en guerre, j'ai le droit de dire que tous ne sont pas égaux dans leurs capacités à lutter contre leur monstruosité dans la guerre, certains résistent mieux à eux-mêmes que d'autres. Je ne saurais dire jusqu'où les Croates ont réussi, jusqu'où ils ont échoué, c'est affaire d'appréciation subjective. Mais je peux témoigner de leurs tentatives, et même de leurs échecs.

Vu de loin, la violence de la guerre semble sans nuance, et c'est un des facteurs qui la rendent de plus en plus horrible, car le regard des autres, ceux qui ne sont pas partis au conflit, finit par perdre tout sens de la nuance : « Tous des sauvages ! ». Ou alors on choisit son camp et l'on cesse de voir la monstruosité des actes de ceux que l'on soutient, on ouvre la porte à l'accoutumance à l'ignoble, une ignominie qui tant nous révolte qu'inconsciemment on en rajoute pour charger la partie qui n'a pas notre sympathie, ou bien les deux : « Tous des sauvages ! ». Or, ce n'est pas vrai, même dans la guerre, même dans l'horreur, il y a des nuances, et ce n'est pas parce qu'elles sont difficiles à percevoir et que l'idée même de les rechercher nous fait horreur qu'il faut y renoncer. Il n'y a pas de repos au regard que nous devons poser sur le monde : nous avons le devoir d'être peintre, pour affiner sans cesse notre palette, et, même dans l'obscurité percevoir la permanence de la lumière.

Pendant la guerre, alors que j'allais quitter Pakrac, j'avais remarqué une inscription sur un mur mutilé par les impacts : *Ivan voli Katicu*, le souvenir m'en est revenu tout d'un coup, quinze ans plus tard, alors qu'avec mes deux passagères qui conversaient dans la voiture nous traversions Pakrac rebâtie, mais encore bancale, et comme convalescente de la guerre qui, quinze ans plus tôt, l'avait presque détruite. En regardant les murs dont le message avait changé (il parlait de foot) je me suis demandé qui était cet Ivan qui aimait Katica, je retrouvais le même étonnement que celui de ce jour-là, sur le front. C'était comme si le couple Večenaj était venu me parler de la vie qui allait son train, malgré la guerre, malgré la mort. *Ivan voli Katicu* : la petite chanson de l'amour dans sa sublime banalité m'avait rendu visite en ce jour où je quittais Pakrac dans la guerre, le cœur lourd d'avoir croisé le regard triste et perçant de cette jeune femme qui passait ses jours à l'affût du prochain meurtre. S'appelait-elle Katica ? Aimait-elle un Ivan ? Et d'où venait-il cet Ivan qui aimait Katica ? Était-il Croate, Serbe ou à moitié Musulman ? Et allez savoir pourquoi en ce jour d'autrefois où la ville était dans la guerre les murs parlaient d'amour, alors qu'aujourd'hui où la ville est dans la paix, les murs parlent de la guerre du foot : il était question que le *Dinamo* écrasât les *Hajduk* !

Chapitre V

Elle avait mis dans l'appartement des photos de famille. Moi, je n'en mets presque jamais. Il y a dans la photographie une opération d'immobilisation du temps et de la lumière qui me gêne. J'ai toujours l'impression qu'une photographie me tire en arrière, à des années-lumière dans le passé. Je n'aime pas mon passé, je ne le déteste pas non plus, je le considère comme une simple marche vers le présent auquel j'essaye d'accorder toute mon attention. Je n'y arrive pas, ça me désole, alors les photos me ramènent à des désolations anciennes, j'ai bien assez de celles du présent. La seule chose qui me plaise dans la photographie, c'est qu'elle me permet de faire des économies de mots. Je parle de ses photos de famille : tout le monde en a vu, et tout le monde voit ce que je veux dire, pas besoin de décrire le papier en noir et blanc comme lettres imprimées sur vélin, ou la couleur sépia des plus anciennes. Je peux aller à l'essentiel : écrire ce qui ne se voit pas. Mais pour elle, tout est différent, le passé lui est doux, alors elle s'y accroche, comme les photos s'accrochent aux murs. Avec ses prises de vue qui immobilisent le temps, elle joue les judokas. Moi, au contraire, je ne veux rien immobiliser ; avec le temps, je danse, je danse dans la lumière. Le judo et la danse ça se ressemble, c'est pour ça que nous sommes ensemble.

En tout cas, ils sont beaux dans sa famille. Surtout sa grand-mère, Paula, née à Zagreb d'un père croate et d'une mère allemande. Elle est une sorte de Brigitte Bardot brune aux yeux bleus, si clairs que l'on croit que le photographe s'est trompé en développant le cliché ; même chose pour son mari, un Croate de Zagreb aux yeux presque translucides, un Rudolf Valentino aux yeux clairs. Un mauvais con qui battait sa femme. Sur une photo,

on voit sa mère enfant entourée de ses deux parents, leur beauté à tous est presque indécente.

Du côté de son père, c'est aussi très bien : sa grand-mère est une belle juive hongroise, hélas mal mariée avec un ivrogne coureur de jupons, qui lui fera deux fils, et qui mourra avant quarante ans, en 1936, d'une pneumonie due à un sommeil éthylique en pleine campagne, en plein hiver, du côté de Trakošćan, dans un paysage semblable à ceux que peignent les peintres paysans de la Podravina. L'ivrogne qui boxait sa femme était un bel homme, il était géomètre, importante fonction dans les campagnes où la démarcation des terres était la grande affaire de la vie paysanne, source d'innombrables procès ; modèle réduit de la grande affaire de l'empire des Habsbourg : à qui appartient quoi et depuis quand. Il avait un frère, colonel dans l'armée du Royaume de Yougoslavie, qui avait épousé une comtesse russe, la belle Victoria, réfugiée en Serbie dans la petite ville de Kragujevac, où le colonel avait été en garnison. Ce mariage-là fut heureux, le colonel était sobre. Le père des deux garçons avait des ancêtres catalans et français. D'où le lien lointain qui unit la famille au peintre catalan Jose Maria Sert, le dernier mari de Misia, « la reine de Paris » de la Belle Époque, celle dont on voit le portrait dans les musées (Renoir, Bonnard, Odillon Redon...), et chez Proust, Cocteau ou Colette. Elle ne ressemble pas à Misia, qui n'a pas eu de descendance en dépit de ses nombreux amants et maris, et de quelques liaisons féminines dont une avec l'écrivain Colette. Elle ressemble à sa mère, qui elle-même ressemble à la sienne, c'est-à-dire à Paula. La première femme de Croatie qui demanda et obtint le divorce. Il fallait un caractère bien trempé pour s'affirmer ainsi, en 1945, dans un pays et dans une ville, Zagreb, où le catholicisme dominait les consciences et l'identité croate. Dans les années cinquante, Paula se remariera avec un russe qui a fui la Russie de Staline.

Ce grand-père russe aimait l'opéra, il les racontait comme des contes de fées, il chantait les arias, changeait de rôle (irrésistible quand il passait de Madame Butterfly à Pinkerton). Elle se souvient d'*Eugène Onéguine*, une histoire romantique qui finit plutôt mal, et d'*Arabella* de Richard Strauss, une histoire qui a l'air de se passer en Croatie, sauf que cette histoire romantique finit bien. Enfant, elle préférait « *Pierre et le loup* » de Prokofiev, là, grand-père Sacha se surpassait quand il imitait à la fois un instrument et un personnage. Grand-père Sacha avait été marié en Russie où il avait un fils, Sergij, un poète, qui fut assassiné lors des purges staliniennes de l'après-guerre.

Pourtant, toutes les photos sont heureuses. La sélection qu'elle en a faite y est certainement pour quelque chose, je suppose que les gens qui exposent les portraits de leurs ancêtres et géniteurs ne choisissent pas ce qu'ils ont de plus moche, en ancêtres et en photos. Je suis quand même frappé par la joie de vivre, elle n'est pas absente du sérieux de certains visages. Elle éclaire tous les clichés. Entre des parents qui s'aimaient, à l'évidence, son enfance et son adolescence furent heureuses. Cela lui a donné une vision optimiste du monde, un optimisme qui parfois m'agace, parfois force mon admiration. Il fut une époque où des psys, dotés de cette arrogance propre aux gens auxquels la vie n'a refusé aucune facilité, déclaraient doctement que « Tout se joue avant six ans ! » Ce jugement a dû désespérer plusieurs générations de malheureux qui, ayant mal commencé, ont dû croire qu'ils ne pouvaient que mal finir. Ce qui les a aidés à mal finir, en effet. Toutes les vies qui commencent sont sensibles aux prédictions : soit l'inconscient décide de s'y conformer, soit il en prend le contre-pied. J'ai pris le contre-pied et n'ai jamais dansé le French Lacan. Elle, elle n'a rien pris du tout, tout allait de soi, tout était heureux, et normal. C'est après que ça s'est gâté. La guerre a tout changé et tout saccagé.

La vie est merveilleuse et sans pitié : on ne se remet jamais d'une enfance malheureuse, qui, si elle ne vous détruit pas, vous

laisse une sorte de méfiance perpétuelle ; on ne se remet pas davantage d'une enfance heureuse, elle vous laisse porteur d'une naïveté bonne et sotté, qui, en cas de mauvaises rencontres, vous laisse nu face aux loups. Les guerres multiplient les mauvaises rencontres. Je l'avoue, elle, j'ai l'impression de la connaître de mieux en mieux. Pourtant, plus je la connais et plus je découvre que je ne la connais pas. J'appelle ça le paradoxe du savoir : plus on en sait, mieux on perçoit ses ignorances. J'en étais à ce point : je la connaissais de mieux en mieux pour la comprendre de moins en moins. Alors c'était plus fort que moi, j'en venais à m'accrocher aux photos sur les murs et dans leurs cadres, pour essayer de comprendre.

On dit que, pour les filles, le père est le secret de tout. Pour moi, que ce soit le père ou autre chose... il faut bien commencer quelque part... le père, pourquoi pas ? Selon les rabbins, il est juif, puisque sa mère est la fille de Juliana Kahan et de Samuel Košut. À sa mort, Juliana Kahan-Košut ne sera pas enterrée dans le cimetière catholique de Trakošćan, où, depuis 1936 reposait son ivrogne de beau-fils. Sa tombe est hors limite, pas tout à fait dans la forêt païenne, mais pas parmi les sépultures des bons chrétiens, elle est ensevelie entre les grands arbres des cultes païens et la croix de la chapelle, un lieu d'incertitude théologique.

Les photos du père montrent un homme svelte, un beau visage, un grand front, des yeux et des sourcils bien dessinés, il ne semble pas de grande taille. Ce qui me frappe, c'est un mélange unique d'intelligence, de détermination et de bonté. Il lui a fallu tout cela pour survivre, encore que la bonté puisse sembler superfétatoire. Je ne dis pas cela pour faire une apologie de la méchanceté, elle finit toujours mal : d'invisibles forces s'assemblent, les Grecs les appelaient les Erinnyes ou les Euménides, elles causent bientôt la chute ; on dit, pourtant, qu'il y a parfois des exceptions. En tout cas, la bonté n'est pas la plus mauvaise des stratégies de vie. Encore que ce ne soit pas cette bonté de stratégie que l'on voie sur

le visage du père, c'est plus sérieux, c'est une bonté spontanée, une fatalité de l'être qui est hors de tout calcul. D'ailleurs, même si l'on ne peut nier l'existence d'une bonté de calcul, elle est rare ; la bonté est le plus souvent une façon d'être qui n'est modifiée qu'à grand-peine. Le père n'a pas modifié quoi que ce soit, les dernières photos le montrent toujours aussi bon. C'est peut-être ce qui l'a tué, mais mourir pour mourir autant le faire gentiment.

Son père écrivait des poèmes à celle qui allait devenir sa femme, la fille splendide de la belle Paula, la mère de celle que j'aime. J'ai traduit un poème du 18 juillet 1952, il est envoyé de Zenum, la petite ville de Serbie près du camp de concentration où Virius était mort, ce camp avait été créé par Milan Nedić, le « Pétain » serbe... elle, elle était à Zagreb, il lui disait :

J'ai vu dans la rue une femme qui te ressemble
 Elle n'avait pas la flamboyance de ta chevelure
 Elle n'avait pas le dessin rose et doux de tes lèvres
 Elle n'avait pas ta jambe parfaite
 Tes yeux, entre feu et menthe bleue à l'eau
 Dans la ressemblance, je n'ai vu que ton absence

Le père était alors en pleine ascension, pas seulement en amour. Il venait d'achever ses études d'ingénieur aéronautique, il était le meilleur élève de l'École. En raison de sa spécialité et de son talent, il sera, dans quelques années, le créateur et le constructeur de l'avion à réaction de l'armée yougoslave, le *Galeb* (en 1999, les avions de la Coalition abattront ou détruiront au sol 46% des *Galeb* et 33% des *Super-Galeb*). Mais pour l'heure, il fait son service militaire à Zenum, et se languit de sa belle. Ils ont bien du mérite à tant s'aimer ces deux-là. Lui, à l'âge de huit ans, il s'interposait entre son père le géomètre et sa mère, Ana, disant au père armé d'un couteau : « Ne fais pas ça, papa ! », stupéfait, le père avait quitté la pièce en riant. Deux ans plus tard, quel que fût leur chagrin, la mort de l'ivrogne avait délivré Ana et ses deux fils.

Pourtant, à sa façon, il leur a sauvé la vie à tous. La fille de Juliana Kahan et de Samuel Košut s'était catholiquement mariée, on ne sait pas pourquoi. Lorsque le nazi Anton Pavelić a pris le pouvoir, la famille n'a pas été inquiétée, ce qui, en ce temps-là, n'était pas courant : le mari de la sœur de Paula était juif, en 1942 il a perdu toute sa famille, assassinée dans le camp de Jasenovac qui en septembre 1941 avait remplacé celui de Jadovno. Jasenovac fut le plus grand et le plus terrible camp de la mort de Croatie, le nombre des victimes est l'objet d'un débat où les chiffres ont été victimes d'une inflation macabre ; toutefois, les historiens sérieux parlent, de toute façon, d'un nombre considérable de morts, 50.000, plus peut-être. Mais pas les 700.000 martelés par Milosevic et la propagande serbe (ce chiffre est en effet supérieur à celui de la population serbe vivant dans la région à cette époque).

Dans les campagnes, l'adultère est moins facile qu'en ville. Ce n'est pas par je ne sais quelle vertu qui serait naturelle aux paysans, puisque ceux que la chose travaille trouvent leur exutoire dans l'inceste ; mais, de façon prosaïque, c'est en raison du manque d'opportunités dans un monde paysan où l'on se lève tôt pour travailler tard dans des villages où les voisins s'entraident, autant qu'ils s'épient. N'empêche que, pendant que les paysans argumentaient sur les limites de leurs champs, le géomètre, le mari d'Ana, prenait les mensurations de leurs femmes, c'était rapide, et après le coup de trique, on trinquait. En ville, la luxure est plus facile, alors, le mari de Paula, beau, et dont la capacité de séduction était rehaussée par son mariage avec la plus belle fille de Zagreb, s'en donnait à cœur joie. En plus, pour se donner du cœur au bas-ventre il buvait, comme le faisaient souvent les hommes de ce temps-là. Paula voulait divorcer avant la guerre, mais la guerre est venue. Sans changer une seule fois de résidence, Zagreb, elle a changé sept fois de pays entre l'année de sa naissance, 1906, et celle de sa mort, 1992.

À sa naissance, elle respirait à Zagreb l'air du royaume de Hongrie qui faisait partie de l'empire des Habsbourg ; puis, en 1918, elle vécut à Zagreb dans le royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes, sous le règne du roi Alexandre II, qui en janvier 1929 abrogea la constitution de 1921 pour établir une monarchie absolue, c'est-à-dire une dictature qui prit le nom de royaume de Yougoslavie. Après l'assassinat du roi à Marseille, en 1934, le prince régent Paul trouva un compromis avec le chef du parti Croate Paysan, Maček, pour créer une région autonome de Croatie, gouvernée par un Vice-roi (*Ban*) et dont l'assemblée parlementaire (*Sabor*) avait compétence sur toutes les affaires hormis la politique étrangère et la défense nationale. Paula ne vécut que quelques mois dans cette région autonome de Croatie créée le 26 août 1939 ; car avec la guerre, tout partit à vau-l'eau, et le Royaume de Yougoslavie, y inclut la région autonome de Croatie, fut dépecé par les Allemands, les Italiens, les Hongrois et les Bulgares. En avril 1941, Paula commença à vivre dans l'État indépendant de Croatie dirigé par le nazi Ante Pavelić. En 1941, Paula était âgée de 35 ans, trompée par un mari alcoolique et volage, elle avait déjà vécu dans cinq pays différents où les lois sur le divorce changeaient à tout bout de champ sur un territoire à géographie variable : car à chaque changement de dénomination, la carte de la Croatie s'étendait ou se réduisait, ou encore s'étendait par là et se réduisait par ici, comme les facilités et les difficultés du divorce. En 1941, lorsque commence la dictature d'Ante Pavelić, Paula a encore trois pays à visiter dans son voyage immobile et absurde. Le nazisme et le fascisme vaincus, ainsi que leurs avatars locaux, le 29 novembre 1945, la République populaire fédérative de Yougoslavie est proclamée, et du même coup, Paula continue sa vie à Zagreb et commence à résider dans la capitale de la République populaire fédérale de Croatie, qui, dans l'affaire, récupère une partie de l'Istrie, la ville de Zadar, et la Dalmatie que l'hyper nationaliste oustachi Pavelić avait cédées à Mussolini pour pouvoir rentrer au pays en 1941. Enfin, pour bien montrer la rupture avec le monde soviétique, en 1963 son pays était devenu la

République socialiste fédérale de Croatie. À sa mort, le 26 octobre 1992, dans un pays nouveau qui avait nom République de Croatie, Paula pouvait dire à la femme que j'aime : « Sans quitter Zagreb, j'ai beaucoup voyagé ! ».

En matière « de déplacement immobile », le mari juif de la sœur de Paula avait fait encore mieux, surtout pendant la période où le pays était devenu l'État indépendant de Croatie, où, protégé par sa femme et par tout le voisinage, il passa la guerre dans les wc (4 m²) de leur appartement du numéro 47 de la rue Martičeva, face au siège des oustachis.

Il y a un paradoxe de l'histoire croate. En France, en Angleterre, aux USA également, on considère les Croates comme un peuple d'origine douteuse. C'est un peu comme si son existence avait commencé avec Ante Pavelić. C'est doublement faux. D'abord, il y a une identité croate dont l'histoire est aussi ancienne et complexe que celle de n'importe quel autre peuple, avec en prime une identité forte malmenée par une perpétuelle fluctuation territoriale et institutionnelle. Cette fluctuation imposée de l'extérieur est une des caractéristiques de l'identité croate, malheureuse mais aussi respectable qu'une autre. Tout le monde ne peut pas, outre sa langue, fonder son identité sur un hexagone, deux familles royales, deux empires et cinq républiques. Ensuite, il est faux de considérer Ante Pavelić comme un politicien estimé et suivi en Croatie. Né en Bosnie, dans le petit village de Bradina kraj Konjica, il n'était qu'un agitateur brouillon et sans talent, et bien qu'élu une fois par sa circonscription au *Sabor* de Zagreb, ses soutiens nationaux étaient si faibles que, pourchassé par le gouvernement royal en raison de l'assassinat d'Alexandre II à Marseille, il ne put trouver un refuge sûr que chez Mussolini. Enfin, lors de son retour en Croatie dans les bagages du *führer* et du *duce*, le chef adoubé de l'État indépendant de Croatie montra immédiatement sa médiocrité en cédant à l'Italie fasciste la Dalmatie et Zadar qui avaient toujours fait partie de la Croatie

historique. Enfin, comble de confusion brouillonne, à la demande de Mussolini, Pavelić accepta de placer à la tête de sa Croatie indépendante, le prince Aïmone de Savoie, duc de Spoleto, qui, sous le titre tragi-comique de Tomislav II de Croatie, ne viendra jamais prendre officiellement la tête de son royaume : un des héros de l'identité croate Tomislav I avait été couronné quelque dix siècles plus tôt. Dans leur grande majorité, les Croates n'ont jamais cru en Pavelić et en son régime, Pavelić a dû chercher ses principaux soutiens et ses tueurs parmi les minorités croates de Bosnie et d'Herzégovine, c'est-à-dire ceux qui avaient le plus souffert de la colonisation turque.

Dans les périodes de tyrannie, il y a dans l'histoire une prime à la médiocrité politique. Voilà peut être la conséquence la plus durable du drame croate : un désintérêt, et même un dégoût pour la politique, il fait des habitants les otages des minorités agissantes qui s'emparent du pouvoir et prétendent parler en leur nom, font l'histoire sans eux... et les déshonorent. En plus, ce dégoût entraîne une fascination négative pour l'autorité des puissants dont on médite à tort et à raison, surtout si, par chance, il se trouve qu'ils sont honnêtes, ce qui, comme ailleurs, arrive, mais n'est pas courant. Il y a de cela dans l'histoire de la Croatie. Heureusement, il existe aussi une tendance lourde, souterraine, je dirais paysanne, d'une subtilité étonnante et qui, pour moi, nourrit les paradoxes qui foisonnent dans ce pays. Ce sont tous ces paradoxes qui ont permis au mari juif de la sœur de Paula de survivre : les voisins savaient qu'il était là, personne ne l'a dénoncé, alors que le siège des oustachis était dans la maison d'à côté. On ne le dira jamais assez : le climat idéologique de l'époque n'était pas en Croatie favorable aux idéologies totalitaires. Parmi l'intelligentsia, ainsi que dans la fraction aisée de la paysannerie, un libéralisme fortement marqué par l'idéologie des Lumières marquait la pensée de l'époque : droits de l'homme (ce qui pour les paysans signifiait le droit à la terre contre la noblesse hongroise), égalité devant la justice, droit des peuples à disposer d'eux-mêmes (la formule n'est pas de De

Gaulle, elle a fleuri à la fin de la Première Guerre mondiale, elle est wilsonienne... on la trouve aussi chez Maurras dans un article de 1916). Cette idéologie qui baignait dans un puissant courant d'humanisme chrétien était défendue par un publiciste de talent, porte-parole du Parti Croate Républicain et Paysan, Stjepan Radić, rejeton d'une famille paysanne de onze enfants, diplômé en 1899 de l'École libre des sciences politiques de Paris (l'ancêtre de Science Po.). Radić avait été étudiant également à Prague où il s'était senti des affinités profondes avec Tomáš Garrigue Masaryk, né d'un père Slovaque qui était ouvrier agricole, et d'une mère Allemande, et qui allait créer la République de Tchécoslovaquie en 1918. La pensée de Radić était profondément européenne, il défendait avec vigueur des idées modérées, qui, par ailleurs, l'emportaient un peu partout en Europe centrale : les libertés républicaines alliées à un catholicisme humaniste, les droits de l'homme, et le droit à l'autodétermination nationale. Pour ce qui concerne l'autodétermination, le terme date du début du XXe siècle, une cinquantaine d'années plus tard le principe en sera appliqué à toute l'Afrique. En dépit de quelques exceptions, on ne peut pas dire que l'usage que les Africains ont fait de ce droit soit une réussite ... alors, pourquoi en avoir refusé l'accès à la Croatie, en 1918 ?

Ni la France ni l'Angleterre ne voulaient créer une République de Croatie en 1918. C'était contraire à l'idée que se faisaient de « l'équilibre européen » ces deux puissances rivales. Je ne sais pas très bien ce que cet équilibre européen était. Pour l'Angleterre, peut-être pourrait-on dire : qu'aucune puissance européenne ne puisse lui faire de l'ombre. Pour la France, j'avoue mon incertitude, c'était, peut-être, encercler l'Allemagne d'une ligue d'États assez forts pour compter dans le jeu, et assez faibles pour ne pas mener une politique indépendante de celle de la France. D'où le dépeçage de l'empire des Habsbourg, la résurrection de la Pologne, la création de la Tchécoslovaquie, du royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes, et la mise sous perfusion de

l'empire turc sous la forme de l'état de Mustafa Kemal, en voie d'eupéanisation, lequel semble aujourd'hui en voie d'islamisation. Tous ces états nouveaux avaient la particularité d'être des états moyens qui ne pouvaient faire de l'ombre ni à l'Angleterre ni à la France. Je devrais résister à la tentation de dire que cet équilibre européen était d'une tragique inconsistance, car il est facile de jouer les prophètes après le passage des tanks de l'Histoire. Mais il y eut un prophète véritable, au moins un, le Maréchal Foch qui après la signature du traité de Versailles et de ses épigones avait dit : « Cela nous amène à la guerre dans vingt ans ! »

Est-ce de cette époque que date le malentendu entre l'esprit des Lumières qui imprégnait la société croate et le reste de l'Europe ? Je ne saurais le dire. La tragédie croate est profondément enfouie dans l'histoire : la menace turque pendant les cinq siècles d'une colonisation musulmane de l'Europe qui fut désastreuse pour les colonisés ; la cruauté avec laquelle fut écrasée par les noblesses européennes la révolte paysanne dirigée par Matija Gubec ; la destruction de la noblesse croate : par les Turcs, par les Habsbourg et par les Hongrois ; l'occupation de la côte dalmate par les Vénitiens ; la guerre contre les Turcs ; le soutien ambigu apporté par les noblesses européennes aux Habsbourg, qui érigèrent le territoire de la Croatie en barrière de la chrétienté contre l'islam ... une histoire où le malheur bégaye, une histoire où l'Europe dont on se sent partie vous rejette, vous méprise en vous traitant de « balkanique », une histoire qui finit par être incompréhensible. Une histoire qui resurgit aux moments où l'on ne l'attend pas !

En 1975, dans la foulée des opéras rock du moment (succès mondial de *Hair*) et peu après le Printemps croate de 1968/71, Ivica Krajać, Carlo Metikoš et Miljenko Prohaska ont créé un opéra rock *Gubec-Beg* qui raconte avec emphase et talent le drame de cette révolte paysanne emblématique de l'histoire croate. La fin montre le supplice atroce de Matija Gubec assis sur un trône

brulant coiffé d'une couronne de fer chauffée au rouge. Cet opéra rock fut un grand succès en Croatie où il a été vu par 500.000 personnes. Comme le sujet de cette révolte paysanne était un classique de la littérature communiste, en dépit du contenu nationaliste de cet opéra rock, les autorités communistes ne se sont pas opposées à la diffusion du spectacle dans toute la Yougoslavie, un trente-trois tours fut gravé en 1975, il devint un classique. Il faut dire que cette première version de l'opéra était extraordinaire. Un des grands moments de l'opéra, l'interprétation de *l'Ave Maria* par Josipa Lisac, le grand amour de Carlo Metikoš, faisait pleurer les foules. Il en est de même aujourd'hui puisque l'opéra est toujours à l'affiche à Zagreb. Ce premier opéra rock croate fut mis en scène par Vlado Štefančić. C'est ainsi qu'alors que l'Amérique et l'Europe chantaient l'amour, le sexe, la paix et les fleurs des hippies, avec *Hair* (1968), *Oh Calcutta* (1969), *Jesus Christ superstar* (1971), la Croatie pleurait viols, massacres et tortures de son passé. On a envie de dire : trop, c'est trop ! Mais à chaque fois, tout se passe comme si ce n'était pas assez.

J'ai eu l'occasion, à Prague, de voir plusieurs tableaux de Jaroslav Cermak, un peintre tchèque du XIXe, sa vie se déroule entre 1830, où il naît à Prague et 1878, où il meurt à Paris. Il a laissé des tableaux, des esquisses et des croquis montrant l'occupation turque et la guerre dans les Balkans : ce reportage pictural date de 1850, environ. Ahurissant et terrifiant : en regardant ces œuvres, j'avais l'impression de voir des photos ou des instantanés de mes souvenirs de la guerre telle que je l'avais vécue ici en 1991, 1992, et, plus tard, en 1999 en Macédoine et au Kosovo. Les nouvelles technologies de la guerre, tout en changeant tout, semblent ne rien avoir changé.

Parfois, en regardant les photos des beaux ancêtres de la femme que j'aime, je me dis que leur magnifique joie de vivre repose sur l'ignorance du monde dans lequel ils vivent. Comme nous tous. Ce sont des urbains, ils vivent la tête dans les idées du siècle des

Lumières, et c'est pour cette raison que je me sens avec eux en sympathie, ils sont en symbiose avec l'histoire européenne. Seulement voilà, la paysannerie n'a pas suivi, elle vit autre chose, elle vit l'éternel retour des guerres passées, elle vit dans ses ressentiments qu'alimente le folklore des contes que disent les ancêtres à la veillée... et même les opéras rock. La paysannerie vit aussi les joies d'un monde qui s'achève, celui qui, depuis la révolution du néolithique, il y a 8.000 ans, avait donné aux paysans, et à leur double fonctionnel : les nobles, une sorte de suprématie dans notre relation au monde matériel que la modernité est en train de détruire. Alors le fossé qui sépare ces mondes se creuse. À leur façon, les peintres paysans le disent, car ils ont, eux, les pieds sur terre. Sur tous leurs tableaux, les paysans ont, à proportion du reste de leur corps, des pieds énormes ; nus, le plus souvent. Sauf le dimanche pour aller à la messe, les paysans allaient pieds nus. Ces gros pieds sont là pour dire que ces gens appartiennent à la terre, ils en viennent, en vivent, en meurent ; ils en sont la graine et le fruit, et, là, on les enterre. Ils ont les pieds de la misère. Un écrivain français injustement oublié, Jean Cayrol, dont les images poétiques prennent le contre-pied de l'imagination romantique a décrit dans « Je vivrai l'amour des autres » le rapport des pieds à la misère : « Armand connaissait les pieds des mendigots, ces pieds qui s'élargissent, s'étendent ; c'est le seul endroit du corps qui profite à la misère ; ça devient énorme, les pieds, renflé, dur. »

On pourrait presque dire que les paysans de la Podravina ont l'amour de leur misère, mais il ne faut pas exagérer ; en tout cas, ce que montrent les peintres paysans, c'est la dignité étrange qu'ils projettent sur ces personnages de gueux, de goitreux, de pêcheurs des marais de la Drava, d'idiots de village ; et de simples paysans portant parfois des masques les jours de carnaval, des masques que l'on dirait venus d'Afrique, et qui sont issus des forêts profondes de l'histoire de l'Europe. Sans oublier les animaux, que ce soit coqs, chiens, chats, veaux et vaches, les cochons aussi, tous les

animaux ont une personnalité particulière, et même les animaux sauvages : lièvres, cerfs, chevreuils et sangliers. C'est un des aspects les plus surprenants des peintres de l'École de Hlébine. Cette individualisation de l'animal, l'expression de son état d'être : le veau effrayé, curieux, rêveur ; la vache placide, passive, inquiète... oui, chaque animal exprime un état, et seuls des êtres qui vivent en symbiose avec la vie animale peuvent percevoir ces instantanés du ressentir des bêtes. J'en ai eu la preuve lorsqu'au musée de Hlébine j'ai vu les tableaux de la dernière vague des peintres paysans. Peut-être sont-ils peintres... encore qu'ils se contentent d'imiter le style décoratif créé par les maîtres : Generalić, Večenaj, Gaži, Kovačić, Croata... Mais ils ne sont plus paysans, ils voient les animaux comme René Descartes, un urbain, les voyait : des machines avec une forme, comme sur les livres d'images où les enfants des villes apprennent à lire. Chez les maîtres de l'école de Hlébine, c'est bien autre chose. C'est la fin d'un monde. Celui qui avait commencé il y a, peut-être, 30.000 ans, pour, cahin-caha, s'achever en Europe autour des années cinquante du vingtième siècle, un peu plus tôt ici, un peu plus tard là. Cette individualisation de la vie animale, je ne la perçois que chez les peintres inconnus de l'art pariétal.

Les grottes Chauvet, Cosquer, Lascaux ... nous montrent des animaux aussi expressifs que ceux des maîtres de Hlébine. Certes, l'évolution du climat et des bêtes a fait son travail, les animaux ne sont pas toujours les mêmes. Bien que taureaux, chevaux et cerfs fassent une sorte de pont zoologique sur le temps, bisons, aurochs et rhinocéros ne font plus partie du paysage de la Podravina. Mais n'a pas changé cette sublime capacité humaine à pressentir l'union de tout ce qui vit dans le mystère de l'être lorsqu'il s'exprime dans le ressentir de la conscience des bêtes. Ces bêtes dont nous partageons la vie, et qui, pour nous nourrir, nous donnaient la leur en offrande aux dieux chez les Grecs et les Romains. « En sacrifice complet » (taureau, bélier ou bouc) ou « en sacrifice de

communion » (bœuf, mouton ou chèvre), selon les formules de l'Ancien Testament (Lèvitique, 22 ; 19, 20, 21).

Il y a chez les peintres paysans de la Podravina un sens aigu de la fin d'un monde, ce sens se confond avec la tonalité tragique de l'histoire de la région. Ce monde qui finit et dont ils portent le dernier témoignage est celui où la vie des êtres était unie à la terre. La formule d'Emmanuel Berl : « La terre, elle, ne ment pas ! » est juste, même si Philippe Pétain l'a placée dans son mensonge. Le monde nouveau que l'Europe a fait naître est celui de l'artifice, celui du mensonge, dont l'art emblématique est le cinéma, le plus beau des mensonges. Aujourd'hui, l'écologie est censée relever le défi de la création d'un monde nouveau, ou le réel terrestre serait réconcilié avec celui de l'artifice... mais c'est une autre histoire, elle ne sera belle que si elle échappe aux faiseurs d'idéologies.

Oui ! La fin d'un monde, les peintres de l'École de Hlébine y reviennent sans cesse. Ils ont pratiquement tous peint un tableau montrant la terreur paysanne lors de l'éclipse de Soleil de 1961 : gens affolés, crucifix brandis, curés rassemblant leurs ouailles, inquiétude des bêtes... Josip Generalić, celui que pour me reconforter j'allais voir pendant la guerre, a peint en 1975 : « Néron chante sur Hlébine en feu ». À la même époque, qui fait suite à la mort de sa mère, Anka, il commence ce qu'il appelait sa « période noire », où il peint et dessine des monstres, unis, parfois, dans de monstrueux accouplements. Sa vision du monde fut alors terriblement pessimiste, à l'image du tableau « Notre avenir » peint en 1975, par Ivan Večenaj, où un peu plus tard, en 1978, lorsqu'il peint « Les quatre cavaliers de l'apocalypse ». Plus récent encore est le tableau que Nada Švegovič Budaj a appelé « Icare », où l'on voit le héros ailé terrassé sur un sol sombre où se reflètent des cieux plus noirs encore.

C'est ce qui devait advenir des *Galeb* créés par le père de la femme que j'aime. Cela s'est passé en deux temps. Premier temps :

en 1983, l'état-major serbe a transféré en Serbie dans une nouvelle usine, *Ikarus* (Icare), les composantes militaires de l'usine *Soko* qu'il dirigeait à Mostar, et où il fabriquait les *Galeb* en Bosnie-Herzégovine. Toujours en 1983 on lui a offert un poste en Iraq, pour bâtir les abris de l'aviation irakienne (tous détruits en 1991 lors de « La guerre du Golf »). Au retour, on l'a forcé à prendre une retraite anticipée, en 1989. Je ne sais pas s'il a compris alors que l'état-major serbe préparait la guerre qui devait créer la « Grande Serbie ». Après le début de la guerre, indésirables Croates vivant à Belgrade, toute la famille a dû fuir à Zagreb, en 1992. Deuxième temps, en 1999 les forces aériennes de la Coalition ont bombardé l'usine *Ikarus*, et mis en pièces l'aviation de l'armée yougoslave, y compris ses *Galeb*. Il a tout perdu, même ses rêves, il en est mort. C'est alors qu'elle a fait sa plus mauvaise rencontre : Bobby.

Chapitre VI

Il y a un peu moins d'un siècle, en France, lorsqu'une bonne famille avait un rejeton qui tournait mal, elle l'envoyait dans les colonies. L'idée était qu'il serait loin, et qu'il y serait peut-être utile. Bon débarras ! Dans les classes populaires, par exemple en Corse, si un bandit était grillé sur le continent, il allait faire ses affaires en Afrique de l'Ouest. Bobby, c'est un peu ça, version moderne, avec une touche, et peut-être une louche, de CIA.

Pour lever toute équivoque, je m'empresse de dire que, sans en être, je n'ai rien contre les services spéciaux. Le monde étant ce qu'il est, il en aura de plus en plus besoin. De plus, j'ai dû parfois dans mon travail les côtoyer. J'en ai conclu que ce sont des gens pour lesquels l'intelligence n'est pas seulement un service. Aujourd'hui, luttant contre des ennemis déshumanisés par une idéologie de la haine, ils devront conserver une humaine dimension, s'ils la perdent, nous aurons tout perdu. À cette mesure, je ne sais pas où situer Bobby. C'est la guerre qui l'a fait, elle fait toujours mal. D'abord celle du Vietnam, ce cauchemar de l'Amérique, cette amère victoire des Indochinois. Et puis, je suppose qu'il a dû en faire d'autres, des guerres à la marge de l'acceptable et de l'inacceptable, allez savoir ! Il est entré dans cette zone d'ombre où l'on en est, sans officiellement en être : on vous tient à bout de gaffe. La guerre l'a naturellement conduit dans la région, en Bosnie d'abord, puis en Croatie. Il y avait là des gens en mal d'expertise guerrière, mais aussi des gens industriels et solvables, surtout en Croatie. Les Bosniaques n'avaient pas la réputation d'être industriels, et avant leur officielle profession de foi musulmane, ils n'avaient pas le sou ; pourtant, lorsque les Bosniaques ont pu payer, Bobby a changé de pays, il est venu en Croatie, en 1994.

Lorsque je suis arrivé à Zagreb, fin novembre 1991, c'était une extraordinaire pagaille. Pour les choses terre-à-terre : on ne savait pas avec quelle monnaie payer et tenir une comptabilité. Les dinars yougoslaves, bien qu'internationalement considérés comme la monnaie officielle, étaient tantôt acceptés, tantôt refusés. En général, on payait avec une devise étrangère, le deutsche mark. Mes services ne savaient pas comment tenir notre comptabilité, alors on en faisait trois : une en dinars pour la forme et certaines factures officielles (eau, électricité) ; une en deutsche marks, pour presque tout ; une en schillings autrichiens, pour l'achat de produits introuvables localement (pneus et certaines pièces détachées pour les véhicules). Quelques semaines plus tard, c'est devenu encore plus compliqué. Les Croates ont émis leurs premiers billets libellés en kunas. Seulement, comme le pays n'était pas reconnu internationalement, cette monnaie nouvelle n'avait aucune valeur officielle. Même si la rue de la paix n'était pas sur le parcours, c'était comme des billets de Monopoly. Nouveau casse-tête comptable. Pour la guerre : c'était encore pire, les deux tiers du pays étaient occupés ; chaque jour des milliers de réfugiés arrivaient en Slavonie, à Zagreb et dans les villes de la côte adriatique, où, par chance les infrastructures touristiques permettaient de les loger ; Vukovar était tombée le 18 novembre 1991; Dubrovnik était bombardée ; de temps en temps des Mig ou des *Galeb* de l'armée yougoslave survolaient Zagreb à basse altitude, pour faire retentir le passage du mur du son. Il arrivait que quelques bombes soient lâchées, peu, mais la menace était suffisante pour que nous courions tous aux abris. Là, dans l'égalité factice de la peur, riches et pauvres se retrouvaient : odeurs de sueurs et parfums d'ail et d'oignon se mêlaient au Chanel N°5, c'était l'odeur composite que prenait la guerre à ce moment-là, elle en a beaucoup d'autres, la pire est celle de la douleur de la chair brûlée. Je hais les barbecues.

La première fois que je suis sorti de Zagreb pour aller à la rencontre de la guerre en province nous sommes allés près de Sisac, la ville forteresse sur la rivière Sava, qui avait tenu tête aux Turcs dans un siège séculaire, et qui, à ce moment-là, résistait aux soldats de l'armée serbe. C'est la ville où Miroslav Krleža raconte que pendant la guerre contre les Turcs le noble Loewenclau von Bonaventure « faisait dans sa culotte ». J'étais allé là-bas avec des officiels, et avec le représentant d'une autre agence onusienne, nous étions les premiers à arriver en Croatie, c'était fin novembre 1991, il y avait la télévision nationale et quelques télévisions étrangères, des chaînes allemandes et autrichiennes, les officiels du gouvernement croate voulaient montrer au dehors et au-dedans que l'ONU était là, qu'ils n'étaient pas tout seuls... enfin, pas seuls avec les Allemands et les Autrichiens dont la présence rappelait de mauvais souvenirs aux autres Européens. C'était un jeu, en quelque sorte, un jeu triste. À l'évidence, personne ne s'était attendu à la guerre qui était là. On visitait un hôpital, il était plein de blessés par balles et shrapnels, mais son équipement n'allait pas au-delà des appendicectomies et autres interventions courantes en temps de paix. On a fait des discours, les officiels ont présenté l'avant-garde de l'ONU : nous ! J'ai fait un petit discours poli, mon collègue, plus grandiloquent, ce qui n'est pas courant chez les Japonais, a remis sous les applaudissements des colis de médicaments pour l'hôpital, ça a fait des belles images pour la télévision. Mais je l'ai dit, personne ne s'attendait à cette guerre, j'ai demandé à un type ce qu'il avait trouvé dans les colis médicaux envoyés d'urgence par l'agence onusienne, il a rigolé en me montrant le contenu des colis, une vingtaine, ouverts loin des caméras : des comprimés contre la malaria et des sachets de sels de réhydratation pour les enfants qui ont la colique. Des colis pour l'Afrique, envoyés pour faire photos et films publicitaires en faveur de l'ONU, dans une guerre en Europe, où il n'y a plus de malaria depuis soixante ans et où rarissime sont les enfants qui meurent de diarrhée. C'était à mourir de rire. Beaucoup de Croates prenaient hélas l'ONU au mot : ils mouraient... pas de rire.

Pour surpris qu'ils fussent, les Croates entraient dans la guerre avec sérieux. Ils s'organisaient, ils se militarisaient, mais sans enthousiasme, visiblement ils se mettaient à faire la guerre sans l'aimer. En vivant ces temps difficiles avec eux, c'est ce qui m'a le plus impressionné : le sérieux de ce peuple qui faisait la guerre sans l'aimer, même la tireuse d'élite rencontrée plus tard à Pakrac me sembla d'un professionnalisme froid, et sans enthousiasme. C'est à ce moment-là, au tout début, qu'est née mon affection pour ce peuple mal aimé par l'histoire. Pour essayer de comprendre cette situation surprenante, j'ai eu l'idée de demander à un grand magasin qui louait des cassettes vidéo quel était le film le plus demandé par ses clients. Le gars a pris un air louche, discrètement il m'a sorti une cassette « *Fucking fucks* » (Foutus foutres) dont l'imagerie de la jaquette ne laissait aucun doute sur le sérieux du contenu. J'ai expliqué au gars que je n'étais pas un ecclésiastique ayant fait vœux de célibat mais pas celui de se passer d'orgasme manuel, et que je n'avais donc pas besoin de leurres pour me satisfaire, enfin, pas à ce moment-là. Il a cherché ailleurs, et m'a remis une cassette dont le titre « *Moving* » (déménagement) et la jaquette n'évoquaient rien de pornographique. J'ai regardé le film, me demandant à chaque séquence pourquoi ce navet plaisait tant aux citoyens croates en ce moment. Un film, c'est comme un rêve rêvé par un autre qui vous impose son inconscient, c'est aussi éphémère, ou puissant, qu'un vrai rêve. Alors j'ai compris : un pauvre type, un noir américain, est méprisé et persécuté par tout le monde : sa femme, sa fille, ses voisins, et jusqu'à son employeur qui lui fait perdre son boulot : il est ingénieur mécanicien... quelque chose comme ça. Pour retrouver un emploi, il doit déménager, ce qu'il fait, et tout bascule dans la catastrophe : il perd tout, les déménageurs le volent, il est humilié de tous côtés. Alors il se transforme en Vengeur, et il écrase les uns après les autres ceux qui l'ont humilié... *happy end* ! Le film datait de 1988, Richard Prior jouait le rôle principal, et Alan Metter avait gratiné le navet. La guerre avait transformé cette série B en chef d'œuvre

qui, à la perfection, décrivait l'inconscient politique des citoyens de la Croatie : des gens simples, naïfs, pas très vaillants mais travailleurs, bref des moutons, mais des moutons intelligents, qu'une accumulation d'injustices et d'humiliations transformait momentanément en loups.

Je n'ai rencontré qu'un seul jeune Croate qui prenait son pied à tuer, mais il était trop délirant et primaire, il était d'un petit village en Herzégovine, il en faisait trop. Je suppose qu'il n'a pas survécu. Il y en avait certainement d'autres, des étrangers notamment, des jeunes venus de France, d'Angleterre, ou d'ailleurs pour casser du communiste, du serbe, du n'importe quoi... et des vieux oustachis, riches comme Crésus, qui débarquaient à l'hôtel Dubrovnik avec chapeaux de cow-boys, chemises noires, et colts chromés à la ceinture. Les groupuscules néo-nazis envoyaient aussi des parlementaires européens, lorsqu'ils en avaient quelques-uns. Je parle des premières semaines, des premiers mois, lorsque tout semblait promis au chaos et que les gens attendaient l'arrivée des chars yougoslaves.

Les Croates recevaient ces drôles de zèbres d'extrême droite avec gêne, mais ils n'avaient pas le choix, car les zozos avaient des sous dans leurs valises, des contrats pour les armes, ou pour l'achat de matières premières afin de relancer les industries d'armement du pays. À la même époque, il y avait aussi Paraga, qui se réclamait ouvertement du régime des oustachis, qui paraissait avec ses chemises noires et avait son siège pas loin de l'hôtel Esplanade (aujourd'hui le « Régent »), le plus luxueux hôtel de Zagreb où logeaient les diplomates de haut rang. Ça faisait désordre. Je suppose que c'est de ce moment que date le second malentendu entre la Croatie et l'Europe ... disons... l'Europe « libérale » au sens où Bobby emploierait ce terme qui, aux USA, signifie de gauche, avec d'infinies nuances, mais des nuances « de gauche », même si, en France, cette gauche-là a des accents « de droite ». Ce fut un grand malheur, et il se continue, car ces idées libérales de

gauche sont le fond commun de l'idéologie dominante bien pensante de l'Occident à notre époque, elle peut se résumer dans une caricature : « Tout le monde est gentil ; et celui qui ne l'est pas encore, il va le devenir si l'on est gentil avec lui ». Si l'on n'avait eu que cela à opposer aux nazis, on dirait tous *Heil Hitler* aujourd'hui. Certes, c'est mieux que si l'idéologie dominante de l'époque était fascisante, mais comme n'importe quelle idéologie, c'est dangereux.

C'est une idéologie qui vient de loin ; en fait, de l'époque des Lumières, avec les philosophes Leibniz et Rousseau qui ont créé l'esprit de leur temps, lequel après mai 68 s'est dégradé en idéologie bien pensante et tiers-mondiste. Une idéologie qu'en son temps Voltaire avait en partie raillée dans *Candide*, qui parcourt la misère du monde en répétant la formule du système : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ». Une autre critique, de la même époque, et plus pertinente encore, car fondée sur l'expérience directe de l'âpre réalité du monde, est due au navigateur explorateur Monsieur de Lapérouse, qui vient d'apprendre le massacre de douze de ses hommes par quelques centaines d'indigènes de l'île de Maoua en Polynésie, le 11 décembre 1787. Une des raisons du massacre, selon Lapérouse, est que le chef de cette mission pacifique, qui ramenait de l'eau fraîche pour les équipages, n'a pas voulu faire usage de ses armes. Parmi les massacrés, il y avait le Chevalier de Lamanon, le physicien, minéralogiste et météorologiste de l'expédition, un de ceux qu'à l'époque on appelait « les philosophes ». Dans une lettre, Lapérouse écrit :

« Je suis mille fois plus furieux contre les philosophes qui exaltent tant les sauvages que contre les sauvages eux-mêmes. Ce malheureux Lamanon me disait la veille de son massacre : « Qu'ils valent mieux que nous » ».

C'était le début de ce culte des peuples exotiques, qui, perçus comme victimes, sont nécessairement purs de tout mal, et porteurs d'un avenir radieux, et socialiste. Avec pour corollaire, une satanisation des Occidentaux, qui, perçus comme bourreaux, ont nécessairement tort, et doivent être détruits pour que les victimes puissent enfin créer leurs avènements radieux, et socialistes. C'est oublier que cette mécanique idéologique créée au XVIIIe siècle, monstrueusement simplifiée, a servi aux nazis pour justifier leurs crimes : ils étaient des victimes, des bons sauvages, qui se défendaient contre de féroces bourreaux juifs. En passant par Franz Fanon et Jean-Paul Sartre, jusqu'à Bourdieu et Co, une certaine idéologie de l'exaltation des sauvages, faisant fi de toutes ses conséquences, s'est montrée extraordinairement persistante en France, où certains intellectuels ont placé toutes leurs espérances dans l'humanité nécessairement bonne des sauvages. Alors malheur à ceux qui ne sont pas considérés comme des membres naturels du club des sauvages bien pensants ! Dans la région, il n'y eut que les Croates. Tous les autres reçurent spontanément leur certificat de bien pensance, surtout les musulmans, qu'ils soient Bosniaques ou Kosovars ; les Serbes perdirent progressivement le leur, lorsqu'ils s'attaquèrent aux musulmans. Tant que les Serbes n'avaient tué que des Croates, ça pouvait aller. Bobby n'a pas échappé à cette pensée bien pensante qui est aujourd'hui l'idéologie dominante en Occident, surtout lorsque le gouvernement US est démocrate, ce qui était alors le cas. D'ailleurs Bobby était un démocrate, comme moi il aimait bien Clinton : une rareté chez les gens de la CIA.

« Ils » avaient envoyé Bobby pour qu'il soit un des conseillers militaires du président Izetbegovic. « Ils », je ne sais pas qui c'est, mais, pour sûr, Bobby n'était pas venu tout seul. C'était au tout début de la guerre, en mai 1992. Les Musulmans de Bosnie étaient totalement enfoncés par l'armée serbe. Il n'y avait que quelques militants de la Ligue Patriotique pour défendre le pays, à Sarajevo c'était souvent des gangsters de petite renommée. Épaulés par la

Croatie, les Croates de Bosnie étaient mieux préparés. Alors, au début, ce sont les Croates de Bosnie qui ont combattu pour les Musulmans. C'est comme ça que Bobby a commencé à entrer en contact avec les Croates. À Zagreb, on recevait des milliers de réfugiés musulmans qui venaient s'ajouter aux Croates de Croatie, de Bosnie, et à ceux de l'Herzégovine. Au plus fort de la crise, en 1992-1993, la Croatie a accordé l'asile à quelque 700.000 réfugiés et personnes déplacées par le conflit, tant Bosniaques que Croates. On était loin des 8 millions de Français déplacés pendant l'été de 1940 ou le million de Pieds noirs d'Algérie... mais c'était beaucoup pour la Croatie. Pour soulager les Croates dans leur charge humanitaire, de nombreux pays européens, et quelques autres, ont accepté de recevoir, au moins temporairement un certain nombre de ces réfugiés. J'avais des amis Croates qui se désolaient de cet afflux de gens en fuite et me disaient : « Depuis le début, on leur a dit de s'organiser ; on leur a dit qu'après nous, ils étaient les prochains sur la liste des Serbes. Ils ne nous ont pas crus, ils croyaient que la guerre allait les épargner. Quels cons ! » La réaction était excessive, car, jusqu'au dernier moment, les gens intelligents et de bonne volonté ont cru que le conflit serait évité. La femme que j'aime était alors une journaliste connue de la radio et de la télévision yougoslave, elle travaillait et vivait à Belgrade. Quelques mois avant la guerre, elle avait rendu visite à une amie journaliste envoyée en reportage de longue durée à Sarajevo. Cette amie s'appelait Slavica, une très bonne journaliste, elle était Serbe, elle avait interviewé tous les chefs des factions ethniques : ils négociaient un accord dont en vérité les Serbes ne voulaient pas. Elle était terrorisée, elle **savait** que la guerre allait venir, elle n'osait pas l'écrire mais elle le disait à sa rédaction, à la femme que j'aime, à tous ceux auxquels elle pouvait se confier. Personne ne la croyait. Sa rédaction avait décidé de la retirer de Sarajevo où sa sensibilité trop vive semblait lui avoir ôté tout sens de la réalité. Lors de sa visite à Slavica, la femme que j'aime a trouvé que la vie à Sarajevo était normale. Elle s'est inquiétée pour la santé mentale de son amie, surtout après une soirée au cinéma.

Pour la première fois à Sarajevo on passait en continu les deux films de « *Terminator* » où Schwarzenegger fait péter l'écran. Dix minutes après le début du film, Slavica a quitté la salle, en larmes, elle a expliqué à la femme que j'aime qu'elle ne supportait pas de voir sur écran ce qui allait bientôt arriver à tout le pays. C'était le début de septembre 1991, la nuit, Slavica dormait recroquevillée comme un fœtus, la tête cachée par draps et couvertures. Elle disait à la femme que j'aime : « Tu ne peux pas savoir, toutes ces négociations ne sont qu'un spectacle, ils pensent des choses monstrueuses, ce sont des fous. Il n'y a que mon voisin Izetbegovic qui y croit encore ». Il se trouve que Slavica logeait dans le même immeuble que le futur président de la Bosnie.

Les gens intelligents, à Belgrade et ailleurs en Yougoslavie, n'ont cru en ce que disait Slavica, qui faisait alors une cure de repos en Macédoine, qu'au début du mois d'avril 1992, lorsqu'il y eut les premiers tirs... et encore, pour les journalistes de la télévision (les caméramans filmaient des hauteurs de la ville), ces vues plongeantes de gens courants en tous sens semblaient encore irréelles, comme une mise en scène, une suite de « *Terminator* ». La guerre n'est devenue une réalité absolue que ce jour d'avril où une chanteuse musulmane célèbre dans tout le pays, Hanka Paldum, une très belle femme, fut interviewée par la télévision. Elle était chez elle, dans son *avlia*, l'atrium typique des maisons musulmanes de Sarajevo. Elle était en peignoir et portait des *nanule*, des mules traditionnelles dont les semelles sont en bois et qui claquent sur le pavé des cours. C'était un matin calme, elle n'était pas maquillée, ce qui ne l'empêchait pas d'être belle, généreuse dans ses formes comme dans sa voix. Soudain, il y eut des tirs nourris qui se répondaient, le beau visage de Hanka Paldum se contracta, il exprima la peur, alors que jusqu'à cet instant pour toute la Yougoslavie il avait exprimé le charme. Elle saisit la manche de la veste du journaliste qu'elle secoua avec véhémence, et le visage magnifié par la peur et l'absence de

maquillage, de sa voix que tout le monde avait l'habitude d'écouter chanter, elle dit dans une angoisse qui fit entrer tout le pays dans le même cauchemar : « Mais qu'est-ce qui nous arrive ? Mais que sommes-nous en train de faire ? Dites-le-moi, dites-le-moi ? » Le journaliste n'a pas su répondre. Il y a quelques mois, Hanka Paldum est venue chanter à Zagreb, en moins de trois jours tous les billets de son concert ont été vendus.

Le moins que l'on puisse dire est que les relations entre les Croates et les Musulmans sont complexes. Lors de la conquête des Balkans par les Turcs, au début, aux XVe et XVIe siècles, les Turcs ont suivi le Coran à la lettre pour ce qui concerne la politique à suivre contre les infidèles : massacre, libération contre rançon, esclavage ou paiement de la taxe spécifique que le Coran impose aux infidèles. Puis, lorsque les fronts entre les armées des Habsbourg et celles du sultan se sont stabilisés, afin de défendre leurs frontières régionales au moindre coût, et ne pas risquer d'être pris à revers, les Turcs ont favorisé les conversions à l'islam. Le processus des conversions a été d'une grande complexité, il semble avoir davantage touché la noblesse que les gens du peuple, les nobles préservant ainsi leurs droits domaniaux. Ce processus s'est poursuivi sur plusieurs siècles. Dans l'ensemble, il n'y a pas eu un grand nombre de Turcs d'Anatolie ou d'ailleurs qui ont été transplantés de force en Bosnie-Herzégovine. Dans sa grande majorité, la population musulmane de cette région est formée par les populations indigènes converties à l'islam et, de ce fait, dotées d'une double identité, celle d'origine : le plus souvent croate, ou serbe, (albanaise en Albanie, au Kosovo et au Sanjak) ; et celle surajoutée par la religion et par les mœurs musulmanes. Jusqu'à 1967, lorsque Tito a créé la nationalité musulmane, les musulmans de Bosnie-Herzégovine étaient de nationalité « indéterminée » selon leur carte d'identité. Pourtant, ces citoyens yougoslaves savaient, en général, s'ils étaient Croates ou Serbes, de par la tradition familiale mais aussi du fait qu'ils parlaient dans leur village un patois rattaché aux trois sous-groupes du serbo-croate :

le Kajkavien, le Chtokavien et le Chakavien, qui avaient abouti au Croate. À partir d'un fond linguistique commun, d'autres processus avaient produit la langue serbe. Si l'on considère qu'une langue est une structure, le Croate et le Serbe sont la même langue qui s'écrit dans des alphabets différents : alphabet latin pour le Croate, cyrillique pour le Serbe ; si l'on considère qu'une langue est une pratique, le Croate et le Serbe sont deux langues différentes bien que compatibles, puisque, sans grande difficulté deux locuteurs, chacun parlant sa langue, peuvent se comprendre. Linguistiquement rattachés aux Croates, et parfois aux Serbes, les musulmans de Bosnie pratiquaient un islam qui était plus une identité de réaction à celle des deux autres, qu'une foi religieuse au sens strict. De leur culture d'origine, les musulmans de Bosnie avaient conservé de nombreux traits dans leur vie quotidienne : ils ne pratiquaient pas la polygamie, ils consommaient de l'alcool, et il n'était pas rare qu'ils consommassent du porc. Du temps où il était le guide suprême de l'État indépendant de Croatie, Ante Pavelić, originaire de Bosnie, vantait la « pureté croate » des musulmans de la Bosnie et de l'Herzégovine, qui, en effet, constituaient la majorité de ses sbires. D'ailleurs, le 21 janvier 1944, lors d'une visite officielle à Ante Pavelić, le grand mufti de Jérusalem, Haj Amin al Husseini, qui avait trouvé refuge à Berlin auprès d'Hitler, avait en Bosnie déclaré aux musulmans engagés dans les SS : « Il y a d'importantes similitudes entre les principes islamiques et le national-socialisme, par exemple l'affirmation des valeurs guerrières et de camaraderies... l'idée d'ordre aussi. » Un peu plus tard, sur la radio allemande, le 26 mai 1944, le grand mufti avait décrit Tito comme « un ami des juifs et un ennemi du Prophète ». (Robert Fisk, « *The great war for civilisation* », Harper Perennial, 2006, p.444).

Je crois que Bobby a perçu la complexité de l'identité des Musulmans de Bosnie dès le début de la guerre : vers la fin du mois d'avril 1992. Le siège de Sarajevo avait déjà commencé, mais les tirs et les bombardements n'étaient pas encore denses et

meurtriers, l'artillerie serbe n'était pas fermement établie sur le mont Igman. C'était comme si la guerre faisait ses griffes. En soirée, une belle soirée de début du printemps à Sarajevo : des restes d'hiver, mais un début de joie de vivre estivale et nocturne. Le restaurant à la mode, *Istiga*, était plein. Soudain des tirs, la clientèle s'affole, il y a un début de panique, Bobby, qui en a vu d'autres, juge qu'il n'y a pas encore lieu de s'inquiéter. Évidemment, pour des civils, qui, vu l'âge moyen des consommateurs, n'ont pas encore connu de guerre, la peur est puissante et contagieuse. Un homme à cheveux blancs, de petite taille, grassouillet, à la peau très blanche, au beau visage d'empereur romain (celui d'Adrien peut-être) se lève. Alors que la panique est sur le point de créer une fuite chaotique, et plus dangereuse que les balles, il prend la guitare d'un musicien de l'orchestre, machinalement l'accorde et commence à chanter d'une voix puissante et douce :

« Ma ville et moi, ensemble nous avons grandi
 « Le même ciel bleu comme page blanche
 « Où s'écrit la première rime
 « À l'ombre du mont Trebević nous rêvions un rêve
 « Qui allait croître le plus vite ?
 « Qui serait de plus en plus beau ?

« Sarajevo, mon amour

« Tu étais grande, je venais de naître
 « Du mont Igman, avec un sourire
 « Tu m'as offert un songe
 « L'enfant qui grandit
 « Tombe amoureux de toi
 « Je suis resté ici
 « Enchaîné à ma ville

« Sarajevo, mon amour

Les fuyards ont regagné leurs tables, repris leurs chaises, et par l'effet du hasard, mystère du monde, la fusillade a cessé. Les gens ont écouté dans le silence, en pleurant. Entre deux sanglots la traductrice que le président avait attachée à Bobby traduisait les paroles de la chanson que chantait Kemal Monteno, il en était l'auteur, parole et musique, il était un artiste connu dans toute la Yougoslavie, de père italien et de mère bosniaque musulmane : un homme de sang impur donc, comme tout le monde en Europe. Un homme qui, comme dans sa chanson, refusera de quitter Sarajevo assiégée, et assassinée. Il était trop gros au début du siège, il fut trop maigre à sa fin. Il avait composé la chanson en 1976, elle chantait un monde qui, en ces derniers jours d'avril 92, commençait son agonie :

« Sombre est le corso
 « Chargé de soupirs éclos
 « Des yeux bleus
 « Des mots doux

« Sarajevo, mon amour

« L'enfant est maintenant un homme
 « L'hiver a recouvert les coteaux
 « Blancs mes cheveux et le parc aussi
 « Mais la neige finira

« Le printemps, la jeunesse empliront la ville
 « Ma seule ville
 « Sarajevo, mon amour

De tous les peuples de la région, les Musulmans sont ceux qui ont le plus perdu dans la guerre. En dépit de leurs souffrances, après de terribles sacrifices, les Croates ont gagné leur

indépendance, ils ont à la fin recouvré tous les territoires perdus. Les Serbes n'ont perdu que leur folie et le Kosovo, et, ce qui est plus grave, leur fierté : voici que, eux, les héros indomptables victimes des barbaries turques et nazis, ils rejoignent le camp des peuples criminels, comme les Japonais et les Allemands. Mais les Musulmans ont tout perdu, tout, puisqu'ils ont perdu leur identité, celle que proclamait la chanson chantée par Kemal Monteno. Moi, ma seule espérance, c'était qu'en proclamant cette perte, je me trompasse, que je péchasse par illusion réaliste, la plus commune, la plus facile, comme Charles de Gaulle, le 31 juillet 1962, lorsqu'il confiait à Alain Peyrefitte, le porte-parole de son gouvernement :

« Comment voulez-vous que les Croates, les Slovènes, les Serbes, les Bosniaques ne se tirent pas la bourre ? Ils n'ont pas la même religion, ils ont subi des occupations différentes, les uns ont résisté, les autres ont collaboré, tous se haïssent. Ce sont des nations antagonistes, qu'on a prétendu après la première guerre enfermer dans la même cage. Tout ça ne tenait pas debout et Tito n'est pas sans mérite de faire tenir tout ça debout. » (« C'était de Gaulle », Éditions de Fallois/Fayard, 1994, tome I, p.296)

Pendant sa première année à Sarajevo, en 1992, Bobby a pris la mesure d'Izetbegović, un homme que les événements ballottaient en tous sens, d'où, souvent, ses incohérences et ses mensonges, et qui, pour tenir tête au tumulte ne savait que s'appuyer sur sa foi musulmane. Izetbegovic n'était pas un Musulman identitaire comme la majorité de ses concitoyens, il y croyait vraiment, il croyait que le Coran avait réponse à tout, comme Yasser Arafat avec lequel il avait de longues conversations téléphoniques. Alors il a joué toutes les cartes à la fois, démocrate à l'américaine avec les Américains ; apôtre de la tolérance avec les Européens ; cosmopolite avec les intellectuels français... mais, pour les choses sérieuses, il est allé chercher ses soutiens dans les pays musulmans. Les premiers à se manifester furent les Iraniens qui apportèrent des

fonds et des armes. L'imam Khomeiny avait prédit que la Bosnie musulmane serait la tête de pont d'une invasion musulmane de l'Europe, alors les Iraniens suivaient l'injonction du guide suprême de la révolution islamique. Toutefois, il y avait dans cette affaire une autre dimension, celle de la guerre qui, depuis des siècles, oppose les chiites aux sunnites ; et, aujourd'hui, pour faire bref, les Iraniens au reste du monde musulman qui est sous la bannière de l'Arabie Séoudite dont le drapeau couleur du prophète clame en lettres blanches la profession de foi de l'islam. Alors Izetbegović est allé chercher des fonds en Arabie, chez les wahhabites, des sunnites purs et durs, pour contre balancer l'influence chiite. Dans la foulée, des pays musulmans lui ont fourni leurs ex-combattants de l'Afghanistan, de la Tchétchénie, et autres fronts chauds de la guerre sainte : des Égyptiens, des Syriens, Palestiniens, Algériens...qui sont venus renforcer son armée de Musulmans en voie d'islamisation correcte. J'ai vu de près le désarroi des musulmans de Bosnie face à l'arrivée des barbus wahhabites.

Ce jour-là, en mai 1992, j'étais chez le mufti de Zagreb qui nous aidait à organiser l'aide aux réfugiés musulmans de Bosnie. Nous avons plus ou moins réglé nos affaires et notre conversation avait pris un tour plus détendu, il me disait que, pour lui, l'islam était une forme de spiritualité qui, en aucune façon, ne l'opposait à ses collègues catholiques, orthodoxes ou juifs. Malheureusement, me disait-il, « Pour les juifs, les gens de Pavelic en ont tué beaucoup, surtout à Sarajevo et à Zagreb. Pavelic ne nous a pas rendu service dans la région. À Zagreb, il voulait transformer en mosquée le pavillon Meštrović, sur la place « des victimes du fascisme », celle que Tudjman vient de rebaptiser « Place des Grands Croates »... J'espère qu'il n'y inclut pas Pavelic... Tudjman a une conception particulière des grands hommes... Quand les partisans ont libéré Zagreb, ils ont immédiatement fusillé mon prédécesseur, le mufti... un vrai collabo ! » Cette évocation du passé l'avait assombri, il but une gorgée de café dans la petite tasse qui lui faisait face. Ce geste lui a permis de changer

de sujet de conversation, il est revenu à ses propos oecuméniques, en quelque sorte. Il m'expliqua qu'il aimait cette façon qu'avaient les gens des villages de Bosnie de fêter toutes les fêtes religieuses des « gens du livre », il avait ri en me disant : « C'est peut-être pour cela que la réputation des gens de la Bosnie n'est pas d'être de grands travailleurs, comme les Slovènes, ou les Croates de Zagorje ». Il m'offrait le café, à la turque évidemment, il nous était servi par des jeunes filles musulmanes de Bosnie, qui, non seulement n'étaient pas voilées, mais portaient des minijupes si courtes que lorsqu'elles s'accroupissaient pour me verser mon café, elles me donnaient une vue charmante et voilée sur certains aspects de leurs anatomies. Il n'y avait là rien de lubrique, ces jeunes filles se contentaient de vivre comme elles avaient l'habitude de le faire chez elles, à Sarajevo ou dans une autre grande ville de Bosnie. L'incongruité tenait aux petites tables basses et aux fauteuils courts sur pattes dans lesquels nous étions assis, une sorte de compromis entre la vie à l'oriental qui se fait le plus souvent au raz du sol et la vie à l'occidental qui se passe un peu plus haut. À l'évidence, ces jeunes filles réfugiées qui venaient d'arriver avaient l'habitude de servir le café sur des tables plus hautes. L'exposition des culottes se faisait donc en toute innocence, enfin, plus ou moins car une femme n'est pas toujours responsable du désir qu'elle crée ; au fond, c'était comme dans le reste de l'Europe, et « honni soit qui mal y pense ! »

On a frappé à la porte du bureau de l'imam. Sa femme lui servait de secrétaire, elle était une Croate musulmane, il y a une minorité de Croates musulmans à Zagreb. Elle a fait entrer un petit groupe de barbus bien propres, en djellabas blanches éclatantes, les cheveux coupés très courts, mais pas raz. Ils ont eu un regard circulaire sur la pièce, ils ont fait une sale gueule aux filles en minijupes, à l'infidèle que je suis, et même à l'imam qui, c'est logique, ne leur a pas semblé très catholique. Le choc culturel était pour tout le monde : les filles en minijupes se demandaient qui étaient ces barbus en maxijupes ; la femme de l'imam sentait la

colère des barbus mais n'en comprenait pas la cause ; l'imam, plus au courant des mœurs arabes, se demandait qui était musulman, lui ou eux ; moi, je voyais que cette guerre venait d'ouvrir la boîte de Pandore de l'islam radicale ; quant aux barbus, ils voyaient Satan dans ses œuvres : femmes, femmes, femmes. Après un « *Salamalekoum* », qui fut suivi qu'une profession de foi musulmane (« il n'est de Dieu que Dieu et Mohamed est son Prophète ») qui fut prononcée comme un exorcisme, le porte-parole des barbus annonça qu'il représentait une organisation caritative musulmane qui venait apporter de l'aide à ses frères musulmans de Bosnie. Il présenta ses compagnons, il y avait parmi eux un représentant d'une banque islamique qui avait des fonds à distribuer pour aider la cause musulmane. On m'a fait comprendre que j'étais de trop. Les filles aussi, elles ont vidé les lieux en gloussant.

Dans le tumulte de la guerre, il a fallu deux ans pour que l'option islamiste soit visible dans le jeu d'Izetbegovic qui jouait un jeu de mensonges inévitables. Ce jeu pouvait passer pour un pragmatisme contraint et forcé. Celui d'un homme qui, comme Tudjman, pour ne pas perdre la guerre n'avait pas le loisir de choisir ses bienfaiteurs, ce qui n'était vrai qu'en partie. Côté CIA, on était dans l'embarras, on venait de sortir d'une longue période pendant laquelle on avait encouragé l'islam pour qu'il saigne à mort l'URSS en Afghanistan. On en conservait des nostalgies de guerre froide mêlée de guerre sainte, et une admiration pour la virilité utile et sympathique de ces « fous de Dieu » qui cassaient du Soviet avec une belle conviction. C'était oublier que la Russie des Soviets, par sa filiation marxiste, était fille de la rationalité européenne, et que ceux qui en Afghanistan la combattaient n'étaient pas les enfants de la liberté, mais ceux des forces obscures d'une ancienne et nouvelle barbarie. C'est quand il a vu arriver les barbares à Sarajevo, et vu le traitement préférentiel que le président leur accordait, que Bobby a commencé à avoir des doutes.

Bobby avait une petite amie Musulmane à Sarajevo ; Izetbegovic, qui avait un pied dans toutes les cultures, comme n'importe quel Bosniaque normal, ne s'en offusquait pas, comme l'eût fait un Arabe coraniquement correct ; mais il le taquinait sur ce point, il lui disait que, selon sa religion, (Bobby était épiscopalien), il était en état de péché. Bobby avait répondu : « C'est vrai, c'est un péché. Il est bien agréable », un dialogue inattendu s'était noué avec le président :

- Sur ce point, l'islam est plus tolérant. Il nous permet quatre femmes. Pas besoin de maîtresse.
- Vous croyez que les femmes vont tolérer cela longtemps ?
- Évidemment, c'est notre culture, c'est notre religion.
- Même les femmes non musulmanes qui épousent un musulman ?
- C'est leur affaire ! De toute façon, je suis opposé aux mariages mixtes, s'il y en avait moins eu dans la Yougoslavie de Tito, et même avant, nous ne serions pas dans la situation où nous sommes aujourd'hui !
- Je ne comprends pas.
- Au recensement de 1991, 33% des couples étaient mixtes. Sans eux, notre situation serait simple, comme celle des musulmans algériens lors de leur guerre contre les Français, nous serions tous regroupés sur nos territoires respectifs, et nous pourrions organiser nos indépendances sans passion, sans nous faire la guerre.
- Donc, selon vous, les mariages mixtes sont la cause de la guerre ?
- C'est tout de même plus compliqué... disons qu'ils ont rendu la situation plus difficile.
- Sur le terrain, je vois de plus en plus de combattants musulmans arabes épouser des filles des villages de Bosnie, vous n'êtes donc pas toujours contre les mariages mixtes.
- Mais ce ne sont pas des mariages mixtes ! Ces combattants sont de très bons musulmans !

Là, Bobby avait compris. Sur le long terme, Izetbegovic misait sur l'islamisation pure et dure de la Bosnie, grâce à l'apport d'un sang neuf, celui des combattants islamistes qui allaient faire souche et, à terme, re-islamiser un pays qui, sous l'influence du communisme, et de l'Europe, risquait de perdre son identité musulmane.

Il y a là un problème particulier. Il s'est posé à un autre pays de la Méditerranée longtemps occupé et influencé par les « Européens » : l'Algérie. Les accords d'Evian prévoyaient une large coopération entre l'ex-métropole et l'Algérie indépendante, ils prévoyaient la double nationalité pour les Français d'Algérie, que l'on appelait couramment « les Européens ». Il n'y a que sur le dossier pétrolier, et les installations d'expérimentation de la bombe atomique française que ces accords ont été, plus ou moins, respectés par les gouvernements algériens. Pour le reste, l'Algérie indépendante s'est lancée dans une politique active de « récupération de sa personnalité arabo-musulmane », obérée par 130 ans de colonisation française. L'idée était que du passé, il fallait faire table rase, comme le dit la chanson. Malheureusement pour toutes les idéologies anhistoriques : on ne rase jamais son passé, il repousse toujours, monstrueusement parfois. Rien n'est plus têtu que la mémoire des peuples, une mémoire qui, tantôt dit la vérité, tantôt tisse un mensonge.

Pour récupérer sa personnalité arabo-musulmane, l'Algérie a commencé par procéder au nettoyage ethnique de son territoire en forçant au départ environ un million de Français. Dans le même mouvement, l'Algérie a procédé à l'élimination de ceux que le FLN appelle les « collaborateurs », car 130 ans de présence française avaient créé des liens : entre un et deux millions d'Algériens musulmans qui étaient pour la France ; on discute encore pour savoir combien ont été massacrés après les accords d'Evian ; quelques 300.000 ont pu venir en France. Puis, progressivement, la langue française a été remplacée par la langue

arabe. Cela a posé des problèmes redoutables dont l'Algérie ne voit pas encore la fin. Outre le fait qu'en Algérie il existe une très forte minorité berbérophone, et non arabophone, pour laquelle l'Arabe est, aussi, une langue « coloniale », il existe plusieurs façons de parler la langue arabe. Au lieu de choisir comme langue officielle du pays l'Arabe du Maghreb qui était très abondamment utilisé, le gouvernement du général Boumediene a opté pour celui du Moyen-Orient, qui, pour un grand nombre de gens était, à bien des égards, une langue quasi étrangère. Évidemment, il s'agissait d'un choix idéologique : panarabisme, religion... Le prix à payer sera très lourd. Il fallait beaucoup d'enseignants pour répandre dans le pays cette langue, qui, à certains égards, était nouvelle. L'Algérie a alors importé, à ses frais, des milliers de professeurs de langue arabe du Proche Orient : des Syriens, des Irakiens, des Égyptiens... qui étaient en général politiquement indésirables dans leurs pays d'origine. Les plus sympathiques étaient les Irakiens, souvent des communistes qui avaient été torturés dans les geôles de Sadam Hussein. Un de mes amis a vécu en Algérie dans ces années-là, et il se souvient de l'un d'eux dont une moitié du visage, sauf l'œil et la bouche, était une cicatrice boursouflée. Il avait raconté son passage à l'acide. Il avait eu de la chance, des camarades russes avaient obtenu sa grâce, et son exil en Algérie, où il enseignait l'Arabe, et un peu le communisme, à des étudiants qui ne croyaient pas en Dieu. Mais en général, ces politiquement indésirables étaient des salafistes et autres frères musulmans issus des prisons d'Égypte, de Syrie et d'ailleurs. Il ne se souvient pas d'avoir rencontré de Séoudiens, eux, ils finançaient les constructions de mosquées et de médersa (les écoles coraniques). Alors, tous ces gens remplis de haine, en raison des tortures subies et de la violence de leur idéologie coranique, répandaient leur poison. Un poison d'autant plus facilement absorbé qu'il était répandu dans des esprits frustes et naïfs, des fils de paysans que les autorités encourageaient à entrer massivement dans les médersas et dans les sections arabisées des universités algériennes. Tant l'idéologie officielle que l'idéologie diffuse n'incitaient pas les jeunes paysans

à devenir des artistes, des peintres sur verre par exemple comme dans la Podravina de Croatie, non, car l'islam est iconoclaste. En outre l'idéologie officielle proclamait, dans les journaux arabisés et dans les discours officiels, dans un Arabe qui, parfois, était encore laborieux, que les jeunes arabisés étaient l'avenir du pays, alors que les étudiants qui étudiaient « encore » dans le système francisé étaient le passé. À la sortie des medersas et des sections arabisées des universités, les fils des paysans savaient par cœur le Coran, lisaient les commentaires de Sayyid Qutb (un idéologue des Frères musulmans en Égypte), et se délectaient de tous les épisodes de la guerre contre la France et contre ses collaborateurs... leurs savoirs se limitaient à cela, ou presque. Par contre, et sans parler de l'élite de l'élite qui étudiait dans des universités américaines, les enfants des bonnes familles qui avaient suivi le cursus des sections encore francisées raflaient tous les postes dans les sociétés nationales pétrolières et autres, ainsi que les meilleurs postes dans la haute administration. Chômeurs, où, au mieux enseignant le Coran dans une médersa, les fils de paysans se sont vus floués. Le Coran était là pour justifier et soutenir leur rage, et la geste de la révolte algérienne contre la France donnait un modèle d'action à la fois coranique correct et perpétuellement valorisé dans le discours officiel qui faisait de la haine contre les Français une vertu. Les fils de paysans allaient prendre tout cela au sérieux, ils allaient refaire le Califat, combattre un état algérien présenté comme un simple avatar de l'ex-puissance coloniale, et déclarer la guerre sainte à la France en 1999.

Dans les universités algériennes, on a vu apparaître vers 1980 des barbus vociférants. On a vu se multiplier les jeunes femmes voilées, que les étudiantes frondeuses appelaient « les 404 bâchées » (ce véhicule utilitaire Peugeot était alors très populaire en Algérie). En quelques années, ces barbus vociférants sont devenus des combattants « sur le chemin d'Allah » qui ont généré une guerre civile qui a déjà fait plus de 100.000 morts en Algérie, et qui continue. Le 14 décembre 1993, ils ont battu à mort et

égorgé douze ouvriers croates qui travaillaient au barrage hydroélectrique de Tamezguida, à une soixantaine de kilomètres d'Alger. Il serait faux de croire que ce massacre n'avait pas de lien avec la guerre en Bosnie. La période de mars à septembre 1993 fut marquée par de nombreux massacres de Croates et de Serbes par l'armée musulmane de la République de Bosnie-Herzégovine, principalement dans la région de Travnik, et de Konjic proche de Sarajevo, où se trouve le village où naquit le guide suprême des oustachis, Anton Pavelic. Dans la zone d'Ahmici, vers le 21 avril 1993, des éléments d'une unité anti-terroriste croate massacrèrent plus d'une centaine de musulmans, hommes, femmes et enfants. Dans d'autres régions de Bosnie, l'artillerie serbe avait ponctuellement appuyé les musulmans dans leurs attaques contre les forces croates ; ailleurs les Croates s'étaient parfois joints aux Serbes pour massacrer les Musulmans. La tentative de partage de la Bosnie entre Serbes et Croates avait commencé en mars avril 1993. Jusqu'en février 1994, lorsque Tudjman renonça à la création d'une grande Croatie, cette guerre entre trois adversaires aux alliances opportunistes fut une période de confusion sanglante paroxysmique.

On a beaucoup plus parlé de la guerre dans l'ex-Yougoslavie, que de celle qui ensanglante l'Algérie depuis plus de vingt ans, pourtant le nombre des victimes, à ce jour, est équivalent ou presque. Si les autorités actuelles et futures de la Bosnie veulent se lancer dans une arabo-islamisation des musulmans du territoire fédéral qu'ils administrent, j'espère qu'ils sauront éviter d'allumer une nouvelle guerre dans la région, comme en Algérie, exemple parfait de ce qu'il ne faut pas faire : nier la complexité de son histoire pour bâtir un mythe identitaire univoque, et mortel.

Chapitre VII

C'est en mai 1992 que j'ai commencé mes négociations pour ravitailler Bihać (se prononce Bihach). Bihać est une petite ville musulmane de Bosnie autour de laquelle s'était créée une sorte de poche dont la très relative sécurité avait attiré de nombreux Musulmans. Des Musulmans de toute la Bosnie que les offensives serbes chassaient de leurs villages. La zone avait quelques défenseurs qui résistaient du mieux qu'ils le pouvaient. Quelque 200.000 Musulmans et quelques Croates survivaient dans ce que j'appelais la poche de Bihac. Cette zone avait la forme pointue de la Corne de l'Afrique exposée à l'Océan indien. L'Océan indien, en l'occurrence, c'était la *Krajina* des Serbes de Croatie qui avait pris les armes et prononcé son indépendance sous le nom de *Republica Srbska*. C'est là, dans la région de *Plitvička Jezera*, au printemps 91, qu'avait commencé la guerre en Croatie. Cette région est une splendeur naturelle. Une série de lacs aux eaux translucides d'émeraude liquide, en une succession de chutes magnifiques, donnent naissance à la rivière Korana. Je n'ai jamais compris pourquoi tant d'horreurs étaient perpétrées en des lieux splendides.

Au début, sur une population totale de deux cent mille personnes il n'y avait, dans la *Krajina*, qu'une centaine de gens armés déterminés à en découdre. C'est fou ce qu'une minorité armée et fanatisée peut provoquer comme dégâts dans une population civile désarmée, et non organisée pour faire face à la violence des violents. À présent, l'armée de la *Republica Srbska* était de facto incorporée à celle des Serbes de Bosnie, elle aussi intégrée à la JNA, l'armée de la Fédération commandée par les Serbes de Belgrade. Cet ensemble guerrier faisait le blocus de Bihac qui, de temps en temps, était bombardée par l'artillerie qui

campait sur les collines, à l'ouest de la ville. Au sud, dans la plaine, la ville et son arrière-pays étaient attaqués par les Serbes de Bosnie qui avaient récemment quitté l'uniforme de la JNA pour endosser celui de la police serbe locale, où celui des groupes paramilitaires spécialisés dans le crime de guerre. Situation caractéristique de cette guerre : les Serbes avaient une grande puissance de feu, mais ils manquaient d'hommes pour contrôler les territoires conquis. D'où l'importance du temps : manquant d'hommes pour occuper le terrain, les Serbes étaient forcés de mener une guerre de sièges et de terreur afin de forcer les populations indésirables à fuir. D'où l'importance et la rationalité perverse des actes de barbarie commis pendant cette guerre, où la terreur procédait au nettoyage ethnique aussi efficacement que l'intervention active d'une compagnie de soldats. Les groupes paramilitaires de Bokan et d'Arkan, les « aigles blancs », et les SDG (*Srbska Dobrovoljačka Garda*) qui s'étaient surnommés « les tigres », s'étaient fait une telle réputation de tortionnaires qu'il suffisait qu'un ou deux d'entre eux traversassent un village, proférassent quelques menaces, pour que le lendemain le village fût vide de tous ses habitants non serbes. De leur côté, les Bosniaques n'hésitaient pas à tirer sur leurs compatriotes qui tentaient de fuir les villes assiégées. C'était double bénéfique : cela empêchait les villes de se vider ; cela permettait d'accuser les Serbes de commettre des atrocités, afin de pousser les Occidentaux à prendre militairement parti pour la cause bosniaque, quitte à freiner la mise en place de l'assistance à la ville de Sarajevo, pour maintenir intacte et spectaculaire l'image médiatique de Sarajevo ville-martyre. Par ailleurs, les Serbes ne se privaient pas de commettre des atrocités, et, bien sûr, d'en accuser les Bosniaques ou les Croates. Il y avait pourtant une différence, une grosse différence entre les belligérants ; en matière d'atrocités, les Serbes y allaient franchement, à la louche et à la pelle, puis, à Srebreniza à la pelle mécanique ; les autres, plus faibles, y allaient à la cuillère, à soupe, ou à café, et en cachette.

Toutes les formes d'assistance envoyées par l'ONU étaient donc contraires aux buts des combattants serbes : les secours apportés aux villes assiégées étaient un frein temporel au nettoyage ethnique. Cet aspect de l'action humanitaire n'était donc pas perçu selon son mérite humanitaire par les états-majors, mais comme un acte de guerre d'un type particulier, jugé favorablement ou défavorablement par chaque camp, selon les circonstances. En effet, dans cette guerre régionale les belligérants avaient des perceptions du temps aussi changeantes que complexes : tout territoire nouvellement pris à l'adversaire avait besoin de temps pour que les traces de la présence précédente soient effacées (les lieux de cultes et les cimetières étaient rasés en priorité), et que le peuplement par des populations déplacées d'un autre lieu puisse commencer. D'où l'importance de l'action humanitaire, elle permettait de faire nourrir par l'ONU ces populations transplantées, ainsi que les combattants. Le jeu de la guerre avait donc, au moins, deux logiques contradictoires vis-à-vis de l'action humanitaire, et je vivais en permanence ces contradictions d'un jeu vicieux qui était en train de créer une nouvelle forme de guerre. Une fois, j'avais entendu un officier français parler de « la guerre humanitaire » qu'il menait dans cette région. Il avait raison.

Au début, ce sont les Serbes qui ont lancé ces jeux atroces, qui, lorsque j'étais sur le terrain me donnaient l'impression d'être un pion dans un jeu monstrueux mais rationnel, ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai appris que le général Mladic était un passionné joueur d'échecs. Puis, les Croates s'y sont mis ; et les Musulmans aussi, eux dont la situation militaire était, en quelque sorte, l'inverse de celle des Serbes : ils ne manquaient pas d'hommes sur leur territoire, ils manquaient tragiquement de puissance de feu. C'est une des raisons pour lesquelles cette guerre a duré si longtemps, ce mélange asymétrique de force et de faiblesse lui donnait une dimension de cruautés archaïques, comme dans l'Antiquité et au Moyen Age : le siège des villes, suivi du massacre et de l'expulsion des habitants, si la ville tombait, comme à

Vukovar et à Srebrenica. C'était l'histoire de la ville de Troie qui recommençait, nombreux sont ceux qui, rescapés des massacres, ont fui dans l'espoir d'aller fonder ailleurs une Rome nouvelle. L'avenir nous dira s'ils ont réussi.

J'étais allé voir les Musulmans de Bihać quelques semaines plus tôt. C'était mon premier voyage dans la Bosnie en guerre. C'est le général Morillon qui m'en avait donné l'occasion. Il m'avait convoqué, ainsi que le délégué du CICR : le Comité International de la Croix Rouge est le gardien des conventions de Genève (selon les idées formalisées par Henri Dunant) elles définissent le droit appliqué aux guerres. Morillon essayait d'obtenir un cessez-le-feu entre les Serbes et les Musulmans autour de Bihać, il avait besoin d'humanitaires pour renforcer sa main. La négociation se passait à Korenica où les troupes françaises avaient un centre, les Français avaient aussi un camp, plus important je crois, à une trentaine de kilomètres au sud dans la Krahina, à Donji Lapac. Ce n'était pas la première fois que je travaillais avec les Français.

Au commencement, nos ordres étaient de ne rien faire avec les militaires afin d'exposer à la face des combattants la neutralité angélique des humanitaires. De leur côté les militaires avaient ordre de ne pas interférer avec les humanitaires. Des deux côtés, cette guerre était nouvelle, et nous n'y avions rien compris. Comme toujours, nous appliquions des principes anciens, issus d'idéologies désuètes, à une situation nouvelle : ce que les Européens percevaient comme une sorte de guerre civile avait en outre les dimensions simultanées des guerres de libération nationale et des guerres internationales, sans compter les antiques guerres entre les citées Grecques, celles des Romains... Homère, Tucydithe, Jules César, modernisés en quelque sorte. C'était aussi une guerre où le mensonge, cet antique et moderne cheval de Troie, était une arme aussi couramment employée que les armes blanches et à feu. Dans ce domaine, il y eut des journalistes du

mensonge qui sont devenus des légendes négatives : un certain Smiljko Šagolj, un Croate, a été à l'origine de la création par les Bosniaques d'une expression nouvelle : « *ne šagoljaj!* » qui signifie « ne dis pas des conneries ! ». Un autre, qui pourtant avant la guerre avait une belle réputation, Risto Đogo, un Serbe, a répandu sur les ondes une haine atroce, sur le ton d'un cynisme qui dans sa vie professionnelle avait été jusqu'alors une sorte de dandysme provocateur. Ses collègues journalistes qui à Belgrade l'admiraient l'ont alors rejeté et méprisé. Le nombre d'intellectuels qui dans cette guerre se sont perdus en trahissant leur intelligence et leur humanité est impressionnant et inquiétant. Les nommer tous serait aussi déprimant que de faire l'inventaire de tous les intellectuels français qui se sont compromis avec les tueurs progressistes du Tiers Monde.

Le mensonge systématique introduisait dans cette guerre une dimension nouvelle : le mélange de tous les genres. En effet, les cessez-le-feu qui étaient négociés par les militaires ne tenaient pas compte de cette forme ancienne et nouvelle de la guerre qu'est le mensonge intégral. Les négociations, y compris celles qui concernaient l'action humanitaire, étaient ainsi une nouvelle façon de mener la guerre. Je m'en étais aperçu lorsque, après avoir négocié avec les Serbes un accord pour livrer une assistance humanitaire à des populations musulmanes affamées, le convoi de camions envoyé était immobilisé en chemin par les Serbes, et pillé ; les camions saisis ; les chauffeurs battus, voire tués s'ils étaient Musulmans ou Croates. Lorsque l'ONU élevait une protestation officielle contre ces actes de félonie, nous recevions deux types de réponses : des excuses où l'on nous expliquait que l'armée des Serbes du gouvernement de Milosevic (la JNA) n'était en aucune façon responsable d'un tel acte qui était imputable aux troupes sous le contrôle de la *Republica Srbska* à laquelle nous devions envoyer notre plainte. Comme la *Republica Srbska* n'était pas reconnue internationalement, en lui envoyant une plainte officielle nous lui reconnaissions de facto une certaine légitimité.

L'autre type de réponse que nous recevions était tout aussi vicieux, c'était une attaque nous reprochant d'avoir introduit dans notre convoi des armes pour l'ennemi, suivait le numéro de matricule du camion, sa marque, sa couleur, et le nom du chauffeur qui, nous disait-on, avait avoué. Après enquête, j'avais compris que les choses se passaient de la façon suivante : lors d'un barrage routier, les Serbes repéraient un camion dont le chargement les intéressait. Un soldat inspectait le camion et y déposait une grenade ou quelques munitions ; puis, il appelait ses collègues et le chef du convoi pour procéder au constat avant de confisquer le convoi ou le camion, sa cargaison et, en prime, arrêter le chauffeur, le battre ou lui mettre une balle dans la peau. Sur un convoi de cinq à vingt camions, il était impossible à des civils de contrôler les agissements d'un groupe d'hommes en arme. Le tour était joué, et facile à jouer. Il permettait à l'armée serbe de recevoir un ravitaillement d'appoint, qui, pour les soldats mal approvisionnés de la *Republica Srbska*, n'était pas négligeable. L'action humanitaire était mise au service de la guerre.

Ce n'était pas la première fois, lors d'autres conflits, j'avais déjà été exposé à ces problèmes. Certains idéologues en déduisaient qu'il fallait tout arrêter et ne plus apporter d'aide humanitaire afin de ne pas compromettre les principes de l'action humanitaire (entre nous, on les appelait « les ayatollahs ») ; d'autres idéologues (on les avait baptisés : « les cœurs saignants ») disaient que sauver les pauvres gens primait sur tout le reste, qu'il fallait continuer comme si de rien n'était, ce qui signifiait nourrir simultanément victimes et bourreaux, j'appelais cela « le sadisme humanitaire » : permettre aux cruautés de durer plus longtemps, tout en jouant les anges aux mains pures. Nos idéologues étaient tous des adeptes du tout ou rien. Les idéologues se trompent toujours, et lorsque, par chance, ils ne se trompent pas, c'est encore pire : ils s'imaginent avoir trouvé le secret de l'action juste, ils l'appliquent à la prochaine occasion, et créent une catastrophe.

Dans la Yougoslavie en train de se défaire, cesser toute aide humanitaire aurait signifié assurer une victoire facile aux Serbes, car les civils traqués n'auraient plus eu d'autre choix que de quitter les zones assiégées, en masse. Ces départs massifs auraient créé des situations ingérables : des milliers de gens agonisant sur les écrans de télévision, des flux migratoires incontrôlables. Combien aurait-il fallu de victimes avant qu'une telle série de catastrophes devienne gênante pour les Serbes eux-mêmes ? Car arrive toujours un moment où trop, c'est trop, c'est d'ailleurs ce qui finira par se produire, à Sarajevo, puis au Kosovo. À plusieurs reprises, les Bosniaques ont tiré sur leur propre population, ou sur les casques bleus, pour créer la situation où « trop, c'est trop », pour pousser les Occidentaux à faire la guerre aux Serbes. La situation était vraiment tordue. Il fallait marcher sur une corde raide. Il fallait continuer, mais rendre les exactions des Serbes coûteuses. Le drame des gens violents est qu'ils ne sont dissuadés que par une violence supérieure à la leur. Pour l'heure, nos protestations onusiennes n'étaient pas jugées dissuasives, elles semblaient ridicules, même si, dans ces affaires, il ne faut jamais sous-estimer l'importance de l'accumulation des faits, ou du mensonge.

Par chance, c'était les soldats français qui étaient chargés de la logistique des troupes onusiennes. Dix ans plus tôt, j'avais rencontré les soldats français dans une autre opération, en Afrique. À ma grande surprise, car j'étais alors un sectateur de la gauche bien pensante, je les avais trouvés compétents, et ouverts aux idées nouvelles. Je décidais donc de voir si ceux envoyés ici étaient du même tabac. Il me fut très facile de prendre rendez-vous avec le lieutenant-colonel Maille qui commandait l'unité. Je lui expliquais ma situation, le fait que les Serbes utilisaient le programme humanitaire pour faire la guerre d'une autre façon, et que je ne pouvais m'en sortir qu'en obtenant, d'une façon où d'une autre, la protection des militaires. Sa première réaction ne fut pas très encourageante :

- Vous devez savoir que le général Nambiar nous a donné ordre de ne pas interférer avec les opérations humanitaires. De plus, la résolution 657 des Nations Unies ne nous donne pour mandat que le maintien de la paix sur les lignes de front.

- Je sais... Entre nous, la paix, vous la voyez où ? Après tout, ce dont la résolution ne parle pas, elle ne l'interdit pas, et puis l'ONU... l'ONU... Colonel, mon problème est pratique, pas théorique. Je dois ravitailler des populations déplacées. C'est impossible si mes camions sont exposés au pillage des Serbes, ou d'autres. Le pire, c'est que depuis ma dernière tentative, qui a échoué, et où nous avons perdu un camion volé et un chauffeur arrêté, je ne trouve plus de chauffeurs pour conduire nos camions. Sans protection, je ne peux plus rien faire.

J'avais tout de suite vu qu'il était comme les gars que j'avais connus autrefois, en Afrique. C'était le même style. Il a réfléchi un instant, puis il m'a dit :

- Écoutez, on va jouer le coup « à la française ». Après-demain matin, nous avons un convoi qui passera à sept heures le poste serbe de Turanj, si vous arrivez à la même heure avec vos camions, mélangez-les aux nôtres, et nous, dans la protection de notre convoi, on ne fera pas de différence entre ce qui est à vous et ce qui est à nous.

Je ne sais plus à qui il m'a adressé pour régler tous les aspects pratiques de cette opération, mais ça a marché comme sur des roulettes, c'est exactement ce que nous avons fait, jusqu'à ce que le mandat des troupes engagées dans la région soit changé par une décision du Conseil de Sécurité des Nations Unies, qui donnait aux militaires mandat d'assister les humanitaires dans leurs déplacements.

Je ne me souviens plus de l'endroit où, sur la route vers Korenica, j'étais entré dans cette république autoproclamée qui avait nom *Republika Srbska*. J'en ai même oublié le symbole, il devait y en avoir un, ici tout était symbole. Au début, je trouvais cela un peu sot, et parano. Au restaurant je m'amusais, assez bêtement, à commander sur le menu une *srbska salata* (une salade serbe), juste pour le plaisir de m'entendre répondre qu'il n'y en avait plus ! Aujourd'hui, cela me fait un peu honte. Comme autrefois dans la solitude de l'Afrique, je m'étais aperçu de ma joie quand je rencontrais les soldats français, le drapeau tricolore et tout ça. Je m'étais découvert nationaliste, certes un nationalisme modéré, mais il est facile d'être modéré quand tout va bien, que ni sa liberté ni sa vie n'est en danger. Lorsque le gouffre du chaos fixe son œil sur vous, la modération n'est plus qu'une option parmi d'autres, et pas nécessairement la plus attrayante. Ces considérations avaient eu pour effet de modérer mon exaspération quand les Croates me faisaient de grandes scènes de nationalisme ultra. J'essayais simplement de leur dire poliment, que, parmi eux « j'étais, quoique seul, d'un avis différent ». Surprise ! Ils semblaient apprécier mon socratisme tardif, et ma sincérité respectueuse : nul ne me forçait à boire la ciguë. Les Croates appartenaient donc à cette catégorie de gens que je trouve respectables : ceux avec lesquels, qu'ils aient des idées droites ou tordues, le travail en commun peut engendrer la confiance. Au cours des opérations que j'ai menées, et où j'avais presque toujours à faire à des populations en état de faiblesse, j'ai rencontré deux types de gens, en fait, je devrais dire deux types de réponses culturelles à une situation de faiblesse. Des gens qui admettent que les règles de justice qui s'appliquent à ce monde ne sont pas nécessairement celles qui leur font plaisir, et sont prêts à écouter l'énoncé de règles qui leur déplaisent ; et ceux qui définissent eux-mêmes ce que sont les règles de justice qui doivent s'appliquer au monde, c'est-à-dire à eux-mêmes, et, immédiatement, combattent avec perfidie ou avec violence ceux qui, injustes, leur présentent des règles qui ne leur plaisent pas. Les meilleurs de la première

catégorie m'ont semblé être les Amhara, les Falacha éthiopiens, et les Irakiens ; les pires dans la seconde m'ont semblé être les Iraniens, les Tchétchènes et les Somaliens.

Sur la route de Korenica, lorsque j'avais traversé Slunj, la guerre m'était apparue plus hideuse que de coutume. J'en avais été presque content, car j'avais toujours la tentation de m'y habituer. Je suppose qu'il y a dans l'habitude à l'horreur une sorte de réflexe de survie : ne pas percevoir l'horreur dans sa vérité, mais la banaliser pour continuer à vivre « comme si ». Je suppose que vue de l'extérieur, cette attitude semble puérile, voire scandaleuse, j'admets totalement qu'elle le soit, mais, comme beaucoup de choses ridicules a priori : ça marche ! Jusqu'à un certain point... au-delà duquel il faut payer la note. Les grands chefs de cette guerre, sauf un, sont tous morts d'un cancer, je crois que le cancer est souvent la traduction physiologique d'un mal qui ronge les âmes. Mais ce jour-là, seul dans ma voiture, une Land-Rover presque neuve qui donnait des signes de fatigue (le moteur chauffait), sous un ciel bas et gris, sur une terre froide et sans neige (j'ai failli écrire sang neige), en traversant Slunj, je n'ai vu que des miliciens serbes en arme, des maisons brûlées, quelques-unes encore en feu. Dans la rue principale, la fumée du désespoir se mêlait à une légère brume grise qui rendait les silhouettes des miliciens lourdes et misérables. Ils n'avaient pas même l'air méchant, fatigué plutôt. Fatigués de tuer, de violer, d'expulser leurs voisins ; ceux avec lesquels, quelque temps plus tôt ils vivaient, tant bien que mal. Le mal l'avait emporté. Je me sentais très seul. Si je n'avais pas cru en Dieu j'aurais été désespéré.

Lorsque je devais franchir les lignes de front entre les Croates, les Serbes et les Musulmans, je voyageais toujours seul, sans chauffeur et sans interprète. Si j'en avais eu un, que ce soit un interprète ou un chauffeur, ou les deux, par force lors du passage d'une des lignes ils auraient été de la mauvaise ethnie, ils auraient été battus, voire abattus. C'est pourquoi en dépit des règlements

onusiens je conduisais moi-même la voiture. Sitôt arrivé, je trouvais un, le plus souvent, une, interprète qui me permettait de mener mon affaire. Trouver quelqu'un pour traduire n'était pas un problème. Dans ce pays, l'ex-Yougoslavie, comme dans toute l'Europe centrale, grâce au communisme, le niveau d'éducation des gens était élevé. Ça ne les empêchait pas de se faire une guerre atroce, comme je l'avais vu faire par des Africains illettrés. L'éducation avait même l'air de leur permettre de se tuer avec des moyens plus sophistiqués : le moindre soldat paysan pouvait lire une carte, ou le mode d'emploi d'une arme point trop sophistiquée, ou les journaux qui reproduisaient les discours haineux de Milosević, de Vuk Drasković, ou quelques lignes patriotiques de Momo Kapor, peintre et écrivain de talent, Serbe de Sarajevo que Slavica, la journaliste amie de la femme que j'aime connaissait, et qui pour son déshonneur, avait mis son talent au service de la haine. Un écrivain pourtant auquel j'aurais pu voler ces lignes qui décrivent si bien ce que j'éprouvais en traversant la rue principale de Slunj en ce jour incertain : « ... tout cela l'agrippait par de tièdes tentacules visqueux et l'entraînait dans l'abîme, dans l'obscurité des ruelles, dans les escaliers de service des maisons de maître – divisées en logements communs par la haine -, le replongeait dans des repaires, des antres mal éclairés d'où il n'y avait ni fuite ni retour. Il perçut à nouveau l'haleine de la misère et des dents cariées et comprit qu'il était las de fuir, à en mourir... » (« La cinémathèque à trois heures et autres histoires », traduction Madeleine Stevanov, *L'Age d'Homme*, 1991, p.44).

Cette guerre si barbare dans ses actes avait été conçue par des intellectuels, un psychiatre notamment, Radovan Karadžić, poète à ses heures, personnification de Néron regardant brûler Hélébène comme sur le tableau prophétique peint par Josip Generalić, en 1976. Comme l'incendie de Rome, cette guerre-là n'avait rien de fatal.

Ce n'était pas la première fois qu'en Europe des États se défaisaient. Si l'indépendance de l'Irlande n'a pas été obtenue sans mal en 1923 ; celle de la Norvège a été acceptée par la Suède en 1904 avec difficultés, mais sans violence ; je peux citer également la séparation de la Tchécoslovaquie en deux états indépendants en 1993, qui sont restés en bonne intelligence ; et l'indépendance de toutes ces Républiques qui étaient fédérées à celle de la Russie, et qui l'ont quitté sans drames inexpiables entre 1990 et 1998. Bref, les Yougoslaves ne manquaient pas d'exemples de ce qu'il fallait faire pour partir sans détruire la maison commune où, après tout, ils avaient vécu ensemble. Ce sont peut-être tous ces précédents honorables, et surtout celui de la Russie dont le mérite est immense, qui ont endormi les Européens qui ne s'attendaient pas à un tel drame, surtout après les accords de Brijuni de juillet 1991 où ils avaient vu qu'après tout les Serbes avaient accepté sans trop de violence l'indépendance de la Slovénie (une guerre de deux semaines qui fit quelques dizaines de morts).

Je l'avoue, j'ai dans cette affaire tendance à défendre les Européens, ils furent en leur temps critiqués de tous côtés : l'un hurlant « l'Europe est morte à Sarajevo », l'autre ironisant « hélas ! Il n'y a pas de pétrole en Bosnie », j'ai même lu dans « Le Monde » l'opinion de deux musulmans, l'un prince l'autre pas, affirmant que les Européens, chrétiens, laissent en Bosnie s'accomplir le massacre planifié des musulmans. Comme chacun sait, avec 47 soldats français morts pour protéger les Bosniaques, les Européens n'ont pas laissé les musulmans se faire massacrer, mais ce fut long, compliqué et difficile.

C'est comme ça, les idéologues sont partout, armés de leur prétention de tout savoir, féroces et irresponsables. Si l'on cherche la perfection dans les choses humaines, on pactise avec les monstres, les seuls à promettre le parfait, le rapide et définitif. Moi, je ne parle que de choses imparfaites et humaines, comme moi-même, ou ce lieutenant-colonel Maille et ses hommes, ceux qui

plus tard les ont remplacés, par exemple le colonel Emmanuel de Richoufftz et ses légionnaires à Sarajevo. En 1982, de Richoufftz avait écrit un livre d'une grande intelligence sur le monde nouveau qui était en train de naître : « Les nouveaux défis militaires ». Je l'avais lu et j'en avais tiré profit. Je ne sais pas si Bobby avait lu ce livre mais il faisait comme si. Il me semble que la CIA, mieux que les autres, avait compris cette guerre nouvelle. Il m'est même arrivé, parfois, de me demander si elle n'y voyait pas une sorte d'aubaine politique, une façon d'éviter que l'Europe ne devienne une puissance concurrente. Comme si après avoir permis la remontée en puissance du Japon et de l'Allemagne, dont les industries lui faisaient une redoutable concurrence, l'Amérique s'était dit qu'elle ne devait plus laisser une autre puissance lui faire de l'ombre (reproduction sans imagination par Kissinger, au niveau mondial, de la politique continentale de l'Angleterre de jadis et de toujours). Cette guerre dans les Balkans avait créé une certaine zizanie entre l'Allemagne, la France et l'Angleterre. Elle était venue juste après la réunification allemande qui avait inquiété la France et l'Angleterre. De leur côté, les Allemands voyaient ressurgir la tentation d'une *Mitteleuropa* à leur botte... qui marchait au *Deutsch Mark*. Bref, comme les gens de cette région, on avait parfois l'impression que toute l'Europe avait la tentation de se rejouer le film rétro de son malheur. Heureusement, ces sottises monstrueuses n'ont pas marché : les Européens, Allemands en tête, ont maîtrisé la vague de l'histoire en usant de raison. Pour le coup, je suis prêt à dire que « l'Europe est née à Sarajevo ! » Les quelques intellectuels français qui voulaient se prendre pour Malraux et nous refaire le coup de la guerre d'Espagne, avec brigades internationales, « L'Espoir » en cinématographe et tout, en ont été pour leurs frais. Les djihadistes ont été plus rapides. Dans l'histoire, un train-train en cache toujours un autre.

Dans tout cela Bobby menait la politique de son pays, il soutenait les Musulmans. Sur ce point, les Américains n'étaient pas opposés aux Iraniens, et aux autres... c'est-à-dire à tous les

services secrets qui livraient des armes aux combattants : ceux des Turcs, des Allemands, des Anglais, des Russes ... je n'ai pas entendu parler des Français... mais vas savoir... En dépit du blocus sur les armes à feu décidé par le conseil de sécurité des Nations Unies, elles arrivaient d'un peu partout ; par les eaux des ports du Monténégro et du Danube ; par les airs, les petits aéroports étaient nombreux, sans compter les hélicoptères qui livraient n'importe où ; et par voie de terre, les routes de Hongrie, de Roumanie et de Bulgarie, plus l'importance des stocks cachés sous terre dans les grottes de la Bosnie que les communistes avaient transformée en forteresse en cas d'attaque russe, ou occidentale. L'eau, l'air, la terre, et le feu des armes : on était en pleine conception moyenâgeuse du monde. Je dois dire que tout ce micmac ne m'offusquait pas, j'y voyais le déploiement de ces *cose reale* dont parle Machiavel ; d'autant qu'un peu plus tard, un changement de politique a entraîné un renforcement assez sérieux de l'embargo. La politique est l'art des choses réelles, la morale est celui du devoir. Et la dynamique du monde va entre réel et devoir. Les irresponsables oublient un des termes, et produisent la mort. C'est pourquoi il y a tant de guerres : celles allumées par les réalistes qui ne savent pas ce qu'ils font, et les autres nourries par ceux qui voudraient que leurs rêves, ou leurs cauchemars, coïncidassent avec leur devoir. Un peu comme dans cette région où Serbes, Croates et Bosniaques emploient des mots différents pour toutes sortes de choses : le pain, le train... mais sont d'accord pour employer le même mot pour parler de la mort, *smrt*, et de la guerre, *rat*.

Quand je suis arrivé à la réunion de Korenica, la négociation venait de commencer, Morillon m'a présenté, j'ai pris place à côté de mon collègue du CICR, et les chamailleries ont continué. Ils voulaient échanger des prisonniers, et instaurer un cessez-le-feu. Normalement, les échanges de prisonniers sont de la compétence du CICR, pas des casques bleus des Nations Unies, mais comme ils avaient mêlé les deux affaires il n'y avait plus de place pour les

principes de base du CICR : humanité, neutralité, impartialité. Ces grands mots signifient tout simplement que les adversaires admettent quelques limitations à leur volonté de se détruire dans la guerre. Alors lorsque les adversaires sont d'accord sur un échange de prisonniers, ils se mettent d'accord à travers le CICR qui, de son côté, veille à ce que l'échange se fasse sous ses garanties d'humanité, de neutralité et d'impartialité. L'ennui, c'est que le gars du CICR était aussi étranger à l'affaire que je l'étais, les arguments nous passaient au-dessus de la tête. Cela ressemblait au marchandage du prix d'un tapis dans une monnaie étrangère dont il fallait fixer le cours du jour. Au début, pour les Serbes le cours du Musulman était à deux contre un : je te rends un Musulman pour deux Serbes ; même chose pour les Musulmans, c'est-à-dire un Serbe pour deux Musulmans. Évidemment, ils ont surenchéri : un pour trois, un pour quatre... Là, ça s'est bloqué, alors ils sont passés aux éléments annexes : livraisons de carburant pour le générateur de l'hôpital de la ville contre le déminage par les Musulmans de la route de Ripač à Račić ; puis, on en était venu à des choses plus surprenantes : de la bière contre du raki... un peu surréaliste, mais logique puisque la brasserie et la distillerie étaient sous le contrôle des camps opposés. Morillon menait bien son affaire, les éléments annexes l'avaient sorti de l'impasse où les marchandages sur le cours du Musulman par rapport au Serbe, et vice versa, l'avaient entraîné. Il tenait à son cessez-le-feu, mais il ne le montrait pas trop ; il jouait sur les sentiments, mais pas trop ; tard dans la journée, on servit de la *slivovič* (de l'alcool de prunes) et les ennemis commencèrent à se raconter des histoires d'avant-guerre, les rires étaient gras, souvent amers : dans cette région, aujourd'hui, quand on parle d'avant-guerre, d'après-guerre, de pendant la guerre, on ne parle plus de la même guerre que dans le reste de l'Europe, et c'est triste, ils ont désormais, et pour l'éternité, une guerre d'avance, une guerre de trop.

Enfin, ils sont tombés d'accord sur un taux de change serbo-musulman, j'ai oublié lequel. Puis, ils ont été d'accord pour

un cessez-le-feu de deux mois : pourquoi deux, et pas trois, quatre ou un ? Aucune idée... peut-être parce que l'accord sur le taux de change avait été célébré par deux cul sec faits avec les petits verres de *slivovič* que l'on faisait deux fois claquer sur la table (clac, clac) et pas trois (clac, clac, clac) ? J'ai profité de l'atmosphère presque cordiale pour proposer un convoi d'aide humanitaire à Bihać. Serbes et Musulmans ont été d'accord. Quand on dit « humanitaire » tout le monde est toujours d'accord, c'est dans les détails de l'action que le diable se glisse. J'ai informé les deux partis que le lendemain je passerai leurs lignes de front pour aller à Bihać afin d'établir les besoins d'urgence, les quantités, les dates et points de livraison. Les Musulmans ont été d'accord, les Serbes m'ont dit que je devais, après ma visite à Bihać, obtenir l'accord du gouvernement de la Krahina, à Knin, pour franchir leur territoire avec le convoi.

Ce n'était pas trop mal, pour l'instant l'affaire était terminée. J'ai échangé quelques mots avec mon collègue du CICR, il était mécontent de l'affaire des échanges de prisonniers, elle se faisait en dehors des conventions de Genève dont il était le gardien. Puis, un officier est venu me dire que le général Morillon voulait me voir. J'ai quitté la salle de réunion, c'était la salle des banquets de l'hôtel « Tito » de Korenica, un hôtel de style communiste d'Europe centrale : il y a toujours des lambris en bois sombre le long des murs, du vrai bois qui réussit à avoir l'air d'une imitation de vrai bois ; les lustres sont des globes de verre transparent avec tout autour des figures géométriques angulaires en matière plastique colorée dans la masse : orange, blanc et noir. Il y a toujours un mur de séparation d'un espace quelconque fait dans ces briques carrées en verre moulé que j'ai rarement vues en dehors de ces régions. Les lignes sont toujours droites, les figures ont des angles fermés, les formes sont carrées ou cubiques, l'obscurité l'emporte sur la lumière, le mobilier est en formica, massif, s'il y a des revêtements en tissu, c'est le vert caca d'oie qui domine, avec, ici ou là, une touche de rouge sang. Cela crée une impression

minable de manque d'imagination, un monde terne, où l'idée même de fantaisie est subversive. Il y a aussi des tableaux, et parfois des mosaïques en verre ou en plastique, art abstrait, mais pas trop, on reconnaît une colombe de la paix, genre Picasso, et des symboles prolétariens et patriotiques. C'est rarement réussi. À Korenica, c'était un désastre : ma chambre était sinistre, la moquette n'avait plus de couleur, les fumeurs y avaient oublié leurs mégots allumés qui avaient fait des trous jaunâtre et noirs, comme sur la table de nuit et sur le plastique blanc du distributeur de papier hygiénique.

L'officier m'a fait entrer dans une petite pièce, un planton en uniforme en gardait la porte, le général était assis derrière un bureau. Après un salut emphatique l'officier a refermé la porte derrière moi, nous laissant face-à-face. Ça sentait le coup fourré, le général voulait m'en mettre plein la vue, il me la jouait à l'Alfred de Vigny, « Servitude et grandeur militaires » : « La Servitude militaire est lourde et inflexible comme le masque de fer du prisonnier sans nom, et donne à tout homme de guerre une figure uniforme et froide. » D'un geste large, comme une concession faite à regret, mais après réflexion faite de bon coeur, il m'a montré une chaise :

- Je vous ai fait venir parce que je veux finaliser l'accord d'aujourd'hui par une signature en bonne et due forme.

Morillon avait une belle voix de baryton. Il était grand, mince, d'allure juvénile en dépit de ses cheveux blancs et abondants qui lui donnaient un air d'aventurier romantique, pour tout dire un air d'acteur. Rien à voir avec cette « vieillesse prématurée » du militaire dont parle Vigny dans son livre. J'avais remarqué qu'il jouait de son charme avec un certain brio lors de la négociation, surtout de sa voix. Des hommes de pouvoir qui sont aussi des comédiens, rien d'extraordinaire à cela. Ce qui me plaisait chez lui, c'était sa retenue, il usait de son pouvoir de séduction avec une

sorte de pudeur qui le rendait franc et sympathique. Mais, là, dans son bureau, il me faisait le coup de celui qui veut passer en force. C'était naïf, alors je l'ai trouvé un peu plus sympathique. Pour rester sur le terrain de la naïveté, je lui ai dit : « C'est parfait ! Vous allez donc signer cet accord... » « Vous le signerez aussi ! » « Pardon ? » « Nous avons négocié cette affaire ensemble, il est donc normal que vous signiez aussi pour votre organisation. » « Mais pas du tout, mon organisation n'a aucun mandat pour s'occuper d'échanges de prisonniers, il n'est pas question que je signe ce document. » « Votre collègue du CICR va signer, lui ! » « Ça m'étonnerait ! Vos discussions sur le taux de change Musulman/Serbe m'ont semblé contraires aux principes des Conventions de Genève... mais s'il est d'un avis différent, c'est son domaine, je n'ai rien à y redire, quant à moi, c'est hors question ... » « Vous refusez de signer ? » « Je viens de vous le dire... »

J'étais ennuyé, car, à l'évidence, il était embarrassé. Il s'était retrouvé sur un terrain neuf pour lui, comme moi lorsque j'avais dû envoyer mes camions dans une zone où les combattants ne respectaient pas les règles du jeu humanitaire. Selon ces règles, la seule protection d'un convoi humanitaire est d'être sans protection. Il arrive, en effet, que la fragilité soit une protection efficace, comme ces services en fine porcelaine qui traversent les siècles sans être brisés : l'excès même de leur fragilité les protège. Seulement voilà : on ne se souvient que de ceux qui durent, les brisés sont oubliés. Je n'ai pas parlé au général Morillon de l'accord non officiel qui me liait à son unité logistique, je lui ai dit :

- Je ne peux pas signer cet accord, mais je peux vous donner ma parole que je ne parlerai à personne de cette affaire. Si un journaliste m'en parle, et s'il sait que j'assistais à la négociation, je lui dirai qu'il s'agissait d'un accord de circonstance comme nous

en passons tous dans ces situations extraordinaires que nous rencontrons tous les jours »

Il a semblé se contenter de cet arrangement pratique. Puis, je l'ai remercié de m'avoir donné la possibilité d'aller à Bihać le lendemain matin. Il m'a souhaité bonne chance ou bon courage, je ne sais plus quelle banalité de circonstance fut employée, et il m'a serré la main, de façon virile. C'est toujours comme ça avec les militaires, je suppose que ça fait partie de leur formation, ils ont des leçons de poignées de main viriles : vous serrez la main à l'un d'entre eux et c'est comme si vous la serriez à plusieurs armées à la fois. Dans ma vie professionnelle, j'ai serré la main à beaucoup de types en uniformes et en civil et, parfois, j'aurais aimé avoir les deux mains dans le plâtre pour éviter un contact répugnant, mais je n'avais pas le choix, dans le métier on disait que si pour sauver des vies il fallait serrer la main du diable, il ne fallait pas hésiter. C'est plus facile à dire qu'à faire, mais ça se fait ; chez certains, ça peut même devenir une mauvaise habitude. Ceci dit, la main de Morillon n'avait rien à voir avec celle du diable, au contraire, on me disait qu'il était très chrétien, catholique pratiquant. J'aime bien les chrétiens (j'en suis un !) quand ils sont sincères, sinon, en raison d'une morale difficile, ils versent facilement dans l'hypocrisie, leur plus grand défaut.

Dans le domaine de l'hypocrisie, notre mission était parfaite, elle faisait de l'hypocrisie une sorte d'obligation professionnelle. C'est ainsi que depuis le 6 avril 1992, le terme de Musulmans pour parler des musulmans de Bosnie, terme inventé par le Titisme, n'avait plus cours... on disait les Bosniaques. En théorie, il y avait des Bosniaques musulmans, des Bosniaques catholiques et des Bosniaques orthodoxes. Malheureusement, ce multiculturalisme bosniaque n'était qu'une hypocrisie utile. Les quelques catholiques, des Croates, autour du président Izetbegovic, plus un ou deux orthodoxes, des Serbes, étaient là pour jouer le rôle de la tache blanche sur le pelage de l'ours panda, un signe identitaire

pour que l'on ne confonde pas le panda avec un vulgaire ours des forêts de Slovénie. Ces malheureux Serbes et Croates seront très vite dénoncés comme traîtres par leurs communautés d'origine, et marginalisés dans celle des Bosniaques musulmans. Pourtant, cette hypocrisie était utile. Elle permettait de jouer avec les Occidentaux la carte de la laïcité et de la tolérance, la carte de la création, en Bosnie du moins, d'un état non confessionnel et multiethnique. Ce qui, quatre ans plus tard, et quelques 200.000 victimes plus tard, permettra de signer les accords de Dayton. Ils ont mis fin à la guerre et ce n'est pas rien. Malheureusement, ils n'ont pas résolu le problème de la Yougoslavie. À vrai dire, ils l'ont réduit à de plus modestes dimensions, et c'est encore quelque chose : la Macédoine, le Monténégro, la Serbie, la Croatie et la Slovénie n'ont plus ce problème en raison de leurs indépendances universellement reconnues. Le problème demeure pour la Bosnie-Herzégovine, avec ses Serbes qui rêvent de rattachement à la Grande Serbie (bien petite aujourd'hui), et les Croates de l'Herzégovine qui, comme tous les Croates de la diaspora, ont droit de vote dans les élections de la République de Croatie. Reste les Bosniaques musulmans qui n'ont rien à quoi se rattacher sinon à une religion musulmane qui effectue un retour ambigu sur la scène de l'histoire mondiale. Mais c'est un autre problème. On l'aura compris : l'hypocrisie peut être d'une grande utilité, à condition de savoir que ce qu'elle résout aujourd'hui sera le problème de demain. Ce demain-là, c'est notre aujourd'hui.

En sortant du bureau de Morillon, j'ai vu mon collègue du CICR qui, dans le couloir, attendait son tour pour la séance de signature bidon. Il avait déjà tout compris.

Je n'avais pas bien dormi, non pour des raisons d'angoisse existentielle, mais en raison de l'odeur de moisi qu'exhalait la moquette de ma chambre. Je sais bien que dans les profondeurs de mon être la peur était là, imperceptible et pourtant présente, prête à surgir ainsi que je l'avais sentie prête à bondir comme un félin sur

sa proie, un jour de danger, autrefois, en Afrique. Laurence d'Arabie appelle cela « l'effondrement de la tour de mon intégrité » (il fait allusion à son viol par un officier turc, à Dora), Napoléon Ier parle, lui, de la peur de trois heures du matin, l'heure de plus grande solitude pour celui qui veille, il dit : « Rares sont les hommes qui ont le courage de trois heures du matin » ... Je crois que la peur est la raison pour laquelle un grand nombre de cultures acceptent spontanément la dichotomie corps/esprit. La peur est spontanément perçue comme un esprit étranger que le corps repousse, et qui, parfois, s'empare de lui. J'avais appris à tenir la bête à bout de gaffe ; mais comme je l'avais rencontrée à deux reprises, si je croyais plus que jamais au courage, je ne croyais plus à l'héroïsme : le courage est l'effort que fait le corps pour tenir sa peur à distance, à certains l'effort est facile, il est difficile à d'autres, impossible à certains ; l'héroïsme est un instant d'inspiration ou de folie qui aurait pu mal tourner en panique. Je pense qu'il y avait aussi une part de simple inconscience dans ce que j'appelais mon courage, et la conscience que j'avais de cette part d'inconscience me donnait un sens aigu de la modestie de ma présence en ce monde. Cela m'a permis de découvrir qu'il y a deux types d'êtres qui, chacun à sa façon, traversent notre temps : ceux qui croient que l'univers est plus important qu'eux-mêmes, et ceux qui se croient plus importants que tout l'univers. Ce sont véritablement deux races différentes ; étonnamment, bien que caractériellement incompatibles, elles ne le sont pas sexuellement, et ça se reproduit à tout va... nous vivons une époque qui voit le triomphe, probablement éphémère, des seconds.

Ce matin-là, sur la route entre Korenica et Petrovo Selo, je ne pensais pas à la mort. Je pensais à la beauté du paysage, j'étais dans le parc national croate de *Plitvička Jezera*, il était alors sous contrôle serbe. C'est là que la guerre avait commencé, au printemps de l'année 1991, lorsque les Serbes de la Krajina avaient pris le contrôle du Parc National, battu les policiers croates, ouvert le feu sur l'équipe envoyée pour les secourir. Puis, la police croate

avait monté une contre-offensive qui avait parfaitement réussi, et justifié l'intervention de la JNA de Belgrade, qui, sous le prétexte de séparer les combattants, avait remis le territoire aux gens de la *Republika Srbska*. Ce bref épisode, qui était le début d'une longue guerre, était connu sous le nom de « Pâques sanglantes », comme la révolte irlandaise et sa répression, en 1916, à Dublin, à Pâques.

Un policier serbe m'accompagnait pour me permettre de franchir les barrages routiers et pour me surveiller. Je devais le laisser au dernier poste serbe, quelque part entre Petrovo Selo (*selo* veut dire village), et Pokoj qui était tenu par les Bosniaques. C'est à Pokoj que les officiers qui faisaient le suivi de la *zone rose* devaient m'attendre. Comme le jour précédent, il pleuvait, cela donnait aux lacs une couleur d'émeraude sombre. À certains moments, je me serais cru dans le Jura vaudois, en vacance avec ma femme et mes trois enfants, et pas avec ce policier serbe qui ne disait pas un mot, qui sentait l'alcool et le tabac froid. Mais il avait son utilité, à chaque barrage, un mot, et nous passions sans problème. Comme prévu, au dernier barrage serbe, il est descendu (miracle de la grammaire, j'écris « il est descendu », et je peux continuer ce récit, alors que passant d'être à avoir, si j'avais écrit « il m'a descendu » : c'était fini). Sans grande originalité, il m'a montré du bras la route qui se poursuivait tout droit, et il m'a dit « *go, go !* ». Après mon passage, j'ai vu dans le rétroviseur que les soldats replaçaient des mines sur la route. J'avais une radio sur la Land Rover, malheureusement, elle ne fonctionnait que sur grandes, et parfois sur moyennes distances : j'avais réussi à parler avec mes collègues en Afrique du Sud, mais impossible de communiquer avec le bureau de Knin. J'avais une collègue à Knin, Loretta, tôt le matin j'avais brièvement réussi à lui parler en utilisant un téléphone de l'armée française. Je lui avais demandé d'informer les militaires de Bihać de mon heure d'arrivée à Pokoj. Ils étaient drôles les militaires, ils me permettaient de parler avec ma collègue de Knin, mais pas directement avec leurs militaires basés à Bihać.

Dans le no man's land, qui, dans le vocabulaire local était aussi une « zone rose », je me sentais très vulnérable. Ce n'était pas qu'une impression, en Afrique, autrefois, j'avais reçu une rafale de kalachnikov dans la land rover que je conduisais, par miracle, je n'avais pas été touché : je connaissais la fragilité des tôles et du verre dont était fait le véhicule que je conduisais sur la route de Pokoj. J'enviais les militaires, ils étaient bien équipés : gilets anti-éclats, casques, véhicules blindés... les humanitaires étaient aussi peu équipés que les civils de la région, d'ailleurs, à la fin de la guerre, globalement, les militaires auront deux à trois mille victimes, dont 130 parmi les soldats de l'ONU ; les civils 200.000, dont une soixantaine parmi les humanitaires, plus une trentaine de journalistes. Dans les guerres que j'ai vécues, c'était toujours comme ça, les militaires s'en sortaient bien, pas les civils : ceux qui faisaient les guerres souffraient moins de leurs conséquences que les innocents. Érasme et Rabelais, en leur temps, recommandaient que ce fût l'inverse.

Chapitre VIII

Il y avait des mines devant le barrage routier des Bosniaques à Pokoj. Elles étaient du même modèle que celles du barrage routier des Serbes : des grosses mines anti-véhicules. En slalomant entre les engins, un type armé, sans uniforme, est venu contrôler mes papiers. Il portait un jeans et un gros pull jacquard qui donnait l'impression d'avoir été tricoté par une grand-mère, Ses cheveux étaient blonds, ses yeux étaient clairs. Il était excité. Il s'est tourné vers les autres, il a lancé un ordre, plusieurs jeunes gars en jeans et vestes chaudes, qui me semblaient aussi excités que le premier, sont venus déplacer les mines pour m'ouvrir un passage. Chaque fois que je devais rouler entre ces trucs je me sentais mal à l'aise : j'imaginai un mauvais coup de volant, un pneu à plat, une panne avec cette foutue bagnole dont le moteur chauffait ... des sottises qui étaient une façon paradoxale de me rassurer. De l'autre côté du barrage, un officier irlandais en charge de la zone rose m'attendait, Bobby était avec lui. Les « zones roses » étaient des exceptions au plan Vance de décembre 1991 qui prévoyait un cessez-le-feu selon les lignes de front au 1^{er} janvier 1992 : les militaires de la FORPRONU n'étaient pas arrivés le 1^{er} janvier, mais en février/mars. Pendant cet intervalle, les belligérants en avaient profité pour tenter de modifier des fronts instables, les combats s'étaient poursuivis dans ces « zones roses », Bihac en était une. D'où la tentative de Morillon pour trouver un accord de cessez-le-feu : deux mois, ils avaient dit deux mois.

Je suis allé vers les deux hommes, le colonel irlandais était facile à reconnaître, je l'avais brièvement rencontré lors des négociations à Korenica. Pour impressionner les gardes du barrage il était dans un uniforme impeccable, gallons brillants, même sous son grand parapluie. Il avait son air jovial et un peu ironique que

j'avais remarqué la veille à Korenica lorsque nous avons pris le rendez-vous que j'avais fait confirmer par Loretta le matin, avant mon départ de l'hôtel. Bobby était en civil, costume sombre, chemise blanche, pas de cravate ; toutefois, son manteau avait la coupe d'une capote militaire. Il s'est présenté comme un conseiller spécial de la présidence bosniaque. Bobby était un type grand et fort, il devait avoir une soixantaine d'années, il avait l'allure d'un ancien sportif qui prend des kilos superflus. Il était sympathique et volubile, il plaisantait sur tout et n'importe quoi. Il m'appelait « *Frenchy* », et me racontait qu'il venait de la Nouvelle Orléans, que ses ancêtres étaient français, qu'il admirait Napoléon, le général Lee, le général de Gaulle, et le président Clinton... c'était bizarre, mal assorti et totalement hors contexte. Lorsque je suis remonté dans ma voiture, et que j'ai suivi leur tout-terrain Mercedes blindé peint en blanc, j'étais, si je puis dire, sous influence, ce Bobby me semblait très sympathique, enthousiasmant même, sans que je puisse dire exactement pourquoi. Cet excès m'a mis en garde, je me suis dit que Bobby devait être un gars de la CIA. Leurs gens sont soit haut en couleurs, comme Bobby, soit incolores comme celles et ceux que l'on ne remarque jamais.

Je l'ai dit, dans mon travail il m'était arrivé de recevoir une aide de ces gens-là, lorsqu'il y avait coïncidence d'intérêt : au Cambodge où les liaisons téléphoniques étaient difficiles, un agent du KGB m'avait aidé à transmettre un message urgent à mon administration centrale. C'était l'époque où Gorbatchev voulait que l'URSS trouve sa place dans le concert de l'action humanitaire, il avait annoncé ce changement de politique dans un article passé presque inaperçu de la revue « *Komsomol* ». En traversant Pokoj, je me suis dit que Bobby était trop sympathique pour être totalement honnête, qu'il devait y avoir un truc, que le mieux serait d'apprécier son charme, mais de ne pas être la dupe de ce qu'il pouvait cacher.

Pokoj présentait un paysage très différent de ceux que j'avais vus jusqu'alors. En descendant vers la plaine le village se coulait dans le creux d'une colline. Les rues suivaient les virages de la route à flanc de coteau, une belle mosquée blanche était flanquée d'un minaret effilé « à la turque », des maisons se groupaient tout autour. Un peu plus loin, il y avait un cimetière rempli de pierres tombales caractéristiques elles aussi de la période d'occupation turque : des colonnes de pierre de deux à trois mètres de haut, de trente à cinquante centimètres de diamètre, surmontées d'une sorte de turban sculpté dans le roc, certaines colonnes avaient été à demi couchées par des glissements de terrain, elles formaient avec le sol un angle d'une soixantaine de degrés : signe que le cimetière datait de plusieurs siècles. J'aurais aimé visiter ce village qui si brusquement m'avait fait changer de zone culturelle. Mais je n'en avais pas le temps.

Le poste des officiers observateurs de la zone rose était situé dans un petit hôtel entièrement loué par la FORPRONU. Il servait de poste d'observation, de logement et d'entrepôt. Les obus serbes qui bombardaient Bihac passaient juste au-dessus, c'était pratique pour compter les coups. Vu le manque de visiteurs et de touristes, cette location de longue durée était une aubaine pour la famille Ogarić, le père, la mère, le fils et les deux filles, propriétaire et gestionnaire de l'établissement. C'était propre, bien tenu, mieux que l'hôtel « Tito » de Korenica qui, avant d'être loué par les Français, avait dû servir de cantonnement à une unité de l'armée de la *Krajina* : la moindre de leurs déprédations était un carton fait sur le portrait de Tito. Toutes les guerres abondent en situations surréalistes ; ici, c'était l'accueil poli et presque stylé de la famille Ogarić qui créait l'irréalité du moment, c'est tout juste s'ils ne m'ont pas demandé si j'avais fait bon voyage, des considérations sur les mines sur la route pouvant remplacer celles qui auraient pris le mauvais temps pour cible. Le colonel Padi Callahan m'a présenté à ses collègues : le lieutenant Abdallah Chaudry, un musulman du Bangladesh ; le lieutenant Mahati, un Gurkha de

l'armée britannique, un hindou. Il y avait aussi un Français, un officier d'infanterie de marine, il était absent, il avait une brève permission à Zagreb, où le lieutenant Mahati devait se rendre l'après-midi même pour accompagner Bobby. Il n'était pas encore midi, et mes discussions avec les autorités locales ne commenceraient qu'un peu plus tard, nous avions le temps de déjeuner, j'avais une faim de loup.

Lorsque l'on nous servit le plat du jour, je fus surpris par la remarque de Callahan qui fit pouffer les deux autres officiers : « Du poulet, encore du poulet. Je suis condamné au poulet ! » L'officier bangladaïsi dit avec un large sourire : « Nous sommes tous d'accord sur le poisson, mais il faut en trouver », « Ouais, mais si pas de poisson, c'est du poulet ! » « *C'est la vie !* » dit l'officier Gurkha en français dans le texte, qui ajouta « Moi, je n'aurais rien contre un bon rôti de porc, mais c'est contraire à **sa** religion ! » et il désigna d'un mouvement de tête son collègue musulman, qui, hilare, s'empressa d'ajouter « Et moi, je n'ai rien contre un bon steak de bœuf, mais c'est contraire à **ta** religion ! » Le colonel Callahan ferma le ban en disant « Dieu soit loué, le Pape ne m'interdit pas le poulet ! » et il mordit dans un pilon.

À l'évidence, ils faisaient le coup à tous leurs visiteurs. Tout est possible en ce monde, et aujourd'hui encore, je me demande si ces trois officiers d'armées et de religions différentes se contentaient de faire un humour facile sur leurs différences, où s'ils voulaient donner au monde une leçon de philosophie des Lumières dans l'esprit même d'Emmanuel Kant. Dans un article de 1784 « Qu'est-ce que les Lumières » Kant discute de la liberté de penser et de critiquer les dogmes religieux, sans toutefois refuser nécessairement de s'y conformer dans sa vie de citoyen, il écrit : « Mais s'entendre sur une constitution religieuse ferme, qui ne puisse publiquement être mise en doute par personne, ne fût-ce que pendant la durée d'une vie humaine, et par là même pour ainsi dire empêcher qu'une époque ne voit l'humanité s'améliorer

progressivement, et la rendre stérile [...] est absolument interdit. Un homme peut, certes, pour sa personne [...] ajourner les Lumières quant à ce qui lui incombe de savoir ; mais y renoncer, que ce soit pour sa personne, mais plus encore pour ses descendants, c'est attenter aux droits sacrés de l'humanité et les fouler aux pieds. » Existe aussi un beau texte antérieur à celui-ci, mais où souffle déjà le même esprit de liberté de penser. Il est du duc de Saint-Simon, vers 1739, au début de ses Mémoires, j'en tire cette pensée : « Ne se permettre aucune histoire au-deçà de ce que l'Écriture nous en apprend, c'est se jeter dans les ténèbres palpables d'Égypte. »

Ce renoncement aux Lumières, celui de penser librement, est celui du Pakistan, où, comme dans la majorité des pays musulmans, le fondamentalisme a dicté la Constitution d'un pays dans lequel, en 1947, les musulmans pakistanais ont procédé au nettoyage ethnique du territoire en expulsant tous les hindous, alors qu'il reste des musulmans en Inde dont la Constitution est laïque. Le lieutenant Abdallah Chaudry nous vantait la Constitution de son pays le Bangladesh qui, en 1976, s'était libéré du joug fondamentaliste et colonial du Pakistan. Malheureusement, il oubliait de nous parler du huitième amendement constitutionnel du Bangladesh qui a proclamé l'islam religion d'État ; il oubliait de nous parler des émeutes de 1990 au cours desquelles des milliers d'hindous avaient été battus, assassinés, spoliés, femmes violées, pour la seule raison qu'ils étaient hindous et refusaient de se convertir à l'islam. Il ne pouvait pas encore nous parler des émeutes de décembre 1992, qui verraient une escalade dans le fanatisme musulman et la fuite de milliers de citoyens hindous du Bangladesh forcés de se réfugier en Inde. Dans la République indienne, tout n'est pas parfait, seuls les systèmes totalitaires ont cette prétention. Toutefois, en Inde le fondamentalisme hindou, même s'il lui arrive de détruire des mosquées, n'a pas réussi à modifier la Constitution laïque du pays. La démocratie et l'esprit des Lumières y sont toujours possibles.

Le colonel Callahan avait demandé à Bobby de nous expliquer la raison de sa visite à Bihać : « Ma raison, c'est Fikret Abdić, je suis venu pour le réconcilier avec le président Izetbegovic. Avant d'arriver chez vous, il y a trois heures, j'étais encore avec Abdić à Velika Kladuša, le colonel m'a dit que pour le *Frenchy*, cette affaire avait de l'importance » Il s'était tourné vers moi, avec un grand sourire ; pour ne pas être en reste, je lui avais renvoyé un sourire et dit : « Vous avez toute mon attention ! » C'est le colonel qui reprit : « Il y a une petite guerre qui vient de commencer à l'intérieur de la guerre dans notre région, elle oppose les partisans de Fikret Abdic à ceux du président Izetbegovic. Nous, ici, on n'y comprend rien alors on a demandé à la présidence bosniaque de nous envoyer un négociateur... » « Ouais, et c'est moi qui en suis pour mes frais... » Lança Bobby... « Ce Fikret est avant tout un business man, et un self-made-man, il est parti de rien, un élevage de poulet, dans les années quatre-vingt, et il a bâti une véritable fortune dans l'agroalimentaire, sa compagnie s'appelait Agrokomerc, il avait transplanté en Yougoslavie les méthodes américaines, c'était un vrai businessman, comme chez nous. » J'ajoutais : « C'est pour ça que vous le trouvez sympathique ? » Bobby m'a lancé un regard suspicieux, un regard intéressant car il montrait une dimension de sa personnalité que masquait sa jovialité ordinaire, il révélait une dimension dure, voire cruelle, de son caractère : « Oui, c'est vrai, je le trouve sympathique. Même, et peut-être surtout, parce qu'il me change de tous les politiciens de cette région. Il n'y en a pas un pour racheter l'autre... », « Vous les avez tous rencontrés ? » venait de demander le lieutenant bangladeshi « Oui, tous, sauf Tudjman que j'espère rencontrer à Zagreb. » « Avec Abdić, vous êtes arrivé à quoi ? » demanda Callahan « Il est d'accord pour un cessez-le-feu si les partisans d'Izetbegovic cessent leurs attaques » « C'est ce qu'ils disent toujours, comme des enfants : je le ferais plus, s'il ne le fait plus... mais il y en a toujours un qui recommence ! » dit l'officier Gurkha

avec une sorte de sourire navré en regardant son collègue musulman. Le colonel Callahan reprit à l'adresse de toute la table :

- « C'est la règle ici : on fait des cessez-le-feu qui reposent sur la bonne foi de gens qui ne sont pas de bonne foi... et c'est normal ! Les Serbes veulent la paix puisqu'ils ont atteint leurs objectifs de guerre, - sauf à Zadar qu'ils voulaient conquérir pour avoir accès à la mer, - une guerre d'agression dont ils ont pris l'initiative. Les autres ont perdu une part importante de leur territoire qu'un accord de paix risque d'abandonner aux mains des Serbes, alors ils n'acceptent les cessez-le-feu que pour ne pas apparaître comme des fauteurs de guerre vis-à-vis des Européens et des Américains, mais en sous-main, ils essayent par des actions ponctuelles de reprendre des territoires qui renforceront leur position lors des négociations futures. Les Serbes peuvent se donner le beau rôle puisqu'ils ont gagné, sauf à Zadar où cet ancien légionnaire français se bat comme un lion, mais ils ne feront oublier à personne le fait que dans cette guerre, ils sont les agresseurs ! Moi, je crois que nous devrions le leur dire beaucoup plus ouvertement que les formules diplomatiques dont usent nos politiciens et certains journalistes. Parce que, en refusant de nommer l'agresseur, nous désespérons les agressés, surtout les Bosniaques qui n'arrêtent pas de faire des tirs de provocation sur nos troupes et même sur leurs concitoyens pour nous forcer à entrer en guerre avec eux, contre les Serbes ».

Était-ce parce qu'il était Irlandais que le colonel Callahan comprenait cette guerre mieux que beaucoup d'autres militaires ? Difficile d'en avoir la certitude, mais ce qu'il venait de dire m'avait frappé par sa justesse. Avec les militaires français, lorsque j'abordais ce sujet, j'obtenais toujours la même réponse dont la technicité militaire n'avait pour but que de clouer le bec aux civils : « L'armée yougoslave est la seule armée européenne qui a tenu la *Wehrmacht* en échec, de plus la Bosnie est un territoire qu'ils ont truffé d'armes et de caches selon les principes de « défense totale » mis au point par Tudjman quand il était le vice

directeur de l'académie militaire yougoslave ; enfin, à Sarajevo, et sur presque tout le territoire, nous sommes dans une position stratégique quasi-indéfendable. Lors de sa première visite, Jean-François Deniau* nous a dit que nous étions dans le Drakkar de Beyrouth établi dans la cuvette de Dien Bien Pu ! Nous sommes des otages virtuels ! » Puis, invariablement, comme dans un jeu bien réglé, un autre officier ajoutait : « De plus, le mandat de l'ONU ne nous donne le droit de tirer qu'en cas de danger immédiat, et nos équipements sont hyper légers ». Il oubliait de dire qu'un mandat ça se révisé, et que le mandat de l'ONU c'était les états membres qui l'avaient défini.

*Homme politique, diplomate, écrivain, journaliste et navigateur français (1928-2007)

Si les arguments des militaires avaient l'air sérieux, ils ne l'étaient pas. Moi, j'expliquais que comparer les forces de la paix des Nations Unies à une armée d'invasion comme la *Wehrmacht* n'était pas sérieux, que personne dans la région ne s'y trompait, que l'armée de partisans qui avait stoppé les Allemands n'avait rien à voir avec les bandes de gangsters tueurs de civils et violeurs de femmes d'aujourd'hui, et qu'enfin les éléments de l'armée yougoslave actifs dans ce conflit étaient fortement affaiblis par la désertion : soixante pour cent des jeunes appelés de Belgrade ne rejoignaient pas leur régiment ; un grand nombre d'officiers d'aviation, des transmissions et autres corps techniques étaient slovènes ou croates. Bref, cette armée de bric et de broc n'était efficace que contre des civils désarmés et des soldats bosniaques et croates mal équipés. Je le voyais bien depuis que les marsouins français escortaient nos convois humanitaires : les Serbes se tenaient tranquilles. Habités à user de la force, ils en connaissaient les effets, et ils savaient la reconnaître quand ils la rencontraient. Seuls les Néerlandais ne comprendront pas ce dernier point, ils enverront des soldats en carton à Srebrenica, il en

résultera un horrible et honteux massacre de plus de sept mille Bosniaques musulmans.

J'avais demandé à Bobby de m'expliquer quel était le problème entre Abdic et Izetbegovic : « Je n'en connais pas l'origine, je sais que c'est une vieille histoire... Je sais qu'immédiatement avant la guerre Abdic était plus populaire qu'Izetbegovic, que pendant un moment il aurait pu facilement devenir le chef du SDA, le Parti d'Action Démocratique, le parti des musulmans. Il était très populaire en raison de sa fortune bâtie de main de maître et dont il faisait bénéficier une très large clientèle locale, ce qui l'avait amené à entrer en conflit avec les élites communistes de la région, et de la Fédération. En 1987, ils lui ont fait un procès pour « crime économique », une affaire bidon comme les communistes savaient en créer pour abattre un adversaire politique. Je crois qu'à l'époque leur objectif réel était le plus important politicien musulman de Bosnie, un ami de Tito, Hamdija Pozderac, qui avait protégé Abdic pendant toute son ascension économique. La condamnation d'Abdic à trois ans de prison avait fait de lui un homme très populaire dans toute la Bosnie. Mais il a publiquement renoncé à jouer un rôle national, il a appelé les Bosniaques musulmans à soutenir Izetbegovic. La grande politique ne l'intéresse pas. Il préfère se consacrer à son fief de Velica Kladaša, où on le considère comme une sorte de dieu local, qui a fait d'une petite municipalité de soixante mille habitants une sorte d'enclave de prospérité, où il fait la pluie et le beau temps. Lui, seules la paix et les affaires l'intéressent, il fait des accords avec les Serbes et avec les Croates, il veut avant tout bâtir sa région, en faire un canton de prospérité centré sur Velika Kladaša. »

Cette histoire était surprenante, j'ai demandé : « Si, pour ravitailler Bihac, mes camions passent par la route de Velika Kladaša, Abdic et ses partisans vont-ils les arrêter, les piller ? » « Sûrement pas ! Ils n'ont besoin de rien, grâce à ses accords avec les Serbes et avec les Croates, Abdic n'a besoin de rien, sa zone est

très bien ravitaillée... et paisible, il m'a dit qu'il continuait à exporter des produits agricoles... » J'ai demandé : « A qui ? » « Ça, il ne me l'a pas dit. Pour votre convoi, le danger viendrait des combats entre les deux factions musulmanes, si le cessez-le-feu auquel Abdic me dit être prêt ne tient pas » Je me suis tourné vers le colonel Callahan, il avait l'air ennuyé : « Nous, on fera ce que l'on peut, mais ici, à Bihać, les partisans d'Izetbegovic ne veulent pas entendre parler de Fikret Abdic, ils le considèrent comme un gangster et comme un traître » Le lieutenant Gurkha qui avait participé à plusieurs opérations des Anglais et des Nations Unies en Afrique a ajouté : « Les politiciens d'ici sont comme ceux qu'ils ont en Afrique, des pourris aux ego surdimensionnés. » Bobby l'a regardé, un peu surpris : « Je n'y avais jamais pensé de cette façon, je n'avais pas fait ce rapprochement, mais vous avez raison, il y a ici des relents de chaos à l'africaine » dit-il en français.

Comme toutes les chambres de l'hôtel étaient occupées, avant de partir pour Zagreb avec Bobby, le lieutenant Mahiti avec lequel j'avais sympathisé m'a proposé d'utiliser sa chambre, libre pendant son absence. Il me rendait un véritable service. Je l'en ai remercié. J'ai toujours trouvé étrange le caractère soudain des amitiés que l'on noue dans ces situations de crise où la mort est si proche qu'elle nous dépouille déjà de beaucoup de nos artifices. Ce que je regrette, par contre, c'est le fait que la vie qui, si vite, nous a rassemblés, aussi vite nous sépare.

Mon premier rendez-vous était avec la municipalité où l'interprète du colonel Callahan nous rejoignit : une jeune femme prénommée Indira, prénom devenu très populaire dans les années soixante-dix parmi les musulmans de Bosnie. Popularité fondée, en partie, sur la politique : Tito était alors avec Indira Gandhi une des figures de proue du mouvement des non-alignés ; popularité fondée également sur une confusion, qui montrait le peu de cas que les Musulmans de Bosnie, en général, accordaient à l'islam religieux : ils croyaient qu'Indira était un prénom musulman traditionnel.

Indira pratiquait un anglais châtié, avec des pointes plutôt snobs, comme les étudiants d'Oxford, c'était surprenant dans cette ville assiégée au milieu des Balkans. Je lui fis compliment de sa maîtrise linguistique et lui demandais où elle avait étudié en Angleterre ; à ma grande surprise, elle me répondit qu'elle n'avait jamais quitté Bihać et que son accent lui venait des cassettes achetées par son père à Sarajevo. Je dois dire qu'Indira n'était pas une beauté, mais elle inspirait de la sympathie en raison de ses manières simples et directes, celles d'une fille bien dans sa peau. Objectivement, elle avait des fesses splendides, elles lui donnaient une silhouette extraordinaire, une sorte de haricot vert extrafin qui aurait porté sur ses arrières un gros petit pois... une belle plante, à sa façon.

Dans cette région d'Europe centrale les mairies se ressemblent toutes, sauf celles des grandes villes anciennes où la municipalité est installée dans un bâtiment de caractère, vieux de quelques siècles. À croire que les mêmes architectes ont conçu les hôtels, les mairies et les ministères. C'est froid, c'est droit, cubique, parallélépipédique, avec des longs couloirs, des portes toutes pareilles taillées dans des planches de bois clair couvert d'un vernis sombre, sauf celle du maire ou du ministre capitonnée dans un skaï sombre. Au capitonnage des portes, on sait tout de suite si l'on est reçu par un personnage important ou non. En général, le bureau est assez vaste, avec une grande table où se trouvent disposés des fleurs (artificielles, sauf chez un ministre), des rafraîchissements : jus de fruits, eau minérale, et quelques biscuits, vieux et durs comme du bois ; s'ils sont fourrés, c'est avec un produit au goût indéterminé, mais sucré. Ils doivent servir longtemps, car en général seul l'hôte de marque en prend un, rarement deux, ce que je comprends. En raison de la situation, il n'y avait probablement pas de biscuits ce jour-là. Mais la rencontre fut certainement sympathique.

J'aimerais comprendre pourquoi à l'exception de ma discussion avec les porte-parole des femmes de Bihać, le souvenir de cette rencontre s'est presque effacé de ma mémoire. Objectivement, la situation était dramatique, Bihać avait plus que doublé sa population, la ville était bombardée, comme Sarajevo, pas un bombardement d'annihilation, un bombardement qui tue juste assez pour créer l'horreur où tombe l'obus, et la terreur où il n'a pas été reçu. C'est un dosage subtil où les Serbes étaient passés maîtres. Je sais que pendant la discussion, il y eut quelques explosions, peu, trois, quatre au maximum, des petits calibres m'avait dit le colonel, pas pour faire de gros dégâts, mais pour maintenir la pression. Drôle de cessez-le-feu, mais après l'accord signé à Korenica on m'avait dit qu'en Bosnie, ces tirs, peu nombreux et de petits calibres, étaient ce que l'on considérait comme un cessez-le-feu réussi.

Nous nous sommes mis d'accord pour un convoi de vingt camions, de dix à douze tonnes chacun, à organiser d'ici un mois après avoir obtenu tous les accords pour traverser le territoire des Serbes de la Krajina.

Les gens de Bihać avaient besoin de nourriture (éviter le porc en boîte), de médicaments pour l'hôpital, et de produits pour les femmes : Indira a précisé : « C'est pour la beauté, pour se sentir normales ! » Sur le coup, je n'ai pas compris ce que les dames de la municipalité voulaient dire : les vernis à ongles, démaquillants, serviettes hygiéniques, rouges à lèvres ... ne me semblaient pas faciles à obtenir d'une organisation humanitaire qui menait des opérations d'urgence destinées à sauver un maximum de vies. On survit sans produits démaquillants... Je l'ai dit aux dames, et je l'ai regretté... car avec tact elles m'ont fait comprendre que, pour elles, ces produits étaient affaire de dignité. Je me suis retrouvé à honteusement marchander la dignité des femmes, mais c'est ainsi, la plus grande honte c'était la guerre qui nous forçait à discuter de choses dont nous n'aurions pas dû avoir à débattre. Finalement,

nous nous sommes mis d'accord sur un demi-chargement de serviettes hygiéniques, car en temps normal, ces femmes étaient habituées au confort que ce type de produits leur offrait pendant leurs règles. L'eau et le savon étant rationnés, elles ne pouvaient guère laver les serviettes et la charpie qu'elles devaient à présent utiliser, comme leurs grands-mères l'avaient fait cinquante ans auparavant. De plus, depuis longtemps la mode n'était plus aux robes amples... Avec leurs culottes gonflées de serviettes molletonnées, en jeans ou avec des robes près du corps, elles avaient l'air ridicule, elles n'osaient plus sortir pendant leurs règles. Comme dans la Bible et dans le Coran la femme « impure » pendant ses règles, elles se retrouvaient prisonnières de contraintes archaïques. Parmi toutes les épreuves qu'elles devaient subir, hormis le viol, celle-ci était une de celles qu'elles considéraient comme la régression la plus humiliante. Dans notre discussion, cette sorte de marchandage devenu amical, leurs explications avaient fini par prendre un tour tragicomique, l'une d'elles m'avait dit : « On ressemble à des pneus ! », et elle avait mis les mains sous sa jupe avec un gros béret en laine qu'elle avait pris à une autre femme qui participait au débat. Elle avait déambulé dans la pièce en se dandinant d'une drôle de façon. Nous avons ri de bon cœur ... au bord des larmes. Il ne faut pas s'étonner si l'espèce humaine, surtout quand elle est du genre féminin, m'inspire un infini respect.

Quelques jours plus tard, lorsque j'ai passé ma commande, et expliqué cette affaire de dignité, mon organisation m'a refusé les serviettes hygiéniques pour les femmes. La figure de proue de mon organisation, une femme pourtant, avait décrété qu'accepter une telle commande eût été discriminatoire vis-à-vis des femmes africaines, auxquelles ce produit n'était pas livré. Il fallait donc africaniser la Bosnie, et tant qu'on y était, construire des huttes en paille pour loger tous ces gens, solution écologique et bon marché. Le concept de « culturellement acceptable » dont nous usions habituellement pour assister les populations n'était donc valable

que pour les populations de « sauvages » ; une fois de plus, l'idéologie s'était cachée là où je ne l'attendais pas. Le politiquement correct écrivait une comédie de l'absurde, où la médiocrité tenait le premier rôle, mais sans le génie du *one man show* « Cabares Cabarei » créé en 1993 par l'auteur et acteur bosniaque Zijah A. Sokolovic. Il vit aujourd'hui à Vienne en Autriche, il joue sa pièce dans les capitales de l'ex-Yougoslavie, et dans tous les pays du monde où les réfugiés de l'ex-Yougoslavie sont devenus des citoyens.

Après la réunion à la mairie, en fin de journée, nous sommes allés visiter la ville. Je voulais en sentir l'atmosphère. Le jour gris allait déclinant, il y avait très peu de gens dans les rues. Je me souviens avoir croisé un cycliste, il circulait sans lumière. Il y a dans le vélo un je ne sais quoi de pacifique... à cause du silence peut-être, et de la grâce vélivole qui accompagne les mouvements du passager conducteur et maître souverain de l'engin. Je ne parle pas des coureurs cyclistes, eux sont différents, ils ne sont pas gracieux, ils sont en plein effort, ils peinent, ils souffrent. Mais le cycliste ordinaire qui va son chemin, en terrain plat, comme aux Pays Bas, et qui donne l'impression de lentement moudre la distance dans son pédalier, celui-là il est l'image même de la fragilité et de la force étrange de la paix.

Malheureusement, à Bihać, rien n'allait normalement, à peine avais-je dépassé le cycliste poétique et parcouru cinquante mètres dans la rue qu'un obus, de calibre petit, mais suffisant, s'abattit sur le cycliste. Le servant de la pièce, un petit canon anti-aérien m'avait dit le colonel qui avait prêté l'oreille au départ du coup, n'avait certainement pas voulu en arriver là, un jour de cessez-le-feu... mais le résultat était là, le vélo était en miettes, pas le cycliste, vivant, avec une jambe dans un état horrible. Vu ce qui venait de se passer, j'hésite à dire que le hasard fait bien les choses... mais enfin, nous étions là, le colonel fit un garrot tout en haut de la cuisse du malheureux qui, en état de choc, gémissait

doucement, comme en écho à la douceur de son mouvement, un instant auparavant. Il se trouvait que nous allions à l'hôpital... nous y fûmes en un instant.

Dans de telles circonstances, ma première rencontre avec le docteur Nasser ne pouvait qu'être dramatique, c'est lui qui reçut le blessé, fit les premiers examens, donna les premiers soins. Le docteur Nasser était le directeur de l'hôpital de Bihac, il m'attendait, nous avions pris rendez-vous par téléphone, à partir de la mairie. En ce temps-là les portables n'existaient pas, on utilisait des radios, ce n'était pas pratique du tout, il y avait toutes sortes de limitations techniques. Le docteur Nasser a insisté pour que je l'accompagne avec le blessé pendant qu'il donnait les premiers soins, il y avait une infirmière avec nous. Le docteur parlait un très bon français. Sitôt que nous avons atteint l'hôpital, Callahan et Indira étaient partis, vraisemblablement pour enquêter pour savoir d'où le coup était venu, et parler avec les Serbes du cessez-le-feu. Les râles du blessé, les mouvements de personnes dans la pièce des premiers soins ; le sang, il y en avait sur le sol, sur les blouses, et dans ma mémoire qui nous revoyait ramassant le gars à terre, sans son vélo qui avait volé en plusieurs morceaux quelques mètres plus loin. Nasser m'expliquait que le gars avait de la chance d'être encore en un seul morceau, que sa jambe ne risquait pas l'amputation, que la blessure était plus spectaculaire que dangereuse. Pour le spectacle... je m'en serais passé, maintenant que les hémorragies avaient été jugulées, les muscles extenseurs et les quadriceps apparaissaient à nu, comme sur une planche d'anatomie. Je me sentais mal, pas autant que le blessé qui était dans le monde de sa souffrance. Je me sentais mal de la souffrance du monde. Le blessé était pâle, je devais l'être aussi parce que le docteur m'a fait asseoir un peu à l'écart, l'infirmière est venue me voir et m'a dit, parlant du docteur Nasser que j'attendais « qu'il n'en avait plus pour longtemps. » Je me suis demandé qui était le sujet réel de ce « il », mais ce ne pouvait pas être le blessé, Nasser m'avait assuré de sa survie.

Dans la détresse où je me trouvais, j'avais, très loin dans ma conscience, un motif de satisfaction... celle de sentir qu'en moi l'habitude du malheur ne s'installait pas. C'était, je crois, ma plus grande crainte. J'avais vu des humanitaires qui littéralement « prenaient leur pied » dans la tragédie des autres. Ce spectacle me révoltait et me décourageait plus encore que la souffrance elle-même. Le fait qu'il y eut parmi ces sadiques du bien des professionnels très compétents me semblait le comble de l'obscénité. J'ai toujours eu peur de leur ressembler, j'ai toujours eu peur de perdre ma capacité de compassion.

En cessant de regarder, en cessant de penser au sang, je me suis recentré sur ce que je devais faire. L'organisation du convoi, les négociations que j'allais devoir mener à Knin avec les autorités de cette *Republica Serbska* qui semblaient si peu crédibles dans leurs engagements, je venais d'en avoir une illustration avec le cessez-le-feu signé hier et rompu, sans être rompu, aujourd'hui. Puisque passer en force n'était pas une option crédible, il fallait les prendre au mot, faire comme si... Ce n'est pas une façon irréaliste de faire les choses, ce n'est qu'une façon dangereuse d'agir lorsqu'une situation est désespérée, parfois ça marche - parfois pas.

J'ai aimé le docteur Nasser dès notre première rencontre. Il n'était pas impressionnant, il avait un physique falot, comme on dit ; celui d'un blondinet au teint pâle et aux yeux banalement bleus qui vous regardaient derrière des lunettes dont les verres semblaient lourds. Le calme de ses mouvements et de sa voix était la façon dont s'exprimait son charisme, également dû à sa compétence médicale, perceptible à l'expression de déférence que je lisais dans l'attitude de celles et de ceux qui l'approchaient pendant qu'il prenait soin du blessé, et plus tard, après que nous eussions commencé à parler des besoins en fournitures médicales de l'hôpital et de la région. La veille, mis au courant de mon arrivée par le colonel Callahan, il avait avec son équipe constitué

des listes de besoins en fonction de trois critères d'urgence : l'immédiat, le moins immédiat, ce qui pourrait attendre. Dans la conversation, il insista sur le fait que la nourriture et les détergents, savon compris, étaient des urgences absolues, car depuis plusieurs semaines il voyait apparaître des symptômes de maladies dus au manque d'hygiène et à la malnutrition, comme la pellagre, la gale et une multiplication d'infections banales qui prenaient des proportions dangereuses. J'ai été séduit par ce professionnalisme qui simplifiait tout, et donnait à cette situation chaotique ce qui précisément lui manquait : de la raison, de la pensée humaine structurée, rigoureuse, et honnête. En plus, il n'était pas du genre larmoyant, un genre qui me fait horreur. Les larmoyants sont toujours celles et ceux qui souffrent le moins ; celles et ceux que le conflit, le drame, affecte de façon marginale, ils en font tout un plat, ils en rajoutent comme pour compenser le fait qu'ils ne sont pas, ou peu, concernés ; ils transforment le malheur des autres en source de revenus. Les droitdelhomistes, ainsi que certains Roms, sont des experts parmi les larmoyants. Lui, il était sobre, alors il donnait de la grandeur à son malheur, à sa cause, quelle qu'elle fût. Il ne faut pas s'y tromper, le malheur ne grandit personne, au contraire, il corrode, et, à la fin, il détruit. Mais certains savent faire acte de résistance, un acte qui les grandit. Le docteur Nasser appartenait à la race de ceux qui croient que l'univers a plus d'importance qu'eux-mêmes, et agissent en conséquence, j'avais rencontré un frère en humanité. Agir ensemble était facile.

Le soir venait de tomber lorsque j'ai quitté l'hôpital après une visite au blessé qui dormait sur un matelas posé dans un couloir, à même le sol : Nasser m'a expliqué que les lits étaient réservés aux cas graves. Il n'y avait plus de tirs, mais les rues restaient désertes, davantage que plus tôt dans la journée, lorsqu'il y avait eu quelques tirs sporadiques. J'étais à la fois content d'avoir obtenu toutes les informations que j'étais venu chercher, et bouleversé par la folie qu'était toute cette guerre qui me chargeait de souvenirs dont je n'arriverai jamais à totalement me libérer. Je pensais :

« Heureusement, il y a des gens comme le docteur Nasser, Morillon, Maille... », et à ma stupeur, je découvrais que la liste des gens biens était longue, plus longue qu'a priori je ne l'aurais cru. Cela me ragaillardit de constater que le nombre des gens de bonne compagnie n'était pas aussi insignifiant que je l'avais pensé, puis, je me suis demandé : « Puisqu'il y a, après tout, bon nombre de gens respectables, pourquoi, collectivement, les choses vont-elles si mal dans cette région du monde, et ailleurs ? » J'aurais dû me dispenser de laisser ma pensée partir dans cette direction déprimante qui annulait mon optimisme superficiel, mais réel, que la pensée d'avoir réussi une phase importante de mon action en faveur de Bihac m'avait procuré. Lorsque je suis arrivé à l'hôtel, j'étais inutilement déprimé.

Le Colonel Callahan et le Lieutenant Caudry m'attendaient. Le colonel m'a dit que les Serbes s'étaient excusés pour les tirs... puis il m'a proposé un *whiskey* (y disent comme ça, en Irlande). Il m'a demandé des nouvelles du blessé. Je l'ai rassuré sur le sort du blessé, je lui ai dit que son garrot avait sauvé la vie du type, c'était vrai, cela lui a fait plaisir : je m'y étais attendu, j'ai trouvé les militaires parfois plus humains, et presque toujours plus efficaces que les humanitaires ; mais c'est un point de vue très subjectif, dû, peut-être, aux circonstances particulières des opérations auxquelles j'ai participé. J'ai accepté son *whiskey*, j'en ai bu une gorgée, j'y ai ajouté un peu d'eau (sauf pour la framboise et la poire, je n'ai pas le goût des alcools forts), je lui ai fait compliment du breuvage, j'ai dit : « Ça ressemble au whisky ! », il s'est raidi, comme si j'avais évoqué les « Pâques sanglantes » de 1916 à Dublin, il a dit : « Mais c'est différent ! » J'ai repris « Très différent ! » Le lieutenant Chaudry était sans opinion, il buvait un breuvage anglais : thé ! Le dîner fut frugal et rapide, une soupe épaisse, paysanne... au poulet. J'expliquais qu'il me faudrait un peu moins d'un mois pour assembler les marchandises, les chauffeurs, les camions, établir des listes et négocier avec les Serbes de la Krajina, à Knin, le droit de passage du convoi que j'avais l'intention de mener jusqu'à Bihac

avant la fin du mois de juin. J'ai demandé au colonel de veiller à ce que les entrepôts de l'hôpital, où il était convenu avec le docteur Nasser que les camions seraient déchargés, soient propres et libres le jour de notre arrivée ; et que nous ayons à notre disposition une soixantaine de manœuvres pour décharger le plus vite possible les camions qui repartiraient le même jour pour limiter les risques. Avant d'aller dormir, le colonel m'a proposé un dernier *whiskey*, que j'ai refusé en expliquant que je ne buvais jamais plus d'un seul verre en raison d'une hépatite que j'avais eue autrefois, et qui m'obligeait à la modération. Ce n'était pas vrai, mais cela m'évitait l'obligation sociale du verre d'alcool d'identité nationale, qu'il fallait célébrer, et répéter. Le seul pays où ça ne m'a pas réussi fut l'Arménie, magnifique et tragique, où ayant d'un air contrit présenté mon mensonge, mes hôtes prirent un air de circonstance et me dirent, navrés : « Cognac arménien délicieux mais dangereux, Vodka bien mieux ! »

Ma nuit ne fut pas calme, mais elle fut tranquille. Alors que je prenais mes aises dans une chambre agréable et dans un lit confortable, j'ai senti sous l'oreiller un objet aux formes étranges : un *Kukri*, un poignard de Gurkha, lame à la fois épaisse et effilée, avec une courbure de boomerang qui, dit-on, en fait aussi une arme de jet. C'était bizarre, mais l'objet était là, doté d'une esthétique fonctionnelle intéressante : un compromis entre la hache et le poignard. Après avoir observé cette oeuvre d'art guerrière, je l'ai simplement replacée où je l'avais trouvée. Au début de la nuit, il y eut des tirs d'armes automatiques, mais peu, et isolés, j'ai pensé : « des sentinelles qui s'ennuient, ou qui ont peur ». Puis, comme les tirs étaient éloignés, qu'ils ne se répondaient pas, ne se rapprochaient pas, j'ai fini par les assimiler à un orage dont le son conforte le dormeur, au chaud sous un toit protecteur. Un rien nous inquiète, un rien nous rassure, mieux vaut mourir rassuré plutôt qu'inquiet. Dans les camps d'extermination allemands, les nazis usaient de ce genre de leurre pour tuer plus facilement leurs victimes.

Chapitre IX

Je voulais aller à Mostar, à cause du nom de la ville ... il me fascine, il dérive de *most*, dans toutes les langues slaves cela veut dire « pont ». Je trouve qu'une ville dont le nom dérive du mot « pont » mérite d'être vue. La plus belle « ville pont » où j'ai vécu s'appelle Prague, elle m'a laissé un souvenir émerveillé, en raison du pont Charles, et de tout le reste... d'ailleurs, au Moyen Âge, peu après la construction du pont « Charles », les Tchèques n'avaient pas donné de nom au pont. À Prague, il était le seul pont reliant la rive est à la rive ouest, alors tout le monde l'appelait *most*, ou *brugg* dans la partie allemande de la ville. L'empereur Charles IV en avait posé la première pierre en 1357, le 9 juillet à la cinquième heure plus trente et une minutes. Une astrologue m'a dit que cette date présageait d'un destin particulier à l'ouvrage... Personnellement, ce qui m'impressionne, c'est la suite de chiffres impairs que ce moment particulier crée : il fait un pont de chiffres entre l'Est et l'Ouest du continent européen : 1 3 5 7 9 7 5 3 1. Il était donc logique que je voulusse voir Mostar. C'était la ville où la femme que j'aime avait passé une partie de son enfance et de son adolescence : un pont entre son passé et notre présent.

Elle avait tout organisé, l'hôtel, les rencontres avec les amis... Je n'avais insisté que sur un point : je voulais aller à Medjugorje, on dit que la Vierge Marie y est apparue en 1981. Je ne pense pas être superstitieux, et moins encore bigot. Pourtant, je crois qu'il y a dans ce monde des lieux où le sacré est présent comme l'évidence d'une expérience immédiate. La première fois que j'ai ressenti cette force, c'était en Thaïlande, à Ayutaya dans les ruines d'un monastère bouddhiste ; un peu plus tard, et de façon encore plus

forte, et à ma grande surprise, j'ai ressenti cette force à Lourdes. Je dis « à ma grande surprise » car en descendant la rue principale de la ville, avant le lieu des apparitions présumées, j'avais été frappé par la tragicomédie des marchands de bondieuseries kitch... et puis, en approchant du lieu présumé, j'avais été pris par quelque chose de merveilleux, et que ce soit la Vierge Marie ou autre chose n'avait plus d'importance. Une chose merveilleuse était là, il était entendu que c'était la Vierge Marie des chrétiens ; et je n'y voyais aucun inconvénient, je trouvais même magnifique le fait que le catholicisme ait pu mettre à jour un lieu aussi sublime. Je dis « le lieu présumé », car, après tout, l'univers est vaste, et les mots que nous employons pour décrire l'ineffable ne sont probablement pas adaptés à des réalités qui passent les perceptions ordinaires. Je voulais savoir si Medjugorje me donnerait la même émotion religieuse.

Nous sommes arrivés à Mostar en soirée. J'ai garé la voiture dans un parking, près des ruines du grand magasin *Razvitak* : un parallélépipède en béton dont les façades sont ornées de frises d'animaux stylisés mais faciles à identifier. Pendant la guerre, il avait été une cible aisée pour les artilleurs serbes, puis croates. Il en portait les traces, il ressemblait à un gruyère gris troué de noir, avec des cerfs, des biches et des chevaux fuyant entre les trous... rien à voir avec les subtilités de l'art pariétal. J'avais vu le même immeuble, avec, plus ou moins, les mêmes trous et les mêmes frises animalières à Osijek en Slavonie orientale, en Croatie, plus de cinq cents kilomètres au nord de Mostar. En 1526, la ville d'Osijek avait été prise par les Turcs, la ville du Moyen âge avait été rasée, sa population dispersée, ses églises avaient été détruites ou transformées en mosquées. En 1687, Osijek avait été reprise aux Turcs par les Habsbourg, sa population musulmane dispersée, des descendants de la première vague d'expulsés ainsi que des nouvelles populations hongroises et allemandes s'étaient installées, les mosquées avaient été détruites ou transformées en églises. Pendant la dernière guerre, celle de 1991-1995, la ville avait subi

un siège long et meurtrier. Cette fois-ci les destructions étaient dues aux Serbes. En raison de cette accumulation de traumatismes anciens, la ville a aujourd'hui une tradition d'extrémisme politique. C'était le contraire à Mostar, où, à l'évidence, des Croates d'origine s'étaient convertis progressivement à l'islam, la même chose était advenue aux Serbes orthodoxes. Il en était résulté une ville où, certes, l'empire turc montrait son hégémonie et celle de sa religion en multipliant les mosquées et les écoles coraniques (les églises catholiques et orthodoxes anciennes sont peu nombreuses : quatre au total) mais où, en raison des conversions autochtones au fil des siècles, il y avait de nombreux chrétiens dans ce qui était considéré comme le quartier musulman, la rive gauche ; et de nombreux musulmans dans ce qui était considéré comme le quartier chrétien, la rive droite. De ces processus historiques longs et complexes, les habitants de la ville avaient fait leur identité ; d'ailleurs, ils se mariaient entre eux : Mostar était la ville de l'ex-Yougoslavie où il y avait le plus de mariages « mixtes ». Au début, je trouvais le terme étrange, il me rappelait les « Écoles mixtes », en ce sens la majorité des mariages sont mixtes : une fille et un garçon ; mais c'est en train de changer : afin de ne pas commettre le péché mortel de discrimination, il y a maintenant des mariages qui ne sont pas mixtes. On peut donc imaginer dans cette région des mariages qui seront à la fois pas mixtes et mixtes : un homosexuel de Bosnie épousant un homosexuel de Croatie. Chaque fois que l'on pousse un peu loin les questions d'identité on aboutit toujours à des absurdités, elles sont comiques, ou tragiques. En fait, ce n'est que vu de l'extérieur, à partir des identités primaires : musulmane, catholique ou orthodoxe, que ces mariages étaient mixtes, en définitive, les habitants de Mostar se mariaient entre *Mostarci*. Leur identité citadine était si forte qu'elle outrepassait celles qui traversaient le pays, l'Europe, et même le monde. Le pays, l'Europe et le monde auxquels les *Mostarci* participaient à travers une aventure culturelle originale : la leur. Cela ressemble à un conte de fées... *il était une fois, une rivière et une ville* ... malheureusement l'épisode finit mal. C'est le peintre

Jusuf Jusa Nikšić, si bon, si doux, si triste qui me l'a dit : « Autrefois, la rivière Neretva traversait ma ville ; aujourd'hui, elle la coupe en deux ! »

Chaque fois que je le peux, je rencontre un peintre. Par vocation, les peintres sont plus sensibles à la lumière que les autres humains. Cette sensibilité a de multiples conséquences, la plus évidente : l'œil du peintre voit ce que les miens ne voient pas ! Alors j'en profite pour élargir mon champ de vision. Sadeta, l'amie de la femme que j'aime nous a conduits chez Jusuf Jusa Nikšić, tout le monde, ici, l'appelle Jusa.

Il est un peu plus jeune que Večenaj, 84 ans au lieu de 89. Le temps a respecté quelque chose de son être. Comme chez Ivan, une beauté étrange flotte autour de lui, comme un halo de lumière dont son corps serait l'ombre. Il n'est pas très grand, il est mince, un peu voûté, il porte un ensemble (chemise, veste et pantalon) en jean ; cela lui donne comme un air juvénile. Une jeune fille est avec lui, elle est jolie : un visage original, comme issu d'une longue histoire, un visage d'un autre temps, comme on en voit parfois un peu partout sur la terre, retour d'un type de beauté humaine disparue dans le brassage génétique, et qui, parfois, comme le visage de Carole Bouquet revient pour rappeler aux gens d'aujourd'hui qu'ils viennent tous de très loin. La forme de ses yeux avait un dessin d'une grande pureté, je ne suis pas peintre, j'ai oublié leur couleur. Il nous l'a présentée : Emina. Elle était son élève. Emina : comme dans le poème et la chanson du poète serbe Aleksa Šantić qui continuent à faire pleurer toute l'ancienne Yougoslavie. En dépit de l'âge, en dépit de la guerre, en dépit de toutes les souffrances endurées, Jusa continuait à faire ce qu'il a fait depuis toujours, ou presque, peindre, enseigner la peinture, et protester. Don de la lumière, la création nous sauve : un tableau, un livre, une chanson, une équation, un amour...

Il n'a pas quitté le pays pendant toute la durée de la guerre, et même, la plupart du temps, il est resté à Mostar, où il a vu la ville bombardée, les rues de la partie musulmane effondrées les unes sur les autres, comme pliées sur elles-mêmes par un glissement de terrain. Pendant quelques mois, en 1993, lorsque les Croates ont voulu prendre le contrôle de la partie musulmane, il s'est réfugié à Blagaj à une vingtaine de kilomètres de Mostar, que l'armée croate a encerclé. Il n'a jamais eu aussi faim de toute sa vie, sa femme croate non plus :

- Non seulement nous n'avions rien à manger, j'ai perdu plus de vingt kilos, mais, en plus, je n'avais ni toiles ni couleurs. Après, les Français nous ont ravitaillés... quand ils nous ont apporté des pommes, je ne savais plus comment les manger, j'avais oublié... Après, ils m'ont même apporté de quoi peindre. Ça, je ne l'avais pas oublié !

Au début de la guerre, en mai 1992, les réservistes de l'armée nationale yougoslave, la JNA, étaient venus piller la ville bombardée. Jusa les avait vus piller un magasin de chaussures :

-Certains sont partis avec des chaussures dépareillées, pieds droits d'un modèle, pieds gauche d'un autre... Des malins qui savaient que la guerre allait multiplier les unijambistes !

L'humour noir de sa remarque m'a fait tiquer. Jusa a vu mon embarras, il a eu un sourire navré :

-Il faut nous comprendre, nous sommes tous ici un peu fous... Sur un mur de la ville un des nôtres a écrit : « Ici, tout le monde est fou mais personne ne s'en aperçoit. » On était déjà fou avant la guerre alors après...

Juste avant la guerre, Jusa était en pleine préparation d'une rétrospective de ses œuvres. Il faut croire que les réservistes du

Monténégro qui occupaient la ville pendant que leurs copains bombardaient Dubrovnik avaient un sens artistique aussi développé que celui du commerce, ils lui ont volé 80 toiles, prêtes pour l'exposition. Il y a chez Jusa une sorte d'immatérialité de l'avoir qui donne à sa peinture une légèreté incomparable. Pour rendre cette impression étrange, j'ai envie de dire que Jusa peint des visions apparues entre deux battements de cils, quelque chose comme l'instant où la réalité passe d'un état à un autre, c'est à la fois réel et quasi immatériel. Cela se voit aussi à sa façon d'être :

- Je ne vends pas mes toiles, je les donne. Après ce qui m'est arrivé en 1992, tout ce qui m'a été volé, il m'arrive de regretter de ne pas en avoir donné encore plus. À la fin de la guerre, en 1996, un officier étranger est venu voir mes peintures, je ne sais plus de quelle armée il était... il a regardé mes tableaux, il a choisi le grand là-bas...

Jusa a montré « L'instant différent » (*Drukčiji Trenutak*), une vue du pont de Mostar qui semble figurative, à première vue... après, ça se complique, les repères se brouillent, cela ressemble à la vie quand on essaye de vivre intelligemment. Il est allé déplacer le tableau pour que nous puissions mieux le voir, puis il a repris son récit :

- Il m'a fait un chèque de deux mille dollars. Je lui ai dit : « Mais, pour ça il faut que je veuille bien le vendre. Et je ne le veux pas ! » Alors l'officier a fait demander par son interprète : « Mais de quoi vit donc le gentleman ? » Je suis un *gentleman*, alors je lui ai répondu que je vis de rêves et de crédits ! Il n'a pas très bien compris... moi non plus, mais je suis comme ça. Heureusement, j'ai ma femme et mes deux filles... et puis j'ai ma pension, c'est assez pour peindre, enseigner et protester.

C'est vrai, l'atelier est modeste à tous les points de vue : petit, en sous-sol, crépi de blanc, avec deux fenêtres qui donnent sur la

Neredva. La maison est ancienne, cela se voit au plafond voûté sans rupture avec les murs blancs, comme une arche qui donne à l'espace quelque chose de magique, comme le personnage lui-même. Il a installé une série de néons qui donnent à l'atelier une lumière sans ombres. L'espace est assez réduit, les toiles sont éparpillées contre la voûte, il y a un certain désordre, un désordre artistique, le contraire du chaos. Près de la porte d'entrée, contre le mur, un sofa ; en fait, un petit lit métallique qui, par un arrangement de coussins, fait usage de sofa ; le lit et les coussins sont couverts de tissus qui font « oriental ». Face au sofa, une petite table et deux tabourets placés de part et d'autre. Au milieu de l'espace, un chevalet, il porte une nature morte, des grenades (le fruit) mûres, entrouvertes, écorce brune et rose laissant voir des grains rouges qui rutilent comme rubis cristallisés. La toile est parfaite, technique. L'arrière-plan n'est peut-être pas tout à fait achevé. Je ne peux m'empêcher de penser qu'elle sert de référence et de travaux pratiques au maître qui enseigne à la jeune fille l'art de la composition d'une nature morte.

Je ne crois pas me tromper, car dans la conversation il nous a montré un tableau qu'il venait d'achever, enfin, presque : il aime laisser à son travail un soupçon d'inachevé, « comme la vie ! » a-t-il précisé. Là, j'ai commencé à me réjouir, j'avais rencontré un artiste explorateur des profondeurs. Je n'ai pas été déçu, tout au long de la conversation, il a laissé tomber des perles que j'ai recueillies dans le silence. Le tableau qu'il montrait ressemblait, à première vue, à une « nature morte » : un rameau de grenadier imaginaire portant des fruits presque réels. La toile était assez grande, environ 80 cm sur 90. Au premier regard, cela semblait banal. Il a expliqué que le fruit du grenadier est un des symboles de la Bosnie. Puis, il a montré qu'il avait signé sa toile quatre fois, dans ses quatre angles : « Ceci n'est pas une nature morte, je n'aime pas ce terme, ceci est une nature vivante. Une nature morte c'est ça ! » Et il a montré le tableau bien léché sur le chevalet. Là, j'ai commencé à comprendre : il voulait que sa toile soit vue sous

quatre dimensions différentes, chacune montrant un différent dévoilement du réel. La banalité de l'image a été pulvérisée. J'aurais voulu la contempler plus longtemps, pour voir où la vision du maître m'aurait conduit. Mais la conversation avait sa dynamique, et je devais respecter le rythme de la moisson.

- Moi, comme peintre, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour suivre la marche du monde. Malheureusement, le malheur nous a brisés. **Dans les pays où la continuité historique n'a pas été rompue**, le XXe siècle a été celui des découvertes permanentes dans tous les domaines de la civilisation. Pour vous en France, cela n'a pas été trop mal, en dépit de vos ennuis ; les Allemands s'en sont sortis, mais seulement après leur monstrueuse tentative de briser **la continuité historique** de l'Europe. Ils y ont presque réussi. Nous, en Yougoslavie, on a fait au mieux, mais nous n'avons pas réussi à maîtriser notre continuité historique. Alors maintenant, tous les gens intelligents sont partis, d'autres ont été tués, nous n'avons plus d'élites, leurs places ont été prises par des paysans frustrés qui sont entrés dans les coquilles vides de nos villes.

Les phrases s'enchaînaient en sentences brèves. La femme que j'aime traduisait. Le souffle de sa parole suivait le va-et-vient de ses émotions.

- Ceux qui se sont enrichis pendant la guerre à présent nous dirigent. Ils nous méprisent parce que nous n'avons pas fait comme eux et ils nous envient parce que nous ne sommes pas corrompus. Leur principal souci est de jouir le plus possible, et le plus vite possible. Car, au fond, ils ne se sentent pas légitimes. Leur avenir est incertain, ils veulent tout et tout de suite ! Car demain n'aura peut-être pas lieu ! Remarque, cette obsession de la jouissance a son avantage. Nos nouveaux dirigeants ne veulent pas mettre en danger leurs richesses. Pendant longtemps, ils ne vont pas essayer de se faire la guerre. On aura la paix. Tant mieux ! Mais ce sera la

paix dans un désert culturel, où l'argent dominera tout ! Cette horreur-là, je la vomis !

Vous voyez, je continue à protester !

A présent il riait...

« Continuité historique brisée » je trouvais l'expression parfaite pour décrire l'histoire des Balkans : ces commencements de création d'un État, d'une œuvre culturelle, d'une aventure quelconque... sans cesse interrompus par la violence. Comme dans le monde musulman ou en Afrique. Un silence triste s'est établi dans la pièce. J'ai rompu le silence lorsque je lui ai dit : « Heureusement, il y a la création ! » Il m'a lancé un regard timide qui m'a d'abord surpris, puis, j'ai compris que ce n'était pas timidité mais pudeur. Celle que j'éprouvais également alors que je me rendais compte que nous nous comprenions dans ce que nous avions de plus intime.

- Oui, la création ! Avec le temps je peins de mieux en mieux. Hier, ma fille Sandra a vu « mes grenades » d'un geste, il a montré le tableau aux quatre dimensions. Elle m'a dit que dans peu de temps je saurai enfin peindre !

Il s'est mis à glousser, et nous avons rejoint son rire. C'était à la fois sincère et artificiel, un peu servile aussi. Nos cultures sont encore pauvres, lorsque l'essentiel arrive nous ne savons pas nous comporter.

- Vous savez, avant cette guerre, pour les arts plastiques, Mostar était plus rayonnante que Sarajevo. Nous avions 35 académies privées d'Arts plastiques, aujourd'hui, je suis le seul. Trois ont été tués. Les autres ont fui. J'espère que là où ils sont ils réussiront à créer quelque chose. Ce qui me fait le plus peur chez nous, aujourd'hui, c'est notre vide culturel. Moi, j'ai de la chance, je peux encore peindre, enseigner le peu que je sais, et me réjouir des

surprises de la création, ça me donne la force de vivre. Mais, pour les jeunes, et ceux qui, comme Emina (il avait regardé la jeune fille à la beauté étrange), s'intéressent au travail de la création c'est difficile. Ils ne sont pas nombreux, et ils ont du mal à prendre racine. Regardez ce qui arrive à notre théâtre...

Jusqu'ici, les trois femmes étaient restées silencieuses. Celle que j'aime traduisait, son amie d'enfance Sadeta, tous l'appelaient « Satka », faisait parfois un commentaire au peintre qui était son ami. Emina ne disait rien, elle écoutait, son visage était sans expression, comme figé dans sa beauté d'un autre temps, sauf lorsque, soudain, elle esquissait un léger sourire où se lisait une intelligence fine. J'éprouvais une sorte de fascination pour cette métamorphose, qui faisait passer son visage de la beauté intemporelle du marbre à celle, changeante et fragile, de la vie.

La veille au soir, en arrivant à Mostar par la longue avenue Maréchal Tito, nous avons vu au niveau du théâtre une grande banderole qui disait en lettres noires *SRAMOTA* (honte). À présent, Satka (elle avait une fonction importante dans l'administration du Canton) expliquait que la crise était due au système des maires « tournants » : une communauté succédait à l'autre à la tête de la ville. Depuis plus d'un an le maire croate ne se mettait pas d'accord avec le maire musulman pour la passation des pouvoirs, il refusait de lui céder la place, ce qui bloquait l'administration municipale qui ne pouvait pas adopter son budget. Faute de subsides, les deux cinémas et le théâtre ne fonctionnaient plus. J'ai demandé : « Et pourquoi ne se mettent-ils pas d'accord ? »

- Je n'en ai aucune idée ; et même, je pense qu'eux non plus ! Nos politiciens ne sont pas très brillants, en général. D'ailleurs ils n'ont pas besoin de l'être. Il suffit qu'ils soient de la « bonne » identité et tous les crétins de leur communauté votent pour eux !

Emina quitta son masque de beauté impassible. Elle avait le teint très clair, ses joues devinrent rose comme des pétales d'égantines :

- Heureusement, chaque année nous avons le Printemps de Mostar...

Elle parlait du festival que financent de façon conjointe les présidents de Bosnie-Herzégovine et de Croatie, les ministères de la Culture des deux pays, ainsi qu'une banque autrichienne. Il dure près de trois mois, d'avril à juin, il regroupe des artistes de la région et d'ailleurs en Europe qui sont actifs dans tous les domaines de la création : théâtre, musique, expositions de peinture et de sculptures, tables rondes d'écrivains...

- ... la ville s'anime alors, on peut parler d'autre chose, vivre, rencontrer des gens nouveaux, c'est bien, et pour moi, ça compense le vide du reste de l'année.

Satka ne partageait pas cet optimisme, elle avait un souvenir trop vif des richesses culturelles du passé :

- Bien ! Mais pour moi, ça ne compense pas le vide du reste de l'année ! On ne peut pas continuer à vivre des créations des autres sans créer soi-même.

- Laisse un peu de temps à mon élève et tu verras, elle créera bientôt !

- Oui ! Si elle ne part pas en Autriche, en Allemagne ou ailleurs !

Jusa, qui avait volé au secours de son élève resta silencieux un instant. Il but une gorgée de café turc qu'il nous avait servi peu après notre arrivée. Puis, il prit un peu d'eau, nous avons tous un verre d'eau fraîche servi avec le café, comme on le fait en Orient.

- Un artiste doit voyager. Moi, c'est à Belgrade, à l'Académie des Arts plastiques que j'ai appris mon métier de peintre. Avant, j'avais un don, comme beaucoup de gens, et une obsession, comme peu de gens. À la fin de la guerre...

La phrase resta en suspens. Puis, comme en aparté, d'un air rêveur :

- Vous savez, j'étais avec les partisans...

À gauche, sur le mur, j'ai vu un portrait de Jusa en officier de l'armée des partisans de Tito. Dans la pose avantageuse où rayonnait une certaine autosatisfaction je sentais l'influence du réalisme socialiste : un jour, on admettra, peut-être, que ce courant artistique n'était pas dénué de toute valeur esthétique, mais il baignera toujours, comme l'art nazi, dans l'ambiguïté d'une idéologie généreuse sans doute, celle des nazis ne l'était pas, et meurtrière. Jusa était rayonnant, je crois qu'il s'agissait d'un autoportrait car il était dans sa façon à lui, et, pour cette raison, il parvenait à déborder de l'encadrement idéologique de son époque. À l'évidence, il était fier du tableau et de ce qu'il représentait. Jusuf Jusa Nikšić avait pris la pose pour l'éternité des arts (elle n'est pas très longue) il nous regardait du haut du mur. Il portait l'uniforme d'un jeune officier des partisans, jeune, héroïque et beau. Jusa était un de ceux qui avaient contribué à abattre la chose monstrueuse qui, partie d'Allemagne, avait tenté de détruire la continuité historique de l'Europe. Il avait une bonne raison d'être fier, j'aimais sa fierté. À première vue, le portrait semblait banal, mais après un moment, comme tous les tableaux de Jusa, il vous intoxiquait, comme le fait un bon vin, avec douceur et gentillesse : un *Blatina* rouge de chez Stojić, le rouge que l'on boit à Mostar, le cépage emblématique des Croates du Canton de la Neretva herzégovine. Le tableau était monochrome, ce qui n'est pas rare chez Jusa, il jouait sur les nuances d'un rouge particulier, un rouge

lie de vin. Mes pensées s'envolaient dans mon silence intérieur, ce qui ne m'empêchait nullement de suivre le récit de Jusa qui continuait à expliquer comment il était devenu peintre :

- ... comme j'avais été partisan, je n'ai eu aucune difficulté à trouver un travail en 1946, la mine de charbon de Vihovići m'a employé pour faire des dessins techniques. J'étais bon en dessin. C'est à cause de mon père, quand il m'a amené à l'école pour la première fois, j'avais sept ans, il était simple ouvrier aux chemins de fer... ma mère ne savait ni lire ni écrire, mais elle était géniale, je lui dois beaucoup de ce que je suis devenu. Elle voyait les choses comme personne ne savait les voir, elle m'a légué ce don. Nous étions onze enfants dans la famille, et j'étais l'aîné, je devais m'occuper de tous les autres, c'était infernal. J'ai quitté la maison sitôt que j'ai pu, vers dix-neuf ans.

J'étais un peu perdu dans son récit :

- Mais comment êtes-vous devenu peintre ?

- Je ne vous l'ai pas encore dit ?

- Pas vraiment, votre père vous avait mené à l'école pour la première fois...

- Oui ! Et il m'avait dit : « Tiens-toi tranquille, et tais-toi, compris ! Sinon... » Mon père, il était plutôt rude. Il faut dire que je protestais déjà, et contre tout ! Mon père était juste et raisonnable, mais rude. Je suis entré dans la classe, je n'avais jamais vu une si grande pièce, nous vivions dans une petite maison de deux pièces. Le matin, je devais ranger tous les tapis et matelas qui servaient pour la nuit afin que la pièce puisse servir de salon, salle à manger, et un peu tout. Je devais aussi laver la cuisine. L'eau était au-dehors, à la fontaine. Pourtant, j'ai reçu beaucoup d'affection de mes parents. Bon... comme mon père m'avait dit de me tenir

tranquille, pendant quatre ans je n'ai presque pas parlé, j'étais trop impressionné, tout était tellement différent, vous ne pouvez pas imaginer ! Aux murs de ma classe, il y avait des aquarelles, il y en avait partout, et comme je ne parlais presque pas, je passais mon temps à regarder les aquarelles, elles m'ont intoxiqué. C'est comme ça que je suis devenu peintre, dans le silence de ma classe en regardant les aquarelles. Regarder et peindre, c'est devenu ma façon de m'exprimer.

- Tout à l'heure, vous avez dit qu'un artiste doit voyager, vous avez parlé de Belgrade...

- Oui ! C'est bien ce que je dis. À la mine, ils m'ont fait faire des dessins techniques : des plans des galeries... des choses comme ça. Un jour, j'ai fait les portraits de Tito, Marx, Lénine, et Staline. Marx et Lénine, c'était facile, parce qu'ils portaient une barbe. Staline, c'était presque aussi facile, à cause de sa moustache en guidon de bicyclette. Tito m'a demandé beaucoup de travail, parce que je ne le trouvais pas beau, et il n'avait ni barbe ni moustache pour cacher la laideur relative de son visage, j'ai dû l'embellir. Ce n'était pas facile. À l'époque, en 1947, on ne l'appelait pas encore « le vieux », on n'était pas habitué, même les femmes ne le trouvaient pas très beau. Après, avec le temps, il est devenu une référence en matière de beauté masculine, les hommes se sont mis à lui ressembler, c'est drôle n'est-ce pas ? En tout cas, le directeur de la mine a trouvé que j'avais du talent. Il m'a fait entrer à l'académie des arts plastiques de Sarajevo, où la mine a continué à me payer la moitié de mon salaire.

- Finalement, le système communiste « façon Tito » n'était pas si mauvais.

- C'est plus compliqué que ça !

Et pour bien me monter que c'était compliqué, Jusa resta silencieux un moment. De ma place, à travers les deux fenêtres, je voyais les eaux vertes de la Neredva scintiller au soleil. Les sons de la rue étaient presque inaudibles. Il y avait des cris d'oiseaux dans le lointain... des hirondelles dans le ciel... bleu.

- Comme tous les systèmes qui connaissent la réponse avant d'avoir posé la question, ce système ne pouvait mener qu'à la catastrophe. Mais nous avons le choix quant à la dimension de la catastrophe : petite, ou grande. Les Russes ont eu la sagesse de choisir une petite catastrophe... nous avons eu la folie d'opter pour la grande. Si tu veux mon avis, tôt ou tard le capitalisme va se trouver placé devant le même choix. Non ! Un choix encore plus grand : notre vie à tous ou notre mort.

Et le peintre continuait à laisser tomber ses perles dont aujourd'hui je fais un collier. Mais j'avais envie de savoir comment il était devenu peintre, alors que rien ne semblait le destiner à devenir un artiste, un créateur. Je n'étais pas préoccupé par l'avenir du capitalisme, condamné à terme, mais pas pour les raisons données par Marx et ses camarades en idéologie :

- Sarajevo avait une grande Académie des arts plastiques ?

- Grande, si on veut ! Elle venait d'être créée. Mais j'ai étudié, puis je suis allé étudier à Zagreb, puis à Belgrade. À Belgrade, j'ai eu des maîtres exceptionnels. C'est là, peut-être que mon esprit a commencé à s'ouvrir. Pour mon diplôme, en 1957, j'ai présenté une œuvre, un triptyque et Picasso, oui, Picasso, m'a fait l'honneur de le signer ! Un de mes professeurs, Ivan Tabaković, avait étudié en France, il était un ami de Picasso. À Belgrade, j'avais des professeurs extraordinaires, c'est là que j'ai commencé à devenir un homme cultivé, c'est là que j'ai commencé à penser en homme libre ! En fait, j'ai commencé à penser en homme libre quand je vivais seul à Mostar, j'avais une pièce dans le quartier des

prostituées, elles m'ont appris beaucoup de choses de la vie... Et je ne me suis jamais arrêté ! Pourtant, dans ma vie normale j'étais un communiste ! Mais comme artiste, je ne croyais qu'en la vérité de l'œuvre ! Et personne ne m'a jamais inquiété. Tito était un drôle de type, il avait pour l'art un respect instinctif, une sorte de respect pour les vérités supérieures ; vraiment, un drôle de communiste ! C'est pour cela qu'après lui, ça n'a plus marché ! Et puis, « l'esprit partisan » tenait le pays ensemble. Les partisans ont quitté la scène les uns après les autres... nous ne sommes plus très nombreux, et nous sommes vieux.

- Finalement, vous avez été un artiste qui enseignait l'art !

- Exactement ! À Belgrade, l'académie m'a proposé un poste d'assistant-professeur, mais je leur ai dit que j'étais un *Mostarac*, et que, pour vivre, je devais chaque jour boire l'eau de la Neretva. Je suis revenu ici en 1960, pour enseigner le dessin au lycée qui m'avait mis à la porte pour indiscipline quelques années plus tôt. Comme d'habitude, j'étais plein d'idées et de protestations. Comme quand j'étais jeune mon lycée n'a pas aimé... après deux ans, pour la seconde fois, mon lycée m'a mis à la porte ! J'ai été nommé au lycée expérimental, « le lycée numéro 6 », bâti près des rives de notre verte Neretva. J'ai demandé à enseigner dans les classes des petits, c'est là que j'ai rencontré Satka, comme élève. Au lycée expérimental j'ai bien réussi, on ne m'a pas renvoyé.

Satka eut un sourire de gratitude :

- Ses méthodes étaient très nouvelles. Par exemple, il nous demandait : « De quelle couleur est le ciel ? » et nous en cœur : « Bleueueu ! » Lui : « Est-il bleu ou est-ce que bleu est seulement la couleur dont nous voyons le ciel ? » et nous nous demandions ce qu'il voulait dire...

- Alors, moi, j'avais fait un accord avec le concierge du lycée. J'envoyais un élève le chercher. Après qu'il fut entré dans la classe, je demandais aux élèves : de quelle couleur est la Neretva ? « veeer-tee ! ». En êtes-vous sûrs : « Ouiiii ! ». Moi au concierge : « Nenad, tu as entendu, prends la carafe sur mon bureau et vas la remplir dans la rivière ! ». Lorsque Nenad revenait avec la carafe pleine d'eau, je faisais comme si je ne l'avais pas vu. Il posait la carafe sur mon bureau pendant que je dessinais quelque chose au tableau. Puis, j'allais vers la carafe où l'eau était transparente, je l'examinais pendant quelques instants en silence... je disais aux enfants : « la trouvez-vous verte ? » Il y avait quelques réponses clairsemées : « non ». Je me tournais vers Nenad, et comme si j'étais en colère : « Nenad ! Tu as pris l'eau au robinet ! Tu n'es pas allé à la rivière ! Paresseux ! » Nenad jouant la comédie : « Camarade professeur, je vous le promets ! L'eau vient de la Neretva, directement, sans passer par un tuyau. Je vous le jure Camarade professeur ! »

Satka riait à son souvenir et au rôle de Jusa :

- Alors Jusa nous disait : « Si l'eau de la rivière n'est pas verte, alors que vous la voyez verte, comment pouvez-vous être sûrs que le ciel est bleu ? » Aucun de tes élèves n'a oublié ta leçon. Malheureusement, tu ne l'avais pas enseigné à ceux qui nous ont fait cette guerre !

- Tu te trompes, Satka, parmi les officiers croates qui ont procédé aux arrestations de juin 1993 et nous ont conduit dans le camp de concentration de Dretelj il y avait un de mes anciens élèves. Il n'avait pas compris la leçon. Il y en aura toujours quelques-uns qui ne comprennent pas. Le tout, c'est d'éviter qu'ils prennent le pouvoir. Là, on a vraiment échoué, les plus bêtes et les plus méchants ont pris le pouvoir et j'en ai honte. J'essaye de n'y pas penser. Quand je peins, le fait de créer me libère de tout, je sors du temps, il n'y a plus d'échec car si je me trompe, je recommence.

En cela, le travail artistique est supérieur à la vie. Dans la vie, on ne peut pas recommencer.

Chapitre X

Lorsque nous avons quitté Jusa, il y avait une grande émotion, comme s'il venait de dicter son testament. Un instant magique a une fin, il est dit dans l'Odyssée : « Même aux festins des dieux, il faut savoir quitter la table et s'en aller. » Nous nous sommes attachés à la banalité des formules d'au revoir pour ne pas pleurer. Par pudeur, par respect, je me suis éclipsé discrètement, le laissant seul avec les deux femmes pour une brève cérémonie des adieux ; où, parce qu'elles étaient femmes et de son pays, il a pu montrer son désespoir.

Les musulmans de Bosnie-Herzégovine sont les anciens Yougoslaves qui ont le plus perdu dans cette guerre qu'ils n'ont pas voulu. Après tout, les Serbes ont toujours leur rêve de grande Serbie, et si l'on suit la logique des événements qui a permis aux Kosovars de devenir indépendants, on ne voit pas pourquoi les Serbes se verraient interdire une unité qui se manifesterait d'une façon où d'une autre. Il en sera de même des Croates. Ceux d'Herzégovine, et de la diaspora en général, ont déjà le droit de vote lors des élections nationales en Croatie. La pente naturelle des choses amènera Serbes et Croates de Bosnie-Herzégovine à entrer en communion avec les deux peuples voisins dont ils se réclament. Cela ne remettra pas nécessairement en cause l'existence de la Bosnie-Herzégovine. Seuls les musulmans n'ont nulle part où se tourner. Vers quelle civilisation peuvent-ils se rattacher ? Le monde arabe ? La Turquie ? Le monde musulman ? C'était le rêve du président Izetbegovic, il me semble condamné à tourner court pour la simple raison que le présent tapage arabo-musulman, qui se présente comme un réveil, n'est en fait que l'apogée d'une décadence dont la phase terminale risque d'être terrible. Pourquoi les musulmans de Bosnie rejoindraient-ils le côté de la

Méditerranée qui n'a pas réussi son entrée dans la modernité ? Et puis, les musulmans de Bosnie ne sont ni des Arabes ni des Turcs transplantés en Europe, ils sont des Slaves islamisés qui, dans leur grande majorité, pratiquent un monothéisme sans grandes références aux moeurs, coutumes, interdits et obligations des Arabes urbains de la péninsule arabique du VIIe siècle qui, aujourd'hui encore, constituent le fonds et la surface de l'Islam, ou la façon dont il se présente.

Jusqu'au XIXe siècle, cette région à été exclue de l'aventure européenne : l'architecture y reproduit celle de l'empire turc ; peu de littérature ; presque pas de peinture ou de sculpture ; aucune découverte scientifique : comme dans le reste du monde musulman, les savants locaux ne sont alors que des experts en droit coranique. Certains peuvent acquérir une certaine notoriété dans l'empire, mais, même vis-à-vis de la culture turque et musulmane, dotée d'une grande capacité de répétition mais d'une faible capacité d'innovation, la région reste périphérique. Ce statut de périphérie est aussi celui des Croates, mais, malgré tant de drames, à travers la papauté, la République de Venise, les Habsbourgs... les Croates ont réussi à s'inscrire pleinement dans l'aventure européenne : écrivains, poètes, peintres, sculpteurs, scientifiques de renom, et même un génie des secrets de la matière, l'électricité, en la personne d'un Serbe de Croatie : Nicolas Tesla ! qui, bien que méconnu, n'en demeure pas moins un des plus grands esprits de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Enfin, des villes comme Dubrovnik, Split, Trogir et Šibenik sont des chefs d'œuvre d'architecture où la continuité historique de l'Europe est inscrite dans la pierre : de l'antiquité grec et romaine jusqu'à aujourd'hui. La cathédrale de Šibenik porte très haut le génie de la Renaissance et de la philosophie néo-platonicienne. En raison de la colonisation turque qui a coupé la région de l'histoire du reste de l'Europe, il n'y a aucun bâtiment de style Renaissance ou Baroque en Bosnie.

La continuité historique de l'Europe est écrite dans la pierre du portail est de la cathédrale de Šibenik. Il possède deux petites tours. Elles ne sont pas aussi élaborées et élevées que celles édifiées plus tôt par les maîtres français créateurs de l'art dit gothique, mais elles sont chargées de la même puissance symbolique. Les maîtres architectes du Moyen Âge appelaient les deux tours fléchées de leurs cathédrales « Adam et Ève ». Il y avait là une leçon de philosophie néo-platonicienne portant sur les idées de dualité et d'unicité divine. La dualité est l'univers des hommes : le oui et le non, le positif et le négatif, le blanc et le noir... l'homme et la femme, Adam et Ève. L'unité est le mystérieux domaine du divin. La Renaissance fut l'accomplissement d'un puissant mouvement de redécouverte de l'esprit philosophique grec appliqué au christianisme, mouvement qui avait commencé dans l'Antiquité pour créer le christianisme, s'était poursuivi au Moyen Âge, pour s'épanouir dans l'architecture gothique : synthèse sublime entre les pensées des Celtes et l'hellénisme judaïsé de l'Orient qui est l'origine du christianisme. Il y a là une parfaite illustration de cette « continuité historique » dont Jusa venait de parler.

En route vers Mostar, traversant la Croatie, nous étions passés par Šibenik. J'avais insisté pour que nous nous arrêtions, je voulais montrer la cathédrale à la femme que j'aime, Ève. Arrivés devant la porte est, je lui avais dit :

- Tu vois, c'est un message philosophique néo-platonicien. Il dit à chacun de nous : « Toi qui viens du monde de la dualité qui t'a engendré, entre Adam et Ève tu passes la porte de la dualité, tu entres dans l'unicité de Dieu ! »

Elle a longuement regardé les deux statues d'Ève et Adam sculptées dans chacune des deux flèches qui font comme deux tourelles de chaque côté du portail monumental. Née de parents catholiques, mais porteurs d'une tradition complexe, elle n'avait

pas été baptisée. Née dans un pays communiste, elle n'avait reçu d'instruction religieuse au-delà des éléments épars du déisme que discrètement professait son père.

- Tout cela dans une grande et simple porte ?

- Simple ? Façon de parler... viens voir à l'intérieur, il y a un autre message...

Nous sommes entrés. En raison de l'épaisseur des murs, l'édifice est plus petit qu'il ne le paraît vu de l'extérieur. Dans la pénombre, près de la crypte du baptistère un jeune homme faisait payer un droit d'entrée pour accéder au baptistère : dix kuna par personne. Les fonts baptismaux sont octogonaux, telle est la tradition. Selon Platon, l'octogone est le symbole de l'air, du souffle, de la parole. Il y a à Athènes une tour octogonale dont chaque côté porte le nom d'un des huit vents qui soufflaient sur la ville. Selon Vitruve, qui écrivit au I^e siècle de notre ère le premier traité d'architecture de l'Occident, la tour octogonale fut bâtie par un certain Andronicus de Cyrrhus. De plus, l'octogone est la figure géométrique par laquelle Archimède, et sans doute avant lui les Assyriens et les Égyptiens, ont calculé la valeur de π , dont les décimales vont à l'infini, comme si Dieu refusait aux hommes la capacité de calculer l'exact périmètre et surface du cercle. Dans la symbolique chrétienne, le cercle, sans commencement et sans fin, inconnaissable dans son exacte totalité, est le symbole de la perfection divine.

Le plafond de la crypte est voûté, pas très haut, l'espace sent le mystère de la foi répété dans la cérémonie du baptême ici célébré depuis des siècles. Le visiteur est un nouveau passant, qui passe et tourne autour du cercle imparfait qu'est l'octogone. J'ai dit à la femme que j'aimais :

- Le sacrement du baptême se fait par la parole du prêtre, par son souffle : au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! C'est-à-dire au nom du Dieu unique en trois personnes, selon le mystère consubstantiel au christianisme (c'est à cause de la Trinité que les musulmans nous considèrent comme des infidèles polythéistes). Regarde au-dessus de l'octogone du baptistère... que vois-tu ?

On voyait un cercle parfait, à l'intérieur duquel un vieil homme, beau, barbu, majestueux, était sculpté en relief à côté d'une colombe en vol. Elle me décrivit la scène.

- Rien d'autre... C'est tout ce que tu vois ?

- Oui...

Je voulais lui expliquer que le passé ne passe jamais, qu'il reste toujours inscrit dans nos mémoires sitôt qu'elles savent retrouver la pensée écrite dans la pierre.

- Le baptême se fait au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Tu vois dans le cercle le Père représenté en vieillard barbu, le Zeus des Grecs, et le Saint-Esprit représenté par une colombe. L'oiseau est considéré comme l'animal parfait par Aristote. Ces images préchrétiennes sont reprises et réinterprétées dans le christianisme. Toutes les religions font plus ou moins ça. Comme tu le vois, au-dessus du baptistère nous avons le Père et le Saint-Esprit. Le fils est absent. À ton avis, où est le Fils ?

Son regard fit le tour de l'édifice. La voûte s'ornait de nervures courbes et régulières comme celles que l'on voit dans une coquille Saint-Jacques. Il y avait aussi des anges musiciens, modèle courant, avec des ailes : les anges aptères sont plus rares. Mais on ne voyait pas de Fils.

- Tu peux chercher, tu ne le verras pas. Pour le voir, il faut qu'il y ait un baptême. Le Fils c'est l'enfant qui reçoit le baptême, et qui, pendant la cérémonie, allongé dans l'octogone terrestre d'imperfection voit au-dessus de lui le Père et le Saint-Esprit dans le cercle de perfection. Pas mal, hein ! Puissants symboles, qui dans le christianisme demandent à l'être humain de rejoindre le divin. Cela me rappelle ce que disait Bergson à la fin de sa vie : « Ce monde est une machine à faire des Dieux ! » Nous ! Cela ressemble aussi à ce qu'a dit le curé de Medjugorije dans une de ses homélies : « Chacun de nous, aujourd'hui, est responsable de la ressemblance du Christ en lui. »

Pour aller voir Nedjeljka, nous ne pouvions pas suivre le Boulevard Maréchal Tito, il est en sens unique. Nous avons dû traverser la verte Neredva et visiter une partie de la ville croate. Elle a ses écoles croates, son service postal croate, son hôpital ... tout comme la ville musulmane a les siens. La ville croate m'a semblé plus animée, plus active ; stimulée, je le suppose, par son arrière-pays, la Croatie, plus riche que l'arrière-pays de la ville musulmane : la Bosnie. Nedjeljka, tous l'appellent Nedja, était autrefois le professeur de français de la femme que j'aime. Nedja est Serbe, elle vit dans la ville musulmane, dans son appartement, comme avant la guerre. Elle avait quitté Mostar au début de la guerre, en 1992. Sa sœur était mariée à un Croate, elle vivait dans la ville croate, ce qui n'avait pas de sens particulier, avant la guerre. Aujourd'hui, sa sœur habite toujours au même endroit, c'est la ville qui a changé. Nedja fait ce qu'elle peut pour refuser ce changement, ce n'est pas possible, mais c'est plus fort qu'elle, elle ne peut pas faire autrement. C'est comme Sadeta, l'amie de Jusa et l'amie de la femme que j'aime, elle est musulmane, mais elle continue à vivre où elle a toujours vécu, dans la ville croate ; alors qu'après la guerre beaucoup de gens qui sont revenus ont échangé leur appartement contre un autre situé dans la ville de leur identité primitive. Il y a quelque temps, Sadeta a remporté une petite victoire. Enseignante musulmane retraitée elle s'est affiliée à

la caisse de pension croate, parce que c'était plus rationnel, la caisse était tout près de chez elle. Tout le monde a été surpris, et puis ils s'y sont fait ; depuis, d'autres retraités ont fait comme elle. C'est sa fierté du moment ! Elle dit que de petites victoires en petites victoires, elle finira par en provoquer une grande. Comme Jusa, elle fait de la résistance ...

Pour Nedja le retour fut difficile. Sa voisine musulmane s'était installée dans son appartement, elle ne voulait pas le lui rendre. Elle lui a offert le café dans ses tasses, et lui a poliment demandé de vider les lieux, et sans emporter ses meubles et ses tasses. Nedja s'est retrouvée à la rue, elle a dû louer une chambre « à la nuit », laissant la pièce vacante pendant le jour, pour que sa famille d'accueil puisse en faire usage. Après la guerre, la situation immobilière était chaotique et catastrophique : les gens qui avaient fui la ville étaient mal vus, ceux qui étaient restés avaient parfois perdu leur logement détruit lors des bombardements. Ils s'étaient emparés des logements vacants. La voisine n'avait pas perdu son logement, l'immeuble n'avait pas été bombardé, elle avait simplement profité de l'absence de Nedja pour agrandir son appartement. En Croatie, une de mes tâches avait consisté à aider les rapatriés à retrouver leurs biens, selon les principes établis par toutes les parties lors des accords de Dayton. Nedja ne semblait pas le savoir, mais c'était grâce à ces accords qu'elle avait fini par récupérer son bien. La voisine était retournée chez elle, dans son appartement initial... emportant tout ce qu'elle a pu déplacer.

Lorsque j'ai vu Nedja, j'ai ressenti un doux tressaillement, celui d'une présence spirituelle ; pourtant, il n'y avait rien qui puisse objectivement me signaler cette mystérieuse présence. Mais c'était là ! Je n'avais qu'à me contenter de ressentir cette joie étrange qui coïncidait avec une tristesse déchirante. Comment le monde peut-il contenir l'un et l'autre simultanément, je ne me l'explique pas... Visible de son invisible, son appartement était lumineux et resplendissant de dignité.

La femme que j'aime m'avait dit que Nedja faisait partie des quelques personnes qui avaient marqué sa personnalité. En classe, les petites filles imitaient Nedja. Elle ne s'habillait pas comme tout le monde, elle lançait les modes. Elle était grande, imposante de dignité, et sa façon de marcher était parfois inconsciemment imitée, non seulement par les enfants et les jeunes filles, mais par d'autres professeurs. Elle irradiait la fierté d'être. En voyant Nedja j'ai compris la fierté, trop grande même pour qu'elle daignât l'abâtardir en arrogance, qui parfois m'attendrissait, parfois m'exaspérait chez la femme que j'aime. Pourtant, avec le temps, avec les épreuves peut-être, la fierté de Nedja s'était transformée. C'était comme si des choses superflues avaient été brûlées dans je ne sais quel brasier. Je ne parlerai pas, je ne parlerai jamais, du rôle rédempteur du malheur : je suis convaincu qu'il s'agit d'une monstrueuse sottise. Il s'agit d'autre chose, mais je reconnais que *cela*, je ne sais pas ce que c'est. Je sais seulement que *cela* lui avait été donné, il est des dons inexprimables et inexplicables.

Avec Nedja, nous parlions le français. Elle parlait un français qui me surprenait par son élégance. Sa voix était altérée, à la limite de l'audible, pourtant cela ne nuisait ni à sa noblesse de ton ni à ma capacité de la comprendre. Deux ou trois fois, seulement, je dus lui demander de répéter sa phrase. Elle portait un haut col et une écharpe élégante, comme Jean Moulin sur la photo emblématique du héros de la Résistance française, pour cacher une cicatrice. Tentative consciente de suicide dans le cas de Jean Moulin, pour ne pas céder aux Allemands ; inconsciente tentative peut-être (je ne veux pas en savoir plus) dans le cas de Nedja. C'était arrivé peu de temps après qu'elle eût recouvré son appartement. Entre le couloir d'entrée et le salon il y a une porte vitrée. Cet hiver-là, elle était déprimée, comme souvent depuis la guerre, comme tout le monde ici, ou presque. Elle avait repensé aux premiers jours de la guerre lorsque les artilleurs serbes bombardaient la ville. À ce moment-là, l'hôtel *Neredva* était leur cible principale, tout un symbole, car

l'hôtel *Neredva* est le symbole de la ville accédant à la modernité européenne. La guerre qui commençait était réelle dans ses effets mortifères (O combien !) et symbolique dans son esprit. Une fois de plus, il s'agissait de détruire ce qui a fait l'essence de l'esprit européen : ce sens de la continuité historique, si bien compris par Jusa. C'est ce que Stefan Zweig évoque avec force et désespoir dans « Le monde d'hier », qu'il a sous-titré : « Souvenirs d'un Européen », notamment lorsqu'il dit que les Allemands et les Autrichiens qui étaient le plus durement frappés par la tragédie hitlérienne étaient ceux qui « étaient les plus Européens ». Lorsque j'entendais la voix tout juste cicatrisée de Nedja, j'avais comme l'illusion d'entendre celle de Stefan Zweig, en 1939, peu de temps avant son suicide au Brésil : « Contre ma volonté j'ai été le témoin de la plus effroyable défaite de la raison et du plus sauvage triomphe de la brutalité qu'atteste la chronique des temps ; jamais [...] une génération n'est tombée comme la nôtre d'une telle puissance intellectuelle dans une telle décadence morale. »

Nedja a trébuché dans son salon, elle est tombée tête première au travers de sa porte vitrée, elle s'est ouvert la gorge au point de se presque sectionner les cordes vocales. La femme que j'aime et les anciens élèves de Nedja ont organisé les secours qui lui ont sauvé la vie, et la voix. Comme la majorité des gens intelligents de l'exYougoslavie, Nedja vivait dans l'illusion d'une continuation du Siècle des Lumières, seulement interrompue par l'accident de la Première Guerre mondiale, puis par la folie nazie.

Ces deux événements n'étaient pas de minces affaires, ils auraient dû nous rendre prudents. Mais les gens intelligents refusent d'envisager le pire, c'est leur force, c'est leur faiblesse. Après 1918, « la der des ders », ils ont cru que l'histoire reprenait le cours de son progrès triomphant. Ceux qui avaient combattu et vaincu ont considéré qu'ils avaient le droit de se reposer dans le bonheur, et de poursuivre l'œuvre que la guerre avait interrompue. Dans l'exYougoslavie, personne n'avait prévu Milosević, tout

comme au début des années trente, personne n'avait prévu Adolf Hitler.

Alfons Mucha, l'inventeur de « l'Art Nouveau », a fait de même, un peu comme Stefan Zweig. Mucha est mort en 1938 un mois après avoir été relâché par la Gestapo, à Prague. Il n'a pas supporté l'effondrement de son monde : ce printemps des peuples slaves que Mucha avait cru voir fleurir après 1918, et qu'il avait commencé à célébrer en 1900, lorsqu'il avait conçu et peint les fresques du pavillon de la Bosnie-Herzégovine, à Paris, pour l'exposition universelle. Le thème de sa fresque monumentale était celui qu'avaient cru vivre en certitude Jusa, Nedja, la femme que j'aime, et tant d'autres citoyens yougoslaves : une continuité historique où des Celtes se mêlent aux Romains, puis aux Slaves qui se convertissent au christianisme, pour plus tard suivre deux de ses obédiences : catholique et orthodoxe. Puis arrive l'islam, que Mucha figure sous la forme d'un conquérant paisible sur son cheval et d'un architecte vénérable. C'est une fresque que l'on dirait aujourd'hui « politiquement correcte » : pas de référence à la guerre sainte. C'est un islam pour nouveau converti, à la Roger Garaudy, celui qui a adhéré à toutes les idéologies totalitaires de son temps, pour finir en musulman négationniste. Cette pensée amalgamant un peu de tout correspondait, en 1900, à l'image que l'empire des Habsbourg voulait donner de son rôle civilisateur dans les Balkans. Je ne fais là aucune ironie, car en effet, c'est sous le règne des Habsbourg que la Bosnie-Herzégovine est entrée dans l'Europe. C'est d'ailleurs à cette époque que fut bâti l'hôtel *Neredva* ainsi que le lycée où, beaucoup plus tard, Nedja devait enseigner le français à la femme que j'aime. Alors que les artilleurs serbes s'acharnaient à détruire l'hôtel *Neredva*, d'une fenêtre du quatrième étage du lycée (il n'avait pas encore été pris pour cible), Nedja regardait l'hôtel en flamme, une collègue enseignante était à ses côtés, Nedja ne savait pas si elle était Serbe, Croate ou Musulmane. Nedja était trop désespérée pour ne pas lui dire sa honte, sa désolation... elle ajouta : « Tu sais, je suis Serbe ! », et en

pleurant sa collègue a répondu : « Moi aussi ! ». Elles sont tombées dans les bras l'une de l'autre en unissant leurs larmes. Elles venaient de comprendre qu'elles étaient en train de perdre cet esprit européen dans lequel, sans le savoir, elles avaient vécu.

Alors qu'elle me parlait, j'avais le cœur brisé par tant de malheurs accumulés... et j'étais émerveillé par cette lumière qui semblait émaner de Nedja. À sa façon, et d'une façon très différente de celle de Jusa, elle me donnait un accès au mystère de l'être. Je n'ai jamais cru en l'absurdité du monde, je le vois plutôt comme un immense langage dont la science décrypte de façons extraordinairement précises quelques messages ; dont l'art, parfois, nous donne la révélation d'un seul coup d'aile ; mais l'ensemble est trop grand pour nous, le langage total nous échappe. Mais ce n'est pas parce que cette immensité nous échappe qu'il faut renoncer à chercher. Un cœur et un esprit libres qui cherchent trouvent toujours quelque chose et cette joie de découverte nourrit nos vies. Il nous appartient de faire de chacune de nos vies une aventure émerveillée... tragique, peut-être, mais émerveillée toujours. Nedja nous a indiqué la route à suivre pour atteindre Medjugorje.

Les paysages de l'Herzégovine sont étranges, alternent les sites d'une grande douceur : plaines fertiles, vignes où l'on pressent des siècles de travail pour entretenir les plants, lacs où nichent des milliers d'oiseaux ; et des montagnes âpres, des canyons impénétrables, des rivières rapides où le vert des eaux blanchit dans le remous. Le doux et le dur alternent sans transition, ou presque. À Medjugorje, autrefois, le tabac voisinait avec la vigne : on dit que Staline bourrait sa pipe avec du tabac de l'Herzégovine, ou de la Macédoine toute proche. Aujourd'hui, on ne voit que la vigne ; je suppose que la guerre, qui a imposé les cigarettes américaines puis les campagnes antitabac, a eu raison des plants de tabac de la région. Reste la vigne qui donne au paysage cette douceur particulière aux paysages viticoles, surtout en automne.

Puis, on voit une grande église d'une immaculée blancheur : Saint Jacques, c'est la seconde église de la paroisse ; et une grande croix au sommet d'une colline dont l'aridité et les effleurements rocheux évoquent un paysage de montagne, elle a nom Križevac, un chemin de croix y a été créé. Medjugorje est au pied de la colline de Križevac. Les vignes et les effleurements rocheux ainsi que de gros rocs séparent le village de l'église beaucoup trop grande pour un si petit village, elle a été bâtie en 1966, avant les événements de 1981. Les événements de 1981, ce sont six enfants et adolescents qui ont vu la Vierge leur apparaître en un lieu plat et aride, une sorte de belvédère situé sur une colline montagneuse qui fait face à celle de Križevac, un petit mont où paissent les moutons et poussent des grenadiers.

La première apparition se produisit le 24 juin 1981. La paroisse venait de recevoir un nouveau prêtre, un franciscain, Fra Jozo Zovko (« Fra » est le titre qui désigne les franciscains). Les autorités communistes avaient fait pression sur sa hiérarchie pour qu'il soit retiré d'un autre diocèse de la région où son zèle religieux faisait de l'ombre à la propagation de la foi communiste. En le faisant transférer dans une paroisse aussi ardemment catholique que celle de Medjugorje (le nombre d'édifices religieux déjà établis sur ce petit territoire d'environ un millier d'habitants en fait foi), les autorités communistes pensaient qu'il ne ferait plus de dégâts, puisque, de leur point de vue, à Medjugorje, le mal était déjà fait. Ils allaient être servis ! Pour les communistes, Medjugorje c'est « l'arroseur arrosé »... à l'eau bénite.

Je ne me prononcerais pas sur l'authenticité des apparitions, je n'ai aucune compétence en la matière. Le Vatican n'a pas reconnu le caractère miraculeux des événements, et de leur côté les voyants et les Franciscains sont restés dans la plus stricte orthodoxie catholique dans leurs messages. Aujourd'hui, il y a une sorte de statu quo : l'Église maintient sa réserve, et les Franciscains continuent de promouvoir Medjugorje. Personnellement, je dirai

sans prétention que lorsque j'étais à Medjugorje je n'ai pas ressenti le choc émerveillé que j'avais éprouvé autrefois à Ayutaya, à Vézelay, ou plus encore à Lourdes. Cela ne prouve rien, je l'admets, je me contente d'exprimer ma vérité, qui ne prétend pas être absolue. Il est vrai que, comme à Lourdes, les apparitions ont été une bonne affaire : un village perdu est devenu prospère grâce aux pèlerinages, j'y ai même observé des signes évidents de boom immobilier. Mais, cela aussi, à mon avis ne prouve rien quant à la dimension spirituelle et authentique, ou non, des événements. Dans tous les cas, c'est une belle histoire. La première apparition a lieu un 24 juin 1981 : une date intéressante, un an environ après la mort de Tito, le 4 mai 1980, qui avait laissé le pays traumatisé par la mort du Père, de là à se consoler dans le sein de la Mère... d'autant que peu de temps après la mort de Tito l'agitation au Kosovo a commencé, pour culminer le 11 avril 1981 lors d'une grande manifestation dont la répression se prolongea jusqu'en juin 1981. L'armée yougoslave intervint lors de cette répression qui plongea tout le pays dans la stupeur... la grand-mère d'une amie y vit le commencement de la fin de la Yougoslavie.

La fin du mois de juin est depuis très longtemps une période où des événements importants ont lieu dans cette région. La fameuse bataille de Kosovo Polje qui marque le début de la conquête des Balkans par les Turcs s'est achevée le 28 juin 1389. L'assassinat de l'archiduc Ferdinand à Sarajevo s'est produit le 28 juin 1914. La Croatie a proclamé son indépendance le 25 juin 1991. À la fin du mois de juin 1941, quelque six cents Serbes du village de Prebilovci, situé de l'autre côté de la montagne de Crnica où se trouve le belvédère de la première apparition, ont été massacrés dans un canyon à Surmanci ; avant ce massacre dont la date précise n'est pas connue, on sait que le 21 juin de la même année, sept moines orthodoxes du monastère de Zitomislic avaient été massacrés par le même détachement d'oustachis croates. Cela ne prouve qu'une seule chose : la fin du mois de juin possède une dimension symbolique dans cette région. Il me semblerait ridicule

de dire que les enfants et jeunes gens devenus « voyants » le 24 juin 1981 avaient planifié leur affaire ; on pourrait même, en si simpliste chemin, ajouter que le nouveau prêtre franciscain de la paroisse, qui avait des problèmes avec l'évêque de Mostar, son supérieur, avait monté toute l'affaire. Ce serait suivre le schéma, mythique le plus souvent, du complot, qui me semble d'une grande naïveté, du fait qu'il suppose une capacité de coordination et de manipulation qui, en général, ne fait pas partie des capacités humaines (il y a toujours un grain de sable dans la machine). Les seuls complots qui réussissent sont ceux qui mettent en mouvement des éléments simples (un assassin et sa victime) ; ou bien ceux que l'on reconstruit a posteriori et qui ont bénéficié de circonstances particulièrement favorables, et imprévisibles. On peut y voir alors un complot ; l'intervention du surnaturel ou du hasard, selon ses humeurs. Les miennes sont plutôt religieuses, mais avoir la foi ne signifie pas que l'on prenne avec facilité n'importe quelle vessie pour une lanterne. Je campe donc sur ma réserve, mais j'admire la saveur de cet épisode qui fait mieux que toutes les manifestations mariales de l'histoire : six voyants (une seulement à Lourdes, trois à Fatima) ; dix secrets sur leur avenir et celui du monde confiés à chacun et chacune des six voyants et voyantes : soixante « secrets » en tout (la pauvre petite Bernadette n'en eut que trois, comme à Fatima). Nombre record des rencontres avec la Vierge, sur plusieurs années, certains voyants, aujourd'hui des adultes, lui parlent encore (pour Bernadette Soubirous dix-huit apparitions, pas une de plus, sur quelques années)... On a parfois l'impression d'une course bien peu spirituelle aux records spectaculaires. Néanmoins, j'aime beaucoup ce que dit Blaise Pascal, un homme dont, à mon avis, les qualités spirituelles ne peuvent pas davantage être mises en doute que sa puissance de raisonnement. Dans ses *Pensées*, il écrit : « De même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune c'est qu'il y en a de vrais comme le flux de la mer. Il en est de même des prophéties, des miracles, des divinations par les songes, des sortilèges, etc., car si de tout cela il n'y avait jamais rien eu de véritable on n'en aurait

jamais rien cru et ainsi au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles parce qu'il y en a tant de faux il faut dire au contraire qu'il y a certainement de vrais miracles puisqu'il y en a de faux et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais ».

Vraie ou fausse dans sa substance spirituelle, cette affaire a conféré à une région marginale des Balkans, et à un peuple, les Croates de l'Herzégovine, considéré comme marginal en Europe, une sorte de rayonnement international : lorsque nous étions à Medjugorie, nous avons croisé plusieurs Latino-Américains venus prier sur le belvédère, ainsi que des Italiens et des gens de langue allemande. On me dit qu'en été les pèlerins français et américains sont nombreux. En 1993, Bobby a visité Medjugorie, il en a rapporté des objets souvenirs, les bondieuseries habituelles : rosaires, statues de la Vierge, images pieuses. Fra Jozo, celui qui avait des problèmes avec Monseigneur Zanić, l'évêque de Mostar, et qui a joué un rôle important dans cette affaire, a fait entre 1982 et 1983 plus d'un an de prison en raison du tumulte créé par toute cette histoire. Lorsqu'il est sorti de prison, où il dit avoir approfondi sa foi grâce aux manifestations mariales mentionnées par les six enfants, il a prononcé des paroles dont le contenu spirituel, sans être nouveau, n'est pas dénué de force et de beauté : « Maintenant, je comprends même ceux qui disent ne pas croire, car la foi est un don qui ne peut être demandé qu'à Dieu seul ». De même, le contenu spirituel des messages de la Vierge communiqués par les enfants et adolescents ne m'a pas semblé heurter ce que je considère comme raisonnable, ni mon mince savoir en matière d'orthodoxie chrétienne. Enfin, ceux qui croient en ces apparitions parlent de la Vierge comme « d'un océan de joie ». Selon mon expérience, la joie est un des signes les plus constants de la rencontre spirituelle. Mais je n'ai en ces matières aucune prétention, hormis une humble affirmation : avec ou sans Médjugorié, depuis longtemps j'ai la foi !

Nous avons quitté Médjugorié alors que le soleil déclinait. En cette fin d'automne les vignes étaient belles, certains pieds avaient déjà perdu toutes leurs feuilles, ils étaient d'un noir d'anthracite, d'autres portaient des feuilles jaunes et brunes. Le paysage vallonné était d'une grande douceur ; et puis, soudain, nous nous sommes retrouvés dans une plaine de rocs épars et d'arbustes rabougris surmontés de montagnes effilées et nues. Ces variations sont dues, pour une part, au vent du nord, que dans la région l'on appelle *Bura* dont le nom vient certainement du *Boré* des anciens Grecs, et qui peut souffler pendant de longues semaines, à plus de cent trente kilomètres à l'heure, empêchant les arbres de prendre de la hauteur, dégageant le ciel, et agaçant les hommes. On le dit responsable des sautes d'humeur imprévisibles des gens des Balkans. Le terme géographique de Balkan n'est guère apprécié dans la région, il est pratiquement banni en Slovénie et en Croatie où l'on parle d'Europe du Sud-Est pour signifier la région dans son ensemble. Les Balkans, c'est pour les autres au sud et à l'est, coupés de l'aventure européenne par cinq siècles d'occupation turque, et moins civilisés au sens européen du terme. Ce qui, bien que n'étant pas politiquement correct, est véridique. C'est tellement vrai, qu'au début du XXe siècle, Mustapha Kemal, dit « Ata Turk », a fait une révolution contre les mœurs « orientales » de son pays, allant, pour le couper du fanatisme et de l'endormissement musulman, jusqu'à bannir l'utilisation de l'alphabet arabe pour transcrire la langue turque. Il imposa aux Turcs l'usage de l'alphabet latin dans une tentative radicale qui visait à européaniser la Turquie. A-t-il réussi ? A-t-il échoué ? À l'évidence l'actuel gouvernement turc aimerait mener une contre-révolution afin de réimposer l'islam aux Turcs ; l'armée, principale héritière de la modernité kémaliste, a essayé de s'y opposer...

J'avais beau faire mon intelligent avec mes idées sur la Turquie moderne, à Mostar mon mince savoir tombait plutôt à plat. J'en ai pris conscience dans le restaurant *Šadrvan* (c'est le nom d'une source qui coule dans le quartier). Nous prenions notre repas au

Šadrvan, un repas simple : *čevapšići* (sorte de galette de viande hachée), *ajvar* (sauce où sont mêlés des tomates, des aubergines, des poivrons rouges et du paprika, avec ou sans piment), oignons crus, et galettes de pain. Aux murs du restaurant de nombreux tableaux décoraient la salle. Tous étaient dramatiques, ils montraient Mostar dans la tourmente de la guerre, mais ils évitaient le sang à la une. Pourtant, du sang il y en avait eu. La veille au soir, un ami de la femme que j'aime m'avait raconté un souvenir dont il venait de se libérer. Pendant la guerre il était commissaire de police à Mostar, sa ville. Lorsqu'un obus tombait sur une maison bondée, il devait faire le constat. Pour compter les morts, il fallait rassembler les morceaux. Pendant des années, en cauchemar, il s'est revu essayant d'assembler le puzzle des corps démembrés, hésitant dans l'horreur face à plusieurs membres dont il fallait regrouper les paires. S'il n'y avait qu'un seul enfant c'était facile, mais quand il y en avait plusieurs... Il me raconta son cauchemar et ses insomnies d'un ton neutre, qui magnifiait l'horreur et me renvoyait à mes souvenirs dont je ne suis pas encore sorti. Je ne pouvais qu'aimer ces gens qui égrainaient avec tant de douceur des souvenirs atroces.

Dans les tableaux pendus aux murs du restaurant de Mostar, on voyait le pont bombardé, l'incendie rougeoyant sur la ville, trois minarets assaillis par une immense vague, et puis deux tableaux plus petits montraient des flammes ravageant la surface de la terre, une terre non spécifiée que l'on voyait en coupe géologique, ce qui permettait de voir sous la surface, sous les flammes, comme des bulbes, promesses d'une repousse future. J'ai demandé au serveur, un monsieur distingué, s'il connaissait les noms des peintres, il ne les connaissait pas. Je lui ai demandé s'il savait ce qu'étaient les bulbes blancs que l'on voyait sous la surface de la terre en feu dans les deux petits tableaux. Il n'en avait pas la moindre idée. Les tableaux faisaient à l'évidence partie de son décor quotidien. Il ne les voyait plus. Il a regardé avec attention, il a émis l'hypothèse qu'il s'agissait de pommes grenades. Les bulbes étaient trop petits

pour être des pommes grenade ; ils étaient de couleur blanche, la peau des pommes grenades est plus sombre. Mais sa pensée symbolique avait décrypté le sens profond du tableau : une promesse de renaissance de l'Herzégovine... Il a hasardé un légume qu'il avait l'habitude de servir : des oignons de printemps... pas très convaincant... l'incendie eût grillé les oignons. J'ai voulu faire le savant, péché mignon des intellectuels, j'ai dit : « Ce sont peut-être des bulbes de tulipes, la tulipe est originaire de la Turquie, elle en est le symbole » Réponse cinglante : « Tout ceci n'a rien à voir avec la Turquie, c'est nous et c'est à nous ! » Dans ma surprise, j'ai cru comprendre que l'esprit de l'Europe était toujours présent et puissant dans la conscience des Bosniaques musulmans.

Le restaurant n'est qu'à deux pas du « vieux pont » construit par un architecte turc nommé Hajrudin, en 1566. L'artillerie croate a détruit le pont en 1993, on raconte que le général croate qui ordonna le bombardement aurait dit à l'artilleur, qui s'interrogeait sur la légitimité de l'ordre : « Ben quoi ! C'est juste un vieux pont, on en fera un, plus vieux et plus beau ! » Vrai ou faux le mot a été repris par des soldats de l'époque, la presse en a fait état. Selon Jusa, il y a derrière ce mot le même recueilli dans un contexte différent par un poète écrivain au destin tragique : Branko Ćopić. Un Serbe de Bosnie qui avait passé son enfance à Sarajevo, et qui s'est suicidé en 1984 en se jetant du haut d'un pont, à Belgrade. Cet autre pont portait déjà le nom du suicidé « le pont Branko » d'après le poète serbe romantique, né en Croatie, Branko Radičević. Dans les années soixante, Branko Ćopić était en visite à Mostar, peut-être pour une de ces réunions d'écrivains que le système communiste aimait à organiser de façon périodique. Il était venu se promener près du vieux pont, lieu de promenade obligé pour tout visiteur. Il y avait des ouvriers qui travaillaient sur le pont, pour refaire quelques dalles brisées par un choc quelconque. L'un d'eux frappait avec entrain sur le pavement avec une barre à mines. Branko lui a demandé s'il n'avait pas peur de

faire effondrer le vieux pont. « Pas de problème » a répondu l'autre avec une fierté toute prolétarienne « S'il s'effondre, on en fera un autre plus beau et plus vieux ! » Branko Ćopić a colporté le propos auprès de quelque *Liska* de la cité qui a répandu l'histoire, tout Mostar en a ri. Les *Liska* étaient une spécialité de Mostar, ils étaient des gens de toutes catégories et professions qui se distinguaient par leur sens de l'humour. Ils faisaient des bons mots à propos de tout. Ils étaient l'exacte équivalence des chansonniers en France, d'ailleurs dans la langue de Mostar *liska* désigne le merle chanteur. C'est Jusa qui m'a parlé d'eux : « Mais aujourd'hui, il n'y a plus de *Liska*, ils sont morts, ou ils sont partis... Je ne sais pas où ils sont, ils se cachent. Peut-être ne sortent-ils que la nuit ... parfois je vois leurs messages sur les murs de la ville. Dans ma rue, il y en a un qui a écrit sur le mur « *Ici, même les loukoums ne sont plus sucrés* » Tu vois, même s'ils ne sont pas morts, les *Liska* sont tristes ».

Et dire que lors de ses premières apparitions, en 1981, la Vierge de Medjugorje avait annoncé la paix à la Yougoslavie ! C'est peut-être la raison pour laquelle les communistes n'avaient pas trop persécuté les voyants, leurs familles et les gens du village, les messages de la Vierge étaient rassurants, ils compensaient l'angoisse que la mort de Tito venait de créer. L'erreur est humaine. Si l'on s'en tient à l'ex-Yougoslavie, c'est une erreur à 200.000 victimes... grosse erreur. Les apparitions ne devraient jamais prévoir la paix parmi les hommes ; en prévoyant la guerre, elles ont peu de chances de se tromper.

Chapitre XI

J'avais promis de ravitailler Bihać : vingt camions, des dix à douze tonnes. Impossible de faire circuler des semi-remorques de trente tonnes dans cette zone, les routes étaient trop étroites et les barrages routiers minés. Pour laisser passer les véhicules, les soldats déposaient les mines sur les bas-côtés de la route ; trop large, un semi-remorque risquait de mordre sur les accotements, boum ! C'était arrivé à un officier français de la FORPRONU qui, manoeuvrant son véhicule pour faire demi-tour, avait roulé sur le bas-côté.

Dans mon bureau à Zagreb, c'était la pagaille : tous les mois, le personnel était multiplié par deux. Le renouvellement des « temporaires » – remplacés par des nouveaux qu'il fallait former – créait d'autres problèmes. Pour ce qui concerne les fonctionnaires en titre, on m'envoyait de tout, des professionnels de qualité et le rebut onusien, gens dont on voulait se débarrasser mais que l'on ne pouvait pas mettre à la porte, ils avaient obtenu des contrats permanents : des calamiteux pour faire face à une calamité. J'avais créé une section spéciale pour ceux-là, elle était chargée de faire ce qui devait donner l'impression d'être fait, sans n'être jamais accompli. Je l'appelais la section Parténia.

L'Église catholique est la plus ancienne bureaucratie active du monde ; en comparaison, toutes les autres sont des débutantes. Il y avait dans les premiers siècles du christianisme un évêché de Parténia en Afrique du Nord, aux confins du Sahara. Depuis le nettoyage ethnique opéré par les Algériens dans leur pays, l'Afrique du Nord n'a presque plus de chrétiens sur son sol, mais le Vatican a conservé l'évêché de Parténia pour y placer un évêque qui pose problème, qui ne peut pas être excommunié, ou destitué,

mais qu'il faut empêcher de nuire. Le pape le nomme évêque de Parténia : aucune âme à perdre ou à sauver, rien ! C'est très pratique, on attend que l'évêque meure, ou qu'il s'amende.

À sa façon, la section Parténia était très utile. Un exemple : le téléphone sonne... « Allo ! » (je me présente), elle : « Bonjours Monsieur », moi « Bonjour Madame », elle « Je suis Bianca Garej ! » (Garej était un célèbre chanteur de rock).

Pour des raisons que je n'ai jamais comprises, en ce temps-là beaucoup de gens du show-business voulaient faire dans le caritatif. En un sens c'était sympathique, mais ils n'y connaissaient rien, il fallait passer des heures à leur expliquer le b.a-ba du métier. C'était difficile. Ces gens étaient parfois d'une arrogance insupportable, comme si le fait de pousser la chansonnette sous les applaudissements leur donnait accès au savoir universel. Je préparais l'opération sur Bihać, je n'avais pas de temps à perdre. Mais il fallait rester poli : « Oui, Madame Garej, que puisse-je pour vous ? » « Mon Dieu, mon Dieu, les gens meurent et vous êtes dans votre bureau de bureaucrate à me demander ce que vous pouvez faire pour moâ ? » Là, j'ai été plutôt désarçonné, c'est fou comme des gens qui se croient importants peuvent être cons. Fallait rester poli : « Je vois... Madame Garej, avez-vous une question précise à me poser, puis-je vous aider... en quelque sorte ? » Je pensais que j'étais un sacré hypocrite, mais avec les cons faut y mettre le paquet. Elle, un peu calmée, et fataliste : « Enfin ! peut-être... » et là elle me lâche la nouvelle qui va bouleverser les Balkans : « J'ai fait une collecte de vêtements chez mes connaissances, nous avons une magnifique collection de vêtements de seconde main... pas de n'importe quelles mains... hi, hi, hi... vous voyez ce que je veux dire... » Voui, voui, voui je voyais ! Elle allait nous envoyer des robes du soir ! Urgence absolue par temps froid, très prisées lors des cocktails mondains quand il fait moins dix dans les camps de réfugiés ! À quand les manteaux de fourrure pour les pauvres des tropiques ? (Fourrure

synthétique, la vraie fâche les écolos et les animaux) Quand on a commencé dans l'hypocrisie, il faut aller jusqu'au bout : « Magnifique ! Je vous transfère à notre section Parténia, son chef Monsieur Bakossu va vous expliquer la façon d'opérer ». **Façon d'opérer**, j'étais content du vocabulaire que j'avais choisi, elle allait o-pé-rer, ça allait lui mettre plein la tête et l'ego d'images valorisantes : médecine d'urgence, *French Doctors*, stéthoscope autour du cou, blouse maculée de sang (« Quelle horreur ! »)... toute la panoplie de l'humanitaire en folie.

Pas le temps d'écouter la conversation qui allait s'ensuivre ! Dommage, elle allait être surréaliste. Si elle perdait son calme, il la traiterait de raciste, et elle serait toute contrite... puis elle l'engueulerait de plus belle, et il monterait d'un cran, et un cran après l'autre ils arriveraient à l'irréparable et l'un des deux raccrocherait avec fracas, et plus jamais elle ne reviendrait nous emmerder avec ses visons synthétiques de seconde main. Si elle restait calme, il pontifierait pour ne rien dire, alors tôt ou tard elle se mettrait à l'engueuler, et on retomberait sur la première hypothèse... Au bout du compte, les robes du soir seraient données aux bonnes des rock stars, les filles des Philippines seraient contentes. Elles feraient brûler un cierge pour l'évêché de Parténia.

Le plus difficile serait de convaincre les gens du gouvernement autoproclamé de la *Republika Srbska* de Knin. J'ai demandé à notre représentante à Knin, Loretta, de me prendre les rendez-vous nécessaires, et j'ai repris la route avec la liste des vingt camions : le modèle, l'immatriculation, le nom du chauffeur, le chargement.

Je ne connaissais pas Loretta, nous avons seulement communiqué par radio, et en dialoguant sur un réseau informatique mis au point par l'armée américaine, une nouveauté qui était en train de devenir internet. Loretta venait de rejoindre son poste à Knin où elle était seule avec un traducteur qu'elle avait recruté localement. Lors de son arrivée à Zagreb (elle venait du Canada),

je n'avais pas eu le temps de la rencontrer, c'était une faute. La première règle des opérations d'urgence est de ne pas vouloir aller vite. Les Somaliens qui pratiquent un petit nomadisme quasi permanent ont un proverbe admirable : « Ce qui se noue en courant se dénoue en courant ». C'est ce qui arrive, toujours, toujours, lorsque l'on **veut** aller vite. L'art véritable consiste à ne pas perdre de temps. Cela veut dire prendre son temps pour ne s'occuper que de l'essentiel. Si les bonnes décisions ont été prises sur les points essentiels, le reste se met en place dans la logique de l'action que l'on a impulsée. Lorsque, pour la première fois j'ai rencontré Loretta à Knin, j'ai pensé que j'aurais dû prendre le temps de la mieux connaître. Elle était dépassée par les événements, elle manquait de sang-froid. Ce n'était pas de sa faute. Je n'ai jamais compris pourquoi l'organisation envoyait systématiquement des débutants dans les postes les plus difficiles. C'était peut-être une méthode pragmatique de sélection : ça passe ou ça casse ! Si le débutant ou la débutante se casse la figure on renvoie ses restes, physiques et moraux, dans ses foyers ; en cas de réussite de sa première mission, on procède à son recrutement, sur un contrat à durée déterminée, pour commencer. Le système a une définition assez particulière de la réussite : réussir c'est ne créer de problème à personne. C'est assez primaire. Ce système pourrait ne pas être mauvais, si la réussite était définie d'une façon plus intelligente, et si la recrue était suivie par un mentor qui, à la fois, ferait une évaluation des aptitudes tout en protégeant le poulain des plus grands dangers. Les dangers sont de deux types : on peut individuellement mettre sa vie, son intégrité morale, ou l'une et l'autre en danger ; on peut aussi, par inexpérience, mettre en danger la vie des personnes placées de facto sous notre protection.

Loretta en était là : elle-même en danger, elle pouvait mettre les autres en danger. Heureusement, l'intelligence est un miracle. Celle du cœur plus encore que celle qui se limite à la seule raison. Il me semble que dans toute ma vie, jamais je n'ai rencontré un être humain doté d'autant de ces intelligences-là que Loretta.

Comme il était difficile de prévoir mon heure d'arrivée (le temps d'attente aux barrages routiers étaient imprévisibles, les bombardements et les tirs sporadiques non plus), elle avait pris tous mes rendez-vous pour le lendemain. Dans la *Republika Srbska*, Loretta s'était liée d'amitié avec le capitaine français qui commandait la petite unité d'observateurs déployés à Knin, elle me le présenta. Il m'a parlé du danger de reprise des affrontements armés dans la zone de Knin, car l'armée croate, très active en Herzégovine, assemblait son artillerie au sud-ouest de la ville. De plus, et Loretta suivait cela de très près, les Serbes de Knin continuaient le nettoyage ethnique des villages où il y avait encore des Croates. Le capitaine faisait ce qu'il pouvait pour s'y opposer, Loretta aussi, et dans cette tâche, ils s'aidaient l'un l'autre. Selon les accords Carrington-Cutileiro, et les résolutions des Nations Unies, il ne devait plus y avoir de nettoyage ethnique. Évidemment, c'était plus facile à écrire dans un texte diplomatique qu'à mettre en œuvre, ici et maintenant. D'ailleurs l'accord Carrington-Cutileiro avait volé en éclat, Cyrus Vance et Lord Owen avaient commencé une négociation nouvelle, sur fond de combats renouvelés : chaque camp essayant d'augmenter le pourcentage de territoire qui lui reviendrait. La mode des cartes géographiques avait commencé : chaque camp, parti et groupuscule diffusant sa carte d'un pays futur, c'était risible... à en mourir.

La communauté internationale avait renoncé à la manière forte pour imposer un accord, c'était à la fois sagesse et sottise. À ce moment-là, il aurait fallu une très grande force pour un résultat incertain, les Serbes étaient encore fous, et leurs victoires apparentes unissaient une majorité d'entre eux à Milosević, d'où la sagesse. La sottise était ailleurs, elle était dans le fait que l'on mettait tout le monde dans le même panier : « Tous des sauvages ! », alors qu'il eût fallu travailler sur les clivages locaux, et exercer une violence maximale contre les bandes de gangsters tueurs et violeurs dont les exactions d'une exemplaire cruauté

nourrissaient la guerre là où elle se faisait, localement, en cimentant les haines. Il aurait fallu faire ce que préconisait Érasme et Rabelais, je les cite de mémoire : « Que les effets de la guerre retombent sur ceux qui l'ont provoquée ». Mais, pour mener une politique d'usage subtile de la violence, il aurait fallu une connaissance des situations dont personne ne semblait alors capable. Pourtant, nous avancions, lentement, au mieux des possibles de la situation et de nous-mêmes, lentement. Seuls les tueurs tuaient vite.

Notre première réunion avec les autorités civiles autoproclamées de la *Republika Srbska* eut lieu le lendemain matin. Il y avait six ou sept personnes, deux femmes seulement, dans une salle minable, vaste, sombre, lambrissée. Une odeur écoeurante de tabac froid et de bière tiède amplifiait l'aspect désespérant du décor. La veille, il devait y avoir eu une réunion importante qui s'était prolongée jusqu'au bout de la nuit, des reliefs étaient encore épars dans un angle de la table : cendriers pleins, tasses de café remplies de marc qui maculait de sombres avenir, bouteilles vides de bière et d'alcool de prune, l'odeur âcre venait de là, plus celles des transpirations qui avaient exsudé l'ail, l'oignon ; la peur, la haine. Les gens étaient à l'avenant, ils étaient blafards et suaient la bêtise, la pire, celle qui est en marche, qui agit. Loretta m'avait prévenu, elle connaissait le scénario par cœur. J'aurais droit à une leçon de martyrologie du peuple serbe depuis la bataille du « champ des merles » en 1386, suivie d'une reconstitution de la Seconde Guerre Mondiale qui inclurait un long développement sur le caractère génocidaire du peuple croate. Puis viendrait la conclusion inévitable : les Serbes devaient s'unir en une seule nation ethniquement pure sur la totalité de son territoire historique. Ainsi fut dit... ainsi fut fait jusqu'à la défaite finale. En regardant ces êtres blafards qui, bien rodés dans leur démonstration, débitaient leur idéologie de victimes primaires en se passant le relais pour faire plus vrai, plus comité du peuple unanime, comme à l'époque du communisme, je me disais que

j'avais de la chance d'avoir à faire à des communistes, ou des ex-communistes. Sauf exception, ces idéologues-là ne sont pas les pires, ils demeurent, malgré tout, les héritiers de la tradition philosophique de l'Europe, ils sont accessibles à la raison, cela ne change rien à l'ignominie des actes qu'ils commettent au nom de cette idéologie, mais cela donne un espace humanitaire commun où l'on peut travailler ensemble. Le temps de ma naissance ne m'a pas permis de traiter avec les nazis, je n'ai donc à leur propos qu'une connaissance livresque, ou de seconde main, par des récits familiaux. Pourtant, il me semble que leur religion de la race, exclusive, avec son corollaire de pureté raciale, rapproche les nazis des musulmans intégristes, d'ailleurs Himmler trouvait que l'islam était une religion « utile et sympathique pour un soldat ». Alors que les divisions SS n'avaient pas d'aumônier, sauf la division SS française « Charlemagne » (l'idéologie nazie était anti-chrétienne : cette « secte juive »), les divisions SS formées de Bosniaques musulmans étaient dotées d'imams SS spécialement formés à l'Institut islamique de Berlin, créé en 1942, et dirigé par le grand mufti de Jérusalem Hadj Amin al-Husseini, réfugié à Berlin.

Alors que ces gens parlaient, c'est toute cette crasse idéologique qui s'agitait comme un linceul sale derrière leurs faces blafardes. J'avais l'impression qu'ils étaient obtus, que rien au monde ne les intéressait sinon de débiter leurs histoires où vérités et mensonges se mêlaient comme dans le pâté mi-cheval mi-alouette, dont on m'avait donné la composition dans mon enfance : un cheval, une alouette, un cheval... Je me trompais, ils étaient plus ambigus que je ne l'avais cru, pourtant la dernière envolée fut particulièrement délirante :

- Oui ! Partout où il y a la tombe d'un héros serbe tombé au combat contre les Turcs, les nazis, les oustachis, là est la patrie des Serbes !

Après cela, la dame (car c'était une dame qui avait fermé la série des harangues nationalistes), s'était arrêtée net, son visage avait changé d'expression... en fait, son visage qui était sans expression en avait pris une, celle d'une presque bienveillance, et d'une voix qui n'était plus celle rythmée par les trompettes guerrières, mais celle d'un entretien presque normal, elle avait dit :

- Loretta nous dit que vous avez quelque chose à nous demander à propos de Bihać... Nous vous écoutons !

Je mets un point d'exclamation à la fin de cette phrase, comme à la fin de la précédente, car, si la dame avait renoncé aux trompettes guerrières, elle n'était pas passée à la musique de chambre. Mon tour était venu... musique dite « humanitaire », d'abord dire merci, il faut toujours dire merci, merci d'accepter de me recevoir, merci d'une si bonne coopération avec Loretta, merci de dire merci... ces formules font parti des rites obligés et utiles de ce genre de rencontre, cela permet de tâter le terrain, de mettre ses sens en éveil, un peu comme les chiens qui lorsqu'ils se rencontrent se flairent l'anus avant de faire ami ami, copuler ou se mordre. J'avais atteint la fin du rite, il fallait en venir aux faits.

- Nous avons un problème grave à Bihać. En raison de la guerre plus de deux cent mille personnes sont venues se réfugier dans cette enclave. Ils sont aujourd'hui vos voisins. La ville et ses environs ne peuvent nourrir, assister et soigner un tel afflux. Surtout dans la situation actuelle. Si rien n'est fait pour aider ces gens, soit ils vont mourir en masse sous les caméras de télévision du monde entier, soit ils vont chercher à fuir en traversant votre territoire et ce sera une autre forme de catastrophe : vous vous imaginez ces femmes et ces enfants sur vos routes, se perdant en chemin, agonisant... et pour aller où ? En Croatie me direz-vous... peut-être la Croatie les acceptera-t-elle, mais combien mourront en chemin ? Et c'est vous, les responsables de Knin, qui serez jugés coupables de cette nouvelle catastrophe.

- Mais nous n'avons rien à voir avec ce qui se passe en Bosnie, notre responsabilité s'arrête à nos frontières !

- C'est ce que je veux dire : vous seuls pouvez me donner l'autorisation de traverser votre territoire avec vingt camions chargés d'assistance pour permettre à Bihać d'aider et de nourrir ces populations.

Voilà, c'était parti ! Je leur ai montré mes listes de camions, les produits transportés, l'assistance médicale... et très vite nous avons quitté le terrain des idéologies pour aborder les questions pratiques : quand, qui, quoi, où. Ils s'intéressaient surtout à qui et à quoi. Je leur ai montré mes listes de chauffeurs, j'ai dit que j'accompagnerai le convoi. Tous les noms des chauffeurs étaient en *son* : Erikson, Gunarson, Frederikson... j'ai vu qu'ils étaient contents que les chauffeurs n'aient pas des noms en *ić* : Filipović, Zorić, Bakić... des noms yougoslaves, dont il n'est pas toujours facile de savoir s'ils sont des noms serbes, croates, ou bosniaques. Si je leur avais présenté des listes de noms des Balkans, ils m'auraient dit que l'opération était impossible, que parmi mes chauffeurs il y avait certainement des espions croates. Si j'avais présenté une liste avec des noms typiquement serbes : Popović, Petrović, Milosević... c'eût été le pire de tout : des Serbes travaillant en Croatie ? Des supertraîtres ! Si j'avais eu des noms typiquement bosniaques : Hassanović, Dizdarević, Imamović, j'aurais été suspecté, ou accusé, de vouloir infiltrer des espions *turcs*, pas moins, ainsi que des traîtres à la nation serbe, puisque, selon certains théoriciens du délire identitaire serbe, les musulmans de Bosnie étaient des traîtres qui s'étaient convertis à l'islam et turquisés... comme les Algériens en 1962/63 massacrant les Algériens musulmans profrançais. On était tombé bien bas.

C'est grâce aux pays scandinaves que j'avais échappé à de telles suspicions et accusations. Danois, Suédois et Norvégiens venaient

de fournir aux Nations Unies des équipes d'une trentaine de chauffeurs, logisticiens... prélevés sur leurs services de défense civile, ils étaient tous de bons professionnels. D'où tous ces noms en *son* qui sonnaient si bien aux oreilles des Serbes de la *Republika Srbska*. On en est donc venu à « quoi ».

C'était plus facile, a priori. Personne ne s'oppose spontanément au fait de donner à manger à ceux qui ont faim ; en Europe, du moins, il y a là un héritage interconfessionnel du christianisme. Mais au-delà des dénominations particulières, il n'est pas exclu que cette attitude soit une composante de la condition humaine... Je dois pourtant à la vérité de dire qu'en Afrique, dans des sociétés tribales, j'ai entendu des gens d'une ethnie m'exprimer leur incompréhension et leur hostilité au fait que j'apportais de la nourriture à l'ethnie ennemie. Un jour, un Libérien auquel je disais ne pas comprendre l'incapacité des gens du camp à s'aider les uns les autres, alors qu'ils partageaient les mêmes épreuves, il m'a répondu : « J'ai honte de vous dire ce que je ne devrais pas vous dire, mais la vérité c'est que l'homme noir il n'aime pas l'homme noir ! » C'est une des paroles les plus désespérantes que j'ai entendue dans ma vie professionnelle. C'est là que j'ai acquis la conviction que « l'ethnisation » des êtres humains était une des faces du diable, ou, en termes plus neutres : que l'ethnisme, qui toujours implique l'idée que la communauté des consanguins est supérieure aux **autres**, ou leur est inférieure, est un grand obstacle à notre pleine humanisation. C'est un coup qui m'avait déjà été porté quelques années plus tôt en un temps où, dans un pays musulman j'aidais des Juifs, ce qui mettait ma vie en danger. Des agents du Mossad, pour leurs propres raisons et avec des moyens différents, aidaient aussi ces Juifs. De temps en temps, je rencontrais un de ces agents afin de coordonner les aspects de l'action qui devaient l'être. Avec le temps, nous avons développé une sorte d'amitié. Un jour, il m'a demandé pourquoi, moi, un non-Juif je risquais ma vie pour des Juifs. Je lui ai répondu que mon métier était de protéger les réfugiés quelle que soit leur origine

ethnique, religieuse, ou autre ; et que, dans ces conditions, refuser de protéger des réfugiés sous prétexte qu'ils sont Juifs et que c'est dangereux aurait été, pour moi, le comble du déshonneur. Il a semblé comprendre mon universalisme français, laïc et républicain. Je dis républicain car lorsque la IIIe République faisait dire aux enfants des colonies « Nos ancêtres les Gaulois », ce n'était pas pour imposer une ethnicité qui n'avait aucun sens, mais pour créer un mythe laïc des origines qui ne fût pas celui de Adam et Eve. Aujourd'hui, les colonies sont indépendantes, mais elles n'ont plus de mythe laïc des origines, et les ethnies, chacune supérieure ou inférieure aux autres, se font la guerre, et « l'homme noir il n'aime pas l'homme noir ». Monsieur Firestone, c'était son pseudonyme, a commenté mon patronyme qui n'était pas typiquement français, ni juif. Il m'a demandé son origine. Je lui ai dit que mes grands-parents étaient des Vénitiens. C'est là que le coup m'a été porté, il a dit : « Venise avait un des plus grands ghettos d'Europe, vous êtes Juif sans le savoir, c'est pour cela que vous nous aidez ! » Je n'ai rien répondu, mon rôle n'était pas d'engager un débat philosophique avec un agent du Mossad, mais j'ai été blessé au plus profond de voir que pour un agent israélien, pour aider des Juifs, il fallait en être un. Ce déni d'universalité est particulièrement inepte quand on l'utilise comme modèle de pensée : pour protéger les enfants, les arbres, les animaux ou les cons, il faudrait donc en être un.

Il fut relativement facile d'obtenir l'accord des gens de Knin pour les dix-sept camions qui transportaient de la nourriture. Deux autres contenaient des détergents, du savon, et des serviettes hygiéniques : deux modèles, les islamiquement corrects (rien n'entre dans le vagin où seul le pénis du mari a droit de pénétration) et les autres. Ce ne sont pas les dames de Bihać qui avaient fait cette requête (leur conception de l'islamiquement correct n'allait guère au-delà de l'interdiction de manger du porc, sauf si c'était du jambon local), mais une juriste onusienne. Bien que mon organisation ait refusé de livrer les absorbeurs du sang

menstruel, la juriste m'avait dit que pour éviter tout problème avec les imams il était préférable de donner le choix aux femmes : serviettes ou tampons (une organisation non gouvernementale féministe avait accepté de me livrer « ces produits de luxe occidental »). Un dernier camion contenait des médicaments, et des petites fournitures pour l'hôpital de Bihać : gants en latex, petits instruments... selon la liste que m'avait donnée le docteur Nasser. Là, ça a coïncé :

- Mais vous allez livrer des produits stratégiques !
- Comment ça, stratégiques ?
- Des produits qui permettent de faire la guerre !
- Analgésiques, calmants, désinfectants, gants en caoutchouc, seringues, serviettes hygiéniques ... ça sert à faire la guerre ?
- Pas les serviettes hygiéniques... le reste ! ça sert à soigner des blessés qui retourneront au combat !
- Alors, il faut laisser les blessés mourir ? Mais si tout le monde raisonne comme vous, alors vos blessés vont mourir aussi ! Puisque, selon vous, ces produits sont stratégiques, les Nations Unies vont devoir les mettre sur la liste des produits soumis à l'embargo sur les armes. Vous soulevez une pierre qui va vous retomber sur les pieds !

Là... silence. Nous avons repris la discussion sur un point qui avait déjà fait l'objet d'un accord : un à un les noms des chauffeurs ont été réexaminés. C'était complètement absurde. Alors j'ai compris qu'ils avaient peur, qu'ils n'avaient pas vraiment le pouvoir de décider, mais que pris dans la simple logique de la situation et des paroles échangées, ils s'étaient avancés plus loin qu'ils ne le pouvaient. Ils ne savaient plus comment faire marche

arrière sans perdre leur dignité. J'ai demandé à ce que nous arrêtions notre discussion pendant une demi-heure, le temps de commander du café. J'ai prétendu être un peu fatigué par mon voyage de la veille. Ils ont accepté. Notre traducteur est allé commander des cafés dans un restaurant en face de l'immeuble de la mairie. J'en ai profité pour dire à Loretta ce que je pensais de la situation, et lui demander qui avait véritablement le pouvoir de décision à Knin. Elle m'a dit que c'était son grand problème, qu'ici on ne savait jamais qui pouvait décider de quoi. Parfois, c'était facile, un petit comité comme celui-ci pouvait décider. Parfois, il fallait un aréopage de militaires pour avoir un accord... incertain. À l'évidence, avec les médicaments « stratégiques », nous étions entrés sur une *terra incognita* de la décision dans cette région. Dans ces conditions, ce sont les militaires qui prendraient la décision finale.

On ne savait pas très bien quelle était la structure de commandement dans la *Republika Srbska*. Il y avait une sorte de pouvoir civil : le petit groupe avec lequel nous étions en train de parler, mais l'expérience commune était qu'il y avait une autre structure, secrète, qui prenait les décisions importantes... Karadzic, peut-être, à Pale, ou un groupe de militaires, un général... Mladić, peut-être. En ce temps-là, n'était clair que le fait que le pouvoir allait masqué : il se cachait. On ne le saurait que beaucoup plus tard, le pouvoir était le plus souvent en miettes, et des groupuscules formés de tout, de n'importe quoi, d'intellectuels et de pas grand'choses décidaient une chose et son contraire. Des groupuscules dans lesquels celui qui braillait le plus fort l'emportait, pour un temps. D'où l'impression de chaos et de bêtise que donnait ce malheureux pays dans lequel les gens ne semblaient tenir ensemble que grâce à une idéologie d'une épouvantable sottise cimentée par les crimes commis par des repris de justice lâchés dans la nature. Mais en ce temps-là, si je presentais cela, je ne le savais pas. Même si, étrangement, je l'exprimais lorsque je disais aux militaires français que s'ils usaient de leur force, ce ne

serait pas contre l'armée des partisans qui avait mis en échec la *Wehrmacht*, mais contre des gangs de pauvres types qui n'étaient efficaces que contre des civils désarmés. Une intuition, même raisonnée, est impuissante si elle ne peut pas s'appuyer sur des faits ; ou si, étant le chef, on ne peut la partager avec d'autres avec lesquels on forme équipe dans l'action. Finalement, alors que je pratiquais mon métier ; dans l'action, j'étais déjà un écrivain : un homme seul relié aux autres par le miracle de la lecture.

Loretta m'avait pris rendez-vous tard dans l'après-midi avec un groupe de militaires. Là, nous arriverions, peut-être, à une décision. Restait à clore le débat de ce matin, sans offenser personne. Il y a chez tout être un constant besoin d'être reconnu dans sa dignité, c'est-à-dire, *ad minima*, de ne pas voir sa dignité ouvertement bafouée, surtout en public. En Asie, on appelle cela « ne pas perdre la face », dans l'ex-Yougoslavie on dit « ne pas perdre la joue », la chose est universelle, je crois que nous la partageons avec les animaux supérieurs : les grands singes, babouins inclus, et même les chiens et les chats. Seules varient les façons dont les gens considèrent qu'ils peuvent voir leur dignité bafouée. Pour les bêtes, je manque d'expérience, sauf avec les babouins rencontrés autrefois dans la montagne de Kassala, proche de la frontière avec l'Érythrée : il faut garder ses distances, et ne pas les regarder dans les yeux, comme les habitants de certains quartiers en France. J'ai aussi remarqué une chose étrange, j'ai d'abord cru que c'était un paradoxe : que les gens les moins respectables (les tueurs, les maquereaux, trafiquants, petits et grands voleurs...) étaient ceux qui revendiquaient leur dignité avec la plus grande agressivité. Mais ce n'est pas un paradoxe, c'est normal. Mon explication est simple : les gens qui ont perdu leur dignité en raison de leurs actes en ont toujours conscience, alors, ils s'accrochent désespérément à la dignité qui leur reste, et voient dans le regard des autres le reproche qu'ils n'ont plus le courage de se faire. La dignité a ses pathologies, comme l'amour, la religion, et tout le reste.

Les cafés sont arrivés et la discussion a repris, sans véritable objet. Nous avons parlé des difficultés qu'ils avaient à trouver du café, ils ont plaisanté sur le fait que les Serbes (*Kafa*), les Croates (*Kava*), et les Bosniaques (*Kahva*) avaient trois mots différents pour désigner le café. Je suppose qu'il fallait être d'ici pour goûter les saveurs du même breuvage sous des noms différents qui, pour une oreille étrangère, se ressemblaient beaucoup. L'intérêt de ce bavardage était de nous éloigner de nos affaires, sans pour autant devoir dresser un constat d'échec. Bizarrement, je ne sais plus comment, au détour d'une phrase, nous nous sommes retrouvés plongés dans l'histoire de la région : la *Krajina*, une région tampon, créée par les Habsbourg dès la fin du XVI^e siècle, peuplée par des réfugiés croates et serbes qui avaient fui les massacres perpétrés par les Turcs, et que les Habsbourg utilisaient comme une force militaire spéciale qui défendait le pays contre les offensives turques. Ils étaient les descendants de ces héros serbes qui avaient protégé les Croates et toute l'Europe contre l'invasion turque. Au XVIII^e siècle l'impératrice Marie-Thérèse avait confirmé leurs privilèges : le droit à la terre ; porter les armes ; être dirigé par leurs chefs de guerre, sous le contrôle de l'impératrice à Vienne, et non sous celui du *Ban* de la Croatie ; obéir à leurs lois et non à celles du *Sabor* de Zagreb. Un des hommes du groupe, un historien peut-être, prit la parole :

- En 1592, quand la ville royale des Croates de Bihać est tombée aux mains des Turcs, les Turcs ont tout détruit, et les Croates survivants ont fui. C'est nous les Serbes qui avons empêché les Turcs de poursuivre leur avance, et les Croates n'ont jamais, jamais, récupéré Bihać, mais nous, dans la *Krajina*, nous avons tenu. Les Turcs ne sont pas allés au-delà de Bihać.

J'étais consterné de voir que le délire idéologique manufacturé par Milosević et sa clique d'intellectuels irresponsables avait pour effet de donner à tous les traumatismes de l'histoire passée de cette

région une actualité surréelle. Ils faisaient du passé, lointain ou relativement proche, l'otage du présent dans un éternel retour d'horreurs bégayantes. J'avais envie de leur chanter l'Internationale : « Du passé faisons table rase, et demain... » Hélas ! tout oublier, c'est comme ne rien oublier : les prisons de l'oubli sont aussi obscures que celle de la mémoire absolue. Pourtant, j'ai noté le fait que Bihać n'était pas une ville revendiquée par les Serbes, cela pourrait être utile lors de notre négociation avec les militaires de la *Krajina*. Je savais les gens de cette région obsédés par l'histoire ; au début, cette attitude répétitive m'agaçait, comme si la moindre situation nécessitait une genèse remontant à la nuit des temps. C'était un peu comme si, à Paris, un touriste demandant à un passant le métro Duroc s'entendait raconter toutes les campagnes de Napoléon avant de recevoir l'information utile. J'y voyais une sorte d'originalité sans grande portée pratique. Maintenant, je ne sous-estime plus l'importance de l'histoire dans la production d'inventions rationnelles dont usent les familles, ethnies ou les peuples pour se massacrer les uns les autres. C'est, peut-être, parce qu'ils ont renoncé à avoir une histoire antérieure à la création des États-Unis d'Amérique que les Américains ont acquis le dynamisme qui les caractérise. J'avais commandé et lu « Histoire des Balkans » de Georges Castellan qui venait de paraître, ainsi que le beau livre de Paul Garde : « Vie et mort de la Yougoslavie », ces lectures m'avaient aidé à mieux comprendre les conditions dans lesquelles je devais agir. Ces livres me disaient la complexité de l'histoire dans sa durée longue, ils me permettaient de saisir le moment où mes interlocuteurs utilisaient un épisode historique pour se bricoler une idéologie. Même si l'on tuait beaucoup dans l'histoire de cette région, peut-être un peu plus qu'ailleurs en Europe (en Croatie, en Serbe aussi, quand un enfant dort « à poings fermés », ou « comme un ange », on dit qu'il dort « comme un égorgé » : l'écrivain croate Dubravka Ugresic le dit dans son livre « Le ministère de la douleur »). Pourtant, ce n'était pas à cause des massacres du passé

que l'on tuait au présent. C'était à cause de l'idéologie bricolée avec les massacres du passé que l'on tuait au présent.

Ce petit savoir ne résolvait pas grand'chose, il aurait fallu savoir comment le bricolage de l'idéologie s'était fait, et, surtout, pourquoi cette idéologie-ci s'était imposée, et pas une autre... En tout cas, l'idéologie meurtrière était là, et mieux valait la connaître pour ne pas en être la dupe. Je leur ai dit merci, encore merci : de nous avoir reçus ; d'avoir pris sur leur temps ; d'avoir accepté les livraisons de nourriture, de détergents et de serviettes hygiéniques pour Bihać. C'est important de dire merci, c'est reconnaître l'humanité de l'autre, surtout lorsqu'il ne lui en reste pas beaucoup. Dans la foulée, je les ai remerciés d'avoir bien voulu accepter d'informer le comité militaire, que nous allions rencontrer dans l'après-midi, du contenu de nos discussions et des points sur lesquels nous étions déjà parvenus à un accord. Ils n'avaient rien dit à ce propos, mais cela me permettait de leur montrer que je jouais franc jeu avec eux, que je ne négociais pas une chose avec les civils et une autre avec les militaires. On se plante toujours quand, dans ce genre d'affaire, on essaye de jouer un groupe contre un autre : soit les groupes s'opposent en effet, et l'on devient partie à leur conflit, et on y laisse des plumes, sinon sa vie ; soit ils s'entendent comme larrons en foire, et on se fait manipuler comme l'imbécile que l'on s'est permis d'être. Mieux vaut jouer son rôle en étant simplement ce que l'on est, en faisant ce que l'on doit faire, et en le disant clairement. On devient alors prévisible, ce qui crée un peu d'ordre dans le chaos.

C'est ainsi que nous nous sommes quittés. La tension dans l'action m'évitait d'être pleinement conscient de la tragédie de tous ces gens. Hormis leur délire idéologique, et les actes qu'il leur faisait commettre, ces gens étaient de braves gens, « la tête un peu près du bonnet », facilement braillards, mais courageux et fiers, hélas abrutis par des idées simples et stupides dont ils croyaient

dépendre pour leur dignité présente, et future. Aujourd'hui, alors que le temps de cette action-là est passé, j'ai le temps d'être triste.

Nous avons encore beaucoup de temps avant notre rencontre avec le comité des militaires. Loretta a proposé que nous allions rendre visite à une ou deux familles croates qui vivaient encore dans un village serbe, près de Knin. Dans ce village Loretta essayait de s'opposer à l'achèvement d'une épuration ethnique. Nous sommes donc partis pour ce village qui était à moins de dix kilomètres des montagnes de Knin. En ville, nous avons laissé le traducteur chez lui, puis nous sommes allés prendre une traductrice en qui Loretta avait confiance pour les situations délicates. Loretta pensait que d'une façon ou d'une autre son traducteur était lié à un service de la *Republika Srbska*, et que le rapport qu'il allait fournir aux militaires nous aiderait, peut-être, lors de notre prochaine négociation. C'est aussi cela, l'intelligence du cœur, Loretta avait tout compris.

La seule chose qui manquait à Loretta, c'était le calme. Elle s'affolait trop vite. J'avais senti que ma présence l'apaisait, tout simplement parce que ma présence interrompait sa solitude ; alors je l'encourageais, je la complimentais pour calmer cette fébrilité qui risquait de la priver de ses capacités au moment où elle en aurait le plus besoin. Je n'avais pas à me forcer pour lui faire compliment, si je m'étais forcé, mes compliments n'auraient servi à rien. Sur la route vers ce village où il y avait encore deux familles croates, elle m'expliquait l'épuration ethnique, ses visites aux gens, aux autorités... Face à la brutalité des expulsions, elle n'avait que la parole pour s'y opposer... nous en étions tous là... nous arrivions trop tard : le village avait compté une vingtaine de familles croates, il n'en restait plus que deux. Elle était frustrée, et elle avait peur. Moi, je lui expliquais que ses réactions étaient normales, et que s'il était inévitable d'avoir peur, elle se devait d'aller au-delà de sa frustration, car tout ce qu'elle pourrait sauver méritait de l'être, qu'éviter deux expulsions ethniques avait de

l'importance ; et que, si elle ne pouvait pas éviter l'expulsion des derniers Croates du village, alors, pour protéger leurs vies, elle devrait arranger leur départ sous la protection des soldats français ; je lui disais qu'elle ne devait pas s'attendre dans cette affaire à une victoire spectaculaire, tel ne pouvait pas être son rôle et son ambition ; que, par définition, le travail humanitaire est sans victoire, puisque nous intervenons lorsque tout a échoué, et qu'il faut être idiot pour s'attendre à une victoire au sens ordinaire de ce terme. Je lui ai dit que ses frustrations n'avaient pas lieu d'être, elles montraient qu'elle n'avait pas compris le sens de sa mission : le peu que nous parvenons à sauver est une victoire sur la mort, nous montrons que nous n'abandonnons pas, que ce soit une ou cent mille personnes, nous sauvons l'honneur de l'espèce humaine. Ça, je le tenais du gars du Mossad qui m'avait dit un jour que selon le Talmud « celui qui sauve une seule personne, c'est comme s'il sauvait l'espèce humaine tout entière ». Évidemment, pour la pensée juive, et cela n'enlève rien à sa profondeur, je suppose que celui qui est sauvé doit être un juif, de la lignée de David, d'où viendra le Messie qui sauvera l'espèce humaine, donc sauver celui-là c'est rendre la venue du Messie possible. Il est dommage que les pensées religieuses issues du Livre aient toujours tendance à se refermer sur elles-mêmes. Au fond, la beauté de la pensée spirituelle de l'Europe, c'est de s'être émancipée de ses origines religieuses : ces petits foyers où chacun cuit sa petite soupe dans sa gamelle dogmatique, pour laquelle on tue avec vaillance.

C'était une grande ferme, au centre du village, dans une rue étroite. Elle était entourée d'un mur fermé par un large portail métallique de couleur bleu pâle. Loretta a frappé, puis appelé. Il a fallu attendre un moment. Un homme, pas très grand, cheveux très noirs, est venu ouvrir. L'expression apeurée qui déformait son visage m'a frappée. La peur ! La vieille bête que je connais si bien, elle fait partie de notre animalité, comme digestion et reproduction ; comme avec la gastronomie et l'érotisme, nous avons affiné la nature de la peur, avec la torture et autres grossières

ou subtiles terreurs. Chaque fois que je rencontre la peur dans des yeux, sur un visage, dans une odeur (car le corps apeuré dégage une autre senteur), je m'en viens au bord du désespoir. C'est que la peur des autres est toujours un peu la mienne. C'est que la peur fait de l'être un étranger à soi-même. Lorsque Montesquieu au livre IX, chapitre VI « De l'esprit des lois » dit que la condition de la liberté est « qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen » il est comme Loretta, il a tout compris.

L'homme nous recevait avec sa peur, il nous fit rentrer dans sa maison : c'est lui qui l'avait bâtie, cela se voyait aux finitions mal faites, aux briques posées à la hâte, au crépi mal étalé. L'entrée était située au sommet d'un escalier, dans une sorte de premier étage d'une grande ferme dont le rez-de-chaussée servait d'étable et de garage pour quelques vaches, une *Yugo*, et un tracteur. La *Yugo* : une petite voiture populaire, à l'origine une Fiat qui était montée en Serbie (modèles d'une extraordinaire longévité : certaines circulent encore). On avait lancé, hier, une grenade dans sa cour, une grenade offensive, beaucoup de bruit, moins d'éclats mortels qu'une grenade défensive ; en effet, les murs du bâtiment n'étaient pas criblés d'éclats. La peur était montée d'un cran. La femme et les enfants se tenaient dans la cuisine, au chaud d'une cuisinière à bois. Certains voisins, des Serbes, étaient aimables avec eux, ils apportaient du bois, du fromage et des légumes ; d'autres ne leur adressaient plus la parole depuis les événements ; et puis cette grenade avait été lancée, peut-être par une personne étrangère au village. Les enfants, un petit garçon, une petite fille, n'allaient plus à l'école de peur que sur la route... J'ai demandé si à l'école les autres enfants étaient agressifs. Le gosse m'a dit que oui, puis il s'est renfermé dans son incompréhension d'un monde qui avait trahi son enfance. Je n'ai pas osé questionner la petite fille qui exprimait et cachait sa peur dans une comptine qu'elle fredonnait sans trêve. Ces deux enfants m'ont ramené à cette périodicité de la violence qui empêche cette région d'accéder à la continuité historique de l'Europe, première condition de toutes nos

créations. La petite fille a fait ressurgir de ma mémoire le tableau d'Ivan Generalić « L'enfance volée » (1979) que je voyais chez Josip lors de mes visites rue Balthazar Dvorničić : une image de la guerre que seule sa réalité surpasse. Chez Ivan Generalić, la simplicité toujours vous bouleverse : un feu et une maison en feu, ils sont à la limite du tableau, plus suggérés que montrés ; les grands pieds nus d'un paysan dont le corps est lui aussi hors cadre dépassent du brasier ; la petite fille regarde, son visage exprime l'univers qu'elle est en train de perdre. Lorsque, soudain, le tableau d'Ivan s'est surimposé à la présence de ces enfants réels, j'ai cru que j'allais m'effondrer... aujourd'hui encore, je ne sais pas comment j'ai fait pour ne pas basculer dans le gouffre du désespoir.

Loretta a demandé si les soldats français passaient souvent les voir, l'homme a répondu une fois tous les deux jours, le plus souvent le jour où elle ne passait pas. Je lui ai dit que nous continuerions les visites... mais que s'ils voulaient partir nous pourrions aussi les aider. Il nous a dit qu'il faisait confiance à ses amis serbes pour l'avertir si sa situation devenait encore plus dangereuse. J'ai senti que son épouse était plus à bout que lui. Je n'ai pas voulu lancer un débat avec l'épouse, de crainte d'alourdir la situation de ce couple aux prises avec un drame dont ils étaient les seuls à connaître l'intensité. J'ai demandé à la femme s'il y avait quelque chose que nous pouvions faire pour les aider. Elle a souri, un sourire qui disait son amertume et son reproche de nous voir si peu utiles pour mettre un terme à sa seule épreuve véritable : la guerre. Je le connaissais trop bien ce sourire, j'aurais pu l'avoir, je l'avais peut-être. Je pensais à l'histoire que m'avait racontée une amie, infirmière dans une organisation humanitaire qui servait au Congo, la République Démocratique du Congo. Elle était dans un camp de la région des Grands Lacs où il y avait des Hutus et quelques Tutsis. On leur amenait beaucoup de blessés, avec des blessures graves, souvent à l'arme blanche, et ils pratiquaient sous une grande tente des opérations difficiles, elle

était épuisée, mais heureuse, car souvent leurs opérations étaient réussies, ils ramenaient à la vie des gens qui sans eux n'auraient pas survécu. Au dehors de leur marabout, il y avait une grande clameur chaque fois que des brancardiers locaux sortaient un blessé qui venait d'être opéré avec succès. Elle a cru que c'était des clameurs de joie... comme si dehors les gens saluaient des exploits dont toute l'équipe médicale était fière, comme dans une corrida à Pampelune, ou un match de foot n'importe où. Elle était trop occupée pour aller voir... finalement, lors d'une pose dans le rythme des interventions, elle est allée voir, elle a suivi un opéré que les brancardiers emportaient sur une civière. Elle n'a pu qu'assister au massacre... une foule au-dehors faisait le tri. Des hommes éliminaient à la machette les opérés qui n'étaient pas de la bonne ethnie. Les humanitaires, en quelque sorte, livraient les cadavres. C'était devenu mon obsession : ne pas livrer les cadavres.

Nous avons pris congé, je crois même qu'ils nous avaient offert quelque chose à boire, un petit verre d'alcool de prune peut-être... c'est que dans cette situation atroce, nous faisons tous des efforts pour redonner au monde une certaine normalité... ne plus avoir la force de faire ces efforts-là aurait signifié basculer dans le désespoir, la folie, le suicide. Nous sommes allés rendre visite à l'autre famille. Je n'ai gardé aucun souvenir de cette seconde visite... la raison en est peut-être qu'ils ressemblaient trop aux premiers... l'accumulation du désespoir crée une anesthésie de la mémoire, une sorte de normalisation forcée de l'anormal. Les victimes des camps de concentration nazis ont parlé de ces phénomènes, les bourreaux aussi, encore que l'on sache qu'ils s'abrutissaient à l'alcool, comme ceux d'ici. Je me souviens très bien de ce qui s'est passé sur le chemin du retour.

Dans la rue étroite du village, je conduisais lentement, la voiture était peinte en blanc, elle portait en évidence le sigle de l'O.N.U. Le village et la rue étaient déserts. Dans mon souvenir la rue n'est

pas goudronnée, sa surface est chaotique... il est possible que mon souvenir me trompe, que la surface de la rue ait été lissée par le bitume, et que le chaos soit celui de l'histoire des hommes. Deux hommes, à pied, remontaient la rue en sens inverse, l'un d'eux était armé, une AK 47 portée en bandoulière, canon en haut. D'après leur démarche, mélange de vigueur et d'incertitude, j'ai tout de suite su qu'il allait y avoir un problème. Ils se sont mis au milieu de la rue pour bloquer le passage, le gars a abaissé sa kalachnikov. J'ai baissé la vitre pour que la traductrice demande ce qu'il y avait, elle a commencé à parler, ils ont répondu, le gars avec l'AK 47 parlait plus que l'autre. J'ai senti que la traductrice avait peur. Sa traduction devenait embrouillée, j'ai compris qu'ils devaient nous insulter : « Que fait l'O.N.U. ? Tous des pourris de bureaucrates ... » Enfin, le lot habituel... que je comprenais, que j'excusais, que je n'étais pas loin d'approuver, même si je ne le lui disais pas. Il faut le reconnaître, l'O.N.U. avait tendance à recruter des drôles de gens, médiocres et surpayés. Dire que j'avais cru entrer dans une sorte de super E.N.A., où j'allais côtoyer une élite internationale. Mon rêve professionnel avait été de pouvoir dire comme le diplomate américain Averell Harriman, le jour de sa mort : « Jamais à nouveau en si bonne compagnie ! » De ce côté-là, c'était raté... évidemment, des gens comme Loretta, il y en avait... très peu. C'est peut-être parce que je comprenais le type que les vociférations se sont un peu calmées. La traductrice a dit que les deux gars voulaient parler avec moi, j'ai accepté, je n'avais pas le choix, mais en vérité, j'avais envie de comprendre ce qui se passait. Ce contact immédiat avec les drames de l'histoire de mon temps, en tant qu'acteur et non en spectateur, était le plus beau cadeau que ne faisait mon métier, il me permettait d'excuser tout le reste. Il ferait de moi un écrivain, si j'en étais capable.

Nous sommes entrés dans une maison dont la porte était en tôle, cela m'a semblé étrange, car c'était une porte qui me rappelait l'Afrique : ces portes bancales en métal ou dont les planches sont doublées par des tôles clouées sur le bois. Je ne sais pas pourquoi,

mais cette porte s'est ouverte sur là-bas, sur d'autres souvenirs, sur ce mélange d'exquise douceur et de brutales cruautés qui l'une et les autres composaient certains de mes paysages africains. En vérité, la porte donnait sur un petit patio protégé par les auvents des toitures entre lesquelles il était enserré. Il y avait des fauteuils en skaï, ils étaient déglingués et bancals, ce qui renforçait la touche africaine de l'atmosphère. J'ai écouté la violence du type à la kalachnikov, il revenait du front, il avait vu mourir son meilleur ami, il voulait tuer tous les Croates. Je lui ai dit qu'en l'écoutant je pensais qu'ailleurs, en Croatie, il y avait un jeune gars de son âge qui venait de vivre ce que lui-même venait de vivre, et qui, comme lui, voulait tuer tous les Serbes. Il a été surpris, puis il m'a dit que c'était la guerre. Je lui ai répondu que c'était la guerre en effet. Je lui ai demandé s'il avait déjà tué. Il n'avait pas le regard du tueur, les gens qui ont tué ont une lueur sombre dans le regard, quelque chose que je ne sais décrire qu'en disant « une lumière noire ». Il m'a répondu qu'il avait tiré mais qu'il pensait n'avoir touché personne. Je lui ai demandé s'il était un soldat de l'armée yougoslave. Il a dit qu'il était un volontaire de la *Republika Srbska*. J'ai interviewé tant de meurtriers et de tortionnaires que je sais comment ça se passe. Je lui ai dit que puisqu'il n'avait pas encore tué, il devait éviter de le faire, surtout à l'arme blanche, surtout un civil désarmé. S'il faisait cela, ce premier meurtre le changerait à jamais, les autres viendraient tout seuls, il deviendrait un monstre. Son copain qui l'accompagnait a dit qu'il allait faire du café. Tout le monde a accepté d'en boire une tasse, même la traductrice qui n'aimait pas le café.

La tension était retombée. Avions-nous été en danger ? Je suis incapable de le dire... dans les premiers instants... peut-être... parce que le gars était en colère, alcoolisé et armé. La parole humaine est apaisante quand elle refuse d'exprimer la colère et le mépris. Cela demande parfois une forme sublime de courage. J'étais sans mérite, je n'avais pas eu besoin de ce courage-là, et je ne savais pas si j'en étais doté, car je n'éprouvais ni colère ni

mépris vis-à-vis de ces gens, une sorte de sympathie plutôt, car je sentais qu'ils ne savaient plus où ils en étaient, d'autres faisaient l'histoire à leur place.

Du fond de son animalité l'espèce humaine est suiviste, comme les autres bêtes qui ont une vie sociale, c'est le cas de nombreux mammifères. Tant que les animaux dominants que l'on suit sont des créateurs, ça va ; mais gare lorsque l'on suit un destructeur. Les destructeurs commencent toujours par être des séducteurs, ils réussissent à nous convaincre qu'ils nous comprennent et qu'ils nous aiment. C'est le seul élément de notre histoire tragique qui autorise un peu d'espoir : nous ne tombons pas dans les rets des destructeurs en raison d'une mauveté qui serait notre péché originel, mais en raison d'un désir d'une innocence fondamentale : nous voulons tous être compris et aimé. C'est la raison pour laquelle un système d'élections démocratiques ne nous protège pas des destructeurs. Notre seule protection est dans la séparation des pouvoirs, y compris celui de la presse.

Nous avons bu le café, ce n'était pas un expresso comme on boit le café en Croatie où pour insister sur le caractère européen du pays on ne sert dans les *Kafić* que des expresso. Le café était « à la turque » (en Grèce il faut dire *hellenico*), car la guerre ne changeait rien aux goûts et aux saveurs enracinés dans des siècles d'histoire. Il m'a demandé quelle était ma nationalité. J'ai répondu que j'étais Français. Il m'a cité l'inscription sur le monument créé par Ivan Meštrović, dans le parc de *Kalemegdan* à Belgrade : « Nous avons aimé la France comme elle nous a aimés ». Il a été érigé en 1930, en reconnaissance de l'aide apportée aux Serbes dès 1915 par les troupes du général Sarrail grâce auquel l'armée serbe vaincue put se reformer à Corfou et en Afrique du Nord française, et revenir, victorieuse en 1918, avec l'armée d'Orient de Franchet d'Espèrey. Voilà que je venais de passer du statut d'ennemi du peuple serbe à celui d'ami historique du même. Le pire c'est que dans les deux cas, à ma connaissance, je n'avais rien fait pour mériter mes titres.

Ainsi va l'histoire, elle nous fait jouer des rôles dont la logique tout extérieure nous entraîne de gré, de force ; ou sans l'un ni l'autre, par le simple poids émotionnel donné aux événements. C'est peut-être la raison pour laquelle le président François Mitterrand aurait dit en 1992, lors d'un dîner à Paris avec des gens de SOS Racisme : « Moi vivant, jamais, vous m'entendez bien, jamais la France ne fera la guerre à la Serbie ! ». Pourtant, ce n'aurait pas été faire « la guerre à la Serbie » que de mener des opérations militaires ciblées contre des gangsters et des politiciens véreux, qui avaient lancé la Serbie dans une guerre dont les populations civiles faisaient les frais. Les armements les plus modernes permettent une précision de tir impossible dans le passé. À présent, on peut mettre en œuvre les principes des humanistes qui, comme je l'ai dit, voulaient que les conséquences de la guerre touchent violemment et exclusivement ceux qui l'ont provoquée. D'ailleurs, sitôt que des frappes ciblées eurent touché les centres de pouvoir en Serbie, la guerre s'est arrêtée. Je suis convaincu du fait que cette phase ciblée de « la guerre à la guerre » a fait moins de victimes civiles et innocentes que la phase d'épuration ethnique du même conflit.

Nous sommes repartis à Knin, laissant les deux gars comme on quitterait des amis. Des amis un peu paumés, farfelus, et violents, mais des amis tout de même avec lesquels on peut parler dans une sorte de sincérité du désespoir. Tel était mon sentiment... je ne sais pas s'il était partagé par l'interprète et par Loretta. Nous avons beau avoir en apparence vécu la même chose, nous l'avons transformé en une expérience singulière dont, sur le chemin du retour, nous n'avons pas eu envie de parler. À Knin, dans la grande salle de la mairie, bien que nous ne soyons pas en retard, les militaires nous attendaient.

Chapitre XII

Les militaires de Knin, j'ai envie de les faire attendre, et d'abandonner Bobby CIA dans son voyage à Zagreb pour y rencontrer Tudjman. J'en ai marre de la guerre. En plus, tous ces militaires avaient une sale tête, peut-être pas objectivement, pas tous, mais l'atmosphère de ce temps-là rendait tout moche. Aujourd'hui tout va mieux, c'est le printemps, la guerre est finie, depuis longtemps. Les jeunes se foutent du passé, et je ne peux pas m'empêcher de leur donner raison... pas dans l'absolu, ils ont tort dans l'absolu, c'est-à-dire face au mystère du temps, où rien n'est oublié, où le temps s'endort puis se réveille, où le temps n'est plus divisible entre passé, présent, futur ; là ! ils ont tort ; mais ils ont raison face à leur temps, celui de leur jeunesse que personne n'a le droit de leur gâcher, un droit que les vieux sans cesse s'arrogent... et comme les jeunes sont de futurs vieux, c'est mal parti ! Je pense à cela chaque fois que je vois les jeunes écouter en masse un concert de Thomson, un chanteur croate. Lui, c'est un cas, a priori, il est nazi, ses chansons sont remplies de clin d'œil aux oustachis de Pavelić. Il transforme en fierté un passé qui prend la pose pour jouer les origines douteuses du nationalisme croate. À mon avis, mais je peux me tromper, il n'est pas un idéologue, mais un émotif dont le cœur est mis à vif par cette honte particulière qui donne aux Croates une sorte de malaise identitaire, d'où leur arrogance, souvent. Nous avons tous besoin d'une fierté d'être, et l'on prend ce que l'on trouve pour se bricoler sa fierté. Pour les Croates c'est difficile, il y a ce passé qui passe mal, alors Thomson a pris ce qu'il a trouvé et d'une sorte de « bien pensance » générale en Europe qui fait des Croates un peuple douteux, il a fait sa fierté, fierté de réaction, ce qui le conduit à un néonazisme glauque, qui séduit des jeunes gens dont les sensibilités à vif veulent dire merde

à l'Europe bien pensante, car la jeunesse a besoin de dire merde à quelqu'un. C'est dangereux, ça passera et le premier signe du changement sera lorsque l'Europe cessera d'être bien pensante, sans pour autant devenir mal pensante... ça passera, ou ça ne passera pas. Mais il y a, à l'origine de tout cela, des années, des siècles de mensonges, et de brutalités.

Les élites serbes qui dirigeaient le pays sous le régime communiste ont, pendant toute la période titiste, distillé le mensonge d'une sorte d'unité de tous les Croates derrière Pavelić et sa clique : « Tous des oustachis ! ». On l'a vu, c'est faux, et la réalité fut infiniment plus complexe. L'affaire du camp de Jasenovac est emblématique de cette offensive, selon les moments sournoise ou brutale, elle avait pour but d'enfoncer tout un peuple dans une culpabilité collective, une sorte d'infériorité historique permettant leur sujétion par l'élite serbe. Or, l'histoire tourmentée des Croates maltraités par les noblesses européennes et dominés par les Turcs, les Hongrois et les Autrichiens les porte en quelque sorte naturellement à se sentir inférieurs et mal aimés. Pourtant, les Croates ne sont ni des Allemands ni des Autrichiens. Les Croates n'ont pas élu Pavelić et son parti à la tête du pays, ils n'ont pas accueilli triomphalement les troupes allemandes à Zagreb, ils les ont reçus avec une joie modérée, comme les Ukrainiens qui croyaient que les Allemands les aideraient à créer leur état souverain. La liste est longue de ces sympathies nazies localement explicables et globalement désastreuses : les nationalistes irlandais, arabes... Les Allemands ont eu le courage de se pencher sur le gouffre du passé qu'ils avaient imposé à l'Europe, ils ont rendu possible une histoire nouvelle. Les Autrichiens cultivent toujours un mensonge de victimes qui n'arrange personne : ils nous ont même offert un secrétaire général des Nations Unies qui avait été un parfait nazi, il avait opéré en Yougoslavie. Elu à l'unanimité ! Les Alliés comme les Yougoslaves étaient les créateurs du pantin qu'ils pouvaient manipuler, ce n'était pas joli joli. Quand le scandale a éclaté, les Autrichiens en ont fait un président de la

République, pas joli non plus, mais on peut comprendre. Les Croates sont dans le brouillard où se mêlent leur histoire réelle encore mal décryptée et les propagandes communistes et oustachis, qui, parfois, s'accordent sur certains points. Pour oublier la résistance croate et ne retenir que l'épisode Pavelić présenté comme le père de la nation, alors que pour revenir au pays il dut céder à Mussolini une grande partie de la Croatie historique, ce qui le discrédita ainsi que son régime. On oublie aussi que Tito était Croate, que nombre de ses généraux, officiers et soldats l'étaient aussi : en 1942, il y avait 37 brigades de partisans communistes en Yougoslavie, 18 de ces brigades avaient été créées en Croatie, les deux tiers de ces partisans étaient Croates. On parle beaucoup de Pavelić, le « Pétain » croate, mais peu de son homologue serbe le général Nedić, lui, il est littéralement éclipsé par Tito, un Croate donc, que l'on prend volontiers pour un Serbe. Il est vrai que Tito était avant tout un communiste, et que l'intérêt du communisme fut de proposer une alternative crédible aux passions nationalistes, c'est-à-dire, pour les Croates, les Slovènes et les Macédoniens, une protection contre l'impérialisme serbe qui s'était imposé à travers la dictature des Karageorges. Le jeune Franjo Tudjman a cru à ce rôle protecteur et rédempteur du communisme, pour un temps. Il faut dire que « l'internationalisme prolétarien » se greffant sur l'universalisme chrétien et le renouvelant, cela avait de la gueule, je l'avoue... et puis le beau visage du rêve a pris la sale gueule du crime. Retour à la case départ. Il faut donc revenir au régime du général Nedić en Serbie et à la milice antijuive de Liotić, grand pourvoyeur de Juifs pour les camps nazis. Selon une étude de Mirko D. Grmek (1991) qui porte sur les victimes de la 2nd Guerre Mondiale, il y avait avant-guerre 32.000 Juifs en Croatie, 23.000 ont disparu pendant la guerre ; il y en avait 30.000 en Serbie, 24.000 ont disparu. Des chiffres simples, et terribles, pour une réalité complexe, et terrible.

J'aimerais pouvoir parler du printemps à Zagreb... il est si beau, si doux, et toutes ces filles qui sourient à l'amour transmis

par un portable. Elles sourient à l'air frais qui rosit les joues, elles sourient dans l'éclat de leurs rouges à lèvres qui annoncent les fleurs qui bientôt rougiront les parterres de la place du Maréchal Tito accolée à celle du président Roosevelt (encore la guerre). Au centre de la place du Maréchal Tito, il y a le théâtre national croate et, plus discret, un bronze magnifique du génial Meštrović, « Le puits de la vie », où s'abreuvent des individus et des couples : ceux qui boivent, ceux qui refusent, ceux pour qui l'eau est amère ou douce, selon la nature de nos soifs, selon les moments de la vie, froide en hiver, douce au printemps. Je ne peux pas parler du printemps... même les parterres de fleurs rouges me ramènent au communisme, au peuple ou à la nation (*narod*), *Harvatske Narodno Kazalište* : le théâtre national croate, entre Tito et Roosevelt. Il y a quelques semaines, il y eut des manifestations sur la place. Des gens ni très jeunes ni très nombreux qui réclamaient que l'avenue et la place du Maréchal Tito soient débaptisées. Selon ces manifestants, Tito était un criminel de guerre.

Ici, il faut parler du rôle de la douceur dans l'histoire. Ce n'est pas une mauvaise plaisanterie, la douceur joue dans l'histoire un rôle aussi important que la brutalité. Par force, elle se voit moins, alors on l'oublie, on n'y voit que du feu. Il me semble qu'en cherchant bien je devrais la trouver chez Aristote, mais tel n'est pas mon propos. Par contre, j'ai un certain plaisir à en trouver trace chez le penseur le plus cynique de la chose politique : Machiavel. Après avoir fait un portrait au vitriol de ce qu'il considère être la nature humaine, Machiavel nous explique que le chef (le prince) doit gouverner les hommes en usant de sa capacité d'être à la fois un homme et une bête, sous-entendu « féroce ». Il ne fait aucun doute que dans la rhétorique de Machiavel, « homme » signifie « douceur », ce que l'on traduit communément par « faire preuve d'humanité » ou même : « être humain », et que l'on retrouve dans une des béatitudes énoncées par le Christ : « Heureux les doux car ils hériteront de la Terre » (Matthieu, 5-6, est le seul évangéliste à mentionner ce trait). Le très chrétien duc d'Urbino, Frédéric III de

Montefeltro, qui avait créé la cour la plus civilisée de toute l'Europe à la fin du XVe siècle, celle que les autres cours imitèrent, avait répondu à celui qui lui demandait ce qu'il fallait pour gouverner les hommes : « *Essere umano !* » (Être humain !). Selon son biographe, Vespasien da Bisticci qui écrivit « *Le vite* » vers 1480, je dois ajouter : « Être humain et savoir écouter, cela change l'ennemi en ami. Celui qui n'a pas compris cela changera l'ami en ennemi ». Or, si Frédéric de Montefeltro était un chrétien déterminé à la façon de son temps, il était aussi un homme de guerre. Si vers 1460, Piero della Francesca le peignit de profil, le gauche, c'est que quelques jours plus tôt, pendant un tournoi de chevalerie, il avait perdu l'œil droit et s'était fait casser le nez, le nez cassé est visible sur le tableau. Rude personnage donc : condottiere qui monnayait ses services armés, pratiquant des tournois de chevalerie ; et pourtant, créant une des plus importantes bibliothèques de son temps, dont il connaissait tous les livres.

Si tous les pays, ethnies et civilisations sont également capables d'user de brutalité et de faire preuve de cruauté, il n'en est pas de même de la douceur. En termes simples : il est des pays plus doux que d'autres, (entendez : des pays où le recours à la brutalité est moins spontané que dans d'autres). Cela peut se modifier avec le temps et les événements qui traumatisent, ou apaisent. Je me souviens de ma surprise en lisant Madame de Staël et Chateaubriand qui parlent de la douceur des Allemands qu'ils opposent à la brutalité des Français... c'était avant la mise en oeuvre de la « solution finale ». Je le sais, chez tous les peuples on peut relever des épisodes où s'exprime la brutalité dont tout être humain est capable, seul ou en collectivité. En juxtaposant ces épisodes, que l'on peut aisément isoler en pratiquant une lecture sélective de l'histoire universelle, on arrive à la conclusion du sens commun : « Tous des sauvages ! ». C'est trop simple, ça ne marche pas du tout comme cela, c'est beaucoup plus compliqué.

C'est la raison pour laquelle je trouve ridicule l'affirmation selon laquelle Tito serait un criminel de guerre. Le Croate Tito a fait la guerre dans un contexte d'une extrême brutalité, et dans une région où la brutalité était une composante élémentaire de l'action politique ; en plus, il adhérait à une idéologie qui, comme l'islam ou le nazisme, faisait de la violence une vertu créatrice d'un ordre nouveau. Outre le marxisme, la conquête des Balkans par les Turcs est une des origines, et peut-être la plus marquante, de ce culte de la force comme ressource politique dans cette région. Le traumatisme s'est approfondi pendant quelque quatre cents ans, surtout chez les Serbes où « le despotisme oriental » est devenu une sorte de réflexe de gouvernement, en période de crise notamment. On le voit après la Première Guerre Mondiale, lorsque la France et l'Angleterre imposent aux Croates et aux Slovènes une union sous une monarchie serbe. Cette union se fait sous l'emballage idéologique de « L'Illyrisme », un dérivé du nationalisme romantique, idéologie dominante des Européens de la seconde moitié du XIXe siècle à la première moitié du XXe, et qui s'est fracassée dans la monstruosité des nazies qui avaient choisi les « Aryens » pour ancêtres mythiques ; en France, c'est l'époque des Francs et des Gaulois.

Selon cette idéologie « illyrienne » localement développée au XIXe siècle, les Slovènes, les Croates et les Serbes étaient les descendants d'un même peuple : les Illyriens. L'Église catholique donnera une version moins païenne de cette idéologie lorsque, notamment avec l'évêque de Đakovo Josip Juraj Strossmayer (1815-1905), elle défendra l'idée d'une « union des Slaves du Sud », d'où sortira la Yougoslavie (étymologiquement : « le pays des Slaves du Sud »). Selon ces idées à la mode d'alors, surtout chez les intellectuels, dans la bourgeoisie embryonnaire et dans ce qui restait de la noblesse, l'union des peuples de la région sous une même couronne « illyrienne » était donc un retour à une identité originelle, et une protection contre une assimilation au monde germanique (les Habsbourg), aux Hongrois, voire aux Bulgares.

Malheureusement, la classe dirigeante serbe, marquée par quatre siècles de « despotisme oriental » a reproduit la brutalité turque dans ses rapports avec les deux autres peuples « illyriens ». Je crois que c'est à cette époque que le terme Balkans, et ses dérivés, prend une connotation nettement péjorative en Croatie et en Slovénie. Avant, les Balkans étaient le territoire des Turcs dont les Croates et les Slovènes étaient protégés par leur inclusion dans l'empire des Habsbourg, où le gouvernement autrichien était **comparativement** plus doux que celui des Turcs. Malheureusement, à travers le despotisme des Karageorges voilà que les méthodes « balkaniques » étaient imposées aux Croates et aux Slovènes : impôts, complots, prison, corruption, assassinats. Dans un roman, « Banquet en Blithuanie », l'écrivain croate Miroslav Krlža décrit cette atmosphère de tyrannie et les tragédies qu'elle engendre. Le ressentiment des Croates et des Slovènes à l'encontre de la brutalité serbe fut profond et durable, il dure encore. Sous Tito, il s'était considérablement atténué, et ce n'est pas un mince mérite que d'avoir en quelques dizaines d'années réussi à mettre en place une politique qui ressemblait à celle que les Habsbourg avaient mis plusieurs siècles à développer au centre de l'Europe, et qui avait pour devise impériale : « Travail, loi et ordre ». Dire, comme le dit Charles de Gaulle que ces peuples « se tirent la bourre », ne peuvent pas s'entendre, c'est vrai, c'est une évidence... mais c'est faire l'impasse sur le fait que malgré tout, et sans parler du temps des Habsbourg, ils sont demeurés ensemble pendant toute la période communiste, et que cela faisait un pays qui comptait en Europe, et même dans le monde : ce que Charles de Gaulle avait d'ailleurs reconnu. Aujourd'hui, il n'y a plus rien, ou pas grand-chose. J'ai parfois l'impression que les gens ont la largeur de vue du territoire où ils vivent. Je ne m'étonne donc pas que Russes, Chinois et Américains voient grands, mais quelle grandeur de vue peut-on attendre des Estoniens, Lithuaniens, Lettons, Croates, Serbes, Monténégrins, Kosovars, Bosniaques, Monégasques, Luxembourgeois et autres Slovènes et Slovaques ?

Je sais qu'il est des pays qui ne sont petits que par la taille. Le général Mannerheim le dit à ses Finlandais en 1944, alors qu'ils viennent de mener une guerre héroïque et intelligente contre les bolcheviks. Pourtant, je dois l'avouer, j'ai constaté que les gens des petits pays avaient tendance à avoir des vues étriquées sur le monde et sur son devenir : « *Small* » n'est pas nécessairement « *Beautiful* » - sauf pour les gangsters qui voient dans les petits pays des structures plus faciles à infiltrer. Alors les gens des petits pays qui se sentent à l'étroit émigrent vers des pays plus grands, où ils espèrent trouver un espace intérieur à la mesure d'un grand rêve. Regardez, les Suisses, les Croates...ils ont leurs émigrés célèbres avec Jean-Jacques Rousseau et Nicolas Tesla. Je ne sais pas si les Suisses ont été sauvés par la banque, le tourisme, la neutralité ou le chocolat, mais en tout cas, aujourd'hui ils comptent en Europe. Par un courage tenace et tranquille ils ont fini par trouver leur place, il faut leur souhaiter l'intelligence de la persévérance. Les Croates ont enfin un état souverain, la honte d'être une colonie dominée par d'autres va probablement les quitter. J'ai la crainte qu'ils ne se renferment sur leur petit foyer pour y mijoter une petite soupe aux choux ou de poisson, en lorgnant sur celle du voisin dont on trouvera toujours que les choux sont plus verts et les poissons plus frais. Pourtant, ma grande espérance est que la mer sauve les Croates de la médiocrité, que leurs îles les placent aux avant-postes des grandes découvertes qu'apporte le vent du large, que ce peuple se fasse Ulysse et s'invente dans l'Europe une nouvelle odyssée.

Le vent du large, ce n'est pas ce que j'ai trouvé en lisant les mémoires du président Tudjman, le premier président de la Croatie libre et indépendante : « Les horreurs de la guerre, réalité historique et philosophie » publiées en 1996 dans sa version anglaise (M.Evans and Co. New York). Seul le titre est prometteur. Pourtant, quand on connaît un peu le passé de Franjo Tudjman, on s'attend à un livre puissant. Tudjman fut un résistant antinazi ; un général de Tito ; l'auteur d'un livre sur l'histoire et la théorie de la

guérilla « Guerre à la guerre, la guerre de partisan, son passé, son futur » (1955) qui inspira la politique de défense de la Yougoslavie. Il fut aussi le directeur de « l'Institut pour l'histoire du prolétariat » en 1961 ; puis il entra en dissidence en mars 1967 avec l'affaire de la « Déclaration sur le nom et la position du Croate littéraire », il s'agissait, entre autres, d'une contestation du terme générique « serbo-croate » utilisé pour désigner la langue parlée dans la Fédération, alors que, sous ce terme générique la langue serbe imposait son vocabulaire. En 1993, ce débat sur le nom de la langue a trouvé un développement inattendu au Tribunal Pénal International de La Haye, où l'on désigne les langues de la région sous le terme générique de « langue CBS », pour croate, bosniaque, serbe. Le document de 1967 était cosigné par la Société des écrivains croates, le Bureau de l'émigration et l'Institut pour l'histoire du prolétariat, dont les directeurs respectifs Miroslav Krleža, Većeslav Holjevac et Franjo Tuđman furent contraints à la démission pour « déviation nationaliste ». Je l'avoue, le livre de Franjo Tuđman m'a déçu.

Ce dernier livre de Tuđman n'est pas une autobiographie, à peine une ou deux phrases sur les événements intimes qui ont marqué son existence : bannissement du lycée par les autorités du régime Pavelić, en raison de son adhésion au Parti Communiste ; emprisonnement de son père par les Oustachi ; mort de son frère aux côtés des partisans ; assassinat de son père et de sa belle-mère par les communistes en 1946... chacun de ces événements terribles est mentionné en une seule phrase. À l'évidence, tout l'homme est caché dans ces drames, mais il refuse de se livrer... c'est à la fois son style et son secret. Je n'ai rencontré Franjo Tuđman qu'une seule fois, rencontre très officielle, au printemps 1992, où je jouais le rôle modeste d'accompagnateur d'une personnalité onusienne. Aucune raison d'en faire tout un plat, mais je peux toujours dire ce qui alors m'avait frappé.

Dans son apparence physique : maintien du corps raide ; cheveux soigneusement peignés, ils sont poivre et sel (beaucoup de sel), pas une seule mèche rebelle ; costume sombre, bleu marine, cravate en soie « made in Croatia » (c'est un symbole national : le terme « cravate » vient de « croate », un mince foulard noué que portaient les soldats et officiers du régiment croate de Louis XV) ; visage neutre, presque sévère, méfiant, effilé comme la tête d'un lézard... l'homme était une synthèse entre l'apparatchik yougoslave et le militaire de carrière. Le militaire de carrière, c'est assez simple, c'est une sorte de rigueur de maintien : pas de rondeurs ! le corps a pris l'habitude de se tenir droit pour que la simple présence en impose. J'ai eu l'occasion de revoir le général Morillon sans uniforme, à Strasbourg lorsqu'il était député européen : c'était comme Tudjman, même en civil, l'uniforme lui collait encore à la peau. L'apparatchik yougoslave, c'est plus compliqué, il ne faut pas le confondre avec le modèle russe où même si le costume était de bon tissu et de bonne coupe, il semblait envelopper un moujik qui a quitté son bonnet pour saluer le tzar. Il n'y avait que quelques hauts gradés du KGB qui portaient le costume avec élégance... je n'ai jamais compris pourquoi. Donc, Tudjman portait un beau costume sobre et sombre avec élégance, tout en laissant deviner son passé militaire et titiste. Une chose pourtant aurait dû me laisser entendre que quinze ans plus tard le maître livre de Tudjman me décevrait. La rencontre dura trente minutes, il parla pendant dix, quinze si l'on ajoute les banalités d'usage... et je n'ai pas compris ce qu'il avait voulu nous dire. Entendons-nous, il y avait un interprète et les mots étaient intelligibles, mais le sens du discours était obscur. Il y a des politiciens comme ça : ils peuvent parler pour ne rien dire, tout simplement parce qu'ils n'ont rien à dire, leur seule conviction est de devoir garder le pouvoir, pour accomplir un grand dessein, peut-être... mais au fond, ce sont des esprits obscurs qui cultivent l'obscurité. Chez d'autres, c'est une forme d'esprit, un art du camouflage, car comme le disait François Mitterrand (il citait le cardinal de Retz) : « On ne sort de l'ambiguïté qu'à son propre

détriment ». Je l'avoue, je suis incapable de situer Franjo Tudjman parmi l'un ou l'autre de ces types de politiciens obscurs.

Clair malgré tout est le fait que Tudjman avait un goût prononcé pour la philosophie allemande : Hegel, Fichte, Nietzsche et Spengler essentiellement. J'ajouterai qu'au vu de ce qu'il dit de Montesquieu ou d'Emmanuel Kant, il n'a rien compris à la philosophie des Lumières. Vu son passé, il a lu Marx, Engels et Lénine... mais il ne parle pas de ces trois-là, même si l'ancien directeur de « l'Institut pour l'histoire du prolétariat » devait les connaître par cœur, ou presque. L'intérêt du livre est d'exprimer les idées de Franjo Tudjman, de nous dire d'où lui vient sa « conception du monde ». C'est donc une biographie intellectuelle : « voilà ce que je pense, et les pensées trouvées chez les autres qui ont fait que le pense ce que je pense ! » Autant dire que l'on est dans le domaine le plus superficiel de l'être : les pensées empruntées aux autres qui ont confirmé nos préjugés ou participé à la genèse de ce que l'on appelle nos convictions ; même si ces choses-là viennent parfois de loin, elles n'ont pas plus de profondeur que l'écume qui flotte sur la mer près du rivage ; mais connaître l'être des profondeurs qu'était aussi Franjo Tudjman m'est impossible, alors je me contente de ce qui est à ma portée.

Tudjman n'est pas un intellectuel, il n'a pas le goût des idées, de leur intelligence interne telle qu'elle nous met au défi dans les systèmes philosophiques. Tudjman est un homme d'action et de conviction qui cherche dans les philosophes du passé des arguments et des citations qui conforteront ses convictions nationalistes et justifieront ses actes d'homme d'État. C'est la raison pour laquelle il est faux de le représenter sous les traits d'un tyran... comme Milosevic, par exemple. Un tyran n'a que faire des justifications philosophiques : il en appelle aux grands sentiments, à la force pure... et au mensonge. Or Tudjman est malgré tout un chercheur de vérité, Oh ! pas dans un sens abstrait et général, sa vérité est totalement prédéterminée par ce que j'appelle « la

blessure nationale croate », un nationalisme obsessionnel car malheureux.

Presque tous les peuples sont porteurs d'une blessure, « une grande blessure » disait de Gaulle. La France a la sienne depuis 1940 seulement ; l'Allemagne s'est mutilée en mutilant tous les peuples de l'Europe de 1933 à 1945 ; je n'insisterai pas sur les peuples Juif et Arménien, ni sur les Rom dont le cas est extraordinairement complexe... Tous les peuples de l'Europe centrale sont porteurs d'une blessure, les Russes en ont plusieurs, les Chinois aussi : occupation japonaise, et, peut-être, révolution culturelle... Bref, comme l'on sait l'histoire est un océan de larmes. Un seul peuple, à ma connaissance n'a pas connu de grande blessure, même s'il s'est formé par l'agrégat de peuples européens porteurs de leurs blessures originelles, ainsi que des peuples noirs porteurs de la blessure de l'esclavage : on entend encore le bruit des chaînes dans le *blues*. Pourtant, le peuple américain des États-Unis d'Amérique est sans blessure. Je sais, il y a le massacre des Indiens d'Amérique, et la guerre civile de 1861 à 1865, deux grandes tragédies. Je sais que la « Bien-pensance », idéologie dominante de l'Occident depuis presque un siècle, voudrait faire du massacre des Indiens la grande blessure américaine. Il arrive que l'histoire soit encore plus tragique que ce que l'on croit. Ce que je sais des peuples chasseurs, cueilleurs ou nomades n'invite pas à l'optimisme : si les Européens émigrés en Amérique avaient, en leur temps, accordé toutes facilités aux Indiens, les Américains ne seraient jamais allés sur la lune, il est même probable qu'ils auraient dû, au XXe siècle peut-être, reprendre le bateau pour l'Europe. Comme les Américains n'ont pas été contraints de revenir en Europe, et comme ils sont allés sur la lune, j'en déduis, en dépit des bien-pensants, qu'ils n'ont pas de grande blessure. Ce n'est ni un bien ni un mal, c'est un fait qui donne aux Américains un regard original sur le monde : plus optimiste, certainement ; plus superficiel, peut-être ; mais, à mon avis, plus intelligent, parfois. Il est encore trop tôt pour savoir si

l'attentat du 11 septembre 2001 a changé ce regard ; et s'il devait l'avoir modifié, comment.

Comme il était américain Bobby ne comprenait rien à la blessure de Tudjman. Il ne comprenait pas que la blessure de Tudjman était celle des Croates, alors quand il disait à Tudjman qu'il fallait oublier le passé et pardonner, Tudjman le regardait comme s'il avait à faire à un hurluberlu, et il lui lançait du tac au tac : « Pardonner ou oublier n'est pas une solution – car chaque acte qui recherche l'oubli est, à sa façon, un appel à la mémoire ». C'est une des rares belles formules du livre de Tudjman. Bobby ne savait pas que répondre. Il ne comprenait pas comment la volonté d'oublier pouvait engendrer un surcroît de mémoire. Le plus étonnant, c'est que Bobby comprenait parfaitement la formule appliquée au destin individuel, la formule est freudienne. En Amérique, Freud s'est plus vite implanté dans la culture populaire qu'en Europe. Ce que Bobby ne parvenait pas à faire, c'était le saut dans l'épaisseur du temps historique, l'impalpable et terrible mémoire des peuples. Y avait-il une explication à ce « point obscur » de l'intelligence de Bobby ? À mes risques et périls je veux bien avancer que la cécité de Bobby était due au fait que, comme je viens de le dire, le peuple américain est sans blessure... même le Vietnam : deux millions de réfugiés indochinois fuyant le communisme ont remis les pendules à l'heure. Même si le Vietnam a fait perdre aux Américains leur innocence, une perte qui les a fait entrer de plain-pied dans l'histoire, comme les autres mais sans blessure. Emmanuel Kant disait : « C'est une belle chose que l'innocence, dommage qu'elle sache si mal se préserver », les Américains ont essayé de se consoler de cette perte en faisant une cure de « drogue, sexe et rock'n'roll ». Ça n'a pas marché.

Pendant la guerre, les Croates, et, je suppose les autres aussi, plaisantaient de la chanson que leur chantaient les diplomates sur le pardon et sur l'oubli. Ils lui avaient donné pour titre : « Pardonnons zoublions ». Personnellement, j'en sentais l'inanité

alors que l'on était en pleine guerre. Si l'on était venu chanter ce refrain-là aux oreilles de mon père en 1944, sa mitraillette Sten serait partie toute seule. Je ne voyais pas pourquoi les gens d'ici auraient été différents, au début de la guerre en tout cas, lorsqu'agresseurs et agressés étaient plus faciles à identifier qu'ils ne le seront plus tard.

Bobby n'aimait pas Tadjman, il le trouvait dur et coincé : jamais une plaisanterie, rarement un sourire, aucune conversation si ce n'est un perpétuel cours d'histoire obsessionnelle où Jasenovac revenait sans cesse :

- Comment expliquez-vous que de procès en procès le nombre des victimes de Jasenovac croit ? Quand les communistes jugent Pavelic, ils disent « des milliers de victimes » ; contre le cardinal Stepinac, on passe à 40.000 ; quand ils jugent un des commandants du camp, Milos, ils annoncent 40 à 60.000 ; et quand vient mon tour on me juge parce que je n'accepte pas leur chiffre de 700.000. En Yougoslavie, l'histoire était la continuation de la guerre par d'autres moyens !

Une autre fois :

- Vous savez, pour Jasenovac et les autres camps, certains allaient même jusqu'à 1.200.000 victimes, entre un tiers et un quart de la population de la Serbie... du délire. En octobre 1965, je leur ai écrit, j'ai utilisé les statistiques officielles de la République Socialiste Fédérative de Yougoslavie. Pour Jasenovac et les camps, je leur ai expliqué qu'il fallait ajouter aux statistiques de la Croatie celles de la Bosnie-Herzégovine que le régime de Pavelic avait annexée. Je leur ai écrit que le nombre probable des victimes des camps des Oustachis était de 180.000 à 240.000. Horrible, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas 700.000 ! Dans ma conclusion, je leur disais : « Cette exagération est totalement inutile et dangereuse. Elle crée des implications historiques, morales et politiques de

longue durée qui sous-tendent que le nombre réel des victimes du camp de Jasenovac, et des autres camps de l'État indépendant oustachi et collaborateur de Croatie, ne sont pas, **en eux-mêmes**, suffisamment horribles ». Tito n'est jamais allé à Jasenovac, je me demande s'il n'avait pas l'intuition que la Yougoslavie périrait de ce mensonge.

Un autre jour encore :

- Ils me disaient que la vérité sur Jasenovac mettait en danger la cohésion de la communauté yougoslave, et moi je leur répondais que je ne comprenais pas pourquoi la cohésion de cette communauté ne pouvait pas être établie sur le respect de la vérité historique. C'est un point sur lequel mon ami l'écrivain Miroslav Krlža était d'accord avec moi... (Là, Tadjman s'était tu, il était entré dans ses souvenirs, il rêvait...) Voilà ! dans « Banquet en Blithuanie » Miroslav écrit : « La vérité, c'est quand on sent le besoin de dire quelque chose que, du point de vue du profit personnel, il serait mieux, plus sage et plus judicieux d'avalier ; c'est cela la vérité. » Vous savez, Krlža n'était pas nationaliste... enfin ! il ne l'était que pour la défense de la langue croate, avec un faible pour le dialecte kajkavien... pour le reste, il était coincé entre ses racines croates et son engouement pour l'internationalisme marxiste, cela ne le menait à rien de positif... il le dit lui-même ... toujours dans « Banquet en Blithuanie » : « Ce doute morbide dans la raison d'être de sa propre existence... cette chute perpétuelle d'un mensonge dans un autre, toujours plus grave... » Moi ! J'ai refusé ce vertige, j'ai choisi la vérité ! Remarquez, Krlža est intervenu en ma faveur auprès de Tito lors de mon premier procès, c'est grâce à lui qu'ils ont abandonné l'accusation d'espionnage au profit de la CIA...

Là, Bobby a éclaté de rire. Tadjman l'a regardé avec dans le regard un début de colère. Puis, il prit conscience de ce que ses propos et la situation présente avaient de cocasse : lui, l'ancien

communiste, il avait à présent un agent de la CIA comme conseiller militaire. Ce fut une des rares fois où Bobby vit sur le visage de Tadjman ce qu'il considéra comme l'ébauche la plus réussie d'un sourire. Puis, Tadjman changea de sujet, il demanda à Bobby comment, et quand, il lui serait possible de reconquérir la *Krajina*.

Ce n'est qu'en août 1995 que l'opération « *Oluja* » (orage) mit un terme, en à peine quelques jours, à l'éphémère et brouillonne *Republika Srbska*, qui, entre-temps, s'était fractionnée en deux ou trois entités querelleuses. Il y aura des massacres de populations civiles pendant cette opération qui eut pour effet de pousser sur les routes de l'exil des milliers de villageois serbes. Le général Gotovina qui dirigeait l'opération sur le terrain, le héros de la défense de Zadar, a eu à répondre de ces crimes devant le Tribunal de La Haye. Il fut assez rapidement libéré. Il faut ajouter que cet exode des Serbes de la *Krajina* fut encouragé par la propagande serbe de Banja Luka afin de créer un « problème palestinien » pour empoisonner l'avenir de la Croatie.

Je ne sais pas si Jasenovac joue aujourd'hui un rôle dans la conscience historique des jeunes Croates. À première vue, pour eux, le passé c'est pour les vieux qui lisent des livres qui font penser ; eux, les jeunes, ils regardent la télé qui donne des émotions... mais on ne sait jamais, demain n'est jamais comme hier... ni comme aujourd'hui. Je suis allé deux fois à Jasenovac. La première fois j'étais seul, j'étais venu pour voir et peut-être comprendre comme j'avais vu, et pas compris, lors de ma visite d'Auschwitz. Auschwitz est une plongée en apnée dans l'horreur. Auschwitz est trop vrai, quand on est dedans on ne peut pas imaginer autre chose, même si l'on sait qu'à l'origine il y avait là une caserne pour un régiment de la cavalerie polonaise, on y dressait les chevaux. Auschwitz est le contraire de Saint Germain des Près, il n'y plus ni avant ni après, il n'y a qu'une horreur sortie

du passé pour s'établir dans l'éternité. On y entre en étant ceci ou cela, on n'en ressort pas tout à fait le même.

Jasenovac, il n'en reste pas grand'chose qui soit d'époque. Une de ses originalités est d'avoir été le seul camp de concentration et d'extermination de son temps à n'avoir pas été géré par les nazis, mais par les oustachis. En conséquence, les tueurs dans les camps croates usaient peu des moyens industriels des Allemands, les chambres à gaz n'étaient pas très au point. Les cadavres étaient brûlés dans le four d'une briqueterie détournée de son usage. Le plus souvent, les meurtres étaient artisanaux, si l'on peut dire : épuisement par le travail, coups, maladies, malnutrition, fusillades, noyades et égorgements (il y avait un couteau spécial, dérivé de celui utilisé pour trancher le lien des gerbes de blé, ils l'appelaient le « tranche serbe »).

On a parfois l'impression que le régime de Pavelic était plus nazi que les nazis. Il y a deux explications à cette ferveur monstrueuse. Pour lutter contre Mussolini qui avait pris le contrôle de l'Istrie et de la Dalmatie, Pavelic cherchait le soutien d'Hitler qui jugeait les Croates ethniquement pas très purs. Alors, pour montrer sa pureté doctrinale et contrer Mussolini, peu porté à l'antisémitisme, Pavelic a fait du zèle. De plus, Hitler n'avait pas une hostilité systématique contre les Serbes, qui, avec le régime de Milan Nedić collaboraient avec les Allemands. Un massacre en cachait un autre : celui des Juifs, des Tziganes et des communistes, qui avait les sympathies d'Hitler, voilait celui des Serbes qui ne lui semblait pas nécessaire. En d'autres termes, si Pavelic voulait atténuer l'impact négatif du massacre des Serbes, il fallait que celui des Juifs, des Tziganes et des communistes soit exemplaire. Le même réflexe « plus royaliste que le roi » a joué, plus tard, chez Tito, qui, au début, avant sa rupture avec Staline, avait fait beaucoup de zèle pour prouver au monde communiste sa ferveur collectiviste.

Les oustachis ont détruit le site de Jasenovac en avril 1945 ; puis les communistes, étrangement, n'ont rien fait pour conserver ce qui pouvait rester du grand complexe de cinq camps, certains étaient le long de la rivière Sava qui servit de fosse commune et de moyen d'exécution. Dans l'un de ces camps, celui d'Uštica, des milliers de Tziganes (Rom) furent assassinés. Le monument commémoratif créé par Bogdan Bogdanovic en 1966 est gigantesque, et remarquablement laid selon mon goût, il paraît que c'est une fleur... moi, j'hésite entre une sorte de calice stylisé ou de rose en béton, je n'ai pas réussi à en décider – j'avais d'abord écrit « je n'ai pas réussi à trancher ». Quand on est dans le monde de l'atroce, il faut éviter métaphores et superlatifs. Les gardiens croates de Jasenovac faisaient des concours. L'un d'eux, Petar Brzica remporta le titre de « roi des coupe-gorge » en égorgéant 1360 Serbes et Juifs en une nuit, soit deux égorgements à la minute. Après avoir lu cela dans la Wikipédia, je ne pouvais plus écrire : « je n'ai pas réussi à trancher », d'autant que Petar Brzica est parvenu à émigrer aux États-Unis, où il est probablement mort sous un faux nom. Il en est de même avec les superlatifs, notamment l'inflation qui s'empare des chiffres. Les communistes en ont toujours rajouté lorsque l'inflation leur était utile. Par exemple, en France, dès l'été 1944, à l'assemblée consultative, André Gillot, un député communiste déclarait à propos de la politique d'épuration : « Pas de pitié pour ceux qui firent guillotiner les patriotes français... et qui livrèrent au peloton d'exécution ennemi 75.000 des nôtres ». Heureusement, en France le PCF n'avait pas le monopole de la vérité historique, il y avait des historiens indépendants qui pouvaient travailler et publier leurs résultats : 75.000, c'est plus que l'ensemble des exécutions auxquelles les Allemands ont procédé en France pendant toute l'occupation (12.000 selon un historien allemand, 4.549 selon les historiens français Jean Pierre Besse et Thomas Pouty : le nombre exact est donc toujours en débat, mais il est établi que celui de 75.000 est un mensonge). Pourtant, le chiffre de 75.000 sera repris pour créer le mythe du « Parti des 75.000 fusillés »... comme si les

milliers de celles et de ceux qui sacrifièrent leur vie au nom du « Front National » créé par le parti communiste français n'en avaient pas fait assez, comme si les 250 000 Français déportés n'étaient pas suffisants. Le mensonge est toujours une forme de mépris.

J'avais eu un problème un peu semblable au Cambodge. Le gouvernement Hun Sen parlait sans cesse de 2.000.000 de victimes assassinées par les Khmers rouges. En 1986, alors que je vivais à Phnom Penh il venait d'y avoir des élections, cela avait donné lieu à un recensement de la population. J'ai utilisé ce chiffre pour le comparer à celui d'avant la chute de Phnom Penh, que j'ai augmenté du taux annuel d'accroissement démographique du pays avant le régime de Pol Pot, moins le taux de mortalité « normale », moins tous les réfugiés que nous avons recensés dans le monde. Cela a donné entre 800.000 et 1.200.000 morts et disparus que l'on pouvait attribuer aux Khmers rouges. Un chiffre considérable dont l'abstraction statistique ne donne aucune idée des souffrances endurées par tous ces êtres au destin saccagé.

Bobby avait fait une mission au Cambodge en 1976, peu de temps avant la chute de Phnom Penh. Ses collègues de la CIA lui avaient dit que si le Cambodge tombait aux mains des Khmers rouges, il y aurait un bain de sang dans ce pays. Bobby l'avait dit et répété aux journalistes qu'il rencontrait dans les bars des grands hôtels de la région, la majorité de ces journalistes baignait dans l'idéologie bien-pensante et la répandait en Occident, ils avaient fait de son information un sujet de plaisanterie, une sorte de signe de ralliement pour le désigner : parmi eux, il était devenu « Monsieur Bain de sang au Cambodge ». La palme du journalisme bien-pensant, et criminel, revient à Patrice de Beer et à Jacques Ducornoy du journal Le Monde, qui, en 1973 et 1975 décrivait les Khmers rouges comme des libérateurs. Ce n'est qu'en 2005 que le journal a présenté ses excuses. La vérité ne sert à rien, dans

l'immédiat, quand elle est contraire à une idéologie dominante. L'idéologie progressiste, ce mal français.

C'est peut-être la seule chose qui rapprochait Bobby et Tudjman, un souci de vérité. Tudjman à sa façon y revenait sans cesse, comme pour convaincre Bobby qu'il n'était en aucune façon l'héritier de Pavelic :

- Quelle que soit l'exagération des chiffres, même multipliés par dix, un crime a été commis. Il fut horrible et immense, à la fois par sa dimension et par la façon dont il a été perpétré. Il avait même des caractéristiques génocidaires. Seulement voilà : de la même façon que la multiplication des victimes serbes, plus nombreuses même que la population serbe de l'État oustachi, a créé la controverse de Jasenovac ; de la même façon, l'exagération des victimes croates a créé le soi-disant mythe de Bleiburg selon lequel « des centaines de milliers de Croates ont été tués » suite à leur extradition d'Autriche par les alliés anglais de l'armée des partisans yougoslaves. Selon Milovan Đilas, un Serbe du Montenegro, un vrai communiste devenu un vrai dissident, il y eut 30.000 victimes croates à Bleiburg. Mes propres recherches indiquent 35 à 40.000. Đilas avait prévu la dissolution de la Yougoslavie après Tito.

Un point sur lequel Bobby s'opposait parfois à Tudjman concernait Draža Mihailovic. Le père de Bobby était un militaire de carrière qui non seulement faisait la guerre mais aimait les films de guerre. Bobby les avaient tous vus, en plus des classiques que tout le monde connaît (« *Casablanca* »), il avait aussi vu des films rares, comme *Chetniks (The fighting guerrillas)* sorti en 1943 par la 20 Century fox, et dirigé par Louis King dont Bobby avait vu tous les westerns. Dans les films de Louis King, la famille joue un grand rôle, son Draža Mihailovic y apparaît comme un bon père de famille qui monte à cheval et tire comme un cow-boy pour faire la guerre aux Indiens, je veux dire aux Allemands et aux Italiens au

Monténégro et en Bosnie. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais Mihailovic et ses Tchetsniks y apparaissent comme des gens courageux, sympathiques et pleins d'humour. C'est également en 1943 que le général de Gaulle décerna la Croix de guerre au général Mihailovic. De Gaulle avait de l'amitié pour Mihailovic qui faisait en Bosnie ce que de Gaulle et son Armée Secrète faisaient en France, nettoyage ethnique en moins. La France était alors un pays de citoyens, et non de pseudo ethnies identifiées à des confessions religieuses. Les deux hommes avaient sympathisé dans les années trente alors que Mihailovic faisait un stage à l'École de guerre, à Paris. Bobby admirait de Gaulle, mais il ignorait ses liens avec Draža Mihailovic. Bobby avait appris à Tudjman qu'après le renversement d'alliance décidé par Churchill, les Tchetsniks continuèrent à aider les forces alliées, notamment en assurant la protection et l'évacuation des aviateurs abattus au-dessus de la Yougoslavie : environ six cents aviateurs, dont plus de cinq cents Américains. C'est la raison pour laquelle en 1986, cinq ans après la mort de Tito, le Sénat américain a fait ériger un buste du général Mihailovic à Washington. Tudjman n'appréciait pas, et pour enfoncer le clou, Bobby avait ajouté un fait qui, pour ne pas créer de tension avec la Yougoslavie de Tito, allait rester secret jusqu'en 2000 : à titre posthume, le 29 mars 1948 le Président Truman avait décerné la *Legion of merit* à Mihailovic pour sa résistance aux Allemands de « décembre 1940 à décembre 1944 » disait la citation. Là ! Tudjman n'était pas content, lui qui avait imposé dans son parti la mode américaine de poser la main droite sur le cœur lorsque retentit l'hymne national, il se sentait bluffé. Alors il expliquait à Bobby que Draža Mihailovic était un monarchiste qui poursuivait la politique des Karageorges : le regroupement de tous les Serbes sous la même couronne dans la « Grande Serbie », d'où sa politique de terreur contre les Croates et contre les Musulmans qui vivaient sur des territoires revendiqués par les Serbes, d'où ses alliances : avec les Italiens contre les partisans, et parfois même avec les Allemands. Ce à quoi Bobby répondait que dès l'invasion allemande en 1940, alors qu'Hitler

était encore l'allié de Staline, et que les communistes yougoslaves n'étaient pas encore entrés en résistance, Mihailovic s'opposait déjà aux Allemands. Et l'on en arrivait à l'essence même de la tragédie.

Les Croates n'étaient pas monarchistes, ils ne pouvaient donc que s'opposer à Draža Mihailovic et à ses Tchetsniks, qui, pour les Croates, représentaient la pire expression de l'impérialisme serbe. Peu de temps après la fin de la Première Guerre mondiale, dans les années 20, le plus grand parti politique de Croatie était le « Parti Républicain Croate des Paysans » dirigé par les frères Radić (Antun et Stepan). Ce parti avait supplanté les partis « illyriens » ou des « Slaves du Sud » qui avaient soutenu la création en 1918 du Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes qui avait déçu, et auquel Stepan Radić, le plus actif des deux frères, s'était en vain opposé, adjurant les délégués croates qui allaient accepter cette monarchie « de ne pas se précipiter comme des oies ivres dans le brouillard ». Les tensions étaient montées jusqu'à frôler la rupture. Serbes et Croates avaient négocié. En 1925, Radić avait déclaré à la partie serbe : « Si l'on devait en venir à une révolution, vous vous effondriez et nous serions ruinés ». C'est d'ailleurs arrivé, 70 ans plus tard. En 1925, on trouva un compromis, il semble que l'Église catholique y joua un rôle. Radić renonça à son programme républicain (il était favorable à la création d'une confédération yougoslave où les états membres auraient la plus large autonomie), il fut brièvement ministre de l'Éducation. Aux élections de 1927, les électeurs de Croatie sanctionnèrent le Parti de Radić pour avoir abandonné son programme républicain, il était devenu le Parti Paysan Croate. Le 20 juin 1928, un parlementaire serbe, membre du Parti Radical, Puniša Račić, abattit en pleine séance parlementaire deux députés croates, dont Stepan Radić. Cet assassinat fut peut-être un point de non-retour dans les relations entre les Croates et les Serbes.

Si les Croates entrèrent nombreux dans le mouvement des partisans de Tito, c'est aussi parce que les communistes leur promettaient d'en finir avec la dictature du roi Alexandre : une des brigades croates des partisans communistes s'appelait « Antun et Stepan Radić ». Les Croates de Croatie ne pouvaient en aucune façon se joindre au mouvement de résistance de Draža Mihailovic : géographiquement, il était loin d'eux, en Bosnie et au Monténégro ; politiquement, il était plus loin encore : dans une instruction du 20 décembre 1941, Mihailovic définissait la mission de ses Tchetniks comme la création d'une Grande Serbie par le nettoyage ethnique des musulmans du Sandžak, et celui des musulmans et des Croates de Bosnie-Herzégovine. Longuement préparée par une faction de l'élite et de l'appareil militaire serbes, cette politique de « Grande Serbie » sera reprise en 1991, avec pour résultat le désastre que l'on sait. Est-il besoin d'ajouter que la devise des Tchetniks « Pour le roi et la patrie. La liberté ou la mort » n'avait rien qui puisse intéresser un Croate, sauf peut-être « La liberté ou la mort ». En conséquence, si l'on était un jeune croate opposé aux Allemands et à leur état collabo, on n'avait qu'un seul choix raisonnable : les partisans de Tito. C'est le choix que firent Tudjman et son frère, c'est celui que fit le père de la femme que j'aime, et des dizaines de milliers d'autres Croates.

Ce choix était naturellement celui que faisaient les jeunes Croates de la Croatie historique, où la pensée européenne du Siècle des Lumières jouait un rôle important dans l'intelligentsia, où le Parti Paysan Croate était encore puissant dans le peuple. Ce parti et l'intelligentsia dans son ensemble refusèrent de collaborer avec le régime de Pavelic. En Bosnie-Herzégovine, les choses étaient beaucoup plus compliquées. Loin de polariser les populations en deux camps opposés, la guerre, qui se déroula largement sur le territoire de la Bosnie-Herzégovine, accentua les divisions ethniques et idéologiques. Sous la domination turque, l'islam était devenu une idéologie de dépassement des clivages ethniques et religieux qui existaient dans la région : Serbe = orthodoxe, Croate

= catholique. En se convertissant à l'islam, Serbes et Croates accédaient à un nouveau statut politique : dans le système des raïas, ils devenaient membre de la pseudo ethnie dominante turque. En 1908, lorsque la Bosnie-Herzégovine passa sous le contrôle de l'empire austro-hongrois, les musulmans perdirent leur statut privilégié, certains émigrèrent dans des zones toujours sous le contrôle des Turcs. Mais en majorité la population autochtone resta sur place, et accepta le nouvel ordre des choses. Si les Habsbourg avaient tendance à favoriser les catholiques, donc les Croates, ce n'était pas une politique très fermement affichée, car pour maintenir la paix sociale, l'administration austro-hongroise avait tendance à maintenir en équilibre les relations ethno religieuses telles qu'elles étaient dans la région. En 1941, aux divisions ethno religieuses traditionnelles sont venues s'ajouter des idéologies séculières aux complicités ambiguës ou violemment apposées. C'est-à-dire : le nationalisme serbe ; le communisme ; le fascisme ; le nazisme ; et cet avatar du fascisme et du nazisme qu'était l'idéologie officielle de l'État Indépendant de Croatie. Beaucoup d'idéologies mortifères pour un petit pays déjà traumatisé par le « Despotisme oriental ».

Si les guerres sont déclenchées par les vieux, ce sont les jeunes qui les font. Alors les jeunes gens de Bosnie-Herzégovine se sont retrouvés prisonniers de ces idéologies, et sont devenus leurs victimes : bourreaux ou martyrs, et parfois l'un puis l'autre. Les Serbes statistiquement penchaient en faveur des Tchetsniks, surtout au début de la guerre, puis l'activisme des communistes soutenu par la Russie et l'Angleterre l'emporta, et après 1943 de nombreux Tchetsniks rejoignirent les partisans de Tito. Les Croates de Bosnie-Herzégovine penchaient statistiquement en faveur de Pavelic qui était un enfant du pays et donnait aux Croates de Bosnie-Herzégovine un état indépendant, développait une rhétorique de défense comme l'impérialisme serbe, ainsi, hélas, qu'une politique d'élimination des Serbes, des Juifs et des Tziganes. Les Croates de

Bosnie-Herzégovine furent un soutien aux oustachis, même s'il y eut des Croates de l'Herzégovine aux côtés des partisans.

Les musulmans étaient dans la situation la plus complexe, il n'y avait pas de parti musulman historique où ils auraient pu se regrouper. Depuis 1908 les Turcs n'étaient plus là. Quelques jeunes ont rejoint les oustachis, d'autres sont devenus des partisans, et certains se sont engagés dans une des deux divisions SS créées par Himmler dans la région : la division *Handžar* (cimenterre : ce sabre recourbé était considéré comme le symbole de la Bosnie et de l'islam) et la division *Skanderbeg* (elle regroupait essentiellement des musulmans albanais, notamment du Kosovo). Il y aurait eu environ 21.000 hommes dans chacune de ces divisions. Les SS avaient le soutien du grand mufti de Jérusalem réfugié à Berlin, financé par leurs soins et qui approuvait la « solution finale » décidée en 1942 par les nazis. Dans les premiers mois de l'année 1943, le grand mufti vint à Sarajevo pour convaincre les imams bosniaques de participer au recrutement SS : en 1941 les imams de Sarajevo, Mostar et Banja Luka avaient lancé une *fatwa* contre l'engagement des musulmans dans les armées des oustachis et des Allemands. On raconte que le jeune Izetbegovic, membre alors des « Jeunesses musulmanes » de Pavelic (tous les jeunes gens de l'État Indépendant de Croatie étaient membres d'une organisation de jeunesse créée par le régime), participa activement à la réception du grand mufti de Jérusalem, et tout autant à sa campagne en faveur de l'engagement des jeunes hommes dans la SS. Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Si c'est faux cela montre que la propagande serbe est sans merci, si c'est vrai cela pourrait expliquer le peu d'estime que François Mitterrand accordait au Président Izetbegovic... encore que Mitterrand ait conservé son amitié à André Bousquet, le chef de la police de Vichy... François Mitterrand était un homme étrange, aux fidélités imprévisibles. Un homme au service d'une idéologie « de gauche », et qui, fondamentalement, méprisait les idéologues.

À l'insistance de Pavelic, qui craignait un indépendantisme musulman, 90% des hommes des divisions SS musulmanes étaient des musulmans, 10% étaient des Croates catholiques. En Croatie même, le nazisme fut présent à travers les 700.000 Allemands et Autrichiens autochtones qui étaient établis depuis deux ou trois siècles dans plusieurs régions de la Yougoslavie, y compris dans le nord et l'est de la Croatie. Comme les Sudètes de Tchécoslovaquie, ils étaient majoritairement favorables au Reich allemand d'Hitler. Himmler recruta chez ces « Allemands de souche » (*Volksdeutsche*) pour créer dès 1941 la division SS Prinz Eugen (21.000 hommes) qui opéra en Bosnie-Herzégovine et en Croatie avec les divisions SS musulmanes locales : *Handžar*, *Skanderbeg* et *Kama* (la plus petite, moins de 4.000 hommes, créée en juin 1944, spécialisée dans la lutte contre la guérilla). Ces troupes « commirent quelques-unes des pires atrocités perpétrées par des soldats pendant la Deuxième Guerre mondiale ». Entre ces groupes : les tchetniks, les oustachis, les partisans et les SS, sans oublier les armées allemandes et italiennes, la lutte fut sans merci, avec des alliances, des retournements d'alliance, des représailles et des massacres qui traumatisèrent les populations civiles serbes, croates et musulmanes.

On le voit, tout était en place pour que la Deuxième Guerre Mondiale soit, en Yougoslavie, une tragédie de plus grande ampleur que ce qu'avait été la Première. Lors de la Première, les idéologies, hormis les nationalismes, avaient joué dans cette région un rôle secondaire, voire inexistant. Il y eut peu de victimes parmi les populations civiles, sauf un bref épisode en 1917 lors de la révolte populaire des Serbes du sud-est de la Serbie. La révolte de Toplitsa fut durement réprimée par l'occupant bulgare qui cherchait à annexer les régions serbes sous son contrôle afin de créer la « Grande Bulgarie ». Pour le reste, dans la période 1914-1918, les populations civiles périrent davantage du typhus et du choléra (plus de 300.000 morts) que de la violence des hommes en armes. Les documents serbes de l'immédiat après-guerre ont même

tendance à souligner, vis-à-vis des civils, le comportement correct des troupes allemandes, par contraste avec celui des troupes autrichiennes et bulgares. Ce fut l'inverse pendant la période 1940-1945, où l'ensemble de la population civile fut littéralement aspiré dans la fournaise : une perte démographique totale d'environ 2 000 000 de personnes. Ce chiffre inclut les réfugiés et les migrants ; les nettoyages ethniques faits par les communistes dans l'immédiat après-guerre (Italiens, Allemands, Hongrois... expulsés) ainsi que les civils massacrés, soit dans la centaine de camps créés en Yougoslavie soit dans leurs villages, ou en ville lors d'opérations de représailles ; plus, évidemment, les combattants de toutes les parties. Ce conflit a charrié des fleuves de boue et de sang qui ont fait que chacune des nationalités de la région s'est constituée une martyrologie : photos, films, récits, poèmes et chansons... chacun a sa collection d'horreurs prête à être brandie à la face des autres. Il suffit d'aller sur Internet pour voir défiler les images de la mémoire sélective et mortifère de chaque protagoniste.

La grande faute des communistes fut d'imposer une seule vérité, la leur, celle de leur vision idéologique du monde, abandonnant les peuples à leurs souvenirs réels, pleins à la fois de vérités et de mensonges.

Ce qui, après la guerre, s'est passé entre l'Allemagne et d'autres pays qui furent ses victimes est extraordinaire. Accord s'est fait pour librement chercher la vérité. C'est un procès qui ne sera probablement jamais achevé, les Russes et les Polonais viennent, dans la tragédie qui semble s'attacher à ces deux grands peuples, d'en ouvrir un nouveau chapitre, celui du massacre de Katyn. Je trouve qu'il est presque miraculeux que dans une vaste partie de l'Europe, la vérité du passé soit aujourd'hui activement recherchée pour nous libérer de l'horreur du passé. Cela n'aura pas de fin, il y aura peut-être des rechutes, mais c'est la seule voie qui puisse conduire à la lumière et enfin permettre aux Russes de rejoindre

une Europe dont ils ont toujours été les citoyens. J'ai compris cela un jour du début de l'été 1992.

J'étais dans la région de Topusko, la partie nord de la *Krajina*, un territoire tenu par les Serbes. J'étais seul, en voiture. Il faisait déjà chaud, je me suis arrêté dans un petit village, il n'y avait qu'un seul bistro. À l'intérieur, tous les volets étaient clos. Le sol était couvert de sciure de bois, la salle était sombre et sale. J'ai commandé une bière, je suis allé m'asseoir au fond du café, il était assez vaste, et vide, comme en attente. La porte d'entrée du bistro était large, à doubles battants, elle était grand ouverte. Par contraste avec la tiédeur sombre de la salle, le carré long de la porte faisait un contre-jour dont la lumière blanche n'était pas aveuglante mais étrange. Soudain, j'ai vu dans l'encadrement de lumière blanche un homme vêtu de noir, portant un calot militaire serbe d'un autre temps, un fusil à la main, deux cartouchières se croisant sur sa poitrine, il avait à la ceinture un *kama*, ce long poignard traditionnel qui était l'enseigne de la division SS du même nom. Il portait une barbe qui masquait son âge. J'ai d'abord cru à une hallucination. Puis un autre est apparu, un autre, et plusieurs, une dizaine peut-être, ils sont entrés dans le bistro, ont occupé toutes les tables sans m'accorder la moindre attention. Je les ai regardés boire, fumer, cracher dans la sciure... leurs uniformes et leurs armes dataient de la Seconde Guerre Mondiale. J'étais entré dans un film d'époque en noir et blanc : *Chetniks* de Louis King, mais à l'évidence ceux-là manquaient d'humour. Ou j'avais, peut-être, sans m'en rendre compte, sur les routes de Topusko franchi les portes du temps pour me retrouver coincé dans un épisode sanglant de la Deuxième Guerre Mondiale. Le reste de l'Europe avait avancé. Le temps, ici, s'était pétrifié. Si je n'avais pas été là avec le sens d'avoir une mission à remplir, une sorte de certitude de servir à quelque chose, je me serais mis à pleurer comme un gosse.

Je n'ai jamais réussi à sécher ces larmes que je n'avais pas versées, elles sont toujours en moi guidant mon écriture vers je ne sais quelle espérance.

Au début du mois d'avril 2006, je suis revenu à Jasenovac. Le président Mesić, élu le 18 février 2000, après la mort de Tudjman, et réélu le 16 janvier 2005, avait invité les diplomates à la journée commémorative qu'il organisait chaque année sur le lieu des massacres. J'aimais bien le président Mesić, je le rencontrais assez souvent pour mon travail, il nous aidait, il était en faveur de la politique de retour et d'intégration des Serbes qui avaient été contraints à quitter le pays pendant la guerre de 91-95, et il le disait à chaque occasion : en dix ans, plus de 200.000 Serbes étaient revenus chez eux. Comme Tudjman, Mesić avait fait une longue carrière au sein du parti communiste de la Yougoslavie de Tito, il avait été le dernier président tournant de la Fédération : selon la Constitution de 1976, la présidence du pays était exercée à tour de rôle par le chef du gouvernement d'une des six républiques constitutives de la Fédération yougoslave.

Les Croates ont tendance à accorder leur confiance à deux types d'hommes bien différents : l'ogre qui leur fait peur ou le gars sympathique et malin avec lequel on aimerait aller au bistro. Tudjman avait été du type « ogre », Mesić était plutôt du genre « bistro ». Il leur avait plu, ils l'avaient réélu en 2005. En 2010, pour me faire mentir dans mes catégories simplistes, les Croates ont élu un nouveau président, Ivo Josipović, un intellectuel calme et brillant qui ne peut pas trouver place dans l'une ou l'autre de mes catégories. Un homme nouveau. Puis, le 11 janvier 2015, à la suite d'une campagne médiocre d'Ivo Josipovi, les Croates ont élu de justesse (50,74% des voix) une femme Kolinda Grabar-Kitarović, non-réélue car battue le 5 janvier 2020 par un candidat de gauche, intellectuellement brillant, ex-Premier ministre, Zoran Milanović. Aucun de ces derniers n'a le moindre lien avec mes

deux typologies des présidents types qu'aiment les Croates. Comme quoi à vouloir faire le malin on se plante toujours !

Ce jour-là, il pleuvait à cordes sur Jasenovac. Alternativement assemblées et dispersées par le vent, des nappes de brume voilaient et dévoilaient le baraquement (je ne pense pas qu'il soit d'origine) qui sert de petit musée à ce qui fut le troisième camp de concentration et d'extermination d'Europe (le premier est Auschwitz, le second Treblinka). Lorsque le brouillard s'ouvrait, je voyais plus loin une ligne sombre, métallique et droite : le train et quelques-uns de ses wagons qui transportaient les déportés aux camps. En face du musée, dans un grand champ où nous pataugions dans l'herbe mouillée, une estrade avait été dressée du haut de laquelle le Président allait faire son discours traditionnel. Les délégations, il y avait de nombreux Serbes, portaient une à une leur couronne de fleurs au pied d'un petit monument qui servait de point de ralliement dans l'immensité du champ, l'immensité des bois, et des terres marécageuses, car la rivière Sava n'était pas loin. C'était solennel, mais monotone, je ne sais plus s'il y avait une musique de circonstance, je pense que non, l'éclat des cuivres luisant sous la pluie m'aurait frappé. Mesić a commencé son discours, ce qu'il y avait d'intéressant avec ce Président, c'est qu'il était imprévisible... Au début, il a dit ce que tout le monde attendait, même ceux qui, comme moi, ne connaissaient pas grand-chose, et puis il s'est mis à parler du massacre de Bleiburg, le massacre des oustachis par les communistes, en mai 1945, que depuis une décision du parlement croate en 1995 le pays commémore le 15 mai : « Ah, j'envie les présidents de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Allemagne... ils n'ont pas besoin de prendre la défense de ceux qui ont défendu leur pays contre le fascisme, les Churchill, les de Gaulle. La France vit en paix avec ce passé. Moi ! je dois trop souvent défendre ceux qui, chez nous, dirigeaient la lutte contre le fascisme. Et parfois, j'ai l'impression d'être seul dans ce combat ! Bien que je sache que la majorité silencieuse du pays est avec moi, l'État et l'élite ne sont pas avec

moi ! Lors des cérémonies qui commémorent Bleiburg, les représentants de l'État ne réagissent pas face à ceux qui arborent leurs médailles oustachies. Ils ne réagissent pas face à ceux qui accusent les résistants au fascisme, et qui nous poussent à réécrire l'histoire pour que ceux qui combattirent le fascisme apparaissent comme des criminels qui voulaient tuer les Croates. La Croatie est un jeune pays issu d'une guerre de libération et non du régime de Pavelic ! »

Même si la Grande-Bretagne n'a pas un président mais une reine, j'avais envie de crier « Vive Mesić ! »

Malheureusement, le 22 juin 2009, le nouveau maire de la ville de Zadar a refusé de déposer une gerbe au monument érigé par la ville aux victimes du fascisme. Ce pays va, longtemps encore, rester face à « un passé qui ne passe pas » en écoutant chanter Thomson. Ceux qui déposeront leurs couronnes mortuaires à Bleiburg n'iront pas les déposer à Jasenovac : chacun campera sur son tas de cadavres pour justifier son droit au meurtre. Les Croates n'ont pas la chance de pouvoir penser comme Charles de Gaulle lorsqu'à propos de certains grands collaborateurs français avec l'Allemagne nazie, il écrit : « C'est un fait qu'au fond du malheur, ceux des Français qui, en petit nombre, choisirent le chemin de la boue n'y renièrent pas la patrie. Témoignage rendu à la France par ceux de ses fils « qui se sont tant perdus ». Porte entrouverte sur le pardon ». De Gaulle veut dire que s'il y eut en ce temps-là deux France, elles étaient toujours la France. L'essence du drame de l'identité croate est là : s'ils veulent appartenir à l'histoire des Européens qui ont victorieusement lutté contre les nazis, ils doivent s'identifier à la Yougoslavie de Tito ; s'ils veulent avant tout affirmer leur nationalisme croate, ils rejoignent le camp de l'État indépendant de Croatie vaincu. Aucune pensée simple ne permet d'échapper à ce piège. Les autres Européens vont devoir comprendre et aider. Comprendre qu'il est des blessures dont on ne guérit pas ; aider à vivre avec un mal qui ne vous détruit plus, mais

vous ouvre une porte sur le mystère de l'être. Il me semble que depuis le début de « l'aventure européenne », l'Europe va dans cette voie.

Il faut sur un sujet aussi grave laisser le dernier mot à un écrivain croate, une femme, Dubravka Ugresic. Dans « Le ministère de la douleur » elle fait dire à un de ses personnages : « Parce que, de tout ce qui nous est arrivé à tous, on ne peut en sortir que de trois façons : comme un homme meilleur, comme un homme pire, ou comme Uros, une balle dans la tempe. »

Le suicide est une tentation ordinaire qui ne demande qu'un instant de courage. Par exception, il peut lui arriver d'être sublime, ou mystérieux. Pourtant, vivre, lutter, et dans l'imperfection de nous-mêmes et du monde trouver une voie décente, voilà la grande et belle affaire !

Chapitre XIII

Nous étions dans la même salle où les figurants du pouvoir civil de la *Krajina* nous avaient reçus. Assis autour de la même table, les militaires, nombreux, occupaient toutes les places. À un bout de la grande table, bien en évidence, trois chaises, vides, les nôtres. Une fois assis, on nous servit une tasse de *kava*, *kahva*, **Kafa**, café (turc). Le traducteur était assis entre Loretta et moi. Loretta, qui parmi les militaires en connaissait certains, me présenta avant de prononcer les remerciements d'usage. Puis, j'ai eu quelques mots polis pour conclure que j'espérais beaucoup de nos discussions. Le plus haut gradé était au centre à l'autre bout de la table, c'était un général, cela se voyait à ses étoiles. Loretta ne le connaissait pas. Il ne se présenta pas plus qu'il ne présenta les autres, il dit simplement qu'**ils** représentaient la *Republika Srbska* en guerre (le traducteur souligna le pluriel). Nous eûmes droit à la litanie plus ou moins habituelle, celle issue, en partie, du « Mémoire de l'Académie serbe des sciences » de 1986 qui, sans la citer, développait la même logique ultra nationaliste que l'instruction du 20 décembre 1941 de Draža Mihailovic. Il faut préciser que ce document n'a jamais été reconnu comme officiel par l'Académie, il s'agissait d'un brouillon reflétant des débats internes transmis subrepticement à la presse. Cynisme politique élémentaire, en 1986, Milosevic qui n'était encore qu'un jeune apparatchik montant, avait dénoncé le document des académiciens comme « déviation nationaliste ». Aujourd'hui, il était en train d'en faire une politique, avec toutes ses conséquences.

Face à moi, le général tonnait : « Tito, ce Croate communiste, dans ses constitutions yougoslaves successives, n'avait eu qu'une seule idée : affaiblir les Serbes, les diviser en petits groupes minoritaires dans des républiques bananières, où les Serbes étaient

discriminés ! » Il frappait sur la table pour ponctuer son propos : « Le monde devrait savoir qu'entre 1690 et 1912, 500.000 Serbes ont été expulsés du Kosovo par les Albanais ! C'est un génocide ! »

Ce recours permanent à l'histoire des siècles passés agaçait considérablement les diplomates occidentaux, surtout les Américains. Il y avait, dans ce mélange où le vrai était au service du faux, quelques nouvelles précisions sur l'héroïsme du peuple serbe et la malignité des Croates. Des Croates, qui, selon le général, étaient en train de recréer l'État des oustachis :

- Nous avons toujours été à l'avant-garde de la défense de l'Europe contre la barbarie. En 1912, nous avons libéré les Balkans des Turcs, nous avons pris notre revanche sur notre défaite de 1389 à Kosovo Polje, et sur tous les massacres perpétrés par les colonisateurs turcs. Nous en avons assez ! Quand les Africains disent leur haine des colonisateurs qui leur ont apporté des routes, des écoles et des hôpitaux, l'ONU les approuve ! Quand on vous parle des nôtres qui ne nous ont apporté que du café et des massacres, vous nous condamnez !

Le général ex-communiste et internationaliste désormais anticommuniste et nationaliste était à présent rouge de colère :

- En 1914, nous avons été attaqués par les Autrichiens, les Allemands et les Bulgares. À la fin de la Première Guerre Mondiale, les Serbes avaient perdu un million d'hommes.

J'ai senti que l'interprète habitué à cette rhétorique, après avoir expédié la Première Guerre Mondiale se préparait au choc de la Seconde. En effet :

- En 1940, l'armée serbe a refusé l'accord qu'un gouvernement de traîtres avait passé avec Hitler. En avril 1941, cela nous a valu

d'être envahi à nouveau, mais nous avons résisté, au Monténégro, en Serbie, en Macédoine, en Bosnie, partout où notre armée a pu reprendre les armes elle l'a fait, cela nous a coûté un million sept cent mille morts, la majorité d'entre eux massacrés par les oustachis dont Tudjman est en train de recréer l'État Indépendant de Croatie, avec les mêmes idées que Pavelic ! Mais nos Tchetsniks, avant les communistes, et contre les oustachis, ont tenu la *Wehrmacht* en échec, nous sommes les seuls en Europe à l'avoir fait ! Le temps perdu en Yougoslavie et les régiments que nous avons immobilisés ont manqué à Hitler pour conquérir Moscou avant l'hiver ! Grâce à nous, les Russes ont fini par battre les Allemands !

J'avais été surpris d'apprendre que les Turcs avaient apporté le café à cette partie de l'Europe... il y avait dans tout cela deux arguments qui revenaient comme un vomissement convulsif. Ils étaient mêlés à un fatras dans lequel la glorification de l'héroïsme du peuple serbe et le flétrissement des « Croates génocidaires » (« Jasenovac, 700.000 morts serbes ! ») formaient un rideau de fumée opaque. Ces deux arguments avaient le mérite de mettre en avant des facteurs réels de l'histoire lourde : le traumatisme de la colonisation de la région par les Turcs ; la résistance de l'armée du royaume de Yougoslavie dans les premiers mois de l'invasion allemande. Dans les premiers mois... après, ça se complique, mais pour lui tout était simple. Il avait besoin de cette simplification pour aujourd'hui faire la guerre. Je ne lui ai pas parlé de l'opinion du général de Gaulle sur cette affaire, elle l'aurait conforté dans son idéologie héroïque et simpliste. Mais entre nous, je peux aujourd'hui le faire.

Dans « C'était de Gaulle » (1994), Alain Peyrefitte rapporte sa conversation du 1^{er} juillet 1964 avec le général : en conseil des ministres, celui des Affaires Étrangères (par intérim) avait rendu compte de son voyage officiel en Yougoslavie. Hors conseil, de Gaulle commente : « Joxe dit que Tito est un héros *national*. Moi,

je veux bien. Encore faudrait-il qu'il y ait une nation yougoslave. Il n'y en a pas. Il n'y a que des bouts de bois qui tiennent ensemble parce qu'ils sont liés par un bout de ficelle. Le bout de ficelle, c'est Tito. Quand il ne sera plus là, les bouts de bois se disperseront »

Mon général serbe de la *Republika Srbska*, celui qui était en face de moi et de Loretta, aurait apprécié cette réflexion, mais il aurait franchement exulté s'il avait connu le jugement du général de Gaulle sur Mihailovic, qui, affirme de Gaulle, n'avait pas attendu l'ordre de Staline pour entrer en résistance, mais trahi par les alliés, débordé sur sa gauche par les communistes, a été vaincu, - et le Général de conclure : « Et pourtant, c'est lui qui a fait perdre deux ou trois mois à la Wehrmacht au printemps 41. Il l'a mise en retard pour attaquer la Russie. Il a empêché les Allemands d'atteindre Moscou et Leningrad avant l'hiver. C'est peut-être lui qui a causé la perte d'Hitler. Il n'avait personne pour l'aider, sinon son patriotisme et ses patriotes. Le patriotisme a été vaincu par le communisme international. Mais tout ça se retournera un jour ».

J'avoue que c'est bien vu ! Même si dans tout ça, je ne vois aucun élément prophétique. De Gaulle avait une telle connaissance et expérience de l'histoire qu'il en avait fait, en quelque sorte son métier, pas en théoricien mais en praticien, et sa longue pratique lui a donné des intuitions fulgurantes, et parfois fausses. Malgré tout, ce qu'il y a de bien avec les vues de Charles de Gaulle, c'est qu'il n'est jamais un idéologue, pas même un nationaliste au sens idéologique de ce terme : « On est les meilleurs, on s'invente des raisons pour montrer et démontrer cette excellence et prouver que les autres sont des cons et des méchants ». Non, de Gaulle est amoureux de la France, c'est très différent. Cela lui permet de concevoir l'amour des autres pour leur propre pays. Pour de Gaulle, rien n'est plus clairvoyant que cet amour qui voit tout, sait tout, et quand il s'agit de la France, pardonne tout. Pour lui, c'est ne pas aimer assez que d'avoir besoin d'aveuglement pour être amoureux. C'est la raison pour laquelle les vues de Charles de

Gaule, si elles ne sont pas toujours exactes, et si elles l'ont amené à commettre des erreurs terribles, sont marquées au sceau d'une splendide liberté, celle que lui donne son amour de la France.

Je me suis gardé de parler de tout cela, ce n'était pas au programme : dire à un général doublé d'un idéologue nationaliste aveugle que son idéologie ne vaut rien à côté d'une mystique amoureuse, qui vous éclaire le cerveau, n'aurait servi à rien. J'ai laissé passer l'orage qui m'a intéressé par sa façon de mettre la force de l'intelligence, ainsi qu'une somme de connaissances, au service d'un projet insensé. J'en suis venu à nos affaires immédiates : éviter une catastrophe dans la poche de Bihać. J'ai donné les mêmes arguments que ceux présentés aux civils le matin : 200.000 personnes déplacées ont trouvé refuge à Bihać ; Bihać ne peut pas prendre soin de 200.000 personnes supplémentaires sans l'aide des Nations Unies ; l'aide ne peut pas parvenir à Bihać sans traverser votre territoire ; vous seuls avez les clefs d'accès à Bihać ; je vous demande de bien vouloir signer un accord avec moi afin de me permettre d'organiser ce convoi d'aide humanitaire.

Le général ne m'a pas répondu, il est resté droit dans ses bottes et sur sa chaise, petit, noiraud, pète-sec. D'un mot, il a donné la parole à un colonel, de petite taille, rondouillard, dont le treillis était flambant neuf. Il était le seul à avoir une expression amusée sur le visage, il avait l'air plus intelligent que les autres. Il a repris la discussion à zéro : les noms des chauffeurs, leur nationalité et leurs origines (il ne voulait pas d'émigrés croates ou bosniaques de passeports scandinaves ; selon les patronymes, il n'y en avait pas). Puis, la discussion est repartie sur les fournitures pour l'hôpital de Bihać. Comme avant avec les civils, ça coinçait, mais j'avais l'impression que c'était pour la forme, pour nous montrer où était le pouvoir. J'ai repris les mêmes arguments que dans la matinée avec les civils. Puis, à un moment il m'a dit qu'il ne devrait pas y avoir d'antibiotiques et de sulfamides dans la livraison. Ça tombait

bien, le docteur Nasser ne m'en avait pas demandé. J'ai fait mine d'hésiter, puis je lui ai dit qu'il n'y en aurait pas. Il m'a demandé comment ils sauraient qu'il n'y avait pas « d'erreurs » sur la marchandise. Je lui ai dit que je voyagerais avec un connaissance des produits chargés dans chaque camion, et qu'ils pourraient en faire le contrôle sur leur territoire. J'ai ajouté que ce convoi serait placé sous la protection des casques bleus jusqu'à Bihac. Là, je m'avançais un peu, car je n'avais pas d'accord formel avec les Français, mais je ne voulais pas qu'ils me fassent le coup du camion transportant une ou deux grenades. Maintenant, ils savaient que lorsque leurs soldats examineraient les marchandises, ils seraient escortés par des marsouins français. Dans tous les convois que j'avais ainsi fait escorter il n'y avait pas eu d'incident.

Il y a quelque temps, j'ai raconté cette histoire à une collègue droitdelhomiste, elle a tiqué lorsque j'ai dit que j'avais accepté la requête de ne pas livrer des antibiotiques. Je lui ai dit que le docteur Nasser avait probablement une autre source d'approvisionnement puisqu'il ne m'en avait pas demandé. Elle a insisté, avec dans la voix cet accent fanatique propre aux gens convaincus qu'ils « pensent bien » :

- Oui ! Mais s'il en avait demandé ?

Tout le problème des droitdelhomistes est là. Contemplateur et contempteurs des actions d'autrui, ils jugent sans jamais courir le risque de l'action, et pour sauvegarder leurs apparences, ils poussent le monde à l'hypocrisie. Dans une négociation où tant de questions devaient trouver réponse, je n'avais pas le temps de me poser une question qui ne se posait pas. Je ne reproche pas aux droitdelhomistes leurs principes humanitaires, ce sont de bons repères, et agir sans repères c'est, comme le disait Stepan Radić, « se précipiter comme des oies ivres dans le brouillard ». Je leur reproche d'être des idéologues qui font des séminaires sur le malheur des autres sans prendre action pour le combattre. Je leur

reproche de préférer voir périr les hommes plutôt que leurs abstractions. Ces abstractions qui éclairent leurs vertus hypocrites de gens « aux mains pures, mais qui n'ont pas de mains ». Plus je fréquentais les humanitaires, plus j'appréciais les militaires. Enfin, pas tous, pas sans discernement.

Mon colonel serbe était si sympathique qu'il m'était évident qu'il faisait partie des services spéciaux de l'armée serbe. Il connaissait son métier. Il a accepté que j'organise le convoi selon les listes de produits et les quantités qui avaient été débattues. À l'évidence, il y a vu un intérêt politique au moins momentané : ne pas créer à Bihać un chaos qui pourrait nuire à la cause des Serbes. Je ne pouvais pas m'empêcher de me demander : si j'avais dû négocier ce convoi avec les forces musulmanes, m'auraient-elles donné l'autorisation, ou pas ? Pour le lecteur idéologue, ma question n'a pas de sens : les musulmans sont les bons, il va sans dire qu'ils accepteront. Le lecteur qui accepte, lui, d'essayer de voir le réel hors le prêt-à-penser des idéologies peut comprendre ma question. Je n'en ai pas la réponse. Je sais, simplement, que la raison qui a poussé les Serbes à accepter aurait pu pousser les Bosniaques musulmans à refuser : la stratégie du pire a été une constante de leur attitude. C'était très net à Sarajevo, où pour garder à la ville son image médiatique de ville martyre, il ne fallait pas que la situation s'améliore (Arafat a fait la même chose avec la Palestine). Le pire, c'est encore le fait que cette attitude était rationnelle. C'est lorsque le chaos est devenu intolérable aux Occidentaux qu'ils ont par la force ramené les Serbes à la raison. Pour sa part, l'armée des humanitaires menait une guerre différente : sauver autant de vie que les stratégies contradictoires des combattants permettaient d'en sauver. Nous ne saurons probablement jamais jusqu'où nous avons réussi, jusqu'où nous avons échoué.

Le colonel était le seul à mener la discussion. Pour montrer son pouvoir, le général soulignait de temps en temps les propos de son

subordonné, sans rien apporter de neuf : « Ceci n'est pas acceptable ! » Lorsque j'avais hésité à accepter l'absence d'antibiotiques, ou : « Vous voyez bien que nous ne sommes pas des sauvages ! » Quand l'accord s'était fait. Les autres, une dizaine, avaient regardé et écouté dans un silence impressionnant. Tous ces visages tournés vers moi exprimaient quelque chose, mais quoi ? Chez certains je lisais le mépris de la force pour ce qui n'est pas une force semblable ; chez d'autres, un certain intérêt, sans que je puisse déceler sa nature ; il y avait aussi quelques abrutis, ils n'exprimaient qu'eux-mêmes ; quelques fatigués dormaient paisiblement. J'ai proposé que nous rédigeons l'accord et qu'il soit signé sur-le-champ. Nous avons aligné les phrases sans grandes difficultés, nous avons presque fini lorsque le général a dit que nous terminerions les textes avec le colonel et qu'il les signerait demain matin. Ils se sont levés comme un seul homme, ils sont partis, sauf le colonel avec lequel nous avons achevé la rédaction en quelques minutes. L'accord tenait en une seule page, avec, en annexe, les noms des chauffeurs, les immatriculations des camions et la liste des secours. À la fin du texte, j'avais ajouté une clause qui disait que les deux parties reconnaissaient l'égale valeur du document qu'il soit en langue serbe ou anglaise (pour éviter qu'un petit malin commence à chipoter sur les mots lors du franchissement d'un des nombreux barrages routiers que les Serbes avaient établis sur les routes de la *Krajina*). Nous avons travaillé les deux textes sur l'ordinateur portable de Loretta, elle avait un programme en cyrillique. Les rédactions achevées, j'ai demandé au colonel si nous pouvions trouver une imprimante dans le bâtiment, il m'a dit qu'ils n'en avaient pas ici. Nous sommes convenus que nous ferions l'impression dans le bureau de Loretta et reviendrions signer, ici, dans la salle de réunions, le lendemain matin à huit heures.

Nous allions nous séparer lorsqu'il a entamé une conversation à propos de la guerre, il m'a demandé ce que j'en pensais. Nous étions seuls, Loretta était partie avec le traducteur pour faire les

dernières retouches et imprimer les textes en quatre exemplaires. J'ai eu envie de vider mon sac. Je lui ai dit que cette guerre était une folie, qu'elle n'apporterait rien à personne dans la région. Que s'ils voulaient se séparer les uns des autres, ils n'avaient qu'à le faire comme les Norvégiens et les Suédois, ou plus récemment, les Tchèques et les Slovaques qui parlaient de séparation sans pour autant se faire la guerre. Il a dit que les Serbes, comme les Prussiens, étaient un peuple de guerriers. Il a dit que depuis des siècles les Serbes aspiraient à avoir un état où ils seraient enfin regroupés. Il m'a parlé des guerres des rois de France pour unifier le pays. J'ai dit que les rois, c'était il y a longtemps et que de toute façon la France des rois s'était tout autant faite par la paix et les mariages que par la guerre, et qu'ici, dans leur situation, ils n'étaient pas obligés, eux, de faire la guerre pour en arriver là. Il a commencé à charger les Croates de tous les maux : qu'ils avaient réprimé les Serbes de la *Krajina* en chantant des chants oustachis, qu'ils remettaient en circulation la monnaie des oustachis, la *kuna*, et leurs symboles. J'ai répondu qu'il y avait des crétins partout et que ce n'était pas une raison pour identifier tous les Croates avec ceux-là. J'ai ajouté que symboles ou pas, c'était les soldats serbes qui avaient détruit Vukovar, et personne d'autre ! Il a commencé à parler de Tudjman, il a dit que s'il l'avait voulu il aurait pu sauver Vukovar, mais qu'il avait besoin de cette ville martyre pour que son nationalisme atteigne un point de non-retour. Je lui ai lancé : « Si c'est vrai, pourquoi êtes-vous tombé dans ce piège ? » « Tout le monde commet des erreurs, dit-il, surtout pendant les guerres ». « Vous appelez un massacre pareil, pendant des mois, une erreur ? » Il est revenu sur Tudjman, il a dit qu'il avait été le premier à faire revenir les vieux oustachis du Canada, d'Australie, des États-Unis... Je l'ai interrompu pour lui dire que c'était possible mais que les Serbes ne lui avaient laissé aucun choix puisqu'il était seul et sans ressource lors des premières offensives serbes. Il m'a répondu que j'étais naïf, qu'en fait, en dépit de la guerre Milosevic et Tudjman étaient d'accord sur l'essentiel : faire la Grande Serbie et faire la Grande Croatie qui inclurait

l'Herzégovine. Je lui ai dit : « Et les musulmans de Bosnie ». Il a lancé : « Ils ne comptent pas, ils n'ont jamais été un peuple, ce sont des convertis à l'islam qui viennent d'un peu partout, on leur donnera un petit territoire autour de la partie de Sarajevo qu'on leur laissera ». « Et vous croyez que ça sera aussi facile ? » Il a souri : « On y est presque ». J'ai répondu que puisqu'il avait l'air de connaître l'histoire de France, il devrait se souvenir de ce que disait Napoléon Bonaparte. « Que disait Napoléon ? » J'ai cité de mémoire la phrase du « Mémorial de Sainte Hélène » : « On peut tout faire avec des baïonnettes, sauf s'asseoir dessus ». Il a ri. Cela m'a énervé, j'ai lancé « C'est exactement ce que vous êtes en train de faire, et vous l'aurez dans le cul ! » Là, j'ai pensé que la formule n'était pas très diplomatique. Il ne l'a pas trop mal pris : « Non, ce sont les Musulmans qui l'auront dans le cul ! » On dit toujours des bêtises quand on s'énerve, en plus on parle mal.

Le lendemain matin, lorsque nous nous sommes retrouvés dans la salle avec le colonel, il n'y avait que nous et des employés civils. Le général n'était pas là. Le colonel est parti à sa recherche. Après un moment, il a téléphoné. Nous devions aller dans un autre quartier de la ville, dans une autre salle. Quand nous y sommes arrivés, un officier nous a dit que le général venait de partir. Où ? Il a indiqué une autre maison, dans un autre quartier de la ville. Je ne sais plus combien de maisons et immeubles nous avons faits avant d'en trouver un qu'il n'avait pas encore quitté. Il y tenait encore réunion avec des militaires. J'ai voulu entrer sans préavis, mais c'était trop tard, le général levait la séance et partait par une autre porte. J'ai reconnu un officier, un commandant, qui était présent pendant la négociation de la veille. J'ai commencé à lui parler alors qu'il allait prendre la même porte que le général, qui disparaissait dans la foule. J'ai dit qu'il n'était pas sérieux d'affirmer la veille, devant tout le monde, que l'on signerait un accord, et de se défilier le lendemain. Le commandant a semblé ennuyé, il a dit, sans conviction, que le général ne se défilait pas. Je l'ai pris au mot et puisque le général avait donné son accord au texte rédigé avec le

colonel, je lui ai demandé de signer à sa place : « par ordre ». Il a semblé plus ennuyé encore. C'était un homme grand et mince, qui portait son treillis usé avec élégance, il avait un béret noir de parachutiste. Son visage était expressif, intelligent ; il tranchait avec les visages lourds qui, en général, étaient ceux des militaires de la *Krajina*. J'ai insisté pour qu'il signe l'accord, il a semblé hésiter... en le regardant droit dans les yeux, je lui ai dit qu'il fallait être cohérent avec les accords de la veille. L'embarras s'est ajouté à son ennui. Finalement, il s'est assis à la table que le général venait de quitter. Il m'a demandé le texte de l'accord. Je le lui ai remis. Il a commencé à lire la version en lettres cyrilliques, puis la version anglaise. Il a pris une petite mallette qu'il avait posée sur le sol avant de s'asseoir, l'a ouverte pour en tirer un stylo. Il a signé les quatre exemplaires et mis ses initiales aux bas des pages annexées. Je m'étais assis à côté de lui, il me glissait les textes que je signais à mon tour, et que je tamponnais du sceau des Nations Unies que j'avais sorti de ma poche. Je lui ai dit que pour que nos documents soient officiels ils devaient porter le sceau de son autorité. Il a hésité un instant, puis a sorti de sa mallette un sceau avec lequel il a tamponné les quatre textes ainsi que les annexes, juste au-dessus de sa signature ou de ses initiales. Il avait signé « par ordre », pour un général dont j'ai totalement oublié le nom. J'ai reçu deux copies (serbe et anglais), il en a gardé deux.

Dans cette guerre et comme dans d'autres guerres où j'ai travaillé, personne ne voulait prendre de responsabilités. Cela donnait aux situations un je ne sais quoi de vicieux, que l'on ne réussissait à briser que dans un face à face avec un être humain qui n'était pas comme les autres. Je manque d'expérience pour dire s'il s'agit d'un aspect commun à toutes les guerres, au moins à celles du XXe siècle, ou s'il s'agit d'une particularité des guerres menées dans des pays que l'on disait « du Tiers Monde ». Je sais que la Yougoslavie et les pays qui lui ont succédé sont en Europe, mais dans la guerre, j'avais retrouvé, surtout hors de Slovénie et de Croatie, des caractéristiques du Tiers Monde. Cela n'avait pas que

des aspects négatifs, cela donnait parfois une chance à des comportements plus humains qu'une parfaite organisation guerrière ne l'eût permis. Cela me rappelait une blague qui se racontait en Algérie du temps où j'y travaillais : un homme meurt, il va vers Dieu qui lui dit qu'il a très mal vécu et qu'il doit aller en enfer. Toutefois, comme il a fait **une** bonne action dans sa vie, il peut choisir entre l'enfer algérien et l'enfer européen. L'homme demande à Dieu ce que sont ces deux enfers. Dieu répond « Dans l'enfer algérien, tu es dans un grand chaudron plein d'huile qu'un feu alimenté au gaz fait bouillir. Dans l'enfer européen, c'est la même chose » L'homme dit à Dieu « Mais c'est la même souffrance ! » Dieu répond « Pas vraiment, dans l'enfer algérien le chaudron a des fuites, il y a des jours sans huile, d'autres sans gaz ». Le problème, c'est que dans les pays où tout marche, la cruauté marche aussi ; dans les pays où ça ne marche pas, la cruauté a des ratés, comme dans une fabrication artisanale comparée à une fabrication industrielle. Comme Jasenovac comparé à Auschwitz. Il n'y a pas lieu de choisir.

Sitôt rentré à Zagreb, j'ai commencé à organiser le convoi. Je n'ai pas souvenir d'avoir rencontré de difficultés particulières. Il me fut facile d'obtenir la protection des militaires français : une nouvelle résolution du conseil de sécurité des Nations Unies avait ajouté à leur mandat la protection des convois d'aide humanitaire. Toutefois, la première impulsion donnée, il fallut laisser les choses aller à leur rythme : des collègues suivaient la préparation du convoi. Une autre affaire requerra mon attention. Je ne parle pas, ici, de tout ce que je devais faire en un seul jour, cela nuirait à la dimension littéraire que je veux donner à mon écriture. Je veux utiliser des matériaux issus de souvenirs réels pour créer une œuvre d'art... un peu comme un sculpteur taille un roc réel pour faire surgir de la réalité du marbre l'œuvre d'imagination qui, là, était cachée, et que lui seul pouvait découvrir. Il n'y a pas de recettes pour réussir. Certains critiques professionnels, après coup, expliquent la réussite de la création. C'est un artifice, il n'explique

que l'explication... la création réussie lui échappe. Et à la prochaine tentative, le créateur doit, une fois de plus, tout redécouvrir... s'il le peut.

La nouvelle affaire commença par un coup de téléphone de ma collègue de Belgrade, je vais l'appeler Judith comme l'héroïne de Marulić :

- Tu as entendu parler du Gorski Kotar ?

- Peu, pourquoi ?

- Ici, les gens du gouvernement n'arrêtent pas d'en parler. Ils disent que les 30.000 Serbes du Gorski Kotar sont attaqués par les Croates qui veulent les expulser.

J'étais surpris, je n'avais pas entendu parler de cette affaire. Pourtant, j'avais des contacts dans la communauté serbe de Zagreb. Elle a ajouté :

- Tu sais que nous sommes censés faire de la prévention contre les nettoyages ethniques... Ici, dans les ministères, ils n'arrêtent pas de me mettre la pression sur cette affaire, pourrais-tu me dire ce qu'il en est ?

- Dis-moi, pour la prévention des nettoyages ethniques, de ton côté, on ne peut pas dire que ça a marché !

Judith n'a pas apprécié mon humour. Elle n'en avait pas, elle était une sorte de perfectionniste de la bureaucratie, très arriviste. Pourtant, j'aimais sa détermination et son intelligence... ses jambes aussi. Je me suis parfois demandé si je n'aurais pas pu l'aimer... ce n'était pas le moment... et puis, une femme qui n'a pas le sens de l'humour peut-elle être amoureuse ? Voilà une vraie question existentielle. À ce moment-là, cette question avait

(hélas !) moins d'importance que celle qui, selon Judith, se posait aux Serbes du Gorski Kotar. C'était dommage, surtout pour les Serbes du Gorski Kotar. Elle m'a dit :

- Pourrais-tu te renseigner et me dire ce que tu peux faire ?

C'est ainsi que tout a commencé. Mes amis croates du Bureau des réfugiés m'ont confirmé qu'il y avait des tensions avec les Serbes dans le Gorski Kotar. Cela avait commencé deux jours plus tôt, à peine. Cette histoire suivait le même scénario que celui qui avait marqué le début de la guerre du côté de Knin, chez les Serbes de la *Krajina* : barrage des routes, expulsion des Croates, maisons incendiées. Mes amis ne savaient pas encore que Belgrade avait lancé sa propagande sur cette histoire. La nouvelle les en inquiéta davantage. Même si, selon eux, il n'y avait pas 30.000 Serbes, mais trois à six mille qui vivaient dans cette région montagneuse située entre Karlovac, à cinquante kilomètres au sud-ouest de Zagreb, et le port de Rijeka sur la côte adriatique.

Pour l'heure, l'essentiel était d'aller dans cette région, de voir ce qu'il en était, et de parler avec les gens. J'ai repris mes contacts avec les Serbes de Zagreb. J'avais sympathisé avec l'un d'eux, professeur de linguistique à l'université. Le directeur du Bureau des réfugiés, qui était mon ami, le connaissait très bien. Avec le temps, un temps que les drames rencontrés ensemble rendait plus long que celui que l'on vit d'habitude, nous avons développé une distante et pourtant réelle confiance mutuelle, une sorte d'amitié. Il m'a confirmé la multiplication des incidents. Avant de le voir, j'avais étudié une carte de la Croatie. Le Gorski Kotar est une zone de forêts et de montagnes ; au Nord, la région touche la Slovénie ; au sud-est elle se joint à la *Krajina*. Si cette région devait se joindre à la *Republika Srpska* de la *Krajina*, la Croatie historique serait coupée en deux, elle n'aurait plus accès à la mer, la route pour aller de Zagreb au grand port de Rijeka devrait alors passer par la Slovénie. Ce serait une catastrophe pour les Croates. Pour

l'instant, les incidents ne semblaient toucher qu'une sorte d'îlot montagneux, autour d'une montagne et d'une vallée qui s'appelaient Bjelolasica. Si ce mouvement devait s'étendre, la guerre gagnerait en intensité. J'ai demandé au professeur serbe s'il pouvait m'obtenir un rendez-vous avec les gens de Bjelolasica. Il m'a dit qu'il essaierait. J'ai repris contact avec mes amis croates du Bureau des réfugiés et des personnes déplacées. Eux, de leur côté, ils avaient discuté avec leurs ministres de l'Intérieur et de la Défense. Je ne sais plus s'ils m'ont dit qu'ils en avaient parlé avec Tudjman. Je leur ai parlé de ma rencontre avec le professeur, de ma demande de rendez-vous avec les gens de Bjelolasica. Ils m'ont expliqué la gravité de la situation, ce que j'avais compris en étudiant la carte de la Croatie. Ils m'ont dit que si je pouvais faire quelque chose, ce serait bien... sinon, l'armée donnerait l'assaut. Je leur ai demandé combien de temps ils me donnaient avant l'engagement de l'armée. Ils se sont regardés drôlement, l'un d'eux m'a dit : « Pas longtemps, une semaine, deux peut-être ». Un jour plus tard, le professeur est venu me voir. Ceux de Bjelolasica acceptaient de me rencontrer à la condition que je sois seul. Cela m'a posé un problème. Seul, je ne représentais rien d'utile pour éviter ce nouveau développement du conflit. Les Nations Unies n'étaient pas partie belligérante dans cette guerre, je n'avais rien à proposer aux Serbes du Gorski Kotar, et leur donner l'impression que je pouvais avoir une influence directe sur la situation aurait été, dès le premier contact, partir sur une fausse piste. J'ai expliqué cela au professeur, il a compris, il m'a demandé ce que je proposais de faire. Je lui ai dit :

- J'irai seul pour établir le premier contact. Mais, je ferai établir les détails de la rencontre, le jour, le lieu et l'heure, par le directeur du Bureau des réfugiés. Cela établira mon lien avec les autorités croates pour lesquelles je ne travaille pas, mais grâce auxquelles je peux travailler de façon indépendante dans ce pays.

- Mais quand ils vont savoir que c'est le directeur du Bureau pour les réfugiés qui leur parle, ils vont refuser de lui parler !

- Pas si vous leur dite que je ne parle pas le serbo-croate, que mes bureaux sont dans le même immeuble que celui de l'Office pour les Réfugiés et les Personnes déplacées, et que je leur demande de me trouver un interprète pour cette rencontre.

Il a pris un instant de réflexion, il m'a souri et il a dit : « Ça peut se jouer comme ça ! ». On a joué, on a gagné.

Je me souviens du directeur du Bureau des réfugiés lors de cette première conversation téléphonique avec les Serbes du Gorski Kotar. Aujourd'hui encore nous sommes des amis. Il a quitté les affaires humanitaires, et la politique. Il a retrouvé sa vie d'avant la guerre, il enseigne l'hébreu et la Bible à l'université catholique de Zagreb, il est prêtre. Cela donnait une onctuosité particulière à sa parole, ainsi qu'une grande douceur à ses manières. Cela fut très utile lors de ce premier contact téléphonique, et plus utile encore par la suite, puisque les Serbes du Gorski Kotar n'ont pas eu à fuir. Ils sont toujours dans le Gorski Kotar, et leurs églises et monastères sont toujours debout.

De nombreuses fois il a fallu aller parler, puis négocier, avec les Serbes de cette région. Parfois, au début, j'étais seul, une fois au moins j'y suis allé avec le professeur, il est aujourd'hui un membre respecté du Parlement de la Croatie. Lors de ce voyage dans le Gorski Kotar, nous avons rencontré un pope avec son épouse, ou sa servante (c'était tôt le matin, elle nous avait offert un petit déjeuner de délicieux produits du terroir, nous nous étions levés à l'aube, j'étais affamé et j'en avais honte). Je me souviens de ce jour comme d'une grande tristesse. Le pope était pessimiste, la femme était désespérée, elle alla bientôt pleurer dans la cuisine. Les brumes et le froid vibraient à l'unisson de la tristesse des gens. Quand le brouillard se dissipait, les paysages étaient d'une grande

beauté. Pendant ce voyage, le professeur m'a demandé pourquoi je prenais des risques dans mon travail, il m'a dit qu'il avait connu d'autres agents onusiens, ils se contentaient du minimum, et personne ne s'en étonnait... J'ai un peu menti, je ne lui ai pas dit que je faisais ce que je faisais simplement par plaisir du travail bien fait. J'ai pensé que ça ferait trop romantique, « vieille France » et tout ça. J'ai donné une réponse professionnelle : que notre mandat international dans ce conflit était d'intervenir avant que les personnes déplacées par ce conflit soient contraintes de fuir la région et de demander asile dans les pays voisins, ce qui aurait eu pour effet d'accroître leurs souffrances et d'ajouter de nouvelles dimensions au conflit. Je lui ai expliqué notre jargon juridique : un réfugié est une personne qui, pour des raisons de persécutions politiques (et non pour des raisons économiques) doit fuir son pays, et, dans sa fuite, a franchi une frontière internationale. Dans ce conflit, les nouveaux états en formation n'étaient pas tous reconnus internationalement, ni leurs frontières : les personnes qui fuyaient les combats et les persécutions ethniques n'étaient pas des réfugiés puisqu'elles n'avaient pas franchi une frontière internationale. Dans la mesure du possible, il était préférable de les aider alors qu'elles étaient encore des personnes déplacées, plutôt que, par manque d'assistance et de protection, elles soient forcées d'effectuer une migration au-delà des frontières de l'ancienne Yougoslavie. Cette explication était plus pesante, mais je croyais qu'elle faisait plus sérieux que le simple amour du devoir et des gens.

Il fut nécessaire de revenir dans la vallée de Bjelolasica avec le directeur du Bureau pour les réfugiés et personnes déplacées, et avec son adjoint. Un autre ami que je revois souvent à Zagreb avec toute sa famille. Il y a peu de gens pour lesquels j'éprouve une aussi grande tendresse. Chaque fois que j'essaie de comprendre cette tendresse, je me dis qu'elle est peut-être là parce qu'ensemble nous avons combattu le malheur en des moments paroxysmiques, qui nous ont conduits à vivre des instants d'absolue sincérité. Ce

sentiment ne s'exprime pas de façon grandiloquente. En surface, nos rencontres sont banales. Mais il y a comme un secret partagé, je ne suis pas certain que nous soyons capables de le formuler... certains l'ont peut-être oublié, les autres lui ont donné un nom qui diffère pour chacun... moi, quand j'y pense, je l'appelle « la sensation de l'être », cette impression d'avoir été au seuil du mystère de nos vies.

Aujourd'hui, on prend l'autoroute pour aller dans le Gorski Kotar, la A1/A6 est plus qu'une autoroute, c'est un symbole. J'étais là le jour de son inauguration, le 26 juin 2005. Pendant des années, sous le système yougoslave, les Croates avaient payé un impôt spécial destiné à financer cette autoroute qui mettrait la côte adriatique à quelques heures de Zagreb, et non à un ou deux jours. C'était devenu un motif de plaisanteries, et une humiliation de plus pour les Croates car la Fédération avait empoché l'argent, et jamais commencé à bâtir la route. Le jour de l'inauguration, j'ai ressenti, toute proportion gardée, la même émotion populaire que celle qui parcourait la cathédrale de Zagreb lors du *Te Deum* qui, en décembre 1991, avait marqué la naissance de la nation (il est à remarquer que lors de l'instauration de l'État Indépendant de Croatie de Pavelic, l'église de Croatie n'a pas organisé de messe de *Te Deum*, et que le pape n'a pas envoyé de représentant diplomatique dans le nouvel état).

Ce peuple profondément blessé par l'histoire a besoin de se sentir fier. Cela crée de nombreux malentendus entre les Croates et les autres Européens qui ne comprennent pas que des événements relativement anodins soient, dans ce pays, souvent chargés d'une force symbolique inattendue. Lors de l'inauguration de la route, Josipa Lisac a chanté : *Dalmatino, poviscu protrujena* (« La Dalmatie, broyée par l'histoire »), une chanson traditionnelle... Cela se passait en Dalmatie, sur l'aire de Skradin, vaste, et offrant une vue magnifique sur le lac relié à la mer par une rivière qui coule dans un canyon. Dans ce canyon, dans les années soixante,

au temps où Josipa Lisac chantait dans la chorale de Zagreb, les Allemands tournaient des épisodes d'une série de westerns choucroutes (comme « westerns spaghetti ») : les aventures de Winnetou, d'après Karl May (dans le genre de Flenimore Cooper), l'auteur préféré d'Hitler... et d'Albert Einstein. Josipa Lisac a commencé sa carrière et atteint la célébrité du temps de la Yougoslavie, du temps des films de Winnetou. Aujourd'hui, cette chanteuse croate qui mène sa vie comme une aventure musicale a conservé son prestige dans la région. Ses interprétations sont originales, tant la poésie des textes que le blues de ses musiques. Sa voix est à la fois claire et profonde ; par delà ses qualités esthétiques, elle a l'étonnante capacité de transmettre les émotions. Une qualité si rare qu'il lui arrive de la gâcher par une sorte d'affectation, qui parasite sa splendeur naturelle. Alors qu'elle chantait, beaucoup de gens pleuraient. Quelques diplomates m'ont demandé pourquoi ces gens pleuraient pour l'inauguration d'une autoroute. Dans cette hâte particulière qui caractérise les contacts sociaux entre diplomates, j'ai essayé d'expliquer, le passé, les promesses, la guerre... on ne me comprenait pas. Ma voix n'avait pas le don accordé à celle de Josipa Lisac.

Je n'ai pas oublié mon premier voyage dans le Gorski Kotar. De Zagreb, par les petites routes d'alors, il fallait trois à quatre heures pour atteindre Ogulin, le chef-lieu. Aujourd'hui, grâce à l'autoroute, une heure suffit. J'étais parti à l'aube, c'était la fin mars, ou début avril, il faisait encore froid. Comme promis, et comme la plupart du temps, j'étais seul. Au volant, je priais. Je sentais le danger, j'avais peur. C'est un peu plus tard, le 19 mai 1992 que j'apprendrai la mort du délégué du Comité International de la Croix Rouge, Frédéric Maurice, que je connaissais, tué à Sarajevo à la tête d'un convoi humanitaire dont il avait négocié le passage avec toutes les parties concernées. Comme si ce meurtre avait été un acte intentionnel commis par un camp pour en accuser un autre. Mais je savais déjà que tous les humanitaires, plus encore que les militaires mieux protégés par leur entraînement armé, leurs

gilets pare-balles et leurs véhicules blindés, étaient des cibles intéressantes pour monter des coups tordus. Je l'ai déjà dit, on m'avait déjà tiré dessus en Afrique, et j'avais l'expérience de ma vulnérabilité. Plus tard, quand nos bureaucraties auront pris la mesure de nos risques, nous serons dotés de gilets anti-éclats (les gilets pare-balles sont plus lourds, plus handicapants) et de casques. Mais pour l'heure, c'était encore le temps de « l'humanitaire protégé par sa vulnérabilité », comme les vieilles porcelaines ... celles qui existent encore. Nous n'avions pas compris à quel point le monde avait changé, que les vieilles porcelaines n'intéressaient plus que les collectionneurs, les antiquaires et les éléphants dans les magasins. Moi le premier, je prenais le danger comme il vient, comme un risque du métier, ma peur était en quelque sorte raisonnée, mon raisonnement était faux, il avait l'avantage de ne pas me livrer sans défense à la peur, il me permettait de faire mon travail. On pourrait appeler cela une illusion utile... certains de mes collègues en sont morts.

C'était toujours avant de commencer que j'avais peur, après, le sens de l'action prenait le dessus... jusqu'au moment où, en effet, le danger devenait tangible. La peur revenait alors, il fallait la vaincre en improvisant. Je n'avais pas de mérite, jusqu'à présent mes improvisations avaient réussi... mais je savais qu'un jour, ça pouvait ne pas réussir. Je priais pour ce jour-là, pour être prêt à faire face à ce à quoi je ne serai pas prêt à faire face. En fait, je priais pour le plaisir de la prière... cela s'appelle la foi, et cela ne s'explique pas. Grâce à cela, même lorsque j'approchais du gouffre du désespoir, il y avait en moi une lumière étrange que j'appelais la joie. Elle ne me consolait pas de mes tristesses... elle me donnait une autre façon d'être. J'étais éperdument reconnaissant à Dieu de m'avoir fait ce don étrange.

Chapitre XIV

Pour mon premier voyage dans la région de Bjelolasica, le directeur du Bureau des réfugiés m'avait pris rendez-vous avec le maire d'Ogulin. Il était bien placé pour me donner les dernières nouvelles touchant aux événements qui avaient perturbé sa région. Comme j'avais quitté Zagreb avant l'aube, je le rencontrai tôt le matin, vers huit heures. Il me reçut dans son bureau, à sa table de travail. La pièce était du modèle courant de la Yougoslavie communiste : lambris, porte capitonnée en skaï noir, un symbole communiste avait été récemment ôté du mur, par photocalque il s'était imprimé comme une ombre chinoise blanche sur le mur gris. Nous avons pris un café noir (*Kava*) « à la turque » brûlant, et délicieux après ma route dans ce long matin froid. Monsieur le maire était triste, il voyait la guerre s'avancer vers sa région, il me décrivait les barrages routiers que les Serbes avaient établis, ils étaient gardés par des types barbus qui jouaient aux tchetniks de la Seconde Guerre Mondiale, c'était d'autant plus idiots me précisa-t-il que dans cette région, il n'y en avait pas eu, seulement des partisans croates, des Allemands, des oustachis et des Italiens. J'ai pensé que c'était déjà beaucoup, mais je n'ai fait aucun commentaire. Quelqu'un traduisait, mais j'ai oublié le visage, la voix et le nom... comme ceux du maire. J'ai remarqué un tableau au mur, un tableau fait par un maître connu, Mersad Berber, né en 1940 à Bosanski Petrovac, en Bosnie-Herzégovine. Aujourd'hui, il partage sa vie entre Zagreb et Dubrovnik. Il peint d'une façon précise et colorée, comme certains maîtres italiens du début du baroque, s'y ajoute un élément surréaliste, plus une juxtaposition d'êtres et d'objets qui recomposent une histoire ; plus une touche romantique, celle des préraphaélites anglais, en plus serein. Le sujet central est presque toujours une femme dont le visage, un

visage vénitien, un visage de la Renaissance, se détache d'un paysage évocateur d'une légende. Des objets, des animaux, complètent la narration. Dans ce tableau, c'était un cheval blanc, frémissant comme une aube froide près du visage splendide d'une soprano de Bellini : *Beatrice di Tenda*. Le maire a perçu mon intérêt, il m'a dit que Berber avait autrefois visité Ogulin, il avait offert ce tableau à la municipalité. Le maire en était fier. Mon intérêt pour cette peinture lui fit plaisir, il me le dit alors qu'il évoquait le temps de la visite de ce peintre déjà célèbre à l'époque. Cela le sortait de la guerre, moi aussi. Il fallait malheureusement y revenir.

Je lui ai demandé si, autour d'Ogulin, de Bjelolasica, la violence avait atteint un haut degré d'intensité. Il a fallu répéter la question, l'interprète, un homme pour une fois, s'était embrouillé. Pour le moment, deux morts seulement étaient à déplorer, mais une dizaine de fermes avaient été brûlées : serbes ou croates. Je lui ai demandé s'il savait si les gens de Bjelolasica étaient sérieusement armés. Pas à sa connaissance. Les Serbes avaient récupéré des armes légères de la Seconde Guerre Mondiale : fusils russes et anglais, quelques mitraillettes anglaises de mauvaise qualité qui partaient toutes seules. J'ai pensé à mon père qui me disait que les Sten anglaises avaient tendance à partir au moindre choc, ou à s'enrayer aux plus mauvais moments. Je ne lui ai pas demandé si ces mitraillettes étaient des Sten, comme celle de mon papa. Ça n'aurait pas fait sérieux de lui parler de mon papa, ou ça aurait fait trop sérieux de lui parler des Sten : il m'aurait pris pour un type qui fait du renseignement. Après un moment, il a ajouté que trois jours avant, dans la nuit, un hélicoptère de la JNA (l'armée yougoslave) avait atterri dans la vallée de Bjelolasica. Il pensait que l'hélico avait livré des armes et des explosifs, parce qu'hier, pour la première fois, une maison croate avait été dynamitée. La fièvre montait, ce n'était pas gai.

Avant de partir, j'ai demandé au maire s'il connaissait quelques-uns des Serbes de Bjelolasica qui conduisaient le mouvement. Il m'a donné des noms, je les ai mémorisés. Il m'a décrit ces gens comme des têtes brûlées, qui, d'habitude, gueulaient fort mais ne mordaient pas. Enfin une note positive ! J'ai voulu savoir où je trouverai le premier barrage routier, il a montré un point sur ma carte, à une trentaine de kilomètres d'Ogulin, tout près du village de Jasenak. Parmi les Serbes coupeurs de route de cette région, certains venaient de ce village de la vallée de Bjelolasica. C'est dans ce village que j'avais rendez-vous.

J'ai repris la route. Je roulais dans un paysage de forêts et de montagnes qui ressemblait au Vercors, en France. Falaises et sommets moins élevés, mais avec quelque chose dans la splendeur naturelle qui paraissait tout aussi spectaculaire. Vercors, fin juillet 1944, en moins dramatique peut-être, pas de bombardements de la *Luftwaffe*, je n'avais croisé en chemin que trois fermes brûlées, la dernière fumait encore, une fumée bleue et noire. La peur me fit mal à l'estomac, il me fallait mettre de la fiction dans cette réalité. Sauf sur quelques sommets il n'y avait plus de neige, j'ai commencé à m'inventer un parcours fictif pour une randonnée à ski imaginaire, glissant heureux sur les pentes boisées. L'idée idiote que ce pourrait être ma dernière course m'est venue, j'ai essayé de la repousser... rien à faire, elle parasitait ma pensée. Je m'en voulais d'avoir ouvert cette porte en rêvassant d'une imaginaire course en montagne. Heureusement, j'ai fini par retrouver une facette de la réalité du moment, j'ai regardé mon compteur kilométrique et constaté que j'avais parcouru vingt-sept kilomètres, le barrage routier ne devait plus être loin. J'ai ralenti et reporté mon attention sur le tracé de la route, face à moi.

Ils avaient établi le barrage à la sortie d'un virage. Des guetteurs au-dessus du remblai, dans la forêt, devaient signaler l'arrivée des autos car un gars était posté en avant, le bras levé pour indiquer

que le véhicule devait stopper. Il portait un fusil en bandoulière, un fusil de chasse, à double canon. Il connaissait le numéro d'immatriculation de ma voiture, et mon nom qu'il m'a demandé d'un mot, en italien. Pour ouvrir un passage dans le barrage il a fait signe aux autres, trois types, dont un portait barbe et cheveux longs, comme un tchetnik.

On dit que pendant la Deuxième Guerre Mondiale, les tchetniks avaient fait vœu de ne se couper ni barbe ni cheveux tant que le roi Pierre de Yougoslavie ne serait pas revenu de Londres. En France aussi, un événement politique avait créé une mode, elle était vestimentaire : en 1619, les Habsbourg espagnols reprirent la Valteline qui avait été un protectorat des rois de France. Cette vallée alpine gouvernée par la Ligue des Grisons permettait de contrôler les routes des Alpes : du nord vers le sud et de l'ouest vers l'est. La cour de Louis XIII marqua l'événement en décidant de ne pas laver ses chemises tant que la Valteline ne serait pas à nouveau sous le contrôle du roi et de ses alliés suisses. Cela devint : « Porter sa chemise à *la Valteline* » En 1623, un compromis entre l'Espagne, le Pape et la France, quoique défavorable à la France, permit à la cour du roi de laver à nouveau ses chemises. Malheureusement pour les tchetniks, le roi Pierre n'est jamais revenu dans son royaume ... les poils du garde de mon barrage routier avaient dû pousser longtemps... Je n'ai pas eu le temps de demander au barbu chevelu surarmé si ses poils poussaient depuis 1942, en tout cas son armement était d'époque : mitraillette russe à chargeur camembert, dite *Pépétcha*, très vieux modèle. Je suis passé. C'est toujours plus simple ou plus compliqué que ce que l'on imagine. En moins de dix minutes je suis arrivé à Jasenak. Un petit village dans une vallée heureuse, une Valteline en miniature : une plaine d'herbe tendre entourée de monts et de forêts, des ruisseaux calmes... un coin des Grisons. Je me suis garé en face du bâtiment le plus important : l'école et la mairie. Un peu plus loin, une grande bâtisse avait un air de vacance, de centre de plein air. J'apprendrai plus tard que c'était le

foyer de ski de fond de l'équipe olympique yougoslave, qui, avant le conflit, venait s'y entraîner. Je suis entré dans l'école... personne. Classes désertées pour cause de guerre. Du dehors, quelques villageois sont venus me rejoindre, par signe, en me montrant leurs montres, ils m'ont fait comprendre que j'étais en avance, la réunion commencerait plus tard. J'avais une heure à attendre, et non à tuer (je hais cette expression !), j'ai décidé d'aller me promener dans le village. Il était étrangement vide, peu de maisons, elles étaient espacées les unes des autres. La prairie entraînait librement dans le village. Pas de bistro. J'ai fini par arriver au cimetière, il était, lui, clairement séparé du reste, un mur en faisait le tour. Je me suis promené parmi les défunts, déchiffrant noms et messages sur les pierres tombales. Il n'y avait pas de séries de tombes récentes de gens morts à la même date, comme à Sarajevo, à Mostar... où l'on enterrait dans les parcs publics, les stades de foot et les terrains vagues lorsque les cimetières municipaux étaient du mauvais côté du front. Ici, on mourrait encore de mort naturelle.

Deux caveaux de famille ont attiré mon attention. C'était des constructions funéraires assez simples, un peu plus larges que les tombes ordinaires, mais les hommes y portaient les noms de famille de deux meneurs serbes mentionnés par le maire d'Ogulin. Les premières inhumations dataient de la seconde moitié du XVIIIe siècle, du règne de Marie-Thérèse d'Autriche. Sans grande originalité, il y avait beaucoup de Léopold, Joseph, Charles et Ferdinand empilés les uns sur les autres, comme la lignée des Habsbourg couchée sur le papier de son arbre généalogique, et dans ses caveaux. C'était les tombes les plus anciennes, baroques avec des vasques, des guirlandes de fleurs sculptées et des cœurs de pierre couverts de mousse verte et sombre. Pour mieux étudier les générations, je me suis assis sur le rebord d'une pierre tombale. Sur la mousse, j'ai vu des cils porteurs de minuscules capsules remplies de spores qui, bientôt, rendraient le vent fertile.

Lorsque je suis revenu à l'école, il y avait de l'animation. On se serait cru à une rentrée des classes, avec des élèves très en retard pour leur âge. Ils avaient réaménagé l'agencement d'une salle de classe pour en faire une salle de réunion, avec une grande table faite de pupitres d'écoliers servant de support à de longues planches couvertes de draps blancs, comme pour un mariage à la campagne. Pourtant, l'atmosphère n'était pas festive, elle était tendue, inquiète, sans hostilité. On me traitait avec une sorte de distante sympathie, parce que j'étais invité et Français, et donc supposé favorable aux Serbes, ça, je le devais à l'histoire et à personne en particulier. Je devais aussi cet accueil calme et courtois à mon ami le professeur, j'en étais certain. On me présenta mon interprète, une jeune femme dont j'ai tout oublié, sauf son imparfaite utilité. Je lui devais parler un anglais aussi simple que possible, elle se trompait souvent. Heureusement, les gens de Jasenak faisaient des efforts pour comprendre cette difficulté particulière à laquelle ils n'étaient pas habitués. Dans la discussion, je devais souvent les interrompre pour que l'interprète puisse traduire leurs propos. Comme tous les gens qui ne sont pas habitués à travailler avec un interprète, ils avaient tendance à faire des phrases interminables, alors qu'il faut s'exprimer en phrases courtes, qui, à la fois, facilitent le dialogue et le travail de l'interprète. Mon objectif était simple : obtenir leur accord pour que le directeur du bureau des réfugiés et des personnes déplacées, ainsi que son adjoint, puissent venir négocier directement avec eux, sous mon arbitrage. Rien de plus rien de moins. Pour que ce genre de négociation réussisse, il faut qu'il n'y ait pas encore trop de haine ; et si la haine est déjà là, il faut que les belligérants aient déjà beaucoup souffert pour comprendre qu'ils n'ont rien à perdre à explorer une autre issue. Le cimetière m'avait montré que la haine semblait, pour l'instant, davantage fondée sur l'imagination générée par l'idéologie de la grande Serbie, que sur des actes immédiats et réels demandant vengeance. Les arguments anticroates qui m'étaient présentés avaient, dans l'ensemble, la même touche d'irréalité fécondée par la peur. Ils se résumaient à

quelques points plus sérieux, et sur lesquels le gouvernement de la République de Croatie aurait à donner des garanties : être traité comme un peuple dont les symboles seraient respectés, cela touchait à la culture, à la religion et à certains droits politiques ; ne pas être une minorité mais avoir des droits égaux ; avoir leur propre drapeau et pas le symbole oustachi de la Croatie de Pavelic. Les deux premiers points ne me semblaient pas difficiles à satisfaire, la nouvelle constitution croate accordait de larges droits aux minorités nationales, les gens de Jasenak ne connaissaient cette constitution que par ouï-dire. Une commission d'étude européenne, dirigée par le juriste français et ancien ministre Badinter, avait recommandé des amendements pour rendre ces droits et leurs garanties plus contraignants. Je savais que la Croatie avait accepté ces recommandations. Sur le drapeau, cela risquait d'être plus compliqué et passionnel. J'ai joué à « l'homme qui vient de la planète Mars », celui qui est de bonne foi mais ne connaît rien à rien. C'est un emprunt à Montesquieu : « Comment peut-on être Persan ? » Cela donna à peu près ça :

- Je vous prie de pardonner mon ignorance car je ne suis pas d'ici, et je ne peux pas tout comprendre. En France, j'ai appris, mais peu, l'histoire dramatique de votre région. Vous la connaissez mieux que moi. Alors vous savez bien que l'histoire de la Croatie n'a pas commencé avec Pavelic, tout comme la vôtre n'a pas commencé avec Marie-Thérèse. Les symboles des Croates sont plus anciens que Pavelic et ses tueurs. On ne peut pas tous les jours, et selon les besoins du moment, tirer de l'histoire de nouveaux symboles nationaux. Surtout dans une période comme celle-ci ! Si vous voulez que les autres respectent vos symboles, vous devez respecter les leurs. C'est une question de bon sens.

Vous remarquerez les phrases courtes et simples, pour éviter que la traductrice ne fasse un incident diplomatique. Au début, mon raisonnement n'a pas été bien pris. Il y eut surenchère anticroate, retour aux oustachis, à l'héroïsme serbe bafoué par

l'histoire, etc. Un des meneurs m'a dit que leurs frères serbes venaient les aider la nuit en hélicoptère, et qu'ils voulaient leur rattachement à la *Krajina*. La *Krajina* ! Il n'y avait pas d'autre solution !

Cette déclaration produisit un effet certain, la discussion devint chaotique. Des bribes m'en furent traduites, elles semblaient indiquer qu'il n'y avait pas unanimité sur la question : « Pourquoi lier notre sort à la partie la plus sous-développée du pays, c'est idiot ! » ... Il fallait laisser le débat suivre sa logique, que les divergences s'expriment, mais prendre garde à ce qu'une conclusion extrême qui deviendrait des actes ne soit imposée. Dans le flot des paroles, on m'a traduit celles d'une femme, une des rares à s'exprimer, elle venait de dire que, tous, ils vivaient ici depuis longtemps. L'intuition est une chose étrange. Je sais, on ne la mentionne que lorsqu'elle réussit, et toutes les intuitions fausses passent dans l'oubli. Mais ce n'est pas une raison pour nier cette force particulière de l'intuition, même s'il faut « raison garder ». J'ai senti que cette femme venait de créer un instant d'ouverture, quelque chose qui peut-être ne reviendrait plus. J'ai demandé la parole, on me l'a donnée, le silence s'est fait :

- Madame vient de dire une chose importante : vous vivez, ici, dans cette région, depuis longtemps. Par exemple, vous, Monsieur Meštrović (Je le confesse, j'ai oublié les véritables noms de famille), vos ancêtres sont venus du temps de Marie-Thérèse d'Autriche, et vous Monsieur Brezić (idem), c'est la même chose. Je viens de voir la tombe de vos ancêtres. Quelle tragédie ! si vous deviez quitter une terre qui, depuis si longtemps est la vôtre !

Et Monsieur Meštrović, qui voulait se rattacher à la *Krajina*, d'abonder dans mon sens, de me citer la charte signée par le ministre de Marie-Thérèse qui accordait ses terres à sa famille, et les autres de mentionner leurs propres droits et documents. Et pas à pas le ton du débat a changé du tout au tout. La terre est passée au

premier plan, les symboles au second. Elle est étrange cette sensation d'ouverture, de surgissement d'une harmonie possible, alors que quelques instants auparavant on était dans le chaos et la confusion qui, inéluctablement, ne semblaient mener qu'à la violence. Une part de l'étrangeté de cette sensation est due à sa fragilité paradoxale. Paradoxale, car il y a dans cette chose nouvelle une force bouleversante... et pourtant, il faut redoubler de précautions, ne rien forcer, conduire l'instant magique du bout des doigts, si l'on peut dire. Laisser aux gens le temps de percevoir, à leur rythme, qu'ils ont changé d'humeur, qu'ensemble ils viennent de créer quelque chose de nouveau, un nouveau regard. C'est, à l'échelle de nos vies, ce qui me semble le plus proche de ce que le christianisme a appelé la Pentecôte : une ère nouvelle. Lumière !

Pour l'heure, elle était modeste cette ère nouvelle. Heureusement, je n'espérais rien de grandiose, seulement le droit de revenir négocier avec le directeur du bureau des réfugiés et des personnes déplacées ; son adjoint ; et un juriste croate qui pourrait leur expliquer la constitution de la Croatie et ses derniers amendements. Je leur ai expliqué que lors de ma prochaine visite, pour l'interprétation simultanée, il y aurait des termes juridiques difficiles et que, s'ils le voulaient bien, j'aimerais revenir avec l'interprète de mon bureau, Branka Simonović qui avait l'habitude de ce vocabulaire technique. Ils ont accepté, l'interprète locale a semblé rassurée.

Il était déjà sept heures du soir lorsque je suis arrivé à Ogulin. Je voulais faire au maire un rapide compte-rendu de ma rencontre avec les gens de la vallée de Bjelolasica. Il a paru rassuré, je l'étais aussi.

Comme prévu, nous sommes revenus, encore et encore, et, fin juin début juillet 1992, nous avons signé un traité en bonne et due forme. Le préfet représentait la République de Croatie ; je ne sais plus qui représenta les Serbes du Gorski Kotar ; des observateurs

européens ont représenté l'Europe ; et moi j'ai représenté ma bonne volonté. C'est par cette porte dérobée que je suis entré pour l'éternité dans l'histoire de la Croatie. Je parle de l'histoire écrite, celle que les historiens décryptent par une recherche obstinée et une lecture critique des documents écrits. Mais, après tout, je n'en suis plus aussi sûr aujourd'hui... le document a peut-être disparu, comme tant d'autres. C'est que les états naissants ont besoin de mythologies héroïques, il faut des Saint-Just disant aux plénipotentiaires des armées royalistes : « La République n'échange avec ses ennemis que des balles ! » Ça ! C'est frappé pour enflammer les imaginations ! Mais une négociation où l'on échange des mots, des sensations, des sympathies dans le silence des consciences, c'est terne, ça manque de couleur locale romantique et éclatante, genre Prosper Mérimée en 1827 quand il invente ses histoires « balkaniques » cruelles et barbares de « La Gazla » (« Tous des sauvages ! »), selon un manuscrit illyrien qui n'existe que dans l'imagination médiocre d'un auteur si honteux de son mensonge qu'il publie le livre sous un faux nom, puis l'oublie dans l'édition de ses œuvres complètes. Rétrospectivement, je suis déçu d'être ainsi entré dans l'histoire par une petite porte pour probablement en ressortir par une lucarne de rien du tout. Mais après tout il n'y a que le résultat qui compte : la guerre n'est pas venue jusqu'ici !

Au cours de ces journées passées à Bjelolasica, il y eut un épisode que j'ai trouvé à la fois cocasse et triste. C'était un moment de tension, je faisais mon travail de modérateur avec soin, mais ça coïnçait, le ton montait, les esprits s'emballaient, mon interprète, Branka, avait du mal à suivre. Puis, il y eut un changement de ton, plus apaisé, mais tout était si mêlé que je n'étais pas certain de comprendre. Je les ai interrompus pour leur demander de parler dans l'ordre où je donnais la parole aux intervenants et de cesser de mener des discussions parallèles au débat principal car le modérateur, moi, ne pouvait plus faire son travail. Ils ont été surpris d'être interrompus dans **leurs** débats. Les

deux parties adverses devenues alliées m'ont regardé. J'ai lu dans leurs regards quelque chose qui disait de façon unanime : « Mais qu'est-ce que cet étranger qui ne parle même pas notre langue vient nous emmerder avec ses histoires de discussions ordonnées ? » J'étais devenu « l'ennemi commun », imaginaire s'entend, mais utile pour inconsciemment se réconcilier contre l'intrus. J'ai compris que nous avions gagné, la guerre ne viendrait pas dans le Gorski Kotar. « L'homme de Mars » avait joué son rôle.

En tant qu'espèce, la nôtre est loin d'avoir atteint son niveau d'évolution optimale... plusieurs millions d'années d'évolution pour aboutir à notre cerveau. Il est là, il est parfait ou presque, mais rares sont celles et ceux qui en ont trouvé le parfait mode d'emploi. Alors on improvise, on trouve des expédients, des subterfuges, des conneries : on conduit notre Ferrari comme une Deux Chevaux. On pourrait dire qu'il faut faire confiance à la dynamique de l'évolution, mais elle est lente, des dizaines de millions d'années pour allonger le cou et les pattes de la girafe ... c'est long, même si la girafe a fini par voir plus haut et plus loin. À long terme il est permis d'être optimiste. À condition de ne pas penser à chacune des millions de girafes dévorée par les prédateurs, ou mortes de faim parce qu'elle avait pattes et cou trop courts. Finalement, c'est notre cerveau qui fait la différence avec tous les autres vivants, eux ne changent que par le jeu des systèmes d'évolution. Bien qu'il soit le résultat de ces mêmes systèmes d'évolution, notre cerveau leur échappe : nous avons voulu voir plus haut, aller plus vite... nous avons fait des avions, des fusées... et ce n'est pas fini. Mais nous avons peur de penser, alors on boit, on fume, on se shoot, on s'enferme dans des idéologies qui sont à la pensée ce que les prisons sont au corps, on crée des « idées à la mode » où l'on s'engluie tous ensemble le temps de changer d'idées et de mode.

Au début de la guerre, une de ces idées à la mode était de dire que la violence était inévitable (une de ses variantes les plus vicieuses consistait à dire exactement le contraire : la guerre est

évitable si vous oubliez le passé, pardonnez et regardez vers l'avenir : c'était aussi intelligent, à ce moment-là, que de demander à un cul-de-jatte de courir un cent mètres). Inévitable, la violence l'était en effet lorsqu'elle avait commencé : évidence ! La violence n'était pas toujours et partout inévitable, comme je venais de le découvrir dans le Gorski Kotar. Un des effets pervers des humanitaires, et des politiques, était de ne pas s'intéresser aux zones qui, en contact avec la violence, avaient su lui résister. J'ai alors décidé de prendre au sérieux ce travail de prévention que mon organisation était supposée faire parallèlement à son assistance aux victimes. Mais j'ai bientôt compris que ce travail, complexe, lent, non spectaculaire car le plus souvent discret, allait à l'encontre des idéologies des idéologues et des idées à la mode. C'était aller à contre-courant d'une catastrophe annoncée, qui, pour ne pas décevoir tous les organisateurs du spectacle, devait se produire. Je ne dis pas que la catastrophe pouvait en tout point être évitée, ce serait baigner dans une autre idéologie. Je dis que la situation était pleine de nuances, et que les idéologies et les idées à la mode nous empêchaient de voir les nuances, ces espaces où des actions différentes auraient pu réussir et prévenir l'expansion de la violence. Hélas ! Réussir à éviter que le spectacle de la guerre ne s'étende et n'alimente les télévisions, éviter le déploiement impressionnant des convois routiers et aériens des aides humanitaires, c'était ternir l'urgence des appels de fonds à budgets prestigieux, c'était faire de l'ombre aux pensées uniques et aux ego qui les mettaient en œuvre. J'ai alors pris conscience d'une sorte de conspiration, la conspiration du pire, un pire que l'on semble redouter et souhaiter à la fois. Une conspiration dont les auteurs, à de très rares exceptions, étaient inconscients du fait qu'ils suivaient des idéologies et des idées à la mode, alors qu'en toute bonne foi, ou presque, ils croyaient agir au mieux des libertés et des contraintes du moment. Nous étions pris entre les pinces d'une tenaille monstrueuse qui était de notre propre création : la tyrannie du pire et celle du bien.

La tyrannie du pire : la violence inévitable ; « Tous des sauvages » (ou « Tous des anges » ce qui revient au même, voir ci-dessus) ; les nationalismes en quête d'actes héroïques et horribles où se cimente l'identité d'une communauté ; etc.

La tyrannie du bien : « Tous des anges » (voir ci-dessus), ce que j'appelais « l'irresponsabilité angélique » : on nourrit les bourreaux au même titre que leurs victimes pour assurer la continuité du spectacle ; les humanitaires qui mettent le mal en scène, pour faire fructifier leur monopole du bien ; les politiques faiseurs de paix en compétitions les uns contre les autres et qui alimentent la guerre pour empêcher la concurrence de faire la paix ; etc.

C'était un grand cirque dans un panier de crabes, souvent méprisable mais parfois magnifique, et d'où, dans toutes ces obscurités, de façon mystérieuse émergeaient des hommes et des femmes lumineux. J'ai parlé de mes amis, j'ai parlé de Loretta... je voudrais citer le colonel Sartre à Sarajevo qui a donné une belle définition de l'homme d'action dans ces temps d'eau trouble : « La technique, cela s'apprend. Mais dans les moments difficiles, on obéit avec le cœur ».

« Obéir avec le cœur » n'est pas une garantie de succès. J'ai essayé d'appliquer les principes du Gorski Kotar dans deux autres circonstances. Une fois dans la partie nord de la *Krajina*, où on m'avait signalé que le maire serbe d'un village essayait de lutter comme ses extrémistes afin de rétablir des relations de bon voisinage avec des villages de la Croatie toute proche. Je voulais le rencontrer afin de voir avec lui comment nous pourrions l'aider dans ses efforts. Chaque fois que j'essayais de le voir, il se trouvait qu'il n'était pas libre. Et puis un jour où étant dans sa zone j'essayais à nouveau, on m'a appris qu'il venait d'être assassiné. Les extrémistes avaient agi plus vite et plus efficacement que moi. J'ai mieux réussi dans la région de Miholjac, en Slavonie, près

d'Osijek, où des discussions ont permis de calmer une situation délicate.

Je suis redevable à mes actes au cours de ces événements de m'avoir enseigné que dans toute société multicommunautaire il existe des « êtres passerelles ». Entendez des personnes qui, en raison de leur naturel et d'une histoire singulière, jouent un rôle de passerelles entre les communautés. Ce qui les dote de cette capacité particulière me semble davantage une qualité d'être particulière plutôt que des particularités sociales, ethniques ou religieuses facilement identifiables : ils peuvent être riches ou pauvres, visibles ou discrets, hommes ou femmes, mais leur point commun est d'avoir des effets positifs sur le micro ou macro tissu sociale qu'ils influencent de leur présence humanisante. Selon les circonstances, ces « passerelles » sont les premières personnes à quitter la région, avant la guerre ; ou les dernières à partir lorsque la guerre a commencé. Elles partent en premier, car en raison de leur fonction de communicants entre les communautés, elles savent avant les autres que la guerre va venir. Elles sont les dernières à partir, et parfois elles en meurent, car elles veulent jusqu'au bout essayer de maintenir la communication intercommunautaire. Oui ! Les êtres passerelles meurent, car lorsqu'une communauté veut obscurément la guerre, ses activistes commencent par éliminer les passerelles intercommunautaires, de la même façon dont on dynamite les ponts, établit des barrages routiers, terrorise les chauffeurs de bus qui relient aux quartiers impurs les quartiers ethniquement ou religieusement purs. Et la fête commence, de faible intensité au début, attendant les circonstances favorables. Un contre-feu intelligent devrait inclure la défense et la protection, par les armes s'il le faut, des êtres passerelles pour qu'ils restent, pour qu'ils ne soient pas tués. Cela implique, si nécessaire, d'éliminer ceux qui veulent détruire les passerelles. Mais c'est beaucoup demander à des esprits surchargés d'idéologies et d'idées à la mode.

Chapitre XV

Elle n'a pas rencontré Bobby au début de la guerre, alors qu'il était un conseiller militaire de Tadjman. En 1993, elle était très occupée à installer ses parents à Zagreb ; essayer de gagner sa vie ; corriger l'accent de Belgrade qu'elle avait acquis en dix années de vie, d'études et de travail dans cette grande ville qu'elle aimait. À Zagreb, cet accent était un problème : à sa prononciation de certains mots, à son usage de certains autres, on croyait qu'elle était Serbe. En plus, ses nombreux voyages à Belgrade pour y régler les questions liées à l'échange des appartements pouvaient renforcer les suspicions. Heureusement, les gens du gouvernement connaissaient son histoire, la radio avait repris la déclaration serbe qui la dénonçait comme espionne de Tadjman, et la portait sur la liste des journalistes renvoyés de la radio et de la télévision. Mais dans la rue, les gens pouvaient avoir des soupçons, même dans sa famille, un oncle et des cousins assez proches, qui, de peur d'avoir des ennuis, lui avaient demandé de quitter leur domicile. Ils la logeaient lors de ses passages à Zagreb où elle visitait des logements possibles. Elle, elle pensait que la peur n'avait pas joué un grand rôle dans cet abandon, elle pensait que la famille lui avait fait payer un ancien affront que sa mère avait commis, autrefois, du temps de leur splendeur à Belgrade. Il y a dans les familles des choses obscures, des jalousies nées dans l'enfance qui resurgissent à l'âge adulte, et qui semblent monstrueuses vues hors d'un contexte si étrange et lointain que les actes qui en sont issus semblent d'une méchanceté gratuite. Et puis, c'est connu, si la guerre fait parfois surgir chez les gens ce qu'ils ont de meilleur, c'est le pire qui domine.

Quelles qu'en soient les raisons, elle s'était retrouvée à la rue. Ce qui, paradoxalement, avait été sa chance, car Ljubica, l'avocate qui s'occupait des échanges d'appartements entre Belgrade et Zagreb, l'avait prise sous son aile, l'avait logée gratuitement, lui avait appris le métier d'agent immobilier. Cela s'était fait naturellement. En travaillant à l'affaire de ses parents, elle avait développé une certaine expertise dans ce domaine nouveau créé par la guerre : les échanges de logement entre Zagreb et Belgrade. Les gens fuyaient ; ceux qui n'avaient rien allaient dans les camps établis par le gouvernement de Croatie, ou ailleurs en Europe ; ceux qui avaient de la famille, des amis, de l'argent, des biens, ou des parents travailleurs émigrés dans un pays occidental qui leur envoyaient de l'argent, venaient dans les grandes villes, à Zagreb surtout. Cela créait un boum immobilier d'un genre particulier.

Il fallait vérifier les titres de propriété. La propriété privée des logements avait été introduite tardivement et par étapes dans la Yougoslavie socialiste. Au début, les logements appartenaient à l'état qui, contre une location modique prélevée directement sur le salaire, les attribuait selon le rang dans le parti, l'armée, ou l'entreprise. Puis, plus tard, il était devenu possible d'acheter à l'état, ou à l'entreprise, la location que l'on occupait : on pouvait donc avoir un droit d'usage sur un logement sans en être formellement le propriétaire. Vendre ce droit d'usage n'était pas possible, en principe. Il était préférable d'acheter en pleine propriété l'appartement dont on avait l'usage avant de le vendre ou de l'échanger contre un autre. Dans ce maquis juridique et pratique, Ljubica était devenue une experte. Son cabinet était un lieu étrange où paisiblement se négociait au coup par coup la séparation des Républiques yougoslaves. Des gens qui, au dehors tenaient des propos extrêmes, et, peut-être, commettaient des actes extrêmes, se parlaient avec une douceur d'ovins lorsqu'ils échangeaient leurs bergeries sous la houlette de Ljubica qui vendait cher son expertise de bon pasteur. Elle ajoutait à ses honoraires un pourcentage prélevé sur les transactions. En deux années à peine,

elle avait fait fortune. Une fortune qu'elle avait en partie placée en appartements qu'elle achetait à bas prix aux entreprises, et aux municipalités quand celles-ci avaient succédé à l'état yougoslave. Elle trouvait aux locataires, grâce à elle devenus formellement propriétaires, un nouveau logement acheté à bas prix à Belgrade, ou ailleurs ; puis, elle revendait ce même appartement quelques mois plus tard dix fois plus cher, ou elle le louait. Comme il n'y avait pas de lois réglementant cette nouvelle façon de faire des affaires dans l'immobilier : tout cela était peut-être malhonnête, mais légal.

Pourtant, la femme que j'aime ne s'est pas lancée dans ce genre d'entreprise, elle manquait de capital de départ, et puis je la sais d'une honnêteté quasi malade. Elle était journaliste, elle n'avait aucun sens et expérience des affaires. Mais il fallait vivre et protéger ses parents croates vivants dans la capitale serbe. Ce qui signifiait les faire venir à Zagreb. Elle a trouvé un Serbe qui avait un appartement à Zagreb, vivait à Belgrade, où il cherchait un appartement. Il était prêt à faire l'échange avec celui de ses parents. Il fallut quelques mois pour conclure sous l'égide de Ljubica qui logeait gratuitement la femme que j'aime, et ne lui prit que cinq cents Deutsch Marks pour sa contribution à l'affaire (les affaires se faisaient alors en DM). La plus petite affaire que traitait Ljubica lui rapportait au minimum 1200 DM. Ljubica était une sorte de requin femelle qui s'était pris d'affection pour la femme que j'aime. Elle l'embaucha dans son affaire, elle y travailla pendant trois mois, ne toucha aucun salaire, mais pu remettre en état l'appartement qu'elle venait d'acheter pour ses parents, sans qu'ils pussent toutefois rapidement l'occuper : la fille de l'ancien propriétaire, en son absence et profitant de la guerre, avait occupé le logement, elle faisait un chantage à son père qui dû payer à sa fille 15 000 DM pour qu'elle accepte de vider les lieux, et réoccuper l'appartement qu'elle possédait déjà à Zagreb : elle était Serbe mariée à un Croate. À son départ, elle laissa le logement qui

venait d'être libéré dans un état déplorable qui rendait nécessaire des travaux de rénovation.

Celle que j'aime était venue à Zagreb avec un peu d'argent. Lorsqu'il travaillait en Iraq à la construction des abris anti-aériens de l'aviation de Sadam Hussein, son père avait été payé en devises. Elle, de son côté, avait quelques économies en dinars yougoslaves. D'une certaine façon, pour un pays communiste ils étaient riches, ensemble ils avaient presque 200 000 DM. Malheureusement, son père ne pouvait retirer ses devises que si elles étaient converties en dinars, au taux imposé par la Banque nationale. Or, avec la guerre, le dinar connaissait une inflation de type allemand, modèle 1930 : ce qui coûtait 10 dinars le matin, en valait 20 à midi et 30 le soir. Le taux bancaire suivait quotidiennement la chute du dinar mais avec retard par rapport au marché libre des devises. De plus, les banques ne permettaient pas de sortir quotidiennement plus de 1000 dinars (ou leur équivalent en devises) qu'il fallait changer au marché noir, à un cours cent fois, et plus, inférieur à celui de la Banque. Par ce jeu des dévaluations et des taux de change officiels et non officiels, après avoir été convertie en DM utilisables en Croatie, la fortune familiale estimée à 200 000 DM avant la guerre s'était réduite à 1400 DM. Elle n'avait qu'une fraction de cette somme pour vivre à Zagreb et remettre en état l'appartement démantelé par la fille du propriétaire (elle avait laissé le reste de l'argent à ses parents). Elle engagea un peintre, qu'elle dut nourrir pendant tous les travaux. Elle avait calculé qu'en plus du coût des travaux et de quelques meubles d'occasion elle ne pouvait dépenser que 2 DM par jour (soit environ 1 euro et trente centimes). Une cousine lui prêta un petit réchaud, une casserole... et pendant des semaines, elle se nourrit, ainsi que son peintre, de saucisses *jeger* (les meilleur marché), cuites dans un ragoût d'oignons, de pommes de terre et de paprika.

Il y a quelques jours, elle m'a mijoté son ragoût aux saucisses *jeger*, c'est plutôt bon, un plat paysan qui tient au corps, qui rend

optimiste. Nous en avons parlé avec une amie rencontrée au café Voltaire, elle a dit : « Les saucisses *jeger* nous ont sauvés pendant la guerre ! »... rien à propos des oignons, des pommes de terre et du paprika, mais je suppose qu'ils sont inclus dans le sauvetage de la nation. Par chance, le peintre adorait ça. Lorsque les travaux du peintre furent achevés, ce fut encore pire, certains jours, elle ne pouvait acheter qu'un morceau de pain. Quand elle repense à ce temps-là, elle sent encore cette faim dévorante qui dominait sa vie, et la poussait en avant. Elle avait faim de sécurité, refaire un nid pour ses parents et pour elle-même ; elle avait faim d'amour, elle vivait seul depuis plusieurs mois ; elle avait faim de viandes et de gâteaux, avec ou sans crème. Toutes ces faims se regroupaient dans son ventre en détresse.

Le peintre qui faisait les travaux chez ses parents était un brave homme. Elle en a rencontré plusieurs comme celui-là : des braves hommes, parfois un peu amoureux d'elle, parfois beaucoup et qui voulaient pour elle quitter femme et enfants, mais amoureux ou non toujours touchés par le personnage qu'elle était (car elle ne jouait pas) : la belle jeune fille pauvre, persécutée, mais digne, qui combat pour sauver ses vieux parents croates retraités à Belgrade. C'était mieux que Cosette et Jean Valjean. C'était vrai. En mangeant le ragoût aux *jeger* avec le peintre, ils se faisaient la conversation, ils parlaient peu de la guerre, elle était trop présente pour en faire toute une histoire. Lui, il venait de Vukovar, où il avait combattu et réussi à quitter la ville avec sa femme et ses enfants avant la chute, et le massacre final des derniers défenseurs. Comme beaucoup de ceux qui avaient vraiment combattu, ou qui combattaient, il était modeste, il parlait peu des combats. Un peu plus tard, nombre de ceux qui se pavaneront le soir dans les cafés, dans des treillis neufs, en roulant des mécaniques pour épater les filles seront des faux combattants : la nuit à chasser les filles, le jour à dormir, à l'abri, dans une cave.

Son peintre avait des goûts simples, il appréciait sa cuisine. Il était touché par son charme et son courage ; la détermination que, comme lui, elle mettait à sauver sa famille. Elle appréciait sa simplicité et son courage, son dévouement à sa famille ; tout ce qui faisait de cet homme un être vrai. Une sorte d'amitié était née, elle n'aurait peut-être jamais eu de raison d'exister si la guerre n'avait pas brouillé toutes les situations, et réduit les êtres à leur essence : les bons et les mauvais... en quelque sorte. Il connaissait sa situation financière, la sienne n'était guère meilleure, mais son métier était alors très demandé : de nombreux propriétaires rénovaient des appartements anciens (il y avait alors peu de constructions nouvelles) pour les louer à des étrangers qui ouvraient des bureaux, des ambassades... C'est lui qui a signalé l'existence de ce nouveau marché de la location qui s'ouvrait à Zagreb. Là encore, la profession n'était pratiquement pas réglementée. Elle se lança, se fit imprimer des cartes de visite bilingues (anglais), fit paraître des annonces dans les journaux, contacta d'autres peintres en bâtiment, des carreleurs, des plâtriers qui lui signalèrent les appartements en rénovation ou récemment rénovés... le résultat fut foudroyant, en deux semaines de travail intense, elle gagna plus de 1 000 DM, ce n'était pas encore la fortune, mais, même si elle avait encore faim, elle pouvait faire venir ses parents de Belgrade. C'était le début de l'année 1994, la guerre continuait, le siège des villes bosniaques entraînait son flot lent mais régulier de réfugiés à bout, qui venaient trouver refuge à Zagreb. Les locations partaient comme des petits pains. Les deux premiers mois furent difficiles, arrivés à Zagreb ses parents durent vendre des objets de valeur pour se nourrir. Tenir, résister, survivre était l'obsession de la femme que j'aime, elle vivait dans cette simplicité univoque imposée par la guerre, et son obsession l'aidait à avancer. Le logement de ses parents lui servait de bureau, elle y avait un téléphone, un ordinateur de seconde main lui permettait de taper les contrats. Sa mère servait de secrétaire, elle répondait au téléphone, elle avait un ton très professionnel, elle donnait une bonne première impression à la clientèle. Pourtant, il n'était pas

possible de recevoir les clients chez ses parents, ça aurait immédiatement ruiné sa réputation, une réputation de sérieux et d'honnêteté qui commençait à se faire de bouche à oreille, la plus importante, surtout dans une période aussi dramatique, où les gens avaient besoin de faire confiance, alors que de toutes parts ils se sentaient trahis. Comme elle ne pouvait pas recevoir ses clients chez ses parents, elle donnait ses rendez-vous d'affaires à l'angle de la rue Radić et de la place Jelačić, à deux pas du marché de Dolać. Il y avait là, à l'époque, une grande pharmacie qui occupait l'angle et la façade de l'immeuble qui donne sur la place Jelačić. La pharmacie est encore là aujourd'hui, mais elle a réduit sa surface : elle n'occupe plus que l'angle avec la rue, la façade qui donne sur la place est occupée par la vitrine d'un éditeur. C'est là qu'elle donnait ses rendez-vous, son prétexte était que ce point de rencontre était plus proche de l'appartement à visiter que son bureau éloigné du centre-ville. Ça marchait. Elle mettait un point d'honneur à ne pas faire attendre ses clients, elle arrivait toujours avec un peu d'avance. L'hiver de l'année 1994 fut particulièrement froid, l'attente contre la vitrine de la pharmacie était éprouvante, en plus, elle avait faim.

Elle se souvient d'un de ces jours d'hiver. Elle avait rendez-vous, une grosse affaire, la location d'un grand appartement au rez-de-chaussée d'une maison privée, du côté de Tuškanac, qui devenait le quartier des résidences diplomatiques. Elle attendait, elle avait froid, elle avait faim. Le client était une entreprise étrangère, une entreprise de déménagements internationaux. La propriétaire s'affichait en femme riche, arrogante comme le sont les nouveaux riches de la guerre en Croatie, pas foncièrement mauvaise toutefois, inconsciente plutôt de ce que la guerre signifiait pour la majorité de ses compatriotes. Elle surfait sur le malheur sans en voir la profondeur. Politiquement liée au clan Tudjman, sa famille achetait pour une demi-bouchée de pain des entreprises d'État que le gouvernement privatisait. Elle et sa famille s'en sortaient si bien qu'elle ne voyait pas pourquoi les

autres n'en faisaient pas autant. Elle pastichait la reine Marie-Antoinette, et puisqu'elle avait du gâteau, elle ne comprenait pas pourquoi les autres manquaient de pain. Il y a dans l'égoïsme un manque d'imagination qui nourrit un optimisme dont l'inhumanité passe parfois pour une sorte de gentillesse : « Ne vous en faites pas, tout ira bien ! ».

La femme que j'aime possède le don de se mouler sans contrainte apparente dans tous les milieux, tout en restant au-dessus des contingences. Ce côté aristocratique force parfois mon admiration, sans cesser pourtant de m'agacer par ce que je perçois, à raison ou à tort, comme un aspect artificiel de sa personnalité, genre « Actors studio », rôle de composition, mensonge. La visite de l'appartement se passa au mieux. La femme invita tout le monde chez elle, au second étage pour discuter du contrat. L'appartement était luxueux, la guerre n'y était jamais entrée pour forcer à la vente des objets de valeur, elle avait, au contraire, permis d'en acquérir. En dépit de son arrogance, perceptible essentiellement à sa façon de parler, la femme n'était pas chicaneuse, il est vrai que sa location allait lui rapporter 3 000 DM par mois, et qu'il s'agissait d'établir un contrat de deux ans. La femme que j'aime allait gagner la même somme sur cette affaire, payée en deux tranches de 50% par le locataire et par le propriétaire. C'était la pratique du marché en ce temps-là, quelques années plus tard, le tarif passera à un mois de loyer payé à l'agence intermédiaire par chaque partie au contrat de location.

L'accord s'était fait, on allait prendre congé lorsque la femme que j'aime vit posé sur une table un magnifique *jabuke strudla* (un strudel aux pommes), rond et doré, avec pour blanchir sa surface du sucre glace. Il avait dû être sorti du four moins d'une heure plus tôt car elle le devinait tiède sous le sucre immaculé, à l'exacte température à laquelle un *jabuke strudla* doit être consommé. Elle pensa qu'il y avait sans aucun doute quelque part dans un frigidaire qui ronronnait dans la maison une glace à la vanille, qui attendait

d'être servie en accompagnement à ce gâteau divin. De la crème fouettée peut-être ? Elle pensa à Paula, la mère de sa mère, sa grand-mère, qui faisait un *jabuke strudla* aussi beau et bon que celui-ci. Elle eut faim de son enfance, de la sécurité de la maison, des bras potelés et doux de sa grand-mère qui sentaient la farine et la vanille, du contact de la moustache de son père sur sa joue, de leurs rires pendant les repas... elle avait faim de toutes ces faims qu'elle ne pourra plus jamais assouvir. Elle se demanda comment elle avait pu parler de contrat dans cette pièce sans sentir l'odeur entêtante de ce gâteau nourrissant et riche. Il évoquait le parfum de sa mère dans la maison paisible, la saveur de son enfance heureuse parmi tous ces gens qui s'aimaient, le festin d'une vie – perdu ! Elle n'a jamais compris comment les autres ont pu ne pas voir sa faim qui lui mangeait les yeux, les lèvres et la bouche, comment ils n'avaient pas remarqué sa salive qui coulait comme des larmes... comme des larmes. Continuer à avancer pour ne pas tomber. Comme ce vélo paisible en Hollande qui circule en sécurité sur une piste cyclable de couleur orange dans une petite ville où les voitures vont presque aussi lentement que les vélos. Pas comme à Bihac.

Heureusement, sa situation financière n'a cessé de s'améliorer, mais aujourd'hui encore, je la surprends parfois à cacher de la nourriture dans des endroits inattendus. Le plus drôle et le plus triste, c'est qu'elle fait souvent comme les écureuils – c'est la couleur de ses cheveux - elle oublie la nourriture et la cachette, à l'odeur je retrouve les rogatons. Après un an de travail, elle a pu louer un bureau dans un des hôtels les plus prestigieux de la ville : « L'intercontinental », où de nombreux militaires et diplomates qui venaient prendre leurs postes se logeaient de façon provisoire. Cela lui ajouta une nouvelle clientèle régulière, plus riche que ses premiers clients réfugiés. Eux, ils avaient vécu dans les caves des immeubles, ils prenaient le premier logement qu'ils trouvaient à l'air libre, trop heureux d'échapper à l'enfer de la ville assiégée qu'ils avaient eu la chance de pouvoir quitter. Le désordre de la

guerre est absolu, c'est lorsque l'on vient d'en sortir que l'on sent la légèreté exquise de l'ordre de la liberté. Malheureusement, les premiers instants d'émerveillement passés, on oublie la subtile saveur de l'air libre. Pourtant, le désordre de la guerre touche tous les domaines de l'existence : la nourriture, la façon de se vêtir, la vie, la mort, même le hasard ne s'y reconnaît plus.

Elle avait trouvé un appartement décent pour un prix raisonnable, 500 DM par mois, à un homme qui avait réussi à quitter Sarajevo avec ses enfants. L'épouse, Théa, était restée à Sarajevo parce qu'à ce moment-là, la famille ne pouvait payer aux passeurs que le prix du passage de trois personnes : ils avaient décidé que ce serait le père et les deux enfants qui partiraient en premier. Professeur connu de l'université de Sarajevo, l'homme avait retrouvé un poste à Zagreb. L'appartement était dans la Miramarska, proche de la grande salle de concert Lisinski. À Zagreb, la femme que j'aime était restée en contact avec cette famille de Sarajevo. En mars 1995, Théa avait enfin réussi à quitter la ville assiégée, elle avait rejoint son mari et les enfants à Zagreb. Là, le hasard s'était trompé de cible. Le 2 mai 1995, à 10.30 du matin, l'artillerie serbe a envoyé six obus autopropulsés sur Zagreb – un modèle amélioré de ce que l'on appelait « les orgues de Staline » pendant la Seconde Guerre Mondiale. Les obus ont éclaté en divers points de la capitale, l'un d'eux a explosé sur la place Zrinski, celle où s'embrassent les jeunes amoureux. Heureusement, à cette heure-là, ils étaient encore à l'école, et personne n'avait séché les cours. L'ambassade américaine a reçu des éclats, deux voitures ont brûlé. L'ambassade américaine a déménagé depuis, le bâtiment est à présent occupé par l'ambassade de France. L'objectif était peut-être le ministère des Affaires Etrangères qui donne sur la place Zrinski. Un obus est tombé sur le théâtre national croate, plusieurs danseuses qui s'entraînaient ont été sérieusement blessées. Un autre est tombé sur Vlaška Stara, près du quartier de Kaptol, à deux pas du marché de Dolac. Théa en revenait, elle y avait fait ses courses : des oignons, des pommes de

terre et des saucisses *jeger* (il y avait encore du paprika à la maison). Elle avait survécu à tous les bombardements de Sarajevo, l'obus autopropulsé tombé sur Vlačka Stara l'a tué. Les artilleurs serbes visaient peut-être l'évêché - siège national de la catholicité, qui est à l'identité croate ce que la laïcité chrétienne est à la France -, ou peut-être la Banque Nationale, à quelques centaines de mètres de là, à l'angle de la place Burze et de la rue Draškovićeve, où se trouvait précisément la femme que j'aime à cet instant-là. Je n'ose pas penser à ce qui serait advenu si le projectile avait explosé sur la Banque Nationale. Pendant deux jours des obus furent lancés sur la ville. Il y eut sept morts, cent quatre-vingt-quatorze blessés, cent cinquante voitures détruites, et un tram. C'est moins que Sarajevo, mais pour qui a connu Théa et les autres, c'est beaucoup trop. Mais ce n'était pas assez pour qu'une intervention croate contre la Krajina d'où étaient partis les coups puisse être jugée internationalement légitime. C'est environ deux mois plus tard que les Serbes vont commettre l'irréparable : à partir du 11 juillet 1995, le commandant des Serbes de la Krajina, Mladić, va se livrer au massacre de Srebrenica, qui vit périr près de 8 000 musulmans. Après cet acte barbare, même les Français et les Anglais admettront que « Trop, c'est trop ! ». Les Américains donneront au président Tudjman le feu vert pour lancer l'opération *Oluja*.

Le succès de l'opération *Oluja* (orage) fit de Bobby une sorte de célébrité de l'ombre en Croatie. Pas d'articles dans les journaux, pas de passages à la télé, mais un certain silence qui se faisait lors de ses apparitions dans les réceptions officielles... suivi d'un agréable bruit de chuchotements : « Vous savez c'est le fameux... » et l'on entendait des sons qui faisaient « c'est hi ha... ». Il avait reçu le grade de colonel dans l'armée croate, comme d'autres combattants étrangers expérimentés qui avaient mis leur expertise au service de la Croatie en guerre. Il avait un petit studio dans le quartier d'*Utrine* où le gouvernement croate logeait ses militaires. À la fin de la guerre, en 1995, il a quitté l'armée pour jouer un rôle d'expert pour une société américaine

qui équipait l'armée croate laquelle, désormais, s'apprêtait à devenir membre de l'OTAN, comme tous les pays d'Europe centrale l'avaient fait. Il établit son bureau de consultant à l'hôtel intercontinental, où la femme que j'aime avait ouvert celui de sa société immobilière. La rencontre décisive eut lieu le 20 février 1996. Un général anglais de l'OTAN cherchait plusieurs logements pour ses officiers. Bobby avait conduit le général dans le bureau de la femme que j'aime. Elle a tout ce qu'il faut pour attirer l'attention d'un homme. Lui, elle ne l'avait pas vu, il était trop vieux, ou elle avait la tête ailleurs : une liaison avec un professeur d'université (pas celui de Sarajevo). Moi, j'étais hors course, j'avais quitté la Croatie longtemps avant. J'étais en Afrique, en pleine forêt équatoriale, en plein drame africain, tristement heureux comme un potentat local. Elle avait ébloui Bobby. Il savait qu'il lui faudrait ruser pour l'avoir, car quand il lui arrivait de la croiser dans le grand hall de l'intercontinental, ou devant les ascenseurs, il remarquait avec tristesse qu'elle ne le voyait pas.

Il suffit de se reporter à l'histoire de Judith et Holopherne pour savoir que l'amour, en général, commence par la vue, on se souvient de Marulić : « Lorsqu'il la vit, dès son premier regard, il ressentit la blessure mortelle de l'aiguillon de l'amour... » De ce côté-là, si Bobby était vulnérable elle était protégée. Elle était myope. Les visages des gens étaient toujours dans le brouillard, sauf si elle portait ses lunettes, ce qu'elle faisait rarement, pour des raisons esthétiques. Elle aurait dû porter ses lunettes le plus souvent possible, elle aurait peut-être vu qui était Bobby.

Il faut être sympathique pour être malhonnête. Les gens brutaux, qui souvent ont une sale gueule, s'ils sont malhonnêtes doivent user de la force. Bobby avait l'avantage de savoir user de l'un et de l'autre : brutal dans la guerre, c'est la loi du genre, il était charmant dans ses fonctions d'escroc dans le civil. La première façon renforçait considérablement l'autre, car ses victimes dans le civil sentaient obscurément la brutalité du guerrier tapie dans

l'ombre du brave type qui les avait plumés. Un piège redoutable. En usait-il en pleine conscience ? Je suis incapable de le dire. S'il est vrai qu'à Bihać j'avais senti l'ambiguïté de l'homme, ce côté « trop beau pour être honnête », ainsi que cette cruauté cachée qui m'avait étonné et mis sur mes gardes, c'est que toute ma vie avait fait de moi un être méfiant. Je savais que faire confiance c'est s'exposer à la trahison. En conséquence, lorsque je faisais confiance, je n'étais jamais étonné d'être trahi. Elle, elle avait l'habitude de faire confiance, elle n'avait jamais été trahie ; sauf, peut-être, lorsqu'un oncle l'avait mise à la porte, à Zagreb... et encore, elle lui trouvait des excuses, elle disait que certains cousins avaient essayé de s'y opposer ; et que, de toute façon, elle s'en était bien tirée.

Bobby a mal commencé avec elle. Il a fait les enjoués, badins et plaisants. Elle a pris note du type de logements que cherchait le général anglais, sans trop faire attention au grand type qui l'avait introduit, et qui en faisant le malin avait l'air de plus en plus idiot. Il a senti qu'il perdait pied. Pour essayer de se rattraper, il lui a dit qu'il n'avait jamais rencontré une femme aussi jolie. Ça l'a coulé. Elle avait entendu ça des milliers de fois dans sa vie. Elle a toujours accordé une grande importance aux qualités intellectuelles des hommes qu'elle fréquentait. Lorsqu'elle m'a dit cela, j'ai pensé qu'elle faisait un peu anachronique, j'ai pensé au jeune Napoléon qui, dans ses souvenirs, raconte qu'il fallait faire preuve d'esprit pour séduire les femmes de la fin du XVIIIe. Je me suis demandé si je n'avais pas là une nouvelle preuve de l'importance de « l'esprit des Lumières » chez les Croates cultivés, les femmes en tout cas...

Voici que je me surprends en flagrant délit de mensonge artistique. Je sais qu'il en faut pour que le faux semble vrai. Évidemment, je ne me suis pas posé cette question de l'importance de « l'esprit des Lumières » chez les femmes de Croatie. Avec elle, ce n'était plus le moment des questions, c'était tout simplement le

moment de l'amour. Mais, en littérature, j'ai besoin de ce rappel du thème des Lumières qui doit courir dans tout ce roman, pour qu'il l'éclaire.

Alors Bobby a ramé, longtemps... c'est sur le thème de la protection qu'il a fini par l'avoir. Physiquement tout s'y prêtait, il était grand et fort, et l'âge lui donnait cette assurance qui naît des épreuves auxquelles on a survécu : les guerres, les divorces (trois), les escroqueries (sans aller en prisons, mais avec des dettes considérables qui l'empêchaient de retourner aux États-Unis), les enfants (ils ne voulaient plus le voir)... bref, tout ce qu'un homme intelligent et mégalomane traverse dans une vie où le délire trace sa route étrange.

Elle, physiquement, elle était du genre « Vénus de poche »... irrésistible. En raison de sa petite taille, elle avait toujours rêvé d'un homme grand, avec, si possible du poil sur la poitrine, mais pas sur les doigts ... Il y a des fixations érotiques dont l'origine obscure donne à l'amour une légèreté follement gaie. Au début, elle n'a pas demandé à voir les poils sur la poitrine, mais, à tout hasard, elle a remarqué qu'il n'en avait pas sur les doigts. Il a dû user de subterfuges pour l'approcher. Il lui a téléphoné, elle l'avait complètement oublié. À vrai dire, en raison de son problème de vision, elle ne l'avait presque pas vu, et la banalité de ses propos avait achevé de le rendre insignifiant. Quand il lui a téléphoné quelques jours après qu'elle eut trouvé des appartements aux officiers britanniques, il dut se servir de ce point d'ancrage pour se rappeler à son souvenir. Il mentit, il lui dit que le général anglais était enchanté des services de sa société et qu'il lui avait demandé de la remercier : demi-mensonge - si les officiers étaient en effet contents de leurs appartements, le général ne lui avait pas demandé de remercier qui que ce soit. Puis, il en vint au vrai mensonge : il lui dit qu'il cherchait un appartement, grand, plus de 100 m², 2 500 à 3 000 DM par mois de loyer. Ça faisait sérieux, même si étant logé par le gouvernement de la Croatie, il n'avait pas besoin de

logement, mais c'était le seul moyen qu'il avait trouvé pour l'approcher.

Ce fut long, et toutes ses économies y passèrent, mais rien n'était assez beau pour elle. Cette prodigalité américaine, abondance « sûre d'elle-même et dominatrice », l'a touchée, elle a commencé à le voir. Il a multiplié ses investissements : voyages en Autriche, en Angleterre ; invitations et rencontres avec des personnalités civiles et militaires. Elle est entrée dans le cercle des expatriés américains et de leurs épouses ; un cercle où l'on est vite accepté... vite oublié ... ils sont devenus inséparables ; elle a eu l'impression de retrouver une famille, où, plutôt, car son père et sa mère étaient encore vivants, elle a eu l'impression d'avoir retrouvé la sécurité dans un cercle familial qui était devenu international. Il faut le dire, cet échange permanent de prénoms avec les personnalités du moment qui faisaient la chronique mondaine de Zagreb l'a rendue heureuse et rassurée. Elle n'a plus senti ses faims.

Lui, il préparait son retour sur investissement. Il ne faut pas l'entendre uniquement sur un mode cynique. S'il n'y avait eu que du cynisme, elle s'en serait aperçue plus tôt. Mais il entendait être aimé, car il aimait. Elle, elle avait l'habitude d'être aimée, mais elle avait follement besoin d'être rassurée. Ainsi naquit un amour qui n'était pas à sa place.

Il y a toujours un peu de folie dans l'amour ; cela devient dangereux si à la folie de l'amour s'ajoute la folie tout court. Il y a des fous dont la folie est sélective : elle ne s'exprime que dans quelques domaines. Dans le cas de Bobby, c'était une sorte de mythomanie qui, avec intelligence, lui faisait inventer des mensonges astucieux pour se tirer de situations difficiles. C'est pourquoi il fallait du temps aux femmes pour comprendre : trois à cinq ans, d'où deux remariages, et trois divorces qui l'avaient ruiné. Ses ex-femmes se partageaient sa pension de capitaine de

l'armée US. D'où ses escroqueries réussies aux États-Unis, escroqueries contre des partenaires qui lui avaient fait confiance et qui ne pouvaient rien prouver, escroqueries contre le fisc américain qui lui aurait demandé des comptes sitôt qu'il aurait posé le pied sur le territoire national. Il était condamné à faire des affaires en Europe. Sa recette était simple : toujours commencer dans la plus grande limpidité, se créer une image d'homme irréprochable, le cœur sur la main, toujours prêt à rendre service, se montrer croyant et respectueux en matière religieuse... Au fond, c'est toujours un peu l'histoire de *Dr. Jekyll and Mr. Hide*. Le plus redoutable, c'est qu'il n'avait pas à se forcer pour être ce parfait honnête homme, il l'était **aussi**.

Elle fut définitivement conquise le jour où une femme âgée ayant fait un malaise dans la rue il la raccompagna chez elle en la soutenant, appela un médecin qui était de ses amis. La femme que j'aime était avec lui ce jour-là, elle observa toute la scène, elle servit d'interprète, elle fut touchée aux larmes. Elle pensa qu'avec un tel homme, elle n'aurait plus jamais faim. De tous les pièges, l'obsession sécuritaire est le plus redoutable. Et puis, il lui racontait ses guerres. S'il lui arrivait de se donner de l'importance dans ses grades, il ne mentait jamais sur les actions auxquelles il avait participé. Il était un héros, elle le voyait aussi dans la façon dont les militaires et les diplomates américains le considéraient. Un héros vulnérable... nulle femme n'y résiste. Dans les premiers mois de la fin de la guerre dans la région, la ville de Zagreb avait renoué avec sa tradition de faire tirer le canon à blanc à midi pile. Pendant plusieurs mois, s'il arrivait qu'elle fût en ville avec lui lorsque l'explosion retentissait, elle remarquait qu'il avait le réflexe de se jeter à terre, geste ébauché, il se reprenait vite. Elle l'avait questionné, il lui avait expliqué que depuis le Vietnam il avait ce réflexe et que la guerre vécue ici l'avait ravivé. Alors elle le rassurait, comme s'il fût un enfant, un gros bébé bien fort, le sien.

Il était devenu l'ami de toute la famille, ses parents l'adoraient. Il a eu quelques problèmes d'argent. Des problèmes de trésorerie, on lui devait une grosse somme, elle allait être incessamment versée... elle gagnait beaucoup d'argent en ce temps-là, elle l'a aidé à faire face à ses problèmes de trésorerie. Il l'entraînait toujours plus loin dans leur fréquentation avec tout ce qui comptait dans la communauté américaine de Zagreb où il la présentait comme son épouse. À plusieurs reprises il lui avait demandé de l'épouser, elle avait donné une réponse évasive. Quelque chose la retenait de dire « oui ». Elle essayait de se persuader qu'elle devait accepter, qu'il lui offrait la sécurité, qu'il était parfait avec sa famille, que grâce à lui elle entrerait de plain-pied dans un nouveau monde, loin de cet univers balkanique où des pseudo tribus de langue slave périodiquement se massacrent. Ensemble, puisque ses anciens associés l'avaient calomnié dans son pays, ils pourraient même rester à Zagreb qu'elle aimait de plus en plus, qui devenait « sa » ville. Il n'y avait que des avantages. Pourtant, quelque chose en elle résistait, quelque chose qu'elle ne voulait pas connaître et qu'elle repoussait dans une incertitude qui lui permettait de vivre au jour le jour une vie agréable. Jusqu'au 18 décembre de l'année 2000, où son père mourut d'une attaque cardiaque.

La mort des êtres que l'on aime pétrifie leur lien avec les survivants. Avant, tout est encore en mouvement, le possible n'a pas dit son dernier mot. Après, tout est pétrifié dans un destin immobile : le mort entre dans la brève éternité du souvenir. Son père s'est vu mourir. Elle était à ses côtés avec Bobby, qui donna toute la mesure de sa personnalité de « chic type ». Il avait organisé le transport à l'hôpital, mobilisé son réseau de médecins... Elle tenait la main de son père, elle lui disait combien elle était heureuse d'être la fille d'un père si merveilleux. Elle lui racontait qu'autrefois à l'école, à Mostar, un petit garçon avait dit à la maîtresse qui lui demandait ce qu'il voulait être plus tard : « Je veux être comme le chef des avions Galeb ! » Il souriait. Il mourait comme il avait vécu, avec son sourire de bonté intelligente. Ses

yeux étaient remplis d'une lumière bouleversante. Déjà trop faible pour parler, ce qui lui restait de vie était dans ce regard lumineux et doux ; à la façon de sa vie et de ce qu'il avait transmis à sa fille. Dans les dernières paroles qu'il pouvait entendre, sa fille lui disait qu'en lui donnant tant d'amour et de respect pour les choses grandes, il avait pleinement réussi sa vie.

Lorsque ce fut fini, elle réussit dans un premier temps à se remettre dans le mouvement de la vie, elle parla avec les médecins et les infirmières, elle s'étonna du fait que son père avait eu un si beau regard et un si doux sourire, alors qu'il mourait. Ils lui dirent que cela arrivait parfois... que si les gens mourraient sans douleur déshumanisante, ils mourraient comme ils avaient vécu.

Elle s'est occupée de sa mère que le chagrin a tuée tout doucement en lui faisant perdre progressivement la tête, huit ans plus tard. Dans ses derniers mois, lorsqu'elle avait des moments de lucidité, sa mère lui disait que son désir de danser avec son mari était si fort qu'il lui créait une douleur insupportable, comme si elle était amputée d'une partie de son corps. Alors elle parlait longuement avec sa mère, elle évoquait le passé, pour ramener du passé du bonheur dans le présent. Sa mère se laissait prendre au jeu, son imagination lui permettait de danser avec l'homme qu'elle aimait. Il faut dire que si ses autres fonctions cérébrales déclinaient, son imagination était décuplée. Les vedettes de la télévision sortaient de l'écran pour papoter avec elle, elle prenait régulièrement le thé avec Larry King, une célébrité de la chaîne américaine CNN. La femme que j'aime réussissait à tenir pour aider sa mère, mais le soir, elle pleurait dans les bras de Bobby. Puis, il y eut les maladies des oncles dont elle dut s'occuper : une attaque cérébrale pour l'un, un cancer du poumon à l'autre. L'oncle qui est mort d'un cancer est celui qui l'avait mise à la porte du temps où elle cherchait un appartement à Zagreb. Lui aussi, il est mort comme il avait vécu, comme un enfant gâté qui refuse de grandir. Ses dernières paroles avant d'entrer en agonie

furent prononcées d'une voix de petit garçon las : « Maman, je suis fatigué, je veux rentrer à la maison ! » Il n'y a pas de paroles plus tragiques pour un homme adulte quittant le monde : il est resté près de maman, sa vie est passée à côté de lui, sans s'arrêter.

Bobby était toujours près d'elle pour faire face à ces épreuves qui, comme toujours, venaient en séries. Heureusement, ses affaires à elle étaient d'une insolente prospérité, elle pouvait soigner tout le monde, et grâce à Bobby et à son réseau, elle avait accès aux meilleurs médecins, traitements et hôpitaux. Il était un roc de consolation. Ses problèmes financiers connaissaient des améliorations spectaculaires, suivies de rechutes, temporaires, dues à des gens malhonnêtes qui refusaient de lui payer ce qu'ils lui devaient. Elle, en femme avisée qui avait vu l'effondrement du système bancaire en Yougoslavie, elle avait décidé de placer une part de ses réserves financières dans une banque autrichienne, à Gratz, où ils allaient souvent passer des week-ends d'amoureux. Elle y avait déposé plus de 100 000 DM, seule sa mère et un de ses oncles avaient accès à ce compte qui devait prémunir la famille contre les épreuves à venir.

C'est à cette époque de tristesse, de travail et de fatigue qu'il la convainquit d'aller à Venise, puis à Davos, en Suisse, où il ouvrit un compte commun sur lequel il allait faire transférer 350 000 dollars. Elle fut, plus que jamais rassurée d'être avec un homme aussi bon que généreux. Après l'ouverture de ce compte commun, il considéra plus que jamais que ce qui était à elle était aussi à lui, et s'il a pu arriver qu'elle s'en étonnât, il lui disait : « Mais nous avons notre compte commun à Davos ! » Il avait raison. En plus, même si elle réglait toutes les dépenses du ménage, elle ne lui avait pas offert la réciprocité sur son compte autrichien ; au fond, il était le plus généreux des deux. C'est alors qu'elle désira un enfant, un désir viscéral où l'homme n'était plus qu'un chargé de mission biologique. Après son dernier divorce, il s'était fait faire une vasectomie. Ils ont dû avoir recours à la fécondation in vitro, ce fut

coûteux, elle prit les coûts à sa charge. Étonnamment, elle fut enceinte dès le premier essai. Malheureusement, après trois mois de grossesse, le médecin constata la mort du fœtus. Aujourd'hui encore, la douleur de cette mort d'une vie tant espérée reste poignante, elle la vit comme une trahison et une plaie qu'un rien suffit à rouvrir. Elle pensa que ce serait le dernier coup de cette série où le sort s'était acharné à trahir ses espérances. Il allait y avoir un autre coup.

Après tous ces deuils, elle était comme hébétée. Le jour, elle s'investissait totalement dans son travail, dont le succès ne se démordait pas. Ce succès l'indifférait, elle ne considérait pas son agence immobilière comme son métier véritable, son rêve était de redevenir une journaliste, mais elle devait reconstruire une vie pour ses parents, et plus encore pour sa mère qui était seule à présent. Le jour, elle avait l'impression de se droguer dans le travail et dans l'argent qu'il lui rapportait, et avec lequel elle faisait vivre Bobby. La nuit, elle pleurait dans ses bras. C'est pendant une de ces soirées de larmes qu'il trouva la faille. Il lui présenta des papiers à signer : une autorisation pour l'émission d'une carte de crédit. Il lui montra qu'il avait signé pour la sienne, et qu'en signant elle en aurait une aussi. Le texte était en allemand, une langue qu'elle ne parle pas. Il lui a dit qu'il s'agissait du compte commun qu'il avait ouvert pour eux, à Davos, en Suisse. Elle signa, elle oublia cet instant lourd qui ne l'avait pas sorti de ses deuils.

Un mois plus tard, elle lui dit qu'elle souhaitait aller à Gratz pour se changer les idées et voir où en était son compte autrichien. Il lui expliqua qu'il n'avait pas le temps d'aller à Gratz pour le moment. Quelques semaines plus tard, elle revint sur ce projet, il fut d'accord, mais au dernier moment, alors qu'ils allaient prendre la route, il passa un coup de téléphone à son bureau et lui dit avec tristesse qu'il devait rencontrer un client important qui venait d'arriver impromptu. Depuis quelque temps, ses affaires allaient mieux, ses débiteurs payaient enfin leurs dettes ! De contre temps

en contre temps, cela dura environ deux mois, jusqu'au début du mois de juin 2002. Lorsque, enfin, ils allèrent à Gratz, elle vit qu'elle n'avait plus un sou sur son compte. Elle crut qu'il s'agissait d'une erreur. Bobby resta silencieux et pensif. Elle demanda à avoir un entretien avec le directeur de l'agence. Il lui dit que son argent avait été retiré avec une carte de crédit. Elle déclara qu'elle n'avait pas de carte de crédit. Il lui dit qu'en effet elle n'avait pas retiré sa carte, mais que son compagnon avait utilisé celle qu'elle lui avait accordée dans son courrier du 26 février. Il lui fallut quelques instants pour comprendre que les papiers qu'il lui avait fait signer trois mois plus tôt ne venaient pas de la banque suisse où ils avaient un compte commun, mais de sa banque autrichienne qui lui demandait si elle voulait une carte de crédit pour elle-même et pour une autre personne de son choix. Elle se leva et quitta l'agence, laissant Bobby seul avec le banquier. Elle était à la gare de Gratz, attendant un train pour Zagreb lorsque le directeur de l'agence bancaire l'appela sur son portable. Bobby avait fait un malaise. Elle revint, un médecin était là, ils partirent pour l'hôpital dans une ambulance, il eut droit à un examen complet, qu'elle dut payer. Ce n'était pas grave, il s'agissait dit le médecin « d'une crise d'anxiété due au surmenage ». Pour sûr, Bobby s'était surmené, et même dépassé.

À Davos, il n'y avait pas de compte suisse.

Chapitre XVI

Avant de quitter la Croatie, je suis revenu plusieurs fois dans la *Krajina*, et une dernière fois à Bihać comme je l'avais promis.

Avec des hauts et des bas, à Bihać le cessez-le-feu de deux mois a tenu plus longtemps que prévu, jusqu'en 1995. Les Serbes de la *Krajina* attaquèrent Bihać dans la troisième semaine de juillet 1995. Ils voulaient prendre Bihać comme ils venaient de s'emparer, malgré la présence des casques bleus, des deux enclaves musulmanes de Zepa et de Srebrenica. Du 11 au 14 juillet 1995, ils avaient commis les massacres que l'on sait à Srebrenica. Il me semble que cette attaque sur Bihać, venant immédiatement après Srebrenica, précipita l'accord des Américains pour l'offensive *Oluja* menée par l'armée croate dans la première semaine d'août 1995. La chute de l'enclave de Bihać eût été un coup dur tant pour la Croatie que pour l'Europe qui auraient reçu quelque 200 000 réfugiés musulmans de plus, fuyant peut-être un nouveau massacre. *Oluja* marqua la fin de la *Republika Srpska* de la *Krajina*. Vouloir tout par le seul usage de la force, c'est tout perdre.

Au début du mois de juin 1992, les préparatifs du convoi d'aide humanitaire pour Bihać ont été achevés. Les chauffeurs et le logisticien scandinaves étaient des vrais professionnels, j'avais plaisir à travailler avec eux. Nous étions partis à l'aube, un convoi de vingt camions, des dix tonnes. Sur les petites routes en lacets de la région, le long convoi s'étirait comme une chenille dont la seule défense est de faire impression. Une impression de puissance qui gagne facilement les chauffeurs, une impression fautive et dangereuse, rien n'est plus vulnérable qu'un convoi de camions

sans armes : une mine pour immobiliser le premier, un tir de mortier, ou une autre mine pour immobiliser le dernier véhicule, et tout le convoi est à la merci de ceux qui l'attaquent. Heureusement, trois véhicules « sagaie » de l'armée française nous escortaient, ils étaient peints en blanc, comme tous les véhicules des Nations Unies. Un lieutenant, deux sous-officiers et six soldats les montaient, ils appartenaient à une unité de cavalerie de l'infanterie de marine. Ils étaient simples, efficaces, impressionnants du fait qu'il suffisait de les voir pour savoir qu'ils connaissaient parfaitement leur métier. Par eux et leurs semblables, j'ai appris que l'impression de force que projettent des militaires sûrs de leur fait rend, parfois, l'usage de cette force inutile. Les officiers français me disaient : « montrer sa force pour ne pas avoir à s'en servir ! » Toutefois, il ne suffit pas de porter un uniforme et d'avoir l'apparence de la force pour en donner l'impression : la volonté d'user de sa force doit exister ! Sinon, c'est la catastrophe, comme l'ont montré les soldats néerlandais en carton envoyés à Srebrenica.

Lorsque j'ai appris la chute de Srebrenica, j'étais à La Haye, un dernier poste en Europe avant l'Afrique. J'avais eu la joie d'être présent à la séance d'ouverture du Tribunal Pénal International chargé de juger les criminels de guerre de l'ex-Yougoslavie. J'avais rencontré les juges Richard Goldstone, Graham Blewitt, le Français Louis Jorda... Je ne sais plus si je leur avais parlé de mes rencontres à Zagreb avec ces femmes violées qui m'avaient bouleversé, les conseils que je leur avais donnés (les rapports qui, quoi, quand, où), mon peu de foi dans la création rapide de ce tribunal dont ils étaient responsables à présent, ma joie de m'être trompé. Par leur intermédiaire, j'ai eu la sensation de l'histoire en train de se faire, et la satisfaction, pour une fois, de la voir se faire comme j'avais souhaité, sans trop y croire, qu'enfin elle se fasse. Louise Arbour, la Canadienne qui succéda au Sud Africain Goldstone, m'a dit un jour une chose qui m'a frappé. J'aimais Louise Arbour, elle avait beaucoup de charme, une intelligence

subtile et un surprenant sens de l'humour. Un jour, je m'étonnais de la lenteur avec laquelle le tribunal procédait, elle m'a répondu : « S'il ne faut que quelques minutes pour commettre un crime de guerre, il faut, c'est vrai, des mois et parfois des années pour construire un dossier juridiquement solide. Seulement voilà, même les criminels se fatiguent ! Nous, quand on est parti le temps ne nous arrête plus ! » Toute la force des institutions est dans leur capacité à tenir tête au temps. Pourtant, j'ai appris dans mon métier que les institutions ne valent que par les hommes éphémères qui leur donnent vie au jour le jour. C'est la raison pour laquelle j'ai été ulcéré lorsque j'ai appris les massacres de Srebrenica.

À La Haye, on m'avait demandé de faire un cours d'introduction aux opérations humanitaires pour les soldats néerlandais qui partaient en ex-Yougoslavie. Cela se passait dans une école militaire près de Rijswijk. Un groupe m'a particulièrement frappé, ces soldats et sous-officiers devaient être affectés à Srebrenica. Je leur ai dit que Srebrenica était une mission difficile, que les Serbes n'étaient pas des enfants de cœur, qu'ils devaient s'attendre à des coups tordus. Je leur ai décrit le truc de la grenade intentionnellement déposée dans un camion d'aide humanitaire, les chauffeurs arrêtés, battus, tués. Je leur ai décrit la « guerre humanitaire ». J'ai beaucoup insisté, et encore le dernier jour en prenant le café avec le lieutenant-colonel Karremans qui n'avait pas assisté aux cours, il serait l'officier en charge. J'ai insisté auprès de lui car les jeunes hommes et les jeunes femmes qui avaient participé aux séances m'avaient semblé, dans leurs attitudes, comportements et certaines de leurs questions aussi peu militaires que possible. Thom Karremans était un long type au visage sympathique, et même énergique. Il portait une moustache noire en corne de buffle qui lui donnait l'apparence étonnante d'un grenadier de la garde napoléonienne. Dans les jours qui ont suivis, j'ai demandé rendez-vous à quelques parlementaires que je connaissais. Ils ont organisé une petite table ronde : pas plus de six députés de droite, de gauche, etc. J'ai exprimé mes craintes face au

côté peu professionnel des militaires que j'avais eus dans mes cours. J'ai parlé des marsouins français avec lesquels j'avais si bien travaillé. On m'a écouté poliment. C'est la députée socialiste qui m'a communiqué l'opinion générale sur cette affaire : elle m'a expliqué sur un ton de pasteur calviniste sûr de son fait que je ne percevais pas toutes les dimensions du problème, que cette mission était une mission humanitaire **et** de maintien de la paix, elle n'était pas militaire au sens où je l'entendais. Je lui ai répondu qu'il n'y a pas longtemps j'étais dans cette région, et que je savais d'expérience qu'avec les combattants locaux le maintien de la paix était souvent musclé (J'ai diplomatiquement dit « les combattants locaux », je n'ai pas dit les Serbes, car Milosevic et son parti étaient encore membres de l'Internationale Socialiste). L'évocation des muscles ne lui a pas plu. Elle m'a pris pour un macho, un type d'extrême droite déguisé en humanitaire... enfin, quelque chose de pas bien... quelqu'un qui « pense mal », comme le disait le parti dévot d'autres fois. J'ai compris que j'avais perdu, je venais de rencontrer une sectatrice de l'idéologie de la bien pensance : « Tout le monde est gentil, et ceux qui ne le sont pas encore le deviendront si l'on est gentil avec eux » J'ai tiré le rideau. On a vu le résultat huit mois plus tard. Aujourd'hui encore je m'en veux, j'aurais dû insister, ne pas en rester là, la tête contre le mur des idéologues bien pensants, entêtés et sûrs d'eux-mêmes. Je leur parlais de la réalité, « ils pensaient bien », selon l'idéologie du moment. Aujourd'hui encore, je me sens coresponsable de ce fiasco, et cela explique ma détestation des idéologues. Nous vivons une époque où la réalité ne compte que lorsqu'elle conforte les idéologies bien pensantes. Il en résulte un monde virtuel qui avance vite, comme le crime, tant que la lente réalité ne nous revient pas dessus, en force. Alors tout s'effondre.

Je ne prétends pas savoir ce qu'est la réalité. Mais je fais des efforts, et j'accepte le risque d'agir en me trompant, et d'en subir les conséquences. Lorsque nous sommes arrivés à Bihac le 28 juin 1992, l'interprète du colonel Padi Callahan, Indira, m'apprit

l'atterrissage stupéfiant de François Mitterrand à Sarajevo. Elle en cherchait le sens... Le plus étonnant dans cette guerre insensée, c'est que tout avait un sens. La guerre nous obligeait à jouer les Athanase Kircher, ce jésuite du XVII^e siècle qui à Rome, avant Champollion, prétendait avoir déchiffré les hiéroglyphes égyptiens. Ce n'était qu'une fantaisie poético théologique : il voyait dans les hiéroglyphes une langue d'avant l'épisode biblique de la tour de Babel, une langue où seraient cachés les secrets du monde... Malheureusement, dans les affaires humaines, si nous avons beaucoup d'idéologues à la Kircher, nous avons peu de Champollion. J'ai déjà dit que la fin du mois de juin est lourdement chargée de symboles dans cette région. Suis-je Kircher ou Champollion si je dis que le 28 juin 1914 l'assassinat d'un archiduc autrichien a sonné le glas de la puissance européenne ; et qu'en revenant à Sarajevo 78 ans plus tard, un 28 juin, François Mitterrand a voulu nous dire qu'il ferait tout pour ne pas allumer un nouveau conflit en Europe ? Nous avons tous l'habitude de bâtir le futur les yeux fixés sur le passé. Ce n'est pas que le passé soit nécessairement un mauvais guide, mais il ne suffit pas. En plus, on me dit que l'arrivée de Mitterrand le 28 juin fut un pur hasard... Pourtant, je sais que François Mitterrand abandonnait peu de choses au hasard.

Les soldats français nous avaient quittés après le contrôle fait au dernier barrage routier tenu par les Serbes, nous y avons retrouvé le colonel Callahan qui attendait avec Indira. Nous étions le premier convoi humanitaire qui parvenait à franchir les lignes. Il y avait dans cette affaire un côté sportif qui faisait plaisir au colonel irlandais. Nous avions battu sur le fil un convoi du CICR qui avait pris du retard sur le nôtre. J'avoue que cet aspect « course de chars dans les arènes humanitaires » me semblait ridicule. Les hommes, quand il s'agit de passer devant les autres restent toujours des enfants. Selon le genre de la compétition, ce peut être ridicule mais charmant ; ou ridicule et monstrueux, je pense à Petar Brzica, le « roi des coupe-gorge ». Au début de ma carrière onusienne j'avais

accompagné le Haut Commissaire, le chef de notre organisation, pendant une de ses visites officielles à Paris. C'était un homme âgé, intelligent et respectable, un « gentleman » sous bien des aspects de sa personnalité. Certainement pas un débutant en matière de visites officielles et de protocoles clinquants : il avait été plusieurs fois ministre, et premier ministre de son pays. Moi, j'étais le jeune grouillot de service. Nous étions en voiture à travers Paris, fin d'après-midi, heure de pointe. Une escorte de deux motards de la République nous ouvrait le passage vers je ne sais quelle chose officielle, ils avaient une sirène qui faisait un bruit désagréable. J'étais à l'avant, à côté du chauffeur, la place du mort, enfin du poids mort, celui qui ne compte pas beaucoup. Sur la banquette arrière, il y avait le Haut Commissaire et son assistant personnel, un homme estimable, et que j'estimais lui aussi. Ils se sont mis à rire et à faire des commentaires naïfs et cruels à la vue des automobilistes du peuple ordinaire qui fuyaient et se rangeaient en catastrophe devant le carrosse vrombissant des grands. Ce jour-là, l'enfant émerveillé qui est en moi a décidé de ne jamais devenir un grand.

Padi Callahan et Indira étaient heureux de me voir. Les officiers n'étaient pas là, ils préparaient les entrepôts où les secours allaient être déchargés. L'atmosphère était fiévreuse, je ne comprenais pas pourquoi... Callahan m'a dit qu'il y avait un camion sans connaissance dans mon convoi, je lui ai dit que ce n'était pas possible, que je les avais comptés avant le départ. Le colonel Callahan et Indira avaient développé de bonnes relations avec le jeune gars qui commandait le barrage routier des Serbes, il se contenta de jeter un coup d'œil aux cartons de serviettes et tampons hygiéniques qui étaient empilés dans la charge du camion bâché, et nous sommes passés en territoire bosniaque. Je n'ai jamais compris cette affaire. Je n'ai jamais réussi à savoir si j'avais un connaissance en moins ou un camion en plus qui s'était glissé dans le convoi, en cachette. Je n'ai jamais su s'il s'agissait d'une négligence lors d'un contrôle précédent (un soldat serbe qui aurait

oublié de rendre le document), bref une sottise quelconque ; ou s'il s'agissait d'un coup tordu pour faire passer je ne sais quoi à Bihać. À l'arrivée aux entrepôts j'ai essayé de contrôler, mais dans la hâte des opérations de déchargement des véhicules dans deux entrepôts différents, je n'ai pas pu vérifier avec la rigueur nécessaire pour clarifier ce point.

J'ai revu le docteur Nasser avec joie. J'étais heureux d'avoir tenu parole. Lui, il était content de me revoir et d'avoir retrouvé les jumeaux. C'est une de ces histoires étranges, comme il y en a beaucoup pendant les guerres. À Zagreb, l'ambassadeur allemand m'avait demandé de ramener de Bihać deux frères jumeaux bosniaques dont les parents vivaient en Allemagne : ils étaient en vacances dans la famille lorsque la guerre avait rendu leur retour impossible. L'ambassadeur m'avait remis des titres de voyage portant la photo des enfants, je devais, au retour, les accompagner à l'ambassade où leur père les attendrait. Normalement, nous ne faisons jamais ce genre de chose, de peur d'être instrumentalisés par des trafiquants d'enfants. Mais j'avais rencontré le père qui m'avait été présenté par l'ambassadeur d'Allemagne, j'avais toutes raisons de penser qu'il s'agissait d'un problème de simple humanité, et non d'un trafic. J'ai envoyé les documents à Loretta pour qu'elle obtienne un visa d'entrée et une autorisation de sortie du territoire de la *Republika Srbska* pour ces deux petits. En dix jours elle avait obtenu visas et autorisations, et m'avait renvoyé ces documents en règle. Les gamins étaient dans la zone de Bihać. Grâce aux Français, j'ai fait parvenir une photocopie des documents allemands et demandé au docteur Nasser de retrouver les enfants et de les informer que lors de mon prochain passage à Bihać je les conduirais à leur père, qui les attendait à Zagreb.

Les deux garçons, ils avaient une dizaine d'années, attendaient à l'hôpital auprès du docteur Nasser. Une jeune femme, une parente, les accompagnait. Dire qu'ils se ressemblaient n'est pas très fin, mais le fait était frappant, plus encore que sur leurs photos

d'identité accolées aux deux documents de voyage dont je portais les originaux. Ces deux regards qui tant se ressemblaient m'impressionnaient. La gémellité devait jouer un rôle dans cette impression d'être en présence de quelque chose de sacré : la vie, tout simplement rendue plus splendide et mystérieuse par sa duplication, comme dans la Lédà de Léonard de Vinci. Avec eux, je ne savais plus des individus abstraits, mais deux enfants, des hommes futurs, qui étaient face à moi. Il y avait aussi leur père dont j'avais ressenti l'angoisse et l'espérance. Dans le travail humanitaire, il n'est pas bon de se trop laisser gagner par l'angoisse et la souffrance, on risque de se laisser emporter par toutes ces douleurs que portent ces êtres qui sont là ! Face à vous, et dont les visages sont inévitables. Si l'on se laisse emporter, on ne peut plus agir. Le philosophe Emmanuel Levinas dit que le visage est une ouverture sur le sacré, qu'il proclame à celui que le voit : « Tu ne tueras point ! » Extraordinaire perversité de l'islamisme : voiler le visage de la femme, c'est nier le respect de la liberté d'être soi. Dans une guerre, il faut essayer de ne pas penser à la philosophie de Levinas. Il faut se créer des barrières, des protections pour ne pas être dévoré par le malheur, pour le combattre et ne pas lui céder. Mais il ne faut pas trop réussir à se protéger, ne plus rien ressentir, poser un voile sur les visages, devenir un mort-vivant. Je suppose que c'est ce ressentir de la douleur sans se laisser par elle emporter que les bouddhistes appellent la compassion, et les chrétiens charité. Peut-être. Je sais qu'il faut connaître ces choses-là pour sans trop de dommages survivre aux situations extrêmes.

Lorsque j'ai quitté l'hôpital, j'ai pris le docteur Nasser dans mes bras, nous nous sommes donné l'accolade et embrassés sur les joues comme le font les francs-maçons qui rêvent d'une universelle fraternité. Alors que les camions continuaient à être déchargés, je suis allé retrouver les officiers de la zone à l'hôtel restaurant de la famille Ogarić. Le capitaine français était là, il était du sud-ouest, de Pamiers dans l'Ariège, il parlait avec un accent rocailleux

comme un torrent des Pyrénées. En anglais, ça donnait quelque chose d'inoubliable : « Zize bastarrdeu, oui shalle bloudi zeire nozesse ! » À mon avis, la version française originale était plus pittoresque : « Putaing, cess congs, un de cess quatreu on va leurr en mettreu pleing la gueuleu ! » m'avait-il dit après que les Serbes eussent envoyé quelques obus autour des camions qui revenaient à vide vers l'hôtel. Lorsque ces obus, d'un calibre petit mais suffisant, avaient commencé à tomber j'étais en conversation avec Indira qui me disait que lorsqu'ils avaient appris la visite du président français, les Bosniaques avaient été agréablement surpris. Mais à la réflexion, ils étaient déçus : Mitterrand venait sauver les Serbes, leur donner une dernière chance, parce que sans sa venue, les Américains étaient sur le point de livrer des armes aux Bosniaques, voire d'attaquer les Serbes pour lever le siège de Sarajevo. Je lui ai dit que les Américains n'avaient aucun soldat sur place pour attaquer les Serbes. Je trouvais sa théorie tortueuse, à l'image de toutes ces rumeurs qui parcouraient le pays en guerre. Je me demande si ce décryptage de la geste du président français aurait plu à François Mitterrand, lui qui avait l'art de mettre plusieurs fers au feu. Je n'ai pas eu le temps d'aller plus loin dans notre discussion, les obus ont commencé à tomber autour de la route, j'ai été pris de panique, je me suis précipité au sol, comme Indira. La peur est une vilaine bête. Après quelques secondes, Indira m'en a délivré. Elle était à un mètre à peine devant moi, j'avais une vue extraordinairement précise sur la splendeur ronde et abondante de ses fesses. D'abord, à ma honte je l'avoue, je ne les ai pas vues. Le bruit sec des explosions qui me semblaient encore plus proches qu'elles ne l'étaient, une vingtaine de mètres, remplissaient ma tête d'images de ces corps mutilés et ensanglantés que j'avais vus dans les hôpitaux et, parfois, au passage des fronts. Puis, j'ai eu la révélation, c'était tellement beau, cela occupait tout mon champ de vision, je n'ai plus vu que ça ! Les plus belles fesses du monde, pas uniquement par le volume, impressionnant certes, mais par la rondeur parfaite, la fermeté, le défi cosmique qu'elles lançaient à ma peur, et à la

pesanteur, la même qui faisait (j'avais écrit « fessait ») tomber ces obus idiots autour de nous. Quelques secondes de plus, et je n'avais plus peur, je pensais que mourir pour mourir je le ferai en regardant quelque chose de beau. Merci, merci, merci Indira !

Le bombardement dura deux minutes, trois peut-être. Après coup, les officiers m'ont dit qu'il n'était pas dangereux, sauf si un obus tombait très près, comme le malheureux cycliste touché lors de mon premier voyage, un chanceux qui avait quitté l'hôpital quelques semaines plus tôt. De l'autre côté de la colline, les Serbes faisaient de l'humour d'artilleur, ils nous disaient : « Aujourd'hui vous passez, demain vous ne passerez pas. Nous sommes les maîtres du jeu ! » Lorsque les Bosniaques nous reprochaient notre « guerre humanitaire » qui consistait à leur permettre de mourir le ventre plein, ils avaient raison dans la cruauté du moment ; mais à moyen terme ils se trompaient. La guerre humanitaire a empêché les Serbes de gagner, et lorsqu'elle s'est durcie, grâce au président Chirac, et surtout au président Clinton, les Serbes ont perdu.

Les obus ne tombaient plus. Les camions vides venaient se ranger par petits groupes de trois ou quatre sur le parking de l'hôtel et le long de la route, c'était celle du retour. En attendant l'arrivée des derniers véhicules, je suis revenu dans l'hôtel avec les officiers et Indira. Lors du bombardement les enfants étaient dans l'hôtel avec leur jeune parente. L'hôtel n'avait pas été touché, cela faisait partie des règles du jeu. Pour le moment, ici les Serbes ne tiraient pas ostensiblement sur les casques bleus. Par l'intermédiaire d'Indira, j'ai dit aux enfants que nous allions partir bientôt. En attendant les derniers camions nous avons mangé des sandwiches au poulet froid. La jeune femme qui accompagnait les petits m'a demandé si elle pouvait venir avec nous. Je n'avais aucun document me permettant de passer les frontières de la *Republika Srbska* avec cette jeune femme. Indira plaidait sa cause avec éloquence : que les Serbes ne fouilleraient pas un véhicule des Nations Unies, que j'avais des papiers en règle pour les enfants et

que cette jeune femme pourrait être présentée comme leur gardienne, etc. En plus des arguments d'Indira, voilà que la jeune femme se mettait à me supplier. J'étais mal à l'aise, humainement il n'était pas décent d'abandonner cette jeune femme qui me suppliait de la sortir d'ici. Professionnellement, il était irresponsable de l'accepter. Dans d'autres conflits, dans d'autres circonstances, j'avais été confronté à ce genre de dilemme, parfois j'avais fait ce qu'il ne fallait pas faire, parfois j'avais refusé de le faire. Avais-je eu raison ou tort ? Et en quelle occasion ? Je le saurai, peut-être, le jour du jugement dernier. Y aller ou pas, faire ou ne pas faire. En dépit de tous ceux qui peuvent penser le contraire, l'action nous offre souvent de tels instants de liberté. Plus l'instant est dramatique plus la sensation de liberté est forte. J'en étais là. J'ai refusé.

Dans les situations complexes, il y a deux façons possibles d'agir. Soit on simplifie, soit on complexifie. Soit on clarifie la pagaille soit on en rajoute. L'essentiel est de ne pas se tromper de stratégie. Cette jeune femme était un élément de désordre dans la stratégie de l'ordre que j'avais choisie. Et puis, il y a l'intuition, la petite voix qui dit « N'y va pas ! », ou au contraire : « Vas-y ! »

Nous sommes repartis. Les enfants étaient à l'arrière de la voiture. Les camions suivaient, ils étaient vides, nous n'avions plus d'escorte militaire. À l'entrée d'un village, à une vingtaine de kilomètres de Karlovac, la ville de Croatie qui était presque sur la ligne de front, la police serbe nous a arrêtés. Ils m'ont conduit avec les enfants au chef du poste. Celui-là avait vraiment une sale tête. Je le sais, le délit de sale gueule est facilement menteur. Imaginez que vous ne connaissiez rien de rien à l'Histoire, vous croisez Adolf Hitler à Vienne en 1910, il a 21 ans, il traîne quelques aquarelles nunuches qu'il essaye de vous fourguer dans un café viennois où vous dégustez un strudel aux pommes : sûr ! vous allez lui donner trois sous. Il a l'air si sympathique et malheureux ce jeune artiste entêté, pauvre et sans avenir qui, cheveux longs et

barbe naissante ne ressemble pas encore à Charlot. Et Staline... c'est pire : mon Dieu comme il est mignon, et comme il a l'air franc et ouvert ce jeune homme dont les yeux brillent, tant aimé par sa maman qui lui a donné le tendre surnom de Soselo ! Évidemment, les monstres ne deviennent pas ce qu'ils sont sans qu'il y ait quelques excroissances cachées mais favorables... C'est comme les muscles des champions olympiques. Ils n'ont pas un seul muscle de plus que n'importe quel autre être humain, simplement les leurs sont plus gros et plus résistants. Tant qu'il ne s'agit que de muscles, il n'y a pas grand danger... si l'on en vient à l'instinct de tueur qui sommeille en tout être, le plus devient une catastrophe. Ce chef de la police locale était franc, il montrait ouvertement qu'il était un tueur. On m'a dit qu'il avait fini à La Haye, avec un dossier de crimes de guerre aussi lourd que tragique. Il a examiné tous nos papiers, les autorisations des enfants, celles des camions dont il a fait vérifier s'ils étaient effectivement vides. Là, j'ai eu peur d'un coup tordu. J'ai insisté pour accompagner les policiers qui faisaient ce contrôle. Tout était vide, totalement vide, les chauffeurs scandinaves et le logisticien étaient des gens sérieux, conscients des risques, ils n'avaient même pas essayé de passer en contrebande une bouteille de raki local. J'avais laissé les enfants avec le chef de la police et la jeune femme qui lui servait d'interprète, le logisticien scandinave était avec eux. À mon retour, les policiers ont fait rapport. Le chef a fait la moue. Il avait envie de tirer un bénéfice de cette affaire, mais il ne savait plus par quel bout la prendre. Il m'a demandé où j'avais obtenu mes autorisations. Je lui ai dit qu'elles venaient des autorités de la *Republika Srbska* de Knin : le sceau, et le lieu de la signature le montraient clairement. Il a secoué la tête d'un air de reproche vis-à-vis des gens de Knin, du genre : « Ah, ces gens de la capitale ! » Un long silence qui me prenait en otage... « La prochaine fois que vous traverserez mon territoire avec un convoi, et avec des passagers non officiels, c'est avec moi que vous négociez vos autorisations. Ici, c'est moi le chef ! » Je n'ai pas épilogué, c'était une histoire de fous : les petits chefs locaux

essayaient de se créer des baronnies. La *Republika Srbska* était une fiction qui petit à petit volait en éclats : chaque baron voulait son indépendance au nom des droits historiques des Chtokaviens, des Tkokaviens, des Tchakaviens et des Schtroumpfs « d'être eux-mêmes et de le devenir. » J'ai repris la route. Deux heures plus tard, nous sommes arrivés sans encombre à Zagreb. Peu de temps avant notre arrivée la nuit était tombée. J'ai téléphoné à l'ambassadeur d'Allemagne, il m'attendait avec le père des enfants.

Vous allez penser : « Heureusement qu'il n'a pas transporté la jeune femme sans papiers ! » Je ne pense pas du tout cela. Pour moi, l'incertitude demeure. Le petit chef criminel était tellement irrationnel que je ne saurai jamais si la présence de la jeune femme aurait passé comme de rien, ou si elle aurait créé une catastrophe. Le malheur n'est pas une science exacte. Le bonheur non plus.

Chapitre XVII

J'ai toujours eu envie de parler de Prijedor (se prononce comme dans *Priez d'or*). Un joli nom qui coule comme la rivière Sana. Plus verte que l'espérance d'un rêve d'orpailleur elle longe lentement la ville. Le juge australien du Tribunal Pénal International de La Haye, Graham Blewitt, a signé l'acte d'accusation contre les criminels serbes de Prijedor.

Au début du mois de mai 1992, vers le 10, un ami serbe m'a dit : « Je suis Serbe, fier de l'être, mais j'ai honte de ce qui se passe à Prijedor et à Omarska. On me dit que les Serbes de là-bas sont devenus fous. Tu devrais essayer d'y aller ». C'était un homme sérieux, sans détour dans ses jugements, il ne disait jamais rien de futile. Ses informations m'avaient toujours été précieuses. J'ai essayé d'y aller. Une première fois par la route Bosanski Brod-Derventa, en passant par une des capitales des Serbes de Bosnie : Banja Luka. Je n'ai réussi qu'à traverser le pont, à demi détruit alors, qui relie Slavonski Brod en Croatie à Bosanski Brod en Bosnie. *Brod*, dans toutes les langues slaves, désigne le bateau, Slavonski Brod et Bosanski Brod sont deux villes séparées par la rivière Sava et unies par les bateaux, des barges et des barques qui, depuis toujours permettent de passer d'une rive à l'autre, en Slavonie et en Bosnie. Une autre origine possible de ces deux noms de villes pourrait être un pont de barques assemblées et couvertes de planches dont les Turcs s'étaient fait la spécialité dans cette région, et qui à l'époque permettait le passage des armées d'invasion. En raison de la guerre, on voyait à nouveau sur la rivière Sava des barques chargées de réfugiés qui fuyaient la Bosnie pour trouver refuge en Croatie. Quelques années ou quelques siècles plus tôt, dans le même sens ou dans l'autre, les mêmes mouvements de fuites auraient servi de scène aux flux et

reflux d'autres tragédies européennes et régionales. L'Histoire manque d'originalité, sans se reproduire à l'identique elle refait le même malheur.

En ce temps qui était le mien, les combats étaient trop intenses pour que je puisse voyager au-delà du pont qui depuis le XXe siècle relie les deux rives. Il était à deux voies, les bombardements en avaient détruit une, en roulant lentement un petit véhicule pouvait passer sur celle qui était peu endommagée, faire passer un camion eût été plus risqué. Ce détail montrait le professionnalisme des militaires serbes : ils empêchaient les Bosniaques d'évacuer leurs armes lourdes (ils n'en avaient pas beaucoup), mais ils laissaient un chemin de fuite ouvert aux soldats adverses en débandade ; plutôt que de les acculer à une défense désespérée qui aurait coûté de nombreuses vies à l'armée victorieuse. Les Serbes venaient d'enfoncer les défenses bosniaques, des jeunes combattants défaits et sans armes fuyaient dans la ville croate que l'artillerie serbe bombardait. De l'autre côté du pont, dans le mince territoire que les Bosniaques tenaient encore, il y avait un climat de panique aggravé par la fuite des paysans qui poussaient devant eux des vaches qui s'échangeaient contre une cartouche de cigarettes étrangères, voire quelques paquets, plus faciles à transporter et à échanger que les bêtes qui beuglaient dans la panique, et dans la douleur de leurs pis gorgés de lait que personne ne prenait le temps de traire. Revenu sur la rive croate, j'ai passé une nuit de stupeur dans un hôtel où logeaient les observateurs de l'OSCE. Ils étaient tous vêtus d'une tenue blanche qui faisait un peu bizarre. Un ami croate les avait baptisés « les marchands de glaces ». Vendre des glaces en plein conflit ne fait pas sérieux : c'était une façon pour les Croates, et pour les Musulmans, d'exprimer leur désillusion aux Occidentaux si lents à mettre fin à la guerre, comme s'il y avait une magie instantanée pour mettre fin à une guerre. Nous avons tous l'illusion qu'à tout conflit existe une solution... rapide, surtout si des alliés puissants viennent à notre aide. Ce n'est pas entièrement faux si l'on admet que la solution ne préexiste pas à la

guerre en train de se faire. De longues périodes se passent dans la douleur d'un temps sans solutions, où il faut tenir et survivre. La guerre humanitaire, c'était ça ! Permettre la survie du plus grand nombre, tout en essayant de limiter les effets de déshumanisation du conflit et son expansion. « Donner du temps au temps » pour que les hommes trouvent une solution. C'est à cela que servaient les marchands de glaces. Dans une lecture cynique de la même politique, cela donnait « Nous permettre de mourir le ventre plein » comme me le disaient les Bosniaques qui, eux, appelaient les militaires de la FORPRONU « les Schtroumpfs ». Ces Schtroumpfs n'étaient pas sortis d'une bande dessinée mais d'une bande décimée : 130 d'entre eux sont morts dans la région... beaucoup moins que les civils qu'ils protégeaient, mais beaucoup plus que les Schtroumpfs immortels de la bande dessinée.

Dans la ville, la peur était partout. Il n'y avait plus d'électricité. Ma chambre était faiblement éclairée par les lueurs orange des incendies. Régulièrement, des obus explosaient dans les rues et dans les maisons, leur fracas m'empêchait de dormir en dépit des boules de cire que j'avais pris l'habitude de mettre dans mes oreilles. L'hôtel était une zone protégée par l'OSCE, mais par erreur un obus pouvait tomber sur ma chambre. Beaucoup d'observateurs de l'OSCE dormaient dans la cave. Je m'en foutais, j'avais atteint cet état dangereux de fatigue physique et nerveuse où le danger n'a plus d'importance. Au matin, c'était comme si j'avais eu un long cauchemar sans presque avoir dormi. J'ai pris un petit déjeuner avant de partir (j'ai toujours faim lorsqu'il y a la guerre), l'hôtel m'a servi ce qu'ils avaient : du café turc, du pain, et un saucisson local pur porc délicieusement épicé qui s'appelle *kulen*. Je suis retourné au pont, j'ai essayé à nouveau de franchir les lignes. C'était impossible. Puis, j'ai essayé par la route d'Okučani à Bosanski Gradiška, là encore, les combats étaient intenses : les fronts sur la rivière Sava étaient en pleine activité. Alors, quelques semaines plus tard, j'ai essayé par la route du nord-ouest, celle de la *Krajina* que je connaissais le moins mal, où

les casques bleus avaient obtenu un accord de désarmement partiel qui rendait le secteur relativement paisible. Je suis allé jusqu'à Dvor, en Croatie, à l'époque sous le contrôle de fait des autorités de la *Republika Srbska*. De là, j'ai sans grandes difficultés franchi le pont sur la rivière Una qui relie la ville croate à celle de Bosanski Novi, en Bosnie, à une trentaine de kilomètres de Prijedor. Les Serbes de Bosnie ne m'ont pas permis d'aller plus loin, le maire de la ville m'a dit qu'il ne pouvait pas garantir ma sécurité au-delà de sa municipalité. Pour un jeune homme, il connaissait les classiques : interdire une zone où l'on ne veut pas de témoins sous le prétexte angélique de protéger votre vie. Très vicieux : si vous y allez quand même, on vous tue accidentellement, on dit que c'est de votre faute. Évidemment, cela a renforcé ma suspicion, mais je n'avais aucun moyen d'établir les faits. J'ai envoyé un rapport à mon organisation. Ce n'est qu'au début juillet 1992 qu'une occasion nouvelle s'est présentée.

Dans la *Krajina*, du côté de Dvor, de Glina, de Topusko, il y avait des tensions. Elles inquiétaient les militaires des Nations Unies qui venaient de trouver un accord avec les barons serbes locaux. Ils avaient accepté de déposer leurs armes lourdes dans des dépôts gardés par les casques bleus. Les Serbes avaient libre accès à ces dépôts où ils pouvaient reprendre leurs armes s'ils le voulaient. C'était un équilibre précaire, un de ces compromis bancals qui tiennent, parfois, en raison de leurs discordances. Les Nigériens et les Danois contrôlaient cette zone. Les Nigériens n'avaient pas bonne réputation auprès des populations locales. Les gens disaient qu'ils buvaient, couraient les filles et se livraient à toutes sortes de trafics, celui du carburant surtout. Les Danois avaient bonne réputation. J'ai eu la chance de travailler essentiellement avec le bataillon danois dont la zone de responsabilité était la région frontalière entre Dvor et Kostajnica (en Croatie). Les Nations Unies avaient un centre administratif à Topusko, une station thermale : rhumatismes, maladies nerveuses... Comme toute la zone, la petite ville thermale était

sous le contrôle des Serbes de la *Krajina*. Particulière était la situation de ce territoire, qui, en théorie, faisait partie de la *Republika Srpska* gouvernée par les gens de Knin. En fait, la zone était animée de forts mouvements centrifuges très incohérents. Quant aux Serbes de Bosnie, établis sur l'autre rive de la rivière Una, ils dépendaient d'une administration établie à Banja Luka dont les relations avec le gouvernement et le parlement serbes de Pale, près de Sarajevo, n'étaient pas claires du tout. C'est ici que la situation de Prijedor intervient.

À Prijedor, en novembre/décembre 1990, les premières élections libres depuis la fin de la Deuxième Guerre Mondiale avaient donné une faible majorité relative au Parti Démocratique Serbe (le SDS) qui administrait la commune avec quelques élus des deux autres partis : le Parti de l'Action Démocratique (le SDA) des Musulmans, l'Union Démocratique Croate (le HDZ) qui était aussi un parti dominant en Croatie. Ce compromis n'était pas du goût des Serbes extrémistes de Pale qui contrôlaient la télévision et la radio serbe de Banja Luka. Devenu un centre de propagande haineux, Banja Luka a joué dans cette région le rôle qui fut celui de « Radio Mille collines » au Rwanda. Jusqu'au 30 avril 1992 et au delà, les émissions de Banja Luka ont littéralement inondé les populations de films, reportages, interviews portant sur les crimes commis contre les Serbes par les oustachis alliés aux Musulmans (les divisions SS formées de recrues locales). Le fait que Prijedor soit à une cinquantaine de kilomètres de Jasenovac, et que pendant la Seconde Guerre Mondiale cette région ait connu de très violents combats et des massacres, notamment lors de la bataille de Kozara en juillet 1942, a certainement rendu la propagande de Banja Luka très efficace. L'officier SS Kurt Waldheim, le futur secrétaire général des Nations Unies, était dans cette zone pendant la guerre, comme quoi les Nations Unies ne se sont jamais désintéressées de cette région. Cette préparation idéologique intense, combinée à la préparation latente qui s'est faite dans les mémoires pendant des années, a duré seize mois : de décembre 1990 à avril 1992. Le 30

avril 1992, les cadres locaux du SDS ont fait une sorte de coup d'état, ils ont pris le contrôle de la ville. Ils se sont mis à l'administrer selon l'idéologie de la purification ethnique : expulser les autres avant qu'ils ne nous expulsent. C'est aussi simple que cela, et le pire est encore le fait que partout où un groupe était majoritaire, il développait très vite, sauf exception, une logique identique nourrie par la purification qui était menée dans une région voisine où les minoritaires d'une zone étaient majoritaires dans une autre. Au début, à Prijedor, les mesures hostiles contre les Musulmans et les Croates étaient des mesures discriminatoires : pertes d'emploi, non-accès aux comptes bancaires, ventes forcées des logements, insultes... l'objectif était de forcer les gens à quitter la ville, et la région. Puis, comme en Allemagne après 1933 mais beaucoup plus vite, à la façon dont en quelques semaines le génocide a tourné à plein régime au Rwanda, un processus local de radicalisation cumulative s'est mis en route. Au début, les camps de concentration étaient des camps de regroupement où les gens attendaient avant leur expulsion. Malheureusement, il n'y avait plus de lois, les temps étaient révolutionnaires, un ordre nouveau et démentiel cherchait à s'imposer. L'idée même de modération était suspecte, et rien ne pouvait s'opposer à la radicalisation cumulative qui liait de façon étrange des gens instruits aux éléments les plus frustes de la population. L'un des chefs du comité d'urgence de Prijedor était un anesthésiste de l'hôpital qui, enfant, avait été déporté dans le camp de Jasenovac. Un des tortionnaires était un garçon de café occasionnel, passionné de pêche à la ligne et de foot. L'impression est que, souvent, ces gens sont des marginaux dans leur propre monde, et que la subversion soudaine de l'ordre social leur donne l'occasion de prendre une revanche sur leurs frustrations passées. On retrouve la même composition sociale chez les SA, puis les SS en Allemagne, même chose chez les Interahamwe du Rwanda. On la retrouve également chez les terroristes musulmans aujourd'hui, avec, chez ces derniers, une surdétermination idéologique importante par le biais du message et de la tradition coranique.

Selon mon expérience, que ce soit en ex-Yougoslavie ou ailleurs, la radicalisation cumulative se produit toujours lorsqu'une autorité reconnue définit une politique violente dont elle laisse aux exécutants une grande liberté dans l'exécution. Il en résulte, immanquablement, une terrifiante émulation dans le crime. C'est à celui qui ira le plus loin, comme « le roi des coupe-gorge » de Jasenovac. À Prijedor, puis à Omarska et Trnopolje, au début, les Serbes se sont limités à battre les prisonniers. Des tortionnaires des groupes paramilitaires d'Arkan et de Vojislav Seselj, ce dernier avait repris le titre de *Vojvoda* (duc) que Mihailovic portait pendant la Deuxième Guerre Mondiale, sont venus montrer aux locaux ce qu'il fallait faire en matière de tortures. Très vite, les locaux ont voulu montrer qu'ils étaient dignes de confiance... et qu'ils pouvaient faire mieux. Les plus brutaux, et parfois les plus brutaux et intelligents, ont donné l'exemple et pris de l'ascendant sur les autres. La folie meurtrière s'est généralisée, banalisée, justifiée pour venger les meurtres passés, et ceux que les victimes étaient censées commettre, si elles avaient été libres. Il y a dans l'horreur une redoutable simplicité. Pour arrêter la marche au désastre c'est assez simple, il faut connaître les coupables (ce qui demande intelligence et finesse), c'est-à-dire les véritables « pousse-au-crime », et les éliminer. Tout le monde devient alors calme et poli. Malheureusement, il n'y avait personne à Prijedor pour éliminer la douzaine de pousse-au-crime, on leur a laissé quartier libre. Plus de 2500 personnes en sont mortes, souvent dans des conditions atroces.

Que ce soit ici ou ailleurs, j'ai visité plusieurs sites de massacres. J'ai parlé avec les survivants et avec les bourreaux. En Afrique, les gens m'ont appris que nous, les êtres humains, nous faisons comme les chimpanzés. Cela mérite explication. Je n'ai jamais aimé les singes, ils nous ressemblent trop. Même avant d'avoir appris la théorie de Darwin, j'avais compris que quelque chose nous liait à eux, plus encore qu'aux autres mammifères. Les singes m'ont toujours mis mal à l'aise. Dans la forêt de Guinée, les

gens m'ont enseigné que les chimpanzés étaient les seuls animaux qui faisaient la guerre à leur propre espèce. Ils m'ont dit qu'il y avait des guerres entre groupes de chimpanzés, et que lors de leurs attaques les mâles prenaient plaisir à mutiler leurs captifs avant de les tuer et de se livrer au cannibalisme sur quelques morceaux choisis. Une zoologue m'a confirmé ce fait, bien qu'elle ait insisté sur son caractère exceptionnel (elle était bien pensante). Je crois qu'en dépit de la perfection de notre cerveau (un travail divin de plusieurs millions d'années) nous sommes encore aujourd'hui un mauvais compromis entre ce que l'être humain pourrait devenir et les chimpanzés. La bête est en nous ! Je l'ai compris à Zagreb pendant la guerre un jour où bouleversé par ce que je venais de voir pendant un de mes voyages dans la région, je passais, place du Maréchal Tito, devant la statue en bronze exécutée par Anton Dominik Fernkorn qui montre Saint Georges terrassant le dragon (1853). Le thème est archiconnu, et si Fernkorn l'a traité avec talent mais sans originalité, tout y est : Saint Georges en plein combat, l'épée levée ; le cheval, en plein combat lui aussi, écumant, l'œil allumé ; le dragon blessé mais combattant encore. Ils sont trois : homme, cheval, dragon. Trop chargé d'horreur pour m'arrêter à la banalité de l'œuvre, dans cet état où je frôlais le désespoir, j'ai compris le message de Saint George : dompte la bête en toi (le cheval) pour terrasser la bête en toi (le dragon).

J'ai toujours été surpris par la capacité des bourreaux à imputer à leurs victimes une volonté de meurtre égale à la leur, et, de cette façon, de renverser la charge de la preuve : « Vous nous reprochez d'être vivants ! Si nous n'avions pas fait ce que nous devons faire pour nous défendre, nous serions les victimes. Ne vous en déplaise, nous n'avons pas voulu être des victimes »... Le problème est beaucoup plus redoutable qu'il ne semble. Il est facile de montrer que le délire antisémite des nazis était un déraillement mortel du train de la raison : les Juifs ne représentaient pas 3% de la population de l'Allemagne ; ils étaient parfaitement intégrés, et ne revendiquaient aucun traitement particulier ; ils contribuaient

fortement au développement artistique, culture, économique et scientifique du pays ; ils n'étaient en aucune façon porteurs d'une idéologie d'hostilité systématique à l'Allemagne et à ses mœurs ; ils ne représentaient qu'une infime proportion de la population carcérale du pays, ce qui était un signe de plus de leur parfaite intégration en tant que citoyens. Il n'est pas certain que toutes les minorités se conduisent ainsi dans le pays qui les reçoit. Il faut beaucoup de sagesse et d'esprit de modération pour que des communautés gèrent leurs différences sans entrer dans un cycle de violence qui a pour effet de pétrifier une société dans des identités exclusives, et mortifères.

Une des personnalités politiques serbes de premier plan du gouvernement de Pale, Biljana Plavsic, une biologiste, était du temps du régime communiste la directrice de la Faculté des Sciences naturelles et des Mathématiques de l'université de Sarajevo. Pour se purifier de ce passé communiste (elle n'aurait pu accéder à ce poste sans être au Parti) elle était devenue une anticomuniste délirante. Pendant la guerre, elle était surnommée « La dame de fer ». Cet étrange rapprochement avec Margaret Thatcher flattait sa vanité, il était symptomatique de sa très grande popularité. Dans ses discours, elle faisait abondamment référence à Draža Mihailovic, et son héros contemporain préféré était le criminel Arkan, celui dont la milice torturait et massacrait à la façon des chimpanzés en colère. Je fais ce rapprochement zoologique parce que Madame Plavsic disait que le nettoyage ethnique était une nécessité biologique : « Je préférerais que l'est de la Bosnie soit complètement nettoyé de ses Musulmans. Quand je dis « nettoyé », je ne veux que personne ne me prenne à la lettre, et pense que je veuille dire nettoyage ethnique. Mais ils ont collé cette étiquette « nettoyage ethnique » à un phénomène tout à fait naturel et lui ont donné la caractéristique d'une sorte de crime de guerre ». Le même article parle du « matériel génétique défectueux des Musulmans » (déclaration au journal *Svet* de Novi Sad le 6 septembre 1993).

Il y avait pourtant un point sur lequel elle était d'accord avec le président Izetbegovic : son opposition aux mariages mixtes, pas pour la même raison toutefois « Nous sommes préoccupés par le fait que les mariages entre Serbes et Musulmans ont augmenté... car les mariages mixtes entraînent un échange de gènes entre les groupes ethniques, et en conséquence la dégénérescence de la nation serbe » (au journal *Oslobodjenje* à Sarajevo en mai 1994).

C'est cette idéologie incohérente qui a justifié les crimes. Incohérente, car d'autres idéologues du même camp accusaient les Musulmans d'être des Serbes convertis à l'islam et donc des traîtres à la cause serbe. Que de telles idées soient d'une effroyable sottise ne change rien à leur efficacité : relisez quelques « morceaux choisis » de Céline dans « Bagatelle pour un massacre » : ça, par exemple « User, laisser bien des patiences ; ça vient pas tout seul un pogrom ! ... C'est un grand succès dans son genre, un pogrom, une éclosion de quelque chose... » et vous comprendrez comment des intellectuels peuvent devenir des monstres. Milosevic lui-même pensait que les Serbes de Bosnie et de la *Krajina* étaient des « cas mentaux », d'ailleurs, à la fin il les a lâchés. Lui qui, par cynisme opportuniste, avait allumé l'incendie n'avait pas prévu le mouvement de radicalisation cumulative qu'il avait mis en route et que dans une interview au célèbre magazine *Borba* de Belgrade, Biljana Plavsic exprimait dans toute sa démente : « Les Serbes de Bosnie, et plus particulièrement ceux qui vivent dans les régions frontalières, ont développé et affiné une capacité particulière de sentir le danger qui menace la nation, et de développer des mécanismes d'autoprotection. Dans ma famille on disait toujours que les Serbes de Bosnie étaient bien meilleurs que ceux de Serbie... en tant que biologiste je sais qu'une meilleure capacité d'adaptation et de survie existe chez les espèces qui vivent près d'autres espèces qui leur sont une menace... C'est pourquoi la séparation des Serbes des autres nations est un phénomène à la fois naturel et nécessaire » (*Borba*, le 28 juillet 1993).

Ces Serbes « meilleurs que les autres » et dont « les patiences avaient été lassées » étaient à l'œuvre à Prijedor où ils montraient leur zèle. En juillet 1992, je n'avais encore qu'une vague idée de l'idéologie meurtrière qui avait rendu les Serbes de Prijedor et d'Omarska fous, comme me l'avait dit cet ami serbe de Zagreb. J'avais une information que je croyais crédible, mais aucun élément factuel. Pourtant, la folie avait débordé de la zone de Prijedor, elle avait gagné Bosanski Novi, où elle posait problème. Les Serbes de la petite ville de Bosanski Novi, à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Prijedor, avaient voulu montrer qu'ils étaient aussi bûcheurs que leurs voisins. Ils avaient regroupé les Musulmans de la municipalité, ainsi que quelques Croates, dans un ghetto entouré de barbelés, avec des sentinelles pour garder les voies d'accès. Un petit Varsovie 1942. Les Serbes demandaient que l'ONU évacue ce ghetto, faute de quoi ils regrouperaient les gens sur une place, en face du pont qui reliait la Bosnie à la *Krajina*, et les forceraient *manu militari* à passer le pont pour entrer sur le territoire des Serbes de la *Krajina*. De leur côté les Serbes de la *Krajina*, ceux qui contrôlaient la région de l'autre côté du pont, étaient totalement opposés à recevoir tous ces indésirables et menaçaient de reprendre leurs armes lourdes afin de combattre ce qu'ils appelaient « l'invasion turque ». Les bataillons nigérian et danois qui contrôlaient la zone et les dépôts où les armes lourdes étaient stockées étaient inquiets. On m'a demandé d'aller à Dvor et à Bosanski Novi et de voir ce qui pouvait être fait. Avant tout, il m'était demandé d'obtenir le droit de rester chez eux pour rencontrer ces gens bouclés dans le ghetto.

Je suis d'abord allé à Dvor où j'avais pris rendez-vous avec l'officier de renseignement du régiment danois. Il était jeune, mince, assez grand, avec un visage d'étudiant, accentué par des lunettes ordinaires, pas les *Ray ban* du baroudeur de cinéma. Même si ses cheveux étaient roux, il ne faisait pas du tout viking, mais jeune voyageur décontracté et sympathique. J'ai vu très

rapidement son sérieux, sa compétence et sa détermination. Dans toute cette affaire, les Danois ont été admirables. Ensemble, nous sommes allés voir le maire de Dvor. Je me souviens de lui comme d'un homme atypique dans sa position et dans cette guerre. L'officier danois m'avait dit qu'il n'était pas un fanatique, mais j'ai malgré tout été surpris. Il m'a présenté la situation de façon très objective. J'ai oublié qui était le traducteur :

- Ceux d'en face veulent expulser leurs Musulmans et leurs Croates. S'ils font cela, ils vont les forcer à traverser le pont, de ce côté gardé par les Danois. Les Danois me disent qu'ils n'empêcheront pas les gens de traverser. Des milliers de pauvres gens entreront dans ma ville, ce sera une catastrophe.

- Nous n'en sommes pas encore là. Je suis venu pour négocier avec ceux d'en face. Mais tout de même, expulser des pauvres gens, comme ça, d'un jour à l'autre, vous trouvez ça normal ? Vous n'en pensez rien ?

Il m'a regardé, il a regardé l'officier danois. Son regard disait qu'il était un brave homme.

- J'en pense que ce n'est pas très civilisé. Ils sont devenus fous là-bas !

Après un instant de silence il ajouta :

- Mais si ces fous font ce qu'ils disent, les fous de chez moi vont prendre le pouvoir, et ma ville basculera comme le reste du pays.

- Vous voulez dire : comme à Prijedor ?

- Je ne sais pas ce qui se passe à Prijedor. Mais ce que j'entends dire est... comment vous dire... effrayant.

L'essentiel était dit. Il fallait aider ce maire modéré qui, jusqu'à ce jour, avait réussi à éviter que sa municipalité ne basculât dans l'ignominie ambiante. La présence du bataillon danois, qui avait réussi à partiellement désarmer les nettoyeurs ethniques, lui avait permis de tenir jusqu'à présent. Mais les Danois ne pouvaient pas s'opposer par la force au passage des milliers d'expulsés de Bosnie dans sa ville. Si cela advenait, les Danois perdraient leur crédibilité dissuasive vis-à-vis des Serbes extrémistes, les nettoyeurs ethniques élimineraient le maire comme ils avaient assassiné celui que j'avais cherché à rencontrer pendant plusieurs semaines. Je n'ai eu aucune difficulté à croire ces explications que me donnait l'officier danois alors que nous allions à Kostajnica au cantonnement du bataillon danois.

La poignée de main échangée avec le colonel du régiment était sur le modèle de celles de toutes les armées : virile et sèche. Le colonel était sympathique, il avait une vague ressemblance avec Callahan, celui de Bihać. Cela m'a mis en confiance. Nous avons parlé de la situation et des options : obtenir un changement d'attitude de la part des Serbes qui accepteraient de réintégrer les Musulmans et les Croates chez eux, il n'y croyait pas beaucoup ; évacuer tous ces gens sur la Croatie, d'une façon ordonnée et non chaotique, cela lui semblait le plus probable. Nous avons évalué les conséquences pratiques de chaque option. Si les gens pouvaient retourner chez eux, j'ai dit que dans ce cas les Nations Unies enverraient des secours divers à la municipalité : de la nourriture, des médicaments pour l'hôpital et les dispensaires... Dans ce cas les Danois étaient prêts à faciliter le passage des convois de livraison. Le colonel se proposa même de recommander à son gouvernement le financement des secours. L'officier de renseignement dit qu'il ne fallait pas trop compter sur l'option d'un retour des personnes déplacées (il employait la terminologie onusienne). Quelques jours plus tôt, dans la nuit, les guetteurs que les Danois avaient postés sur une colline en face de la ville avaient observé le minage de la mosquée et son explosion. L'officier lui-

même était allé voir le maire de Bosanski Novi le lendemain matin, de l'autre côté du pont, il avait vu les ruines de la mosquée. Le maire avait expliqué que cet acte était en représailles des massacres commis par les Musulmans en Bosnie. L'officier avait essayé d'aller voir les gens dans le ghetto, mais le maire s'y était opposé, sa ville n'était pas incluse dans le mandat des casques bleus. La destruction de la mosquée semblait être un point de non-retour. J'ai dit que j'irai voir le maire de Bosanski Novi, en fin d'après-midi, que je lui demanderai la permission de rencontrer les gens du ghetto. Après cela, je reviendrai au cantonnement où l'on aviserait. L'officier de renseignement a téléphoné au maire pour prendre rendez-vous pour l'envoyé des Nations Unies, ça faisait sérieux, ça allait lui dilater l'ego : les Nations Unies lui envoyaient un négociateur, comme pour Milosevic à Belgrade, ou Karadjic et Biljana à Pale. J'étais en effet habillé comme un envoyé des Nations Unies : costume, cravate, chaussures assorties pour faire l'important. Le plus étrange était le fait que l'apparence avait autant d'importance que l'essence... encore un de ces trucs animaliers, le mâle dominant dont l'allure dominante dit l'importance qui en retour donne de l'importance à tout l'entourage : regardez la parade de séduction de certains oiseaux, tout est déjà dit ! Ce théâtre animalier m'a toujours rendu amer : tout ce spectacle pour produire des résultats le plus souvent médiocres. Mais bon ! Il faut ce qu'il faut.

Pour ma première rencontre avec la municipalité de Bosanski Novi, l'officier danois qui avait pris le rendez-vous est venu avec moi. Je connaissais déjà le maire, un très jeune homme, que j'avais rencontré quelques semaines plus tôt lors de mon premier passage dans la ville, à ce moment-là le ghetto n'existait pas. Nous avons passé le pont. Arrivés sur la grande place à la sortie du pont, où aboutissaient toutes les rues, où des arcades abritaient des magasins de toutes sortes : épiceries, chaussures, articles de sport, pharmacie... j'ai eu une impression de petite ville paisible bordée par une rivière aux eaux vertes comme un collier d'émeraude

liquide. Le soleil brillait pour ajouter à la splendeur de l'instant. La seule fausse note, comme une verrue hideuse plantée sur un visage charmant, c'était les ruines de la mosquée, dont les fenêtres calcinées béaient sur le ciel bleu. Le toit, un dôme tel que je l'avais vu quelques semaines plus tôt, s'était effondré à l'intérieur, proprement si je puis dire, comme si l'édifice n'avait pas explosé mais implosé sur lui-même, avant que de brûler. Travail d'artificiers professionnels m'avait dit l'officier de renseignement au passage de l'édifice que les passants, nombreux sur la place, ne semblaient pas voir. Comme si tout avait été normal, comme si la mosquée n'avait jamais existé.

Arrivés à la mairie nous n'avons pas eu à attendre, nous étions attendus par le conseil municipal présidé par le maire, le jeune homme que j'avais déjà rencontré, celui qui, quelques semaines plus tôt, m'avait recommandé de ne pas aller à Prijedor où ma sécurité ne pouvait pas être assurée. À l'époque il m'avait fait penser au toutou que l'on voyait sur les vieux disques de la compagnie « La voix de son maître », il parlait une autre langue que la sienne, son maître était ailleurs, il répétait un discours convenu. Au début, j'ai tourné autour du pot, j'ai parlé de tout et de rien, pour sentir l'atmosphère, affiner l'intuition, faire le point entre raison et déraison. Toutes ces choses étranges qui se jouent quand on rencontre des gens pour faire quelque chose de grave. Heureusement, j'ai toujours eu en moi une sorte de confiance qui dans ces instants prenait le dessus. C'était étrange car, par ailleurs, j'étais capable, dans certaines circonstances d'être plus sensible qu'une jeune fille qui rougit devant les garçons. Ce mélange entre la force d'un bœuf et la sensibilité d'un cheval effrayé par une ombre a été une des constantes surprenantes de mon caractère. Dans cette réunion, le bœuf était au travail et la sensibilité du cheval aux aguets, ils se complétaient.

Au fond, le maire était un jeune con. On avait dû le mettre là en raison de sa docilité. Il fallait que je l'impressionne pour qu'il

donne à ses maîtres un message qui pourrait les inquiéter. Donner à l'affaire un élément d'incertitude. J'ai joué à fond la carte française : très poli courbette sur la forme, comme un gentilhomme diplomate du Roy, et ferme sur le fond. Évidemment, c'était une comédie dans cette tragédie. Ils voulaient expulser ces gens, mais je ne voulais pas devenir leur complice volontaire : eux jouant les méchants et moi le gentil pour parvenir au résultat qu'ils voulaient de toutes les façons atteindre : expulser les Musulmans et les Croates. Cela m'a rappelé ce que m'avaient dit les gens de Dubrovnik lorsque j'étais allé les voir : « Votre di Mistura et votre Kouchner ils ont voulu évacuer nos enfants pour les protéger des bombardements. Nous, on préfère la franchise des Serbes qui nous tuent avec leurs bombes à la gentillesse de vos deux zèbres qui veulent nous tuer de désespoir. Nous enlever nos enfants, c'est nous désespérer. C'est pour nos enfants que nous résistons ! » J'étais piégé. Alors il me fallait limiter le déshonneur d'être forcé à faire ce que je ne voulais pas faire. Il n'était pas possible de gagner, mais il y avait plusieurs façons de perdre. Il fallait trouver la moins mauvaise. C'était triste à en mourir, mais il fallait éviter de mourir pour accomplir ce qui ferait le moins de mal possible. Le maire et ses acolytes me disaient :

- Nous avons des soldats qui combattent sur le front. Ils reviennent en permission. Ils ont vu mourir leurs copains à côté d'eux. Ils veulent se venger. C'est comme ça qu'ils ont fait sauter la mosquée. Ils ont tué des Musulmans et des Croates dans la municipalité. Pour les protéger, nous les avons regroupés dans un quartier dont nous contrôlons les accès, mais que voulez-vous que nous fassions, nous ne pouvons pas éviter que quelques fous lancent de temps en temps une grenade dans le quartier protégé. Alors, pour éviter un malheur plus grand nous vous proposons d'évacuer ces gens de façon ordonnée.

Le piège était parfait. Je devais pourtant placer ma réplique :

- En effet, les temps sont difficiles pour tout le monde. Vous avez reçu dans votre ville des populations chassées par la guerre. Cela crée des tensions. Mais nous pouvons vous aider. Nous pouvons demander à l'OSCE de vous envoyer une équipe d'observateurs qui vous aidera à calmer les choses. En plus, les Nations Unies peuvent vous envoyer des secours : de la nourriture, des médicaments pour votre hôpital, et même des médecins, si vous en avez besoin. Ces secours rendront inutile l'expulsion des Musulmans et des Croates dont les Nations Unies ne peuvent se rendre complices.

La discussion s'enlisa. Je lui disais en essence que les Nations Unies ne pouvaient pas se faire les complices du nettoyage ethnique, et lui, en essence, me disait que pour ces gens mieux valait être expulsés plutôt que morts. Tout tournait autour de ça. À la fin je lui ai demandé la permission d'aller voir les gens du ghetto, ceux qui, selon lui, étaient sous sa protection, je lui ai dit :

-Puisque ces gens sont sous votre protection, permettez aux Nations Unies d'en faire le constat en les rencontrant sans contraintes.

Ils ont encore tourné autour du pot pendant un moment. Il y avait des gens dans le conseil municipal qui étaient en quête de respectabilité, ils étaient favorables à ma visite au ghetto. Lui, il hésitait. Finalement, peut-être par lassitude de fin de journée, il a accepté. Il m'a dit qu'il devait aller à Banja Luka rendre compte à ses autorités. Nous nous sommes donné rendez-vous le lendemain en début d'après-midi. Je suis parti pour le ghetto, l'officier danois après m'avoir présenté était resté discret, il vint avec moi dans la voiture, un membre du conseil municipal m'accompagnait. Arrivé devant une des entrées gardées du ghetto, j'ai demandé au conseiller municipal qui avait fait ouvrir le passage barbelé de me laisser aller seul. Cela se fit sans problème. Je l'ai remercié ainsi que les gardes. La politesse est une façon d'accorder aux personnes

cette part de dignité sans laquelle ils se sentent autorisés à haïr. Il est sorti de la voiture. J'ai continué ma route. Je ne savais pas comment j'allais procéder. Je n'avais eu aucun contact préalable avec les gens du ghetto. L'officier danois non plus. Il avait saisi l'opportunité offerte par ma visite pour enfin voir le ghetto qui n'était pas accessible aux casques bleus sans l'accord des Serbes.

J'ai fait une centaine de mètres dans des petites rues. Puis, j'ai rencontré un groupe de gens qui m'ont fait signe de stopper. Plusieurs d'entre eux parlaient l'anglais. Ils m'ont souhaité la bienvenue, ils m'ont dit qu'ils m'attendaient depuis un moment. J'étais surpris, je leur ai demandé comment ils savaient que j'allais venir les voir. L'un d'eux m'a souri, il m'a dit que même chez les Serbes ils avaient toujours des amis. Ils m'ont conduit dans une sorte de salle d'apparat d'un vieil immeuble austro-hongrois qui était remplie de gens, peut-être plus de cent. L'officier danois était toujours là. Dans une pièce qui s'ouvrait sur l'étendue d'un grand espace très peu meublé, il y avait quelques fauteuils, deux étaient vides, les deux autres étaient occupés par deux hommes âgés, mais vifs d'aspect. Lorsque nous étions entrés dans la salle, il y avait un brouhaha assourdissant. Sitôt que nous fûmes assis, un silence plus remarquable que le bruit s'établit instantanément. Nous nous sommes présentés. Nos vis-à-vis ont fait de même. Il y avait un professeur et un dentiste, ils étaient les porte-parole des gens du ghetto.

Ils m'ont raconté que tout avait commencé six jours plus tôt. Des militaires serbes les avaient rassemblés dans ce quartier où vivaient beaucoup de Musulmans, et chaque jour ils avaient envoyé des gens nouveaux. Ils étaient plus de trois mille à présent, mais des nouveaux arrivaient chaque jour. Parfois ils étaient forcés de quitter leurs domiciles, parfois ils choisissaient de venir ici par peur de rester isolés dans leurs fermes. Tous les jours, de 15.00 à 17.00 heures ils avaient le droit d'aller en ville faire des courses. Parfois, surtout la nuit, un ou deux obus de mortier ou des grenades

étaient lancés sur le quartier. Les Serbes voulaient les faire partir, eux ils voulaient rester, et retourner chez eux. Ils m'ont demandé d'aller visiter le stade de football en bordure de la ville, car les Serbes gardaient là une trentaine de Musulmans : avocats, journalistes, enseignants... des gens qu'ils considéraient comme dangereux ... on ne savait pas pourquoi. Je leur ai demandé s'ils savaient ce qui se passait à Prijedor. Il y avait dans le ghetto des gens de Prijedor. J'ai demandé si je pouvais leur parler. Quelqu'un dans la foule a dit qu'ils n'étaient pas là ce soir, mais que tout le monde savait que ce qui se passait à Prijedor était terrible. J'ai demandé : « Comment terrible ? », l'un des hommes assis a dit doucement : « Ils torturent, ils tuent, ils sont devenus fous ». Je leur ai fait un résumé de mon premier contact avec le conseil municipal et ce que j'essayais d'obtenir en négociant. Ils étaient d'accord, ils ne voulaient pas partir. Ils me semblaient très déterminés.

Au cantonnement danois à Kostajnica j'ai mis le colonel au courant de mes rencontres. L'officier de renseignement a fait de même, en anglais pour que je puisse suivre leurs propos, ce qui était aimable de leur part. En conclusion, il fut décidé que les guetteurs danois qui observaient la ville à partir de la colline devaient trouver un autre poste d'observation afin de voir ce qui se passait dans le stade de football.

Le lendemain matin, j'ai rencontré des militaires français qui venaient au camp danois afin d'évacuer une famille croate qui avait été recueillie par une patrouille danoise dans une ferme isolée de la région. J'ai assisté à l'interview de la famille : le père, la mère et la fille. Ils disaient des choses banales... qu'un matin les Serbes leur avaient demandé de quitter leur ferme. Ils ne disaient pas les Serbes mais « les tigres », peut-être en référence au surnom que s'étaient donné les miliciens d'Arkan. Ils disaient que le lendemain matin, ils avaient décidé de partir. Le père et la mère parlaient, doucement, sur un ton neutre, dans un débit bref et

mécanique. La jeune fille se tenait un peu à part de ses parents, sur un côté de la grande table où se faisait l'entretien. Elle devait avoir dix-huit ans, au plus. Elle était brune et jolie à ravir. Je n'avais pas vu ses yeux jusqu'à ce que le militaire, qui menait l'entretien, demandât pour quelle raison ils étaient partis le lendemain matin et non le jour même. Sans changer de ton, le père répondit « Parce qu'ils ont passé la nuit chez nous ». Puis, il se mit à pleurer, sa femme aussi. C'est alors que j'ai vu les yeux de la jeune fille. Elle ne pleurait pas. Elle nous regardait tous. Ses yeux étaient plus bleus que le ciel du matin, et si vides qu'ils mangeaient tout l'espace. Cette sensation de vide m'a déchiré le cœur. Aujourd'hui encore, lorsqu'il m'arrive de croiser le regard d'une jeune fille aux yeux d'un bleu pâle et pourtant intense, le gouffre du vide de toute cette innocence violée s'ouvre à nouveau devant moi, et je dois faire un effort pour ne pas me mettre à pleurer, comme ce père et cette mère qui n'avaient rien pu faire pour protéger leur fille. Emu, le militaire français a dit : « Ah ! Ceux-là, ils reviennent de l'enfer ! » Puis il a arrêté l'entretien, il a dit à l'interprète qu'ils allaient conduire la famille en Croatie. Je n'ai jamais revu cette famille qui, comme tant d'autres, avait traversé l'enfer, mais leurs visages souvent ressurgissent dans ma mémoire, comme un reproche : celui de n'avoir rien su dire ou faire en face d'une douleur inattendue, cachée dans la banalité du ton et du propos, si grande qu'elle m'a foudroyé.

En début d'après-midi je suis retourné à Bosanski Novi pour mon rendez-vous avec le maire et son conseil municipal. Il m'a demandé comment j'avais trouvé les gens du ghetto (il ne disait pas le ghetto, mais « le périmètre protégé »). Je lui ai répondu qu'ils iraient mieux, si, de temps en temps, on ne leur envoyait pas un ou deux obus de mortiers. Sans que sa voix n'exprimât la moindre surprise, il a répondu que c'était la raison pour laquelle, ils me demandaient d'évacuer ces gens car ils n'avaient pas, en tant que civils, la capacité d'empêcher les actes de vengeance des soldats serbes qui revenaient du front. C'était probablement vrai.

Maintenant que l'on sait avec certitude ce qui s'est passé dans la zone de Prijedor, ceux de Bosanski Novi, essayaient, peut-être, de faire un nettoyage ethnique moins sanglant que celui de leurs voisins. C'est possible, mais ce moins sanglant restait un acte criminel qui n'excluait pas le meurtre comme on le verra.

J'ai demandé au maire comment s'était passée sa rencontre avec ses chefs à Banja Luka. Il a commencé par se plaindre des militaires, comme ça, globalement, sans qu'il soit possible de savoir s'il parlait des casques bleus ou des soldats serbes. L'officier de renseignement danois n'était pas avec moi ce jour-là. Nous étions entre civils. Je n'ai pas répondu à ses critiques contre les militaires : leur manque d'intelligence, etc. Ses propos me semblaient futiles. J'ai relancé ma question à propos de ses discussions à Banja Luka. Il a fini par me répondre :

- Très bien ! Ils sont d'accord pour envisager l'envoi de secours. Pour la nourriture nous avons préparé des listes. Nous n'avons pas besoin de médecins, mais je vous ai pris rendez-vous avec les gens de l'hôpital, ils vous diront ce dont ils ont besoin.

- C'est parfait ! Après tout, on peut toujours s'entendre entre gens raisonnables. Je vais donc pouvoir dire aux gens du ghetto ...

- Ce n'est pas un ghetto. C'est nous les Serbes que les Turcs veulent faire vivre dans un ghetto... c'est une zone protégée.

J'ai repris :

- Je vais pouvoir dire aux gens de la zone protégée qui reçoit des obus de mortiers qu'ils peuvent rester chez eux...

- Ah non ! Non ! C'est un autre problème. L'ONU envoie des secours aux Musulmans, je sais que vous allez le faire à Bihać,

nous vous demandons de nous traiter de la même façon. Je ne vois pas pourquoi nous serions victimes de discrimination.

- Au contraire, nous vous traitons de la même façon. Bihać a reçu 200.000 habitants supplémentaires en quelques semaines, le maire les a gardés, il ne les a pas expulsés. Comme les ressources de la municipalité ne permettent pas de prendre soin de tous ces gens, les Nations Unies aident la municipalité. C'est exactement ce que je vous propose.

Il m'a dit que je comparais des situations qui n'étaient pas comparables. Puis il est reparti dans la martyrologie du peuple serbe. J'ai compris que, comme on le dit en Suisse romande, il voulait « le beurre et l'argent du beurre » : des secours et le nettoyage ethnique. C'était foutu, mais il fallait faire comme si... pour perdre moins. J'ai dit que j'acceptais d'aller voir les gens de l'hôpital, mais sans être en mesure de promettre quoi que ce soit. Puis, j'ai demandé à rencontrer à nouveau les gens de la « zone protégée », dans laquelle j'ai inclus les gens du stade de foot. Il a semblé surpris, puis a conclu que je pouvais essayer de les voir. Je lui ai dit que je devais retourner à Zagreb parler avec mes collègues diplomates, mais que je prenais rendez-vous avec lui, dans une semaine, à la même heure, il était 15.00 heures.

Chapitre XVIII

En route vers Zagreb, je repensais à mes visites au stade de foot et à l'hôpital. Au stade, il n'avait pas été possible de voir les prisonniers. En me riant au nez, des jeunes gars dont certains avaient moins de vingt ans m'ont interdit l'entrée. Ils étaient armés jusqu'aux dents. Certains étaient déguisés en Rambo avec un marcel qui montrait biceps et pectoraux, maigrichons parfois. Des bandeaux rouges leur cerclaient le front : mise en scène hollywoodienne pour des crimes « bien de chez nous ». Version occidentale des petits soldats de l'*Ankar* du Cambodge. Par l'interprète du conseil municipal, je leur ai dit que la prochaine fois je viendrais avec le maire. Un gringalet vigoureux mais qui avait du mal à porter une grosse mitraillette à plusieurs chargeurs m'a dit qu'il « enculait le maire ». Je ne l'ai pas cru. L'interprète m'a dit : « Et dire qu'avant la guerre ce petit con était le meilleur attaquant de notre équipe de foot ! » Je lui ai répondu qu'on ne se méfiait jamais assez des footballeurs. Il a ri sans savoir si j'étais sérieux ou non. Moi non plus.

À l'hôpital de Bosanski Novi l'ambiance était très différente de celle de l'établissement du Docteur Nasser, à Bihać. À Bihać, les gens de l'hôpital étaient tendus vers l'action, et malgré les bombardements ils n'avaient pas peur. Pas de bombardements à Bosanski Novi, pas de signes de suractivité, les lignes de front n'affectaient pas directement la ville. Je suppose que les blessés les plus graves étaient envoyés à Prijedor et à Banja Luka. Dans le calme de cet hôpital qui semblait vide, j'ai ressenti la peur. Le directeur m'a remis une liste des besoins : beaucoup de fournitures pour la chirurgie de guerre, et des antibiotiques. L'homme était mal à l'aise. Il parlait peu, son personnel moins encore. Le silence

était pesant. J'ai écourté la rencontre et demandé, un peu par provocation : « Et bien, vous, des gens instruits, qu'est-ce que vous pensez de ce qui se passe ici ? » Le directeur s'est levé, il m'a dit d'une voix haute et claire : « Nous pensons que ce n'est pas très civilisé ! » Les mêmes mots que ceux qu'avait prononcés le maire de la ville de l'autre côté du pont, à Dvor. Encore des braves gens pris au piège de cette effroyable tourmente, et qui tentaient de préserver leur dignité. Et moi, qu'allais-je faire pour sauver la mienne ? Avancer, continuer, les aider, eux, à ne pas tout perdre... et puisque gagner n'avait aucun sens... accepter de mourir. Là était ma dignité.

Je ne dis pas cela pour faire montre d'un esprit héroïque ou je-ne-sais-quoi. Les grands mots convenus que l'on adresse à Sa Majesté soi-même me semblent toujours les enfants du mensonge et de la fatuité. J'acceptais de mourir parce que cela me semblait dans la logique de ces situations à risque qui, dans mon travail, étaient inévitables. Dans cette situation, accepter de mourir était ma façon à moi d'affirmer ma commune humanité avec tous ces gens. Cela donnait un sens à ce qui n'en avait pas. Jusqu'à présent, les balles étaient passées là où je n'étais pas. Une fois seulement il y en avait eu une qui m'était destinée, mais, par chance, je me trouvais alors dans un 4+4 Mercedes aux vitres blindées de l'OSCE : ça avait fait un gros « clac » juste un peu plus sec qu'un gravier qui frappe le pare-brise en pleine vitesse, une minuscule étoile était apparue instantanément autour de l'impact tout rond. D'une façon honteusement stupide, pendant quelques secondes je m'étais senti invulnérable. Pour les bombardements mon seul regret était de n'avoir pas toujours la vision splendide des fesses d'Indira pour me reconforter. Mais dans tous les cas, il se trouvait que lorsque ça tombait ici, j'étais là, si ça tombait là, j'étais ici. Les militaires appellent cela « avoir la baraka ». Il suffit pourtant de ne pas l'avoir une seule fois, et c'est fini. Je n'aime pas parler des instants où j'ai su que ma vie était en danger. Mais j'ai le sentiment

qu'il faut cette évocation pour que l'on comprenne d'où vient ma parole. Au-delà, c'est manque de pudeur, alors j'arrête.

La même pudeur m'empêche de parler de la prière. Je crois que c'est de cette époque que date mon habitude de prier pendant les longues conduites en voiture. Le bruit régulier du moteur et le bercement de la route induisent une méditation d'oblat. Cela dit, je ne suis ni un expert en prières ni un oblat, et je ne veux pas parler de Dieu. D'un côté c'est ringard. De l'autre c'est très actuel avec tous ces fous, fiers de s'appeler « esclaves de Dieu » et qui tuent en son nom. Pourtant, moi qui n'ai aucune expertise et ne professe aucun dogme, une chose m'a été apprise par la prière : ce que nous appelons Dieu nous veut libres. Apprendre le mode d'emploi de ma liberté est la seule requête que je me permets d'adresser à Dieu. Pour moi, demander autre chose serait considérer Dieu comme un bon papa qui donne ou ne donne pas au fiston ce qu'il demande, et l'enchaîne par ses dons ou par ses refus, comme le maître enchaîne l'esclave. Entrer en esclavage, c'est manquer à notre dignité et à celle de cela que nous appelons Dieu. C'est devenir un pantin dont on imagine que Dieu tire les ficelles. Dernier blasphème, dernière insulte à cela qui nous veut libre de venir dans sa lumière. Entre nous, si on le peut, dans la lumière il faut accepter d'y aller. D'une certaine façon ça ne résout rien de concret, mais c'est beau et joyeux.

À Zagreb, j'ai pris rendez-vous avec Mate Granić. Il était alors Vice premier ministre. Il était chargé de l'ensemble des affaires humanitaires de la Croatie. Il est possible qu'il ne cumulât pas encore cette fonction avec celle de ministre des Affaires étrangères, mais dans mon souvenir c'était déjà tout comme. En raison de mon travail et du sien nous nous rencontrions souvent. J'avais pour lui une sorte d'affection. Avant d'étudier la médecine (il était un spécialiste du diabète), tenté par la prêtrise il avait commencé le séminaire. Il lui en restait quelque chose, une onction immobile suivie de gestes amples et lents, sans angles, comme un

prélat qui officie. Cet aspect était encore renforcé par son apparence physique, celle du moine camembert. En un peu moins gras et gourmand, sauf quand il souriait. Là, son appétit de vie éclatait au grand jour. Lorsque nous parlions des événements courants, il était toujours d'une grande modération. Son seul défaut était peut-être une certaine vanité, celle d'un homme qui dans sa jeunesse a été forcé par les circonstances et par sa foi à une humilité excessive, un tour hypocrite. Toutefois, il y avait dans l'expression de cette vanité quelque chose de naïf qui ajoutait à la sympathie qu'il savait provoquer. Cela faisait plaisir de le voir enfin jouir du pouvoir. Il me communiquait cette impression de satisfaction intérieure qui est celle d'un homme qui a trouvé sa place. Il était très populaire parmi les diplomates de l'époque. Sa présence rassurante dans le premier gouvernement libre du pays a joué un grand rôle dans la reconnaissance internationale, rapide mais controversée, de l'indépendance de la République de Croatie. Il avait en ce temps-là ses bureaux dans le bâtiment néoclassique appelé aujourd'hui le Parlement de Croatie, sur la place Saint Marc, au sommet d'un promontoire qui constitue la partie la plus ancienne de Zagreb. Là, les rues ressemblent un peu à celles de la Mala Strana, à Prague. Je pense, par exemple, à la Ćirilometodska où se trouve le musée d'Art naïf, dans l'ancien palais baroque du mécène Franjo Gaži où Ivan Večenaj venait essayer de vendre ses tableaux à la fin des années cinquante. Au temps où le jeune Elvis Presley était encore le dernier chanteur de rock'n'roll qui fût presque *clean*, juste avant la guerre du Vietnam.

Il y avait deux grands tableaux dans le bureau du Docteur Granić. Un paysage de marécage presque abstrait m'intriguait en raison de sa puissance sombre et grandiose, empreinte d'une étrange mélancolie. Je lui ai demandé qui en était l'auteur. J'ai oublié la réponse. Pour une raison que j'ignore, j'associe ce tableau aux résistants au fascisme italiens qui se cachaient dans les marais de la région de Venise. L'autre tableau était plus surprenant encore : il s'agissait d'un grand portrait de Tito qui littéralement

trônait sur son mur. J'ai exprimé ma surprise à Mate Granić (communisme s'oppose à catholicisme ; Tito s'oppose à Hejbrang –un résistant croate communiste et nationaliste éliminé par Tito en 1948 ; Yougoslavie s'oppose à Croatie). Il a souri et m'a dit qu'après tout Tito était un grand Croate qui avait marqué l'histoire du pays, de l'Europe et du monde ... J'ai abordé la situation de Bosanski Novi : les casques bleus, les dépôts d'armes lourdes, l'expulsion programmée des Musulmans et des Croates, l'impossibilité pour les casques bleus danois qui contrôlaient l'entrée et la sortie du pont de s'opposer par la force à l'expulsion, etc. Je lui ai fait rapport de mes discussions avec le maire et son conseil municipal ; ce que je voulais obtenir par la négociation; ma quasi-certitude d'échouer, et de ne pouvoir dans cette affaire que gagner du temps. Je lui ai demandé si la Croatie accepterait de recevoir ces expulsés sur son territoire.

- On en a déjà beaucoup. Quel est le dernier chiffre ?

(En accord avec les autorités croates, les Nations Unies publiaient les chiffres officiels des réfugiés et personnes déplacées par ce conflit) J'ai répondu :

- 376 000

- Ils veulent que j'évacue les hôtels de luxe pour la saison touristique. Les réfugiés les transforment en camping, ils brûlent les meubles pour chauffer le café. Remarquez, pour la saison touristique, faut pas rêver ! Je vois mal les touristes « de luxe », ou les autres, venir profiter de la mer en ce moment. Heureusement, on nous laisse utiliser toutes les autres structures touristiques. Vous évacueriez combien de personnes en tout, et quand ?

- Dans dix jours, au plus. Quant au nombre de personnes concernées... hier, elles étaient plus de trois mille. Les gens du

ghetto m'ont dit qu'il en arrivait tous les jours. Au total, il pourrait y avoir plus de cinq mille personnes.

- C'est beaucoup ! C'est vrai, on a vu pire. Mais ce n'est pas fini. Je vais demander aux Européens, et aux autres d'en accepter un certain nombre, pour nous soulager. Les Musulmans sont populaires, beaucoup de pays veulent en recevoir. Outre les Européens, j'ai des demandes des Turcs, des Syriens... et même des Israéliens.

Il m'a donné un numéro de téléphone pour que je l'appelle un ou deux jours avant le commencement de l'opération d'évacuation.

Mes contacts professionnels avec les autorités croates étaient presque toujours francs et directs. Beaucoup de mes collègues, et quelques diplomates, se plaignaient d'avoir de mauvais rapports avec les Croates, ils les trouvaient arrogants et menteurs. Le mensonge et l'arrogance existent en Croatie comme partout ailleurs. Moi, ce qui me frappait c'était une certaine naïveté issue d'un tragique besoin d'être reconnu et aimé. Ceux qui se plaignaient des Croates étaient presque toujours des « gens qui pensent bien », et qui, pour cette raison, jugeaient les Croates en état de pêché mortel d'extrême droite. Si longtemps bafoués par l'histoire, dominés et humiliés comme le dit Miroslav Krleža dans la « Chanson des pendus » (« Jamais de fin à cette honte. La corde aux gueux, le ciel aux comtes ») les Croates ont développé une sensibilité extrême qui leur fait immédiatement ressentir l'hostilité des autres Européens. Trop meurtris pour confronter la malveillance, ils y répondent par ce que l'on peut appeler « des coups bas ». Mes collègues et autres diplomates bien pensants ne comprenaient pas qu'ils récoltaient ce qu'ils avaient semé.

Après l'accord du Docteur Granić, j'avais la possibilité de faire ce que je ne voulais pas faire. Malheureusement, il n'y avait aucune instance à laquelle je puisse m'adresser pour m'aider à

faire ce que je voulais faire. Toutes les démarches en ce sens n'avaient abouti qu'à des promesses, qui renforçaient peut-être ma main dans la négociation, mais n'avaient pas la clarté de l'accord de Granić : nous laisserons entrer les expulsés ! Pour agir comme je le voulais, il me fallait obtenir un engagement aussi simple : nous nous opposerons à l'expulsion de ces gens ! Or, tout le contexte disait le contraire : les Serbes expulseront les Musulmans et les Croates, et personne ne s'y opposera, sauf en paroles... Une diplomatie sans force n'est rien.

J'ai donc fait comme si les gens allaient rester, tout en préparant aussi discrètement que possible l'option contraire. L'accord de distribuer des vivres à la ville de Bosanski Novi a été obtenu sans difficulté particulière, il s'agissait pour l'essentiel de résoudre des problèmes logistiques. Pour les fournitures médicales ce fut un peu plus délicat, il y avait des problèmes dus à l'embargo sur certains produits, mais on trouva des solutions. J'ai travaillé cette option de la façon la plus ouverte possible, il y eut même, je crois, un communiqué de presse afin de montrer aux Serbes que nous n'envisagions pas l'option contraire. Pauvre ruse dans une affaire courue d'avance, mais il faut faire ce que l'on peut pour, au moins, créer le doute chez les nettoyeurs ethniques. Puis, je suis reparti à Bosanski Novi. Ma route passait par Karlovac, la ville se trouve à quelques kilomètres seulement de ce qui était alors le passage de Turanj qui marquait l'entrée dans la *Krajina* serbe, c'est-à-dire la ligne de front. C'était une zone où, pour éviter les attaques-surprises les deux belligérants avaient posé de nombreuses mines.

Je sentais que cette opération allait avoir un impact important. Si les Serbes acceptaient de ne pas expulser les Musulmans et les Croates, cela mettrait en porte à faux la politique qu'ils suivaient dans les autres zones qu'ils contrôlaient. S'ils les expulsaient, cela montrerait qu'il n'y avait rien à attendre des négociations visant à maintenir l'idée de société multiethnique dans cette région. Seul l'usage de la force parviendrait à mettre un terme aux processus de

radicalisation cumulative qui entraînaient les Serbes dans une spirale démentielle. Je ne sais pas si cette impression a été corroborée par la suite des événements. Je sais que la conséquence la plus importante de cette opération (j'ai été forcé d'évacuer ces pauvres gens) fut de permettre à un certain nombre de détenus de Prijedor qui avaient été rassemblés dans le stade de foot, ou envoyés dans le ghetto, de quitter Bosanski Novi, de parler à la presse et de décrire l'horreur de ces camps de concentration. S'en est suivi un reportage télévisé de la BBC. Amère victoire.

À Karlovac, rendez-vous fut pris avec le maire, il parlait l'anglais. J'ai insisté pour le voir seul et lui expliquer ce qui risquait de se passer dans quelques jours, l'arrivée de milliers de personnes expulsées de Bosanski Novi. Je lui ai rendu compte de l'accord que m'avait donné le Vice premier ministre en insistant sur le fait qu'il devait garder cette information pour lui seul. Mon but était toujours d'obtenir des autorités de Bosanski Novi le droit pour les gens du ghetto de rester chez eux.

Puis, à Dvor, alors que nous allions voir le maire, à l'officier danois qui m'attendait j'ai raconté les derniers développements : la préparation des secours pour Bosanski Novi, etc. (je n'ai pas mentionné ma conversation avec Mate Granić, je voulais en parler en toute confidentialité avec le colonel danois, un peu plus tard). Le maire de Dvor nous a fait bon accueil bien qu'il portât sur son visage cette tristesse particulière qui, en ce temps-là, caractérisait les gens de la région intelligents et humainement fréquentables. Ceux qui savaient et ne pouvaient presque rien faire. Il y eut, il y a encore dans ces pays, pendant les années qui ont suivi la fin de la guerre, un nombre anormal de décès dus aux maladies qu'induit le stress : maladies cardiovasculaires, cancer. Le remord, les regrets, et la tristesse, comme les mines, ont continué à tuer longtemps après la fin des hostilités.

Comme lors de notre première conversation, le maire était inquiet. Les nettoyeurs ethniques s'excitaient et cherchaient la bagarre. Heureusement, depuis quelques jours, suite au travail des diplomates, il y avait des policiers européens qui apportaient leur aide aux policiers serbes locaux. Comme il y avait des excités parmi ces personnels locaux, la présence de policiers européens aidait un peu à calmer les choses. Mais tout était fragile. Le fait que nous allions livrer des secours à Bosanski Novi ne lui a pas semblé très important. Je n'ai pas compris si son attitude était due à une sorte de jalousie raisonnable (« Vous aidez ces nettoyeurs ethniques alors que ma ville qui résiste à la violence depuis le début de la guerre ne reçoit pas votre aide ») ou si, tout simplement, il n'y croyait pas. Sensible à l'argument de l'aide aux violents et de l'abandon des doux (il ne l'avait pas ouvertement employé), je lui ai dit que si nous livrions des aides à Bosanski Novi nous en accorderions également à la ville de Dvor. Il a acquiescé, sans plus. J'ai eu l'impression que la présence des policiers européens lui importait davantage que les secours du Père Noël.

Je ne me souviens plus si l'officier de renseignement danois est venu avec moi chez le maire de Bosanski Novi. Par contre, je me souviens que la discussion s'est bloquée. Il voulait expulser les gens. Je refusais de l'accompagner dans sa politique de nettoyage ethnique. Après un moment, j'ai résumé ma position en lui disant que nous avions préparé des secours, qu'il pouvait les recevoir d'ici une semaine, mais que nous n'enverrions pas de secours s'il procédait à l'expulsion des gens. Il m'a dit qu'il devait aller parler avec ses chefs à Banja Luka. Je lui ai dit que je voulais parler avec les gens de « la zone protégée ». Nous sommes convenus de nous revoir le lendemain en fin d'après-midi, vers six heures.

Je suis allé voir les gens du ghetto. Étrange impression que celle que nous avons de nous connaître alors que nous nous rencontrions pour la seconde fois seulement. Il y avait moins de

monde dans la salle que lors de notre premier rendez-vous. Nous avons parlé plus longtemps, j'étais seul. Je leur ai dit que la dernière fois, je n'avais pas réussi à rendre visite aux gens du stade. Les gardiens ne m'avaient pas laissé entrer. Un vieil instituteur s'est présenté. Il avait été emprisonné dans le stade pendant une semaine. Il venait d'être libéré. Plusieurs gardiens étaient ses anciens élèves, en général les plus mauvais élèves, les cancre. Ils prenaient leur revanche : il y avait un prof de math, Musulman comme lui, il avait la réputation d'être sévère avec les élèves, les cancre le battaient tous les jours. Il y avait aussi des Musulmans et quelques Croates influents de la municipalité : un géomètre, plusieurs avocats et notaires, un artiste peintre, deux journalistes, six instituteurs. Il y avait aussi des prisonniers qui avaient été transférés de Prijedor et d'Omarska. Ceux-là, ils disaient que ce qui se passait dans le stade n'était rien à côté de ce que faisaient les Serbes de chez eux. J'ai demandé « Et que font-ils ? ». Silence. Ils n'ont pas voulu me donner une réponse précise, factuelle. Ils ont dit qu'ils en parleraient plus tard. Que c'était encore trop tôt. L'un d'eux m'a dit tout de même : « A Omarska dans la mine *Rudnik Ljubija*, à l'usine Keraterm, à Trnopolje, ils font comme les Allemands et les SS musulmans autrefois quand ils attrapaient nos partisans ! » Cela m'a fait froid dans le dos de voir la bête ainsi revenue parmi nous. J'ai demandé à l'instituteur comment les prisonniers étaient traités par les gardiens. Il m'a dit qu'ils les interrogeaient pour savoir s'ils étaient membres du parti musulman, le SDA. Je lui ai demandé comment se passaient les interrogatoires. Il m'a dit « Bien pour moi, parce qu'ils me connaissent autant que je les connais tous. Ils ont été mes cancre, mais pas méchants pour autant ». J'ai demandé « Mais le prof de math ? » « Lui, il est battu... je ne vais pas dire que c'est de sa faute... mais il a toujours été dur avec ses élèves ». « Et comment traitent-ils ceux qu'ils ne connaissent pas ? » « Je ne le sais pas, je n'ai pas assisté aux interrogatoires des autres ». « Mais vous voyez les gens lorsqu'ils reviennent des interrogatoires... » Il a gardé le silence un instant, puis « C'est vrai ! Certains n'ont rien, comme

moi ; d'autres ont été battus, comme le prof de math ; il y en a quelques-uns que je n'ai pas vus revenir... » « Ils ont été assassinés ? » Il a pris un long moment de réflexion avant de me répondre : « Je ne le pense pas. Nous n'avons pas entendu de fusillade. Et j'ai du mal à imaginer mes mauvais élèves égorgeant des prisonniers ». Je n'ai rien répondu : par profession et même si « le pire n'est jamais certain », comme un enseignant Français et Juif dans un « quartier difficile », je n'étais pas sur ce point porté à l'optimisme.

Je suis allé passer la nuit au camp danois à Kostajnica. Là, en soirée, autour d'une bière de Karlovac, j'ai expliqué au colonel et à son officier de renseignement ce dont j'étais convenu avec Mate Granić. Je leur ai dit que j'avais prévenu le maire de Karlovac afin que la municipalité puisse organiser la réception de tous ces gens, dans les écoles, dans les salles de sport... Si on en arrivait là.

C'est alors que nous avons commencé à planifier l'exode du ghetto. Pour le transport, il n'y avait qu'une seule solution : les bus de la municipalité que le maire devrait mettre à disposition. J'ai dit que d'habitude les municipalités manquaient de carburant. Le colonel a répondu qu'il avait un camion-citerne qui serait posté à la sortie du pont et qui remplirait de diesel les réservoirs des bus transportant les expulsés. Je lui ai dit qu'il était prudent de prévoir une réserve d'essence, tous les véhicules ne fonctionnaient pas au diesel. C'était la mi-juillet, il faisait déjà chaud, il y avait des enfants et des vieillards parmi les gens du ghetto, il fallait prévoir de l'eau et un peu de nourriture, le voyage durerait presque trois heures, plus un long temps d'attente dans le no man's land entre Turanj et Karlovac, où il faudrait sécuriser un grand périmètre pour que les bus puissent manœuvrer et les gens attendre leur transfert à Karlovac sans risquer de sauter sur les mines. Le colonel avait un stock de MRE américains (*Meals Ready-to-Eat*, rations de survie de l'armée américaine), il fut convenu qu'un camion chargé de MRE stationnerait à côté du camion citerne et que pendant le

remplissage du réservoir du bus, chaque passager recevrait un MRE et une bouteille d'eau. Afin de sécuriser le passage vers Karlovac, nous avons décidé que le colonel ferait appel à ses collègues de l'OSCE avec lesquels il avait une ligne directe. Ils enverraient une équipe qui déminerait un périmètre dans le no man's land et veillerait au transfert des gens vers la ville de Karlovac.

Cette nuit-là, lorsque je suis allé me coucher dans un grand marabout qui servait de réfectoire aux soldats danois, j'étais triste et content. Je sentais que l'opération d'évacuation qui semblait très complexe pouvait être un succès, car nous avons les moyens matériels de réussir. De plus, avec les militaires danois j'avais la chance de travailler avec des gens sérieux. Je ne crois plus aux vertus des instances multinationales. Le multinational n'est efficace que s'il est formé d'une multitude coordonnée d'instances nationales responsables devant leurs institutions légitimes. Le reste ne peut tourner qu'à la tour de Babel ou au médiocre mercenariat. Pourtant j'étais triste, je voyais que je risquais de réussir à faire ce que je ne voulais pas faire.

Le lendemain matin je suis allé à Topusko, la station thermale où les Nations Unies avaient un relais administratif. Il fallait envoyer un bref rapport à mon organisation. Les onusiens envoyés là étaient totalement étrangers aux affaires. Il y avait une majorité de jeunes femmes « de couleur » comme on dit. Leurs capacités intellectuelles semblaient limitées, cela n'avait rien à voir avec leurs couleurs mais avec le fait que la sottise est universelle. Elles étaient là pour gagner de l'argent grâce à des per diem généreux qui s'ajoutaient à leurs salaires de base ; elles étaient là pour gagner une promotion accélérée ; éventuellement pour faire la fête et draguer les militaires. Que ce poste ait rassemblé un tel nombre de gens incompetents était surprenant, mais logique quand on connaît le système. Sauf exception, en cas de crise, les services gardent leur personnel compétent et envoient les inutiles en

mission, pour s'en débarrasser. Même chose pour les pays ; en général, ils gardent leurs cadres compétents, ils en ont besoin et souvent ils en manquent, ils envoient les médiocres faire de la figuration aux Nations Unies. Tout le monde fait comme moi avec ma section Partenia. J'étais donc tombé en plein Partenia, c'était surréaliste et déprimant. J'ai presque eu pitié de la pauvre Bianca Garej que j'avais abandonnée en plein désert. J'ai demandé à voir le chef du service, il n'était pas là. Où ? On ne savait pas... en conférence quelque part. J'ai demandé un téléphone, ça ne marchait pas. Un ordinateur pour envoyer un message : « Non mais, j'suis pas votre boniche ! Et puis après vous allez me demander de vous faire un café ! C'est passé tout ça, le sexisme on n'en veut plus ! » Encore une « qui pensait bien », le prêt-à-penser d'une certaine modernité « de gauche » lui servait d'intelligence. C'est à cause de cela que la majorité des onusiens ne pensaient plus. Finalement, un officier français qui travaillait dans ces services m'a pris en pitié, il m'a trouvé un ordinateur, une ligne, j'ai pu envoyer mon message. Je demandais à ce qu'un collègue, un juriste éthiopien, vienne m'aider dans mon travail.

En venant à Topusko j'avais eu la chance de rencontrer en route un capitaine nigérian, ou kényan. Un type brillant qui m'avait expliqué qu'il s'attendait au pire, que les miliciens serbes étaient nerveux, qu'ils menaçaient de reprendre leurs armes lourdes ; qu'ils avaient tendance à forcer les barrages routiers des casques bleus, par bravade, par défi, ce qui signifiait qu'ils se préparaient à des actes hostiles. De leur côté, les casques bleus gardaient leur sang froid, mais cette affaire de Bosanski Novi était en train de leur pourrir la zone. Il m'a demandé ce que j'allais faire. Je lui ai dit que je ferais au mieux, mais qu'ils devaient garder leur sang-froid pendant une semaine encore. Après, une solution serait trouvée. Cette rencontre inopinée m'avait fait comprendre que j'avais besoin de quelqu'un de compétent pour suivre les événements de ce côté-ci de la rivière Una, entre Topusko, Glina et Dvor. Quelqu'un qui pendant que je travaillais à Bosanski Novi pourrait

expliquer notre action, montrer que quelque chose était en cours, faire patienter les têtes brûlées afin d'éviter que n'advienne l'irréparable. Deshalleg Hailé Myriam, un collègue éthiopien, est arrivé le lendemain matin. C'était un juriste, il avait étudié aux États-Unis, sur la côte ouest, UCLA, je crois. Il était calme et posé. J'avais remarqué qu'il avait l'étrange qualité d'apaiser les gens autour de lui. Il y a des gens comme cela, mon père a cette qualité, c'est grâce à lui que j'y suis sensible et que je la reconnais chez les autres. Je lui ai dit de rendre visite au commandant nigérian en charge de la zone, ainsi qu'aux militaires serbes avec lesquels les casques bleus étaient en contact et de leur dire que nous étions en train de négocier avec les autorités de Bosanski Novi afin de résoudre la crise. Je lui ai dit de ne pas mentionner la possibilité d'évacuer les gens du ghetto, de dire simplement que par principe les Nations Unies étaient opposées au nettoyage ethnique (sauf s'il s'agit des Néerlandais d'Indonésie, des Français d'Algérie, des Anglais du Zimbabwe et des hindous du Bengladesh – évidemment, je n'ai pas dit ça, c'était très politiquement incorrect). Je lui ai expliqué que ce message calmerait le jeu et pourrait éviter le pire : la reprise des armes lourdes, une violence généralisée. Je lui ai dit que d'une façon ou d'une autre l'affaire serait réglée d'ici une semaine, au plus. Dessalleg était un homme intelligent et fin, de plus, sa formation intellectuelle lui avait donné les outils de pensée qui permettent de comprendre ces situations complexes. Grâce à lui, il n'y eut aucun incident sur le parcours des bus qui ont évacué les gens du ghetto.

À Topusko, alors que j'allais repartir pour être à l'heure à mon rendez-vous avec le maire de Bosanski Novi, par l'intermédiaire des soldats français, l'officier de renseignement danois m'a fait dire que mon rendez-vous avec le maire était reporté au lendemain après-midi. J'ai donc cherché un coin pour y passer la nuit. Les Français m'ont indiqué une sorte de pension de famille sur une petite colline à la lisière d'un bois dans le village de Topusko. Des policiers portugais y logeaient déjà, tous étaient francophones et

sympathiques. J'ai passé une nuit calme dans un silence extraordinairement reposant. Le lendemain matin était un jeudi, le dernier jeudi du mois de juillet 1992. J'ai quitté Topusko après avoir rencontré Dessalleggh, j'ai gardé la chambre dans la pension de famille. Je suis allé directement à Bosanski Novi. Je voulais retourner au stade de foot, ne serait-ce que pour m'y montrer afin que les prisonniers sachent qu'ils n'étaient pas abandonnés. Après cela, je voulais retourner dans le ghetto.

Sitôt que j'eus passé le pont entre Dvor et Bosanski Novi, j'ai senti dans la ville quelque chose de nouveau, indéfinissable, mais mauvais. Au stade, les jeunes Rambo m'ont accueilli sans hostilité particulière, mais ils avaient l'ordre de ne pas me laisser entrer. Cela me fut dit dans un anglais hésitant par un des jeunes à l'entrée du stade. J'ai pu voir par l'ouverture sur le stade quelques prisonniers qui tournaient en rond près d'une cage de gardien de but sans filets. Je leur ai fait un signe de la main auquel ils n'ont pas répondu. Le gardien a eu un regard mauvais, mais il n'a rien dit, il m'a poussé, sans brutalité, de l'autre côté de l'entrée, où je n'avais plus de vue sur la pelouse du stade ; là, il y avait une sorte de buvette en béton d'où sortait de la musique moderne. Madonna chantait « Like a virgin », le décalage m'a paru horrible, j'ai pensé à la jeune Croate aux yeux plus bleus que le ciel, à ces jeunes Rambo complètement paumés qui au milieu de ces atrocités écoutaient Madonna chanter un refrain bête et entraînant, en accord avec leur âge mental.

Je suis allé dans le ghetto. Le garde m'a reconnu et laissé entrer, son visage était fermé, triste peut-être. Il y avait peu de gens dans les rues, et j'ai eu l'impression que les personnes que je croisais fuyaient mon regard. Lorsque je suis entré dans l'immeuble austro-hongrois où je rencontrais les deux porte-parole j'ai constaté avec surprise qu'il y avait du monde, autant sinon plus que lors de ma première visite. Mais les gens étaient silencieux, certains pleuraient, des sanglots discrets qui semblaient avoir honte de

troubler le silence. J'ai demandé ce qu'il y avait. Assis dans son fauteuil, un des deux sages m'a raconté :

- Hier, vers dix-sept heures ils ont tué deux des nôtres : le premier sortait de l'épicerie de la grand' place, le second sortait de la pharmacie où il venait d'acheter un médicament pour son fils. Ce sont des *snipers* qui ont fait le coup, ils ont tiré des plus hautes fenêtres de la mosquée détruite.

Pendant quelques secondes je n'ai plus senti mes jambes. Voilà qu'à Bosanski Novi ils faisaient comme à Sarajevo ! Sauf que, pas encore habitués à ce nouveau phénomène urbain, ils n'avaient pas confectionné le panneau de signalisation jaune et noir marqué *Pazi snijper* (Attention *sniper*) que l'on voyait à l'entrée des rues qui étaient dans le champ visuel des tireurs embusqués dans les immeubles à demi détruits de Sarajevo. Je me suis demandé à qui s'adressait le message de sang, car, à l'évidence, il s'agissait d'un langage, celui de cette guerre à la fois insensée et rationnelle : la marque d'intellectuels devenus fous. Des joueurs d'échecs condamnés à l'échec, car je savais que ceux qui croyaient gagner ne pouvaient que perdre. Cela ressemblait aux triomphes des nazis en 1942, lorsque dans leur victoire s'était déjà glissée la défaite. Je plaignais les Serbes de tant d'aveuglement, on perd toujours en spéculant sur la lâcheté des autres ; et si l'on gagne, c'est encore pire. Après le choc émotionnel initial, j'ai compris le message : « Évacuez ces gens ou vous serez responsables de leur mort ! » Simple, direct, efficace hélas ! J'étais sur le point de demander aux porte-parole s'ils voulaient que j'accepte d'organiser leur départ du ghetto pour la Croatie lorsque j'ai pensé que je n'avais pas le droit de briser leur courage en étant le premier à poser cette question. Puis est venue la pensée que le message pouvait aussi me concerner : « Évacuez ces gens ou on vous descend ! » Cela peut sembler ridicule mais ce message possible m'a rendu mon courage, ma dignité en quelque sorte : je ne jouais plus au diplomate séparé de l'espèce humaine par son statut symbolique, je faisais corps

avec la réalité du problème et avec sa solution. Je ne sais pas mieux expliquer mon sentiment qu'en disant que j'avais besoin de me sentir à la fois dehors et dedans : dehors pour trouver une solution, dedans pour partager les mêmes risques que ces gens ordinaires, extraordinaires, stupides, intelligents, ignorants et instruits, conscients et inconscients, dignes et indignes, bref : des gens normaux ! Je dois beaucoup à ces gens rencontrés dans le monde entier et que le vocabulaire courant appelle des victimes. La rencontre sublime de leurs visages m'a appris ce qu'est la dignité humaine ; avant eux, ce mot m'était une abstraction, sauf lorsque pendant l'amour je regardais le visage de l'aimée.

Je leur ai demandé ce qu'ils voulaient que je fasse. Ils ont débattu pendant un moment. Avec gravité, presque silencieusement. La parole étant donnée à l'un puis à l'autre. Les femmes ont autant discuté que les hommes. Puis, l'un des porte-parole a conclu : « Aidez-nous à partir. Trop, c'est trop. Nous n'en pouvons plus ! »

J'ai pris la route pour Kostajnica où j'ai dit au colonel et à l'officier de renseignement qu'en raison des deux meurtres de la veille, les gens du ghetto m'avaient demandé de les évacuer. Les guetteurs danois sur les collines avaient entendu les tirs sans voir les tueurs embusqués dans les ruines de la mosquée. Nous sommes convenus que l'opération commencerait le surlendemain à l'aube. À dix-sept heures je suis allé voir le maire qui m'attendait avec son conseil municipal. Le maire avait gagné, mais il ne savait pas qu'à force de gagner les Serbes finiraient par tout perdre. Je lui ai dit qu'il devait mobiliser tous les bus de la municipalité pour permettre le transport des personnes. Je lui ai dit que l'opération commencerait le samedi, à l'aube et qu'elle inclurait les gens du stade de foot. Puis, j'ai déclaré que je faisais cette opération sous la contrainte, afin d'épargner des vies qui étaient menacées et qu'en aucune façon cela ne signifiait que les Nations Unies pouvaient être considérées comme complices de la politique de nettoyage

ethnique. Le maire ne s'est pas démonté, il a joué une fois de plus les innocents en me disant que ni lui ni moi nous n'avions le choix, car nous ne pouvions pas protéger ici des gens contre lesquels ses concitoyens étaient en guerre. Leur départ était une solution humanitaire. J'ai eu envie de lui dire « humanitaire, mon cul ! » Mais c'eût été inutile. Nous sommes convenus d'une rencontre le lendemain matin vers neuf heures pour organiser les départs. Il m'a dit qu'il était d'accord pour réquisitionner les bus mais qu'il n'avait pas le carburant pour les faire tourner. Je lui ai dit que le lendemain matin je viendrais avec des officiers danois avec lesquels les aspects pratiques de l'opération seraient discutés.

Il fallait retourner à la station thermale de Topusko afin d'informer mon organisation des derniers développements qui rendaient l'évacuation du ghetto inévitable. Puis j'ai appelé Mate Granić sur le numéro qu'il m'avait donné. Ce fut très bref, je lui ai demandé de confirmer l'information au maire de Karlovac que j'allais appeler immédiatement après notre conversation. Après avoir averti le maire de Karlovac, j'ai eu une longue conversation avec Deshalleggh qui a insisté pour que j'aille avec lui apprendre au commandant nigérian que l'opération aurait lieu le lendemain. Ce que nous avons fait. Au retour, épuisé j'ai mangé un MRE américain et suis allé me coucher. Réveillé avant l'aube, j'ai pris un bain dans une source d'eau chaude qui coulait abondamment d'un petit tunnel aménagé à la sortie du village, en bas de la colline à l'entrée du bois, à une centaine de mètres de la maison qui servait de pension de famille. C'était presque un torrent qui sortait de ce tunnel long d'une dizaine de mètres et large de quelques mètres seulement. Le courant n'était pas très fort, et une chaise était placée au milieu des eaux pour permettre aux gens de se laver plus commodément. Je suis resté longtemps dans cette eau chaude dont le mouvement caressait et lavait mon corps comme pour une ablution rituelle, celle des morts. À la sortie du tunnel, mes vêtements étaient sur la berge pliés et posés en un petit tas net. Les images de la guerre défilaient dans ma tête, et je voyais des

cadavres blancs, noirs, grisâtres, avec ou sans mouches : des morts de toutes les guerres qui m'avaient donné des souvenirs. Et pourtant, j'étais étrangement serein, heureux presque à l'idée que j'allais peut-être bientôt les rejoindre : mes pauvres, mes misérables, mes victimes, mes bourreaux devenus victimes. L'eau doucement lavait mon corps de l'immense sottise humaine que je contemplais avec une sorte de tendresse : comme on est con et tu fais partie de tout cela ! Aucun doute, si Dieu n'existe pas, nous sommes vraiment foutus ! C'est cette étrange sérénité qui me gonflait d'espérance comme certains vieux cadavres le sont des gaz de leur putréfaction ! Je sais, l'image est glauque et mal venue, mais la sérénité tire toutes les images vers l'égalité d'une lumière merveilleuse. Et je l'ai vue ! Pas à Topusko, pas dans l'eau magnifique, un autre jour, ailleurs, je me suis baigné dans la lumière.

Une jeune femme est venue puiser de l'eau à la sortie du tunnel, dans deux seaux en tôle galvanisée dont les anses ont claqué sur le métal. L'aube venait d'un point faible et rosé qui se renforçait à l'horizon. La jeune femme, comme une ombre, est partie en portant ses seaux. Je suis sorti du tunnel, je me suis séché sur la berge après m'être rasé avec soin en regardant mon visage dans un petit miroir. Puis, j'ai parfumé mon corps, et je me suis dit que si ce jour devait être celui de ma mort, par politesse pour qui me trouvera, je sentirai encore bon, pendant quelques heures. Impossible de faire mieux !

Avant de partir pour Kostajnica retrouver les Danois, je me suis mis d'accord avec Deshalleggh pour qu'il fasse la liaison entre Topusko et Karlovac : qu'il s'assure que les gens de l'OSCE déminent le périmètre de Turenj où les gens du ghetto attendraient leur transfert sur Karlovac, où les bus devraient manœuvrer, et qu'à Karlovac même tout soit prêt pour l'accueil de tout ce monde. En moins d'une heure j'étais chez les Danois où tout était prêt. Le colonel et son officier de renseignement m'ont appris que pendant

la nuit il y avait eu des tirs, une brève rafale, entendue par les guetteurs de la colline, en face du stade de foot. Mais rien d'autre n'avait été remarqué. Nous nous sommes demandé s'il s'agissait d'une exécution, mais aucun corps n'avait été transporté, aucune tombe creusée... Trois militaires danois m'ont accompagné chez le maire pour organiser l'expulsion des gens du ghetto. Au conseil municipal l'atmosphère était lourde et solennelle. Il y avait une équipe de télévision. Ils voulaient filmer les débats. J'ai refusé, pas un mot tant qu'ils étaient là. Ils sont partis. Alors nous sommes allés droit à l'essentiel : les bus, la façon dont ils seraient ravitaillés en carburant à la sortie du pont, les policiers européens, beaucoup de Portugais, qui contrôleraient le trafic dans Dvor, le rôle des policiers serbes à Bosanski Novi... Un à un les problèmes étaient présentés et les solutions acceptées. Évidemment, comme nous faisons ce qu'ils voulaient, tout allait bien... sauf lorsque j'ai dit que je voulais un policier et un membre du conseil municipal pour m'accompagner au stade de foot avec deux bus pour évacuer les prisonniers. Le maire a refusé de libérer des prisonniers de guerre. Rien à faire. Trop, c'est trop : j'ai dit au maire que dans ce cas, j'arrêtais toute l'opération et qu'il se débrouillerait tout seul avec son ghetto et ses prisonniers de guerre ! Puis je me suis levé, les militaires danois ont fait de même. Le maire s'est radouci. Il a dit ce que l'on dit dans ce cas, qu'il ne fallait pas s'énerver, qu'il allait voir comment on pouvait s'en sortir. Il a suspendu la réunion pour quelques instants. Il s'est retiré avec quelques types. Ils sont revenus cinq minutes plus tard. Il a dit qu'il acceptait exceptionnellement de libérer les prisonniers de guerre sans contrepartie. Le reste alla très vite, nous nous sommes mis d'accord pour commencer l'opération une heure plus tard.

Je suis allé voir les gens du ghetto. Ils étaient au courant, ils se préparaient, il y avait même des familles qui arrivaient en voitures et commençaient à se garer en file indienne le long d'une rue rectiligne qui bordait le ghetto et la rivière. C'est dans cette rue surélevée qui débouchait sur la place en face du pont, près de la

mosquée en ruine, que nous avons donné rendez-vous aux bus. Après une heure, le mouvement commença. Quand la rue était pleine de véhicules en file indienne, soit une dizaine de bus et autant de voitures, je donnais le signal du départ et j'accompagnais le convoi jusqu'à Dvor où les militaires danois et les policiers européens prenaient le relais jusqu'à Turanj, le village qui faisait frontière avec la Croatie. L'équipe de télévision de Banja Luka refit son apparition, l'évacuation du ghetto faisait de belles images. Ils ont voulu que je leur dise quelque chose. Impossible de les empêcher de filmer en extérieur. Refuser de leur parler, c'était donner la voix à leur propagande ; dire quelque chose, c'était aussi prendre le risque de la propagande. Il n'y avait pas de bonne solution. J'ai décidé de jouer la colère : le journaliste m'a demandé ce que je pensais de tout ça. Je lui ai dit que j'étais honteux d'être forcé de devenir le complice d'une opération de nettoyage ethnique. Il m'a dit : « Mieux vaut partir que mourir ! », redoublant de colère je lui ai dit : « Vous venez de donner une bonne définition du nettoyage ethnique ! C'est révoltant ! » Je n'ai jamais vu ces images, j'ose espérer qu'elles n'ont pas été utilisées pour faire de moi un complice de l'ignominie.

Lorsque je suis allé chercher les gens du stade, il n'y a pas eu d'incident. Les Rambo les ont guidés jusqu'aux deux bus que j'avais amenés. J'avais avec moi un policier et un gars du conseil municipal. Avant de partir, je suis allé seul dans les bus pour compter les gens, et faire l'appel selon une liste approximative que m'avaient donnée les gens du ghetto : quelques personnes manquaient à l'appel, d'autres étaient là bien que ne figurant pas sur la liste. Puis, j'ai demandé aux prisonniers si, à leur connaissance, il y avait des gens qu'ils connaissaient, qui devraient être là, qui n'étaient pas là. Dans un des bus, un type s'est approché de moi et m'a dit qu'il manquait ceux qui avaient été tués la veille mais que tous les autres étaient là. Je suis retourné à ma voiture et j'ai donné le signal du départ. C'était dingue, les jeunes Rambo nous ont fait des signes d'au revoir, ou d'adieu, comme un

départ de touristes à la fin des vacances. Arrivés dans la rue qui longe la rivière, j'ai dit merci au policier et au membre du conseil municipal qui m'avaient accompagné, et les deux bus se sont garés derrière les autres, pleins, qui attendaient le signal du départ que j'ai donné lorsque le convoi fut prêt. Arrivé à Dvor, j'ai rassemblé les gens des deux bus de prisonniers, certains étaient terriblement amaigris, j'ai attiré l'attention de l'équipe médicale des militaires danois sur le cas de ces gens, ils ne devaient pas recevoir trop de nourriture, l'abondance risquait de les tuer. En 1945 de nombreux survivants de la perversité des nazis, qui les avaient affamés, étaient morts de la gentillesse de leurs libérateurs, qui les avaient suralimentés. J'ai eu le temps d'entendre les prisonniers me dire ce qui s'était passé la veille : six d'entre eux avaient été fusillés dans la nuit. Ils ont commencé à me raconter les conditions de vie dans le stade, les coups, les humiliations... ceux qui avaient été transférés de Prijedor m'ont dit que là-bas, c'était encore pire... Je leur ai dit que je n'avais pas le temps de prendre leurs déclarations, mais qu'on allait les conduire à Karlovac et que là il y aurait la presse internationale et qu'ils devraient raconter toute leur histoire, et témoigner pour les autres. Puis, je suis retourné à Bosanski Novi m'occuper des gens du ghetto. Cela dura toute la journée et une partie de la nuit. Lors des derniers transports, la lassitude ou la peur, ou les deux, ont commencé à se faire sentir. Les chauffeurs des bus ont refusé de revenir dans la rue du départ. Les policiers étaient rentrés chez eux, les gens du conseil municipal aussi : c'était le début du week-end ! Seul, j'ai dû improviser. Il m'a fallu chasser les bus dans la ville, les bloquer avant leur arrivée au dépôt où les chauffeurs disparaissaient dans les hangars avant que j'aie pu les rejoindre. À ceux que je bloquais, je proposais de l'argent pour prendre les derniers habitants du ghetto qui attendaient dans la rue surélevée le long de la rivière. Le soir lentement tombait, les hommes armés commençaient à sortir dans les rues. Là, alors que j'apprêtais un nouveau convoi, le dernier peut-être, j'ai vu quelques jeunes gens qui regardaient la scène avec une sorte de curiosité énigmatique : comme si tout cela ne les concernait pas.

Cela m'a surpris : ils n'étaient ni hostiles ni réjouis, mais comme surpris et neutres, comme si la scène se passait en un autre temps que le leur. Bouleversé par cette fausse indifférence, je me suis approché d'eux. Spontanément une jeune fille m'a dit qu'elle était musulmane mais qu'elle restait ici avec son amoureux. Les regards des jeunes ont convergé sur moi, je me suis senti honteux de n'être pas porteur de la même innocence qu'eux. J'ai pensé à la phrase de Paul Nizan qui commence « Aden Arabie » : « J'avais vingt ans et je ne laissais personne dire que c'est le plus bel âge ». Des histoires de vieux leur volaient leur jeunesse, j'étais incapable de la leur rendre, et la mienne était perdue. Je me suis approché de cette jeune fille, j'ai embrassé son front, puis détourné mon visage et mon corps pour retourner au travail, et m'assurer que je n'avais oublié personne.



UNE GUERRE DE TROP

J'ai écrit « Une guerre de trop » comme un roman documentaire.

Spontanément, le "je" de la première personne du singulier m'est venu, peut-être en raison de la multiplicité de mes sources. Plusieurs livres m'ont aidé à me documenter, certains sont cités dans le roman. De plus le film de la BBC « The Death of Yugoslavia » (Mort de la Yougoslavie) (1995) m'a fourni de nombreux éléments. Enfin, j'ai eu la chance de rencontrer plusieurs soldats onusiens et quelques fonctionnaires qui avaient suivi ce conflit. À cela, je dois ajouter plusieurs guides touristiques ; l'ensemble m'a donné des éléments concrets sur lesquels mon imagination a bâti ce récit, certes fictif, mais qui par la grâce de la littérature se veut une œuvre d'art qu'aurait créée un témoin direct. Ma plus grande surprise fut de constater à quel point j'étais capable de vivre ce que je n'avais pas vécu. La littérature offre parfois des instants magiques. Lectrices et lecteurs en jugeront.

PAUL BAYLEVILLE

LIBER HIRAM